

4 vols –
Portrait

COLLECTION MICHEL LÉVY

Alexandrin

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Mme ÉMILE DE GIRARDIN



ŒUVRES COMPLÈTES
DE
MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

Format grand in-18

— SEULE ÉDITION COMPLÈTE —

LE VICOMTE DE LAUNAY (seule édition complète)..........	4 vol.
MARGUERITE OU DEUX AMOURS..........................	1 —
M. LE MARQUIS DE PONTANGES..........................	1 —
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX..............	1 —
NOUVELLES..	1 —
POÉSIES COMPLÈTES..................................	1 —
LA CROIX DE BERNY (en société avec Th. Gautier, Méry, et Jules Sandeau)................................	1 —

THÉATRE

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes, en vers.
JUDITH, tragédie en trois actes, en vers.
CLÉOPATRE, tragédie en cinq actes, en vers.
C'EST LA FAUTE DU MARI, comédie en un acte, en vers.
LADY TARTUFE, comédie en cinq actes, en prose.
LA JOIE FAIT PEUR, comédie en un acte, en prose.
LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en un acte, en prose.
UNE FEMME QUI DÉTESTE SON MARI, comédie en un acte, en prose.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.



LE VICOMTE
DE LAUNAY

— LETTRES PARISIENNES —

1836-1848

PAR

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

(1804-1855)

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

THÉOPHILE GAUTIER

ÉDITION CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET LA SEULE COMPLÈTE

Ornée du portrait de Mme E. de Girardin

I

(1836-1837)

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1868

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

1804 - 1855

Voilà deux ans bientôt qu'elle repose sous la dalle de marbre sculptée d'une simple croix en relief, modeste tombeau qu'elle avait exigé dans ce cimetière Montmartre qui nous a déjà pris tant d'êtres chers; et bien souvent, le premier tribut payé, aux jours mêmes du deuil, nous nous étions promis d'écrire quelque part, et plus au long, ce que nous savions d'elle, mais nous avions reculé, non sans remords, devant cette tâche douloureuse : notre cœur à peine cicatrisé craignait de voir se rouvrir sa blessure; car, lorsque la France déplorait la perte de la Muse, nous ne songions qu'à la perte de l'amie : cette mort a été pour nous un de ces coups auxquels l'âme ne s'accoutume pas, et nous ne pouvons encore passer près de la maison aux blanches colonnes sans que nos yeux ne deviennent humides.

Que de fois nous sommes revenu à deux ou trois heures du matin, avec Victor Hugo, Cabarrus et ce pauvre Théodore Chassériau, au clair de lune ou à la pluie, de ce temple grec qu'habitait une Apolline non moins belle que l'Apollon antique! Libres soirées, intimités délicieuses, conversations étincelantes, dialogues du génie et de la beauté, banquet de Platon, dont les propos eussent dû être recueillis par une plume d'or, hélas! vous ne vous renouvellerez plus : mais ceux qui ont été admis à ces charmantes fêtes de l'esprit ne les oublie-

ront jamais; l'exil s'en est souvenu, et ces vers sont partis de Jersey pour venir s'abattre sur le marbre funèbre :

Jadis je vous disais : — Vivez, régnez, madame,
Le salon vous attend, le succès vous réclame!
Le bal éblouissant pâlit quand vous partez!
Soyez illustre et belle, aimez, riez, chantez!
Vous avez la splendeur des astres et des roses!
Votre regard charmant où je lis tant de choses
Commente vos discours légers et gracieux.
Ce que dit votre bouche étincelle en vos yeux.
Il semble quand, parfois, un chagrin vous alarme,
Qu'ils versent une perle et non pas une larme.
Même quand vous rêvez, vous souriez encor.
Vivez, fêtée et fière, ô belle aux cheveux d'or.
— Maintenant, vous voilà pâle, grave et muette,
Morte et transfigurée, et je vous dis : — Poëte!
Viens me chercher; archange! être mystérieux!
Fais pour moi transparents et la terre et les cieux!
Révèle-moi d'un mot de ta bouche profonde
La grande énigme humaine et le secret du monde!
Confirme en mon esprit Descarte ou Spinosa,
Car tu sais le vrai nom de celui qui perça,
Pour que nous puissions voir sa lumière sans voiles,
Ces trous du noir plafond qu'on nomme les étoiles;
Car je te sens flotter sous mes rameaux penchants;
Car ta lyre invisible a de sublimes chants;
Car mon sombre océan où l'esquif s'aventure
T'épouvante et te plaît; car la sainte nature,
La nature éternelle et les champs et les bois
Parlent à ta grande âme avec leur grande voix!

Nous empruntons à un petit livre commémoratif, sorte de bout de l'an de la douleur où une main pieuse a recueilli tous les articles parus dans les journaux, à l'époque fatale, ces quelques lignes par lesquelles toute biographie humaine peut se résumer.

Delphine Gay, née à Aix-la-Chapelle, paroisse de Saint-Adalbert, le 6 pluviôse an XII (26 janvier 1804), fille de Marie-Françoise Nichault de la Valette, née à Paris le 1er juil-

let 1776, mariée en premières noces à M. Liottier, agent de change, et en secondes noces à M. Gay, receveur général du département de la Roër, — petite-fille de Francesca Peretti, — mariée à Paris le 1er juin 1831 à M. Émile de Girardin,— décédée le 29 juin 1855, — repose au cimetière du Nord (cimetière Montmartre).

La première fois que nous vîmes Delphine Gay, c'était à cette orageuse représentation où Hernani faisait sonner son cor comme un clairon d'appel aux jeunes hordes romantiques. Quand elle entra dans sa loge et se pencha pour regarder la salle, qui n'était pas la moins curieuse partie du spectacle, sa beauté, — *bellezza folgorante*,—suspendit un instant le tumulte et lui valut une triple salve d'applaudissements; cette manifestation n'était peut-être pas de bien bon goût, mais considérez que le parterre ne se composait que de poëtes, de sculpteurs et de peintres, ivres d'enthousiasme, fous de la forme, peu soucieux des lois du monde. — La belle jeune fille portait alors cette écharpe bleue du portrait d'Hersent, et, le coude appuyé au rebord de la loge, en reproduisait involontairement la pose célèbre; ses magnifiques cheveux blonds, noués sur le sommet de la tête en une large boucle selon la mode du temps, lui formaient une couronne de reine, et vaporeusement crépés, estompaient d'un brouillard d'or le contour de ses joues, dont nous ne saurions mieux comparer la teinte qu'à du marbre rose.

C'étaient de vifs transports parmi cette ardente jeunesse lorsqu'elle voyait se rapprocher ces belles mains pour applaudir son poëte favori. L'admiration était, du reste, un des besoins de cette généreuse nature, qui volontiers se faisait thuriféraire du génie. Avec quelle grâce elle maniait l'encensoir d'or, sachant y mettre toujours le parfum préféré, et ne le cassant jamais sur le nez de l'idole! Quel divin plaisir c'était d'être loué par elle! Lamartine, Victor Hugo, Balzac le savent, et d'autres qui le méritaient moins sans doute.

Pendant quatre ou cinq ans nous ne la rencontrâmes plus; il est vrai que nous menions alors une vie sauvage et truculente, dans cette impasse du Doyenné que le nouveau Louvre

a fait disparaître, vêtu d'habits impossibles, les épaules inondées, comme par une crinière de lion, d'une chevelure plus que mérovingienne, et passant la nuit à écrire sur les arcades de la rue de Rivoli : — *Vive Victor Hugo!* avec l'idée consolante de contrarier les bourgeois matineux.

Quand nous la revîmes, elle était madame Émile de Girardin. Émile venait de fonder *la Presse*, et, malgré notre jeunesse et notre romantisme, — ou plutôt pour ces deux motifs, — il nous avait investi du département des beaux-arts. Nous débutâmes par un article sur les peintures murales de la salle du Trône, à la Chambre des députés, d'Eugène Delacroix. Un dîner, qui réunissait la rédaction, au petit hôtel de la rue Saint-Georges, situé presque en face de la maison qu'occupait *la Presse*, nous mit pour la première fois en relation avec madame Émile de Girardin. L'amitié que Victor Hugo daignait témoigner à son plus fanatique séide nous fit accueillir avec indulgence, malgré nos airs de rapin, dans cet élégant salon; et les rapports créés par le journal nous servirent de prétexte pour des visites rares d'abord, plus fréquentes ensuite, et presque quotidiennes plus tard.

Nos souvenirs sont peu nombreux sur cette période; nous n'avions pas encore nos grandes et nos petites entrées auprès de cette reine, et nous restions perdu parmi la foule des courtisans : mais à dater de la rue Laffitte, où M. E. de Girardin, s'étant défait de l'hôtel à cour circulaire de la rue Saint-Georges, alla demeurer, nous eûmes ce bonheur d'être admis dans la familiarité de ce charmant esprit et de ce grand cœur.

Madame de Girardin était alors dans tout l'éclat de sa beauté; ce que ses traits magnifiques avaient pu avoir de trop arrêté, de trop découpé dans le marbre pour une jeune fille, seyait admirablement à la femme et s'harmoniait avec sa taille élevée et ses proportions de statue. Le col, les épaules, les bras et ce que laissait voir de poitrine la robe de velours noir, sa parure favorite aux soirées de réception, étaient d'une perfection que le temps ne put altérer; elle a parlé quelquefois dans ses poésies de jeunesse « du bonheur d'être belle » en personne pleine de son sujet; et elle dit de ses splendides

cheveux dont les poëtes contemporains eussent fait volontiers un astre, comme de la chevelure de Bérénice :

Mon front était si fier de sa couronne blonde,
Anneaux d'or et d'argent tant de fois caressés,
Et j'avais tant d'orgueil quand j'entrai dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés!

Ce n'était pas coquetterie chez elle, mais pur sentiment d'harmonie; sa belle âme était heureuse d'habiter un beau corps.

Tout l'appartement était tendu d'un damas de laine vert d'eau, dont le ton glauque comme celui d'une grotte de néréide ne pouvait être supporté que par un teint de blonde irréprochable; elle avait choisi cette nuance sans méchanceté, mais les brunes égarées dans cette caverne verte y paraissaient jaunes comme des coings, ou enluminées comme des furies.

Elle recevait ses amis dans sa chambre à coucher; — que la pudeur anglaise ne s'effarouche pas et ne crie pas à l'impropriété! — nous avons été bien longtemps à deviner le lit sous le pli de son rideau. Là, après l'Opéra et les Bouffes, ou bien avant d'aller dans le monde, entre onze heures et minuit, venaient Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Lautour-Mezeray, Eugène Sue, Alphonse Karr, Cabarrus, Chasseriau, non pas tous à la fois, mais quelques-uns, chaque soir, assurément : Alfred de Musset y paraissait aussi de loin en loin. — Madame Émile de Girardin était extrêmement fière de ses amis : c'était sa coquetterie, son élégance, son luxe. Elle trouvait avec raison que nulle fête avec dix mille bougies, une forêt de camélias et les bluettes de tous les diamants de Golconde, ne valait ces trois ou quatre fauteuils ainsi remplis autour de son foyer.

Si dans quelque salon, — ce qui n'était pas rare alors, — l'on attaquait l'un de nous, avec quelle éloquente colère elle nous défendait! Quelles reparties acérées, quels sarcasmes incisifs! A ces occasions sa beauté flamboyait et s'illuminait d'une splendeur divine; elle était superbe : l'on eût dit Apol-

lon s'apprêtant à écorcher Marsyas! Comme ses fureurs, avaient toujours les motifs les plus nobles, quelque outrage au génie, quelque plate défection, quelque calomnie bête qui révoltaient sa nature chevaleresque et loyale, elles ne la défiguraient pas, elles la transfiguraient. — Nous l'avons vue plusieurs fois dans ces belles et saintes colères : — jamais peintre n'a rêvé une tête plus sublime. Autrement elle était douce, *bon garçon* (le mot est de Lamartine) et gaie. Malgré les ovations de sa jeunesse, ses vers récités au Capitole, son nom tiré d'un roman de madame de Staël, son admiration pour Alexandre Soumet, et le souvenir d'un temps dont l'idéal avait été « Corinne improvisant au cap Misène, » elle ne posait en aucune façon; et son beau bras, en pendant le long de son fauteuil, ne semblait pas chercher une lyre d'ivoire. Chez elle, l'esprit avait corrigé bien vite ce que la première éducation aurait pu donner de ridicule à une nature moins bien douée. — Nous sommes trop loin de cette époque pour assigner aujourd'hui leur valeur réelle aux vers que Delphine publia de 1822 à 1828 : le Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone, les Essais poétiques, Ourika, l'Hymne à sainte Geneviève, la Quête, la Vision, les Nouveaux essais poétiques, les vers sur la mort du général Foy, le Retour, le Dernier jour de Pompéi, obtinrent beaucoup de succès alors. La versification en est élégante et pure, racinienne, avec quelques hardiesses timides comme les risquait le romantisme encore à ses débuts. — Mais madame Émile de Girardin ne date pour nous que de *Napoline*, un poëme qu'elle publia en 1833, après son mariage. — L'influence de Victor Hugo, et surtout d'Alfred de Musset, s'y fait sentir : la périphrase a disparu, la césure se déplace quand il le faut, la rime est plus riche, un grand progrès technique s'est opéré; mais ce qui vaut mieux, la veine naturelle du poëte s'y montre et ne tarira plus désormais. Nous sommes surpris que *Napoline* n'ait pas eu un plus grand retentissement; il est vrai qu'alors avait lieu cette éclosion simultanée et magnifique de chefs-d'œuvre qui fera de notre siècle un des plus beaux siècles littéraires de la France, et, au

milieu de ce bouquet, éclatant avec un fracas lumineux, cette bombe à pluie d'argent fut moins remarquée qu'elle ne le serait aujourd'hui dans notre ciel vide et noir.

Les premiers vers de ce poëme, qui est un roman, et dont les chants sont des chapitres, contiennent un portrait qui ressemble au moins autant à madame Émile de Girardin qu'à l'amie qu'elle veut peindre.

Elle était mon amie, — et j'aimais à la voir
Le matin exaltée et moqueuse le soir;
Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,
Du grand homme et du sot sachant se faire entendre;
Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,
Des vanités de tous sachant bien se servir;
Naïve en sa gaîté, rieuse et point méchante,
Sublime en son courage, en sa douleur touchante,
Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
Mais femme de génie et femme comme il faut.

Notez, s'il vous plaît, ce « femme comme il faut; » elle était bien l'un et l'autre assurément, mais elle tenait plus encore au dernier hémistiche qu'au premier. Peut-être même, pour la perfection de son talent, eût-elle dû sortir plus souvent du salon. Elle vit trop la société, et pas assez la nature.

Pour nous, *Napoline* est une personnification de madame de Girardin, transposée dans des événements imaginaires, mais très-exacte et très-fidèle. Nous y retrouvons même ce beau rire argenté de la jeunesse qui choqua Lamartine lorsqu'il rencontra Delphine avec sa mère au bord de la cascade de Terni.

Combien nous avons ri quand nous étions petites
De ce rire bien fou, de ces gaîtés subites,
Que rien n'a pu causer, que rien ne peut calmer,
Riant pour rire, ainsi qu'on aime pour aimer!

Ce rire, madame Émile de Girardin l'avait gardé, et même longtemps après, lorsqu'elle ne riait plus, elle savait encore le faire naitre : car cette belle femme, si majestueuse, si royale,

qu'on abordait presque en tremblant, et dont le masque semblait moulé sur celui de la Melpomène antique, avait le sentiment du comique et du bouffe à un haut degré, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir gardé un certain faible littéraire pour Oswald et les héros bien frisés dont elle se moquait elle-même, à l'occasion, plus spirituellement que personne.

Cette noble nature avait l'amour du beau, du bien, du vrai; elle abhorrait le mensonge et la lâcheté. — En face de l'un ou de l'autre, elle manquait absolument de cette facile indulgence du monde; et quand elle trépignait sur une pensée basse, elle avait des attitudes d'archange irrité foulant la croupe tortueuse du diable; et pourtant qu'elle était bonne et facile aux erreurs, aux égarements, aux fautes même qui pouvaient donner la passion pour excuse! comme elle savait distraire une douleur parfois méritée, en jouant autour du cœur avec sa vive et tendre causerie! Que souvent elle nous a consolé dans nos défaillances d'artiste, dans nos découragements de poëte par un de ces mots sentis, par un de ces éloges qui relèvent! Que d'heures pesantes elle nous a rendues légères! Que de fois nous sommes sorti joyeux après être entré chez elle abattu et triste! Vous doutiez de votre esprit, elle vous renvoyait spirituel; vous vous croyiez épuisé, tari, sans idée, elle vous en faisait naître mille.

Nous ne parlerons pas du *Lorgnon*, des *Contes d'une vieille fille à ses Neveux*, de *Monsieur le marquis de Pontanges*, de *la Canne de M. de Balzac*. Tout le monde les a lus : on y trouve ce mélange de sensibilité romanesque et d'observation ironique qui distingue, à dater de cette période, le talent de madame Émile de Girardin. Dans ces romans et ces nouvelles, le monde est peint par quelqu'un qui l'a vu et qui en est; chose assez rare parmi les auteurs de profession, que leurs études en tiennent ordinairement à l'écart. Cette fois, ce n'est pas le salon jugé du fond d'un cabinet. La prose de madame de Girardin est nette, vive, acérée, claire, malgré quelques recherches ingénieuses, d'une texture excellente, d'une originalité où personne n'a rien à réclamer si parfois ses vers reflètent ses admirations du moment.

Vers 1836, madame de Girardin, sous le transparent pseudonyme du vicomte de Launay, commença ce fameux *Courrier de Paris* qui fit naître depuis tant d'imitations plus ou moins malheureuses. Elle le poursuivit jusqu'en 1848 avec une verve toujours soutenue, une finesse d'observation toute féminine, un bon sens tout viril. Que de pages charmantes qui resteront parmi les meilleures de la langue, que de détails en apparence frivoles, et déjà presque historiques! Quelle mine inépuisable pour les romanciers de l'avenir, lorsqu'ils voudront peindre cette époque! Elle est là, en effet, tout entière, semaine par semaine, avec ses mœurs, ses modes, ses ridicules, ses tics, ses façons de parler, ses engouements, ses folies, ses fêtes, ses bals, ses soirées intimes, ses commérages, jugée par cet élégant vicomte dont la badine cingle si bien et qui semble posséder le lorgnon magique d'Edgar de Lorville, tant il devine aisément la pensée vraie à travers les babillages menteurs.

Ces *Lettres parisiennes*, écrites au courant de la plume, éparpillées aux quatre vents de la publicité, sont peut-être l'œuvre la plus sérieuse de l'auteur, et c'est là que vont de préférence le chercher ceux qui l'aiment.

L'*École des journalistes*, comédie en cinq actes et en vers, fut le premier essai de madame de Girardin pour le théâtre; reçue à l'unanimité au Théâtre-Français, la pièce fut arrêtée par la censure, mais pour que la leçon allât à son adresse, madame de Girardin fit une lecture de sa comédie — dans son salon encombré de journalistes qui n'ont peut-être pas trop profité à cette *école*, mais qui étaient assez spirituels pour rire sous les verges tenues par de si belles mains : — le premier acte étincelle de traits et de mots et démontre une grande puissance comique; la fin tourne au drame, et la pièce, commencée d'une manière éclatante, s'assombrit trop. Balzac, qui n'aimait pas beaucoup les journalistes, assistait à cette soirée et riait de son gros rire pantagruélique : il n'avait plus la fameuse massue à pommeau de turquoises sur laquelle la maîtresse du logis avait fait un roman, mais il portait encore ce bel habit bleu à boutons d'or ciselés non moins célèbre, qu'il

allait prendre et remettre chez Chevreul pour ces occasions solennelles.

Nous doutons que la pièce au théâtre, même jouée par les plus excellents acteurs, eût produit autant d'effet. Madame Émile de Girardin lisait admirablement. Nous lui avons entendu dire des morceaux de Cléopâtre d'une façon que mademoiselle Rachel n'a pas égalée, à notre avis, malgré tout son art, toute sa puissance et tout son prestige.

Puis vinrent *Judith*, la meurtrière biblique, et *Cléopâtre* « le serpent du Nil, » comme l'appelle Shakspeare. Mademoiselle Rachel servit d'interprète à ces deux créations. Judith réussit faiblement, malgré des vers très-purs et une idée ingénieuse, — celle d'avoir supposé à l'héroïne juive un vague amour pour le général assyrien qu'elle a mission d'assassiner; — l'heure de la tragédie n'était pas encore venue. Cléopâtre, traitée à la fois d'une façon plus antique et plus moderne, tragédie et drame, obtint beaucoup de succès et restera le meilleur poëme scénique écrit par une femme. L'apostrophe au soleil est dans toutes les mémoires.

Dans *Lady Tartuffe*, madame Émile de Girardin, fidèle jusque-là au vers, le quitta pour la prose, toujours mieux acceptée d'un public de moins en moins littéraire, et qui n'entend plus que difficilement le langage des dieux. Mademoiselle Rachel représentait ce Tartuffe en jupons si haïssable et si charmant qu'on lui pardonne lorsque son masque tombe, et qu'entr'ouvrant le noir domino de l'Hypocrisie, la femme laisse voir son corsage étincelant et rose.

Mais le triomphe de madame Émile de Girardin a eté *La Joie fait peur*, cette comédie poignante qui vous tient haletant de la première scène à la dernière, et qui a fait verser des larmes à remplir toutes les fioles lacrymatoires des tombeaux antiques.

Nous avons déjà dit que madame de Girardin avait le génie bouffe au même degré que le génie tragique. Le long éclat de rire du *Chapeau de l'horloger*, après le long sanglot de *la Joie fait peur* en est la première preuve.

Marguerite, ou les Deux amours, roman, *Il ne faut pas*

jouer avec la douleur, nouvelle, se placent entre *Lady Tartuffe* et *la Joie fait peur*, de 1853 à 1854. Ce sont deux petits chefs-d'œuvre. Madame de Girardin est donc morte dans toute la force de son talent. Pour nous qui l'avons trouvée si supérieure à ses œuvres, nul doute qu'elle n'eût progressé encore. La confidence de ses projets nous permet de l'affirmer.

Après ce court examen littéraire, ajoutons quelques détails plus intimes. La rue Laffitte avait été abandonnée pour la rue Chaillot, et ce bel hôtel bâti par M. de Choiseul, à son retour de la Grèce, sur le modèle de l'Érecthéum. Le jardin était beaucoup plus vaste alors qu'il ne l'est aujourd'hui, et à la place où grésille maintenant cette petite fontaine dont parle M. de Lamartine, les quatre cariatides du Pandrosion, exactement copiées, soutenaient l'entablement d'un petit temple auquel ne manquait que l'olivier sacré; des marronniers touffus voilaient à demi la façade du côté des Champs-Élysées. Une salle à manger, un grand salon et un salon plus petit composaient le rez-de-chaussée. C'est dans le petit salon que se tenait habituellement madame Émile de Girardin; elle travaillait là, à demi entourée d'un grand paravent chinois où, sur un fond noir, voltigeaient des oiseaux bizarres à travers des bambous et des plantes exotiques, se laissant facilement distraire à l'attrait de quelque visite amicale; elle était chez elle toujours vêtue d'un peignoir blanc, très-large, dont nulle ceinture ne marquait la taille, et quand elle écrivait, elle ne pouvait souffrir ni peigne ni lien dans les cheveux, qu'elle laissait flotter en larges nappes sur ses épaules. Jamais ouvrier littéraire n'eut moins d'outils; un pupitre en marqueterie posé sur une petite table lui servait de bureau, et la plume de fer dont elle écrivait ses billets du matin courait vive et nerveuse sur un papier transversal : de même que Balzac, elle se vantait d'être très-propre dans son ouvrage, et comme elle justifiait le vers du Dante

La bella creatura di bianco vestita,

on pouvait voir aisément que jamais goutte d'encre n'avait taché sa blancheur d'hermine.

En dépit de son esprit viril, madame de Girardin était femme, et très-femme; elle eût monté à l'échafaud sans pâlir, comme madame Roland; mais elle se mourait de peur en voiture et n'osait traverser le boulevard. Nous l'avons vue haranguer, avec un sang-froid et une éloquence admirables, des émeutiers qui, en 1849, venaient crier autour de l'hôtel; et une chauve-souris, entrée par la fenêtre, qui voletait contre le plafond, la faisait presque évanouir.

Dans les dernières années de sa vie, sa beauté avait pris un caractère de grandeur et de mélancolie singulier. — Ses traits idéalisés, sa pâleur transparente, la molle langueur de ses poses ne trahissaient pas les ravages sourds d'une maladie mortelle. A demi couchée sur un divan et les pieds couverts d'une résille de laine blanche et rouge, elle avait plutôt l'air d'être convalescente que malade. — George Sand, qu'elle admirait sans aucune arrière-pensée, la vit souvent vers cette époque, et tandis que George fumait silencieusement sa cigarette, immobile et rêveur comme un sphinx, Delphine, oubliant ou cachant sa souffrance, savait encore lui adresser quelques flatteries ingénieuses, quelque mot charmant, plein de cœur et d'esprit.

Quoiqu'elle fût tendrement dévouée à son mari, dont elle avait épousé les luttes, que la gloire, le succès, la fortune, tout ce qui peut faire aimer la vie, lui fussent arrivés à souhait, que des amis fidèles et sûrs l'entourassent, elle semblait secrètement désirer d'en finir. Ce temps ne lui plaisait plus; elle trouvait que le niveau des âmes s'abaissait, et déjà elle cherchait à pressentir l'autre monde, en causant avec les esprits qui habitent les tables : comme Leopardi, le poëte italien, auquel de Musset, descendu hier dans la tombe, a adressé de si beaux vers, elle semblait rêver « le charme de la mort. » Quand l'ange funèbre est venu la prendre, elle l'attendait depuis longtemps.

THÉOPHILE GAUTIER.

Les feuilletons publiés dans le journal *la Presse*, de 1836 à 1848, sous le titre de COURRIER DE PARIS, et signés : LE VICOMTE CHARLES DE LAUNAY, après avoir servi de modèle aux innombrables imitations que le succès en a fait faire, méritaient, par ce succès même, de rester comme de précieuses empreintes des mœurs et des usages, des modes et des ridicules, des prétentions et des travers, de l'esprit, enfin, de notre temps. Quelle place aurait aujourd'hui sur les rayons de toutes les bibliothèques une pareille correspondance

datée de chaque siècle! C'est cette pensée qui nous a déterminés à réimprimer sous ce titre : LE VICOMTE DE LAUNAY, *Lettres parisiennes*, et avec le véritable nom de l'auteur, madame Émile de Girardin, cette inimitable correspondance, tour à tour si légère et si profonde, toujours vraie, toujours sensée, et qui atteste à quel degré l'auteur de *Madeleine* et du *Lorgnon*, de *Cléopâtre* et de l'*École des Journalistes*, de *Lady Tartuffe* et de *Judith*, de la *Joie fait peur* et du *Chapeau de l'horloger*, savait allier la flexibilité de l'esprit à la puissance de l'imagination.

Les *Lettres parisiennes*, réimprimées en quatre volumes, sont l'histoire de Paris de 1836 à 1848, c'est-à-dire l'histoire du Paris qui échappe à l'Histoire.

L'Histoire, qui se complaît à buriner les batailles, les victoires, les revers, les gloires, les fautes, les persécutions des règnes qui se suivent, ne s'arrête pas à crayonner les usages, les modes, les futilités, les ridicules, les travers, les prétentions des époques qui se succèdent.

Mais la preuve que ces ombres sont nécessaires au tableau, c'est le grand et durable succès qu'ont obtenu les *Lettres parisiennes*, dont les premières éditions ont été complètement épuisées.

L'indépendance d'esprit est une colline d'où l'on voit de haut et de loin; ce qui le prouve, c'est que les événements qui se sont accomplis en 1848 sont prévus et annoncés en 1847, dans les *Lettres parisiennes*, avec une précision surprenante. La vérité y est impartialement dite à tous et sur tout : à qui déchoit et à qui s'élève; à qui combat, à qui succombe, à qui triomphe; aux royalistes dont l'aveuglement pousse la Royauté à sa perte, et aux républicains dont la surdité entraîne la République à sa ruine; la vérité y est dite telle qu'il ne serait plus possible maintenant de l'écrire : aussi, du jour que la liberté qui est un droit n'a plus été qu'une tolérance, le vicomte Charles de Launay s'est de lui-même exilé du feuilleton et condamné volontairement au silence.

Où la liberté n'existe plus pour les partis, la liberté n'existe plus contre eux.

Où la compression a tous les droits, la raillerie n'en a plus aucun.

Alors l'histoire qui plaisante et qui passe, l'histoire vivante n'a qu'à se taire pour laisser parler l'Histoire qui juge et qui reste.

Telle est l'explication que madame Émile de Girardin faisait elle-même donner de son silence dans

l'avis placé en tête du volume intitulé LE VICOMTE DE LAUNAY, réimprimé en 1853, alors que nul ne prévoyait et ne pouvait prévoir que, deux années après, le 29 juin 1855, à ce silence temporaire succéderait le silence éternel.

LES ÉDITEURS.

LE VICOMTE

DE LAUNAY

LETTRES PARISIENNES

ANNÉE 1836

LETTRE PREMIÈRE

28 septembre 1836.

Événements du jour. — Paris provincial. — L'Ennuyeux et l'Ennuyé. — Esméralda. — Thémistocle et Scipion l'Africain dénoncés au commandant de la garde nationale.

Il n'est rien arrivé de bien extraordinaire cette semaine : une révolution en Portugal, une apparition de république en Espagne, une nomination de ministres à Paris, une baisse considérable à la Bourse, un ballet nouveau à l'Opéra, et deux capotes de satin blanc aux Tuileries.

La révolution de Portugal était prévue, la quasi-république était depuis longtemps prédite, le ministère d'avance était jugé, la baisse était exploitée, le ballet nouveau était

affiché depuis trois semaines; il n'y a donc de vraiment remarquable que les capotes de satin blanc, parce qu'elles sont prématurées; le temps ne méritait pas cette injure. Qu'on fasse du feu au mois de septembre quand il fait froid, bien, cela est raisonnable; mais que l'on commence à porter du satin avant l'hiver, cela n'est pas dans la nature.

Les spectacles et les promenades, voilà ce qui occupe la capitale en ce moment. Dieu merci, les courses sont terminées; la dernière n'était point brillante : toujours les mêmes femmes, toujours les mêmes chevaux; et puis toujours ce même et ennuyeux incident, ce cheval forcé de courir tout seul; et l'on vous condamne à regarder niaisement ce lutteur sans adversaire, ce triomphateur sans rival. Depuis longtemps le *solo équestre* nous a paru la plus ingénieuse des mystifications. Bref, tout cela était médiocre et faisait dire aux mauvais plaisants que cette pauvre *Société d'encouragement* était toute découragée.

On prétend que Paris est ennuyeux; il nous semble au contraire fort agréable à habiter en ce moment : on n'y connaît personne, c'est la province qui le peuple. On s'y trouve comme en voyage pour l'indépendance, et l'on y est à l'aise en sa demeure pour toutes les nonchalances de la vie. Quand on étudie Paris dans cette saison, on l'aime, car on n'y rencontre que des personnes qui l'admirent; c'est une population de badauds émus qui fait plaisir à regarder : badauds d'outre-mer, badauds d'outre-monts, badauds d'outre-Rhin, excepté pourtant badauds d'outre-tombe, comme dirait M. le vicomte de Châteaubriand, et encore ne jurerions-nous pas que, dans le nombre, il ne se soit glissé quelqu'un de ces derniers.

Enfin Paris se renouvelle pour quelque temps; le monde y est plus bienveillant; les gens blasés en sont partis, les

ennuyés l'ont déserté. L'air semble plus léger, l'espace est plus libre. Un ENNUYÉ prend tant de place! sa présence rend l'atmosphère si pesante! il absorbe tant d'air vital quand il soupire et quand il bâille! Maintenant l'ENNUYÉ est absent, il chasse avec l'ENNUYEUX, qui lui raconte son gibier, et tous deux médisent de Paris, que leur absence rend aimable. Comme ils ont de la vanité, ils envoient leur gibier à Paris, et ils restent à la campagne tous les deux, l'ENNUYÉ et l'ENNUYEUX. — Oh! l'automne est une belle saison pour Paris! — Les théâtres renaissent, le public rajeunit; ce n'est plus ce parterre usé et *jugeur* de l'hiver, ce public hostile, ce tyran jaloux de ceux qu'il paye pour l'amuser, que tout scandalise, et que rien n'enflamme; ce public saturé de plaisir, grandi dans les corridors de théâtre; ce vieux bellâtre de foyer, qui n'ose sourire parce qu'il n'a plus de dents; cette vieille coquette de galeries, qui ne veut point pleurer, de peur de sillonner son rouge. — C'est un public naïf, joyeux et dispos, à la fois juge et complice, qui vous aide franchement à le faire rire, qui vous entraîne à l'émouvoir; un public bon enfant, qui ne se formalise pas de ce qu'on l'amuse; un public enfin qui croit au plaisir.

Aussi l'on se dépêche de lui offrir toutes les nouveautés de l'année, comme un plaideur se hâte de faire venir sa cause quand le président du tribunal est son ami.

L'Opéra presse les répétitions de l'ouvrage de M. Victor Hugo et de mademoiselle Bertin.

Plusieurs morceaux de la musique sont déjà cités avec éloge. Les uns disent : Vraiment, c'est fort beau! — Et l'on répond : Je le crois, c'est de Berlioz. — Les autres s'écrient : La musique est admirable! — On leur répond : Sans doute, elle est de Rossini.

A quoi nous répliquons cela :

Si la musique est mauvaise, elle est de M. Berlioz ; si elle est bonne, elle est de Rossini. Si elle est admirable, comme on le dit, elle sera de mademoiselle Bertin.

Et voici comment nous nous expliquerions :

Si M. Berlioz a fait la musique d'*Esméralda*, comme il n'entre pour lui aucun espoir de vanité dans ce travail, il l'aura fait avec négligence ; et toutes les belles idées qu'il a, il les aura gardées pour lui.

Si la musique est de Rossini, elle sera bonne, parce que les négligences de Rossini sont encore des beautés.

Enfin, si la musique est admirable, elle est de mademoiselle Bertin elle-même, en dépit de tous les *teinturiers* qu'on lui prête ; car nous ne connaissons pas un seul auteur assez fou pour *donner sottement ses chefs-d'œuvre aux autres.*

Les riches d'esprit ne sont pas plus généreux que les riches d'argent, et quelle que soit la puissance d'un journal, nous ne croyons pas qu'elle aille jamais jusqu'à obtenir d'un grand compositeur l'aumône de son génie.

En fait de nouveautés, le Théâtre-Français nous a offert *Tartufe* et les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, joués par mademoiselle Mars. Eh bien, il y avait beaucoup de monde. O bon public de septembre, je te reconnais là ! — Une douce voix peut encore te séduire, parce que tu ne l'as pas trop entendue la veille.

Les œuvres littéraires n'offrent rien de nouveau ; il y a disette dans les cabinets de lecture. George Sand se repose de ses procès ; M. de Lamartine préside le conseil général de son département. Muses, pardonnez-lui ! Jules Janin s'en est allé paisiblement à la campagne ; semblable à saint Louis, il rend la justice assis au pied d'un chêne : c'est de là qu'il juge les pièces nouvelles qu'on représente à Paris, au Gymnase, à l'Ambigu, au Vaudeville. Là, ses arrêts ne

sont influencés par rien, pas même par la présence de ceux qu'il condamne, et ses feuilletons n'en sont ni moins justes, ni moins piquants. Que l'on dise, après cela, que cet homme manque d'imagination! Alfred de Musset fume et se promène; Hyacinthe de Latouche cherche l'ombre des bois; tous les esprits sont en vacances. Quant à nos élégants, les jours où il pleut, ils s'amusent à parier, à jouer. L'un d'eux a, dit-on, gagné cent cinquante mille francs la semaine dernière. Pauvre jeune homme!

Le monde élégant n'est pas encore organisé pour les plaisirs. Les ambassadrices ne sont encore revenues que pour leurs amis. Quelques maîtresses de maison influentes sont déjà de retour, mais chez elles point de grandes réunions. Les rideaux des grands salons ne sont pas encore posés, les lustres sont toujours voilés, la housse mélancolique cache toujours les fauteuils d'or; le papillon est encore dans sa chrysalide; mais patience, voici venir les fêtes, la fatigue et l'ennui. Les causeries intimes sont nos seuls plaisirs de salon. Des récits de voyages, des questions empressées, des réponses distraites, sont les seuls aliments de la conversation. — Madame une telle est-elle de retour? — Oui, elle est arrivée hier, je l'ai vue; elle est noircie, elle est affreuse. — Et sa sœur? — Sa sœur est toujours jolie; cependant elle est engraissée; cela ne lui sied pas. — Je voulais, en revenant de Nisbaden, m'arrêter à B... chez Clémentine; mais je n'ai pas pu, j'étais en retard. — Ne le regrettez pas, elle est à Paris. — Déjà? mais elle n'y revient jamais avant le mois de janvier. — Cette année, elle prétend qu'elle est malade et vient consulter toute la Faculté de Paris. Si vous la voyiez, vous ne le croiriez pas; elle est fraîche et jolie comme un ange; elle se dit mourante pour revenir deux mois plus tôt, c'est ingénieux.

Voilà à peu près ce qu'on se dit, ce qui est assez insignifiant; puis l'on se montre les robes, les niaiseries qu'on a rapportées de ses voyoges; on *s'invente* quelque aventure pendant la route; on a toujours été à deux doigts d'un précipice quelconque; on parle des gens aimables qu'on a rencontrés aux eaux, en France ou en Allemagne; de Charles X, à qui l'on est allé rendre hommage en passant, que l'on a trouvé rajeuni; de M. le duc de Bordeaux, qui se porte à merveille et qui embellit tous les ans. Remarquez bien ceci, les voyageuses seules sont de retour, les châtelaines sont immobiles, il n'est point question d'elles maintenant. On parle aussi des livres qui ont paru cet été; les lecteurs en retard se font prêter toute une bibliothèque de romans nouveaux. On babille ainsi toute la soirée, ou bien l'on chante quelques romances, *la Fuite*, par madame Duchambge; *le Rêve*, par mademoiselle Puget; on joue au whist ou au reversi, puis à minuit on se sépare : c'est la vie du château à Paris.

Excepté les boulevards, que les provinciaux envahissent, les promenades publiques sont presque aussi inanimées que les salons; l'aspect des Tuileries est triste; les fleurs sont à demi cachées par les feuilles qui tombent : les femmes y sont laides et parées; elles ont froid et ne veulent pas en convenir. Beaucoup d'Anglaises avec des chapeaux à trois ruches de tulle, tulle fané et languissant, tulle voyageur et plein de souvenirs, qui pleure encore le brouillard de la Tamise, qu'attriste encore le charbon de la cité; ornement inutile qui forme autour du visage une neige grise qui n'est pas avantageuse. Ces Anglaises sont des Anglaises du troisième ordre, qu'un bateau à vapeur à bas prix transvase par flots sur le continent; ce n'est pas encore la saison des jolies Anglaises au teint rose, aux cheveux flottants, qui

viennent apprendre à nos femmes élégantes à être fraîches et jolies, et qui changent la rue de la Paix en une allée de Hyde-Park. O belles filles du Nord! dans un mois vous reviendrez, n'est-ce pas, remplacer vos indignes compatriotes? vous avez des choses bien étranges à nous faire oublier. Les Anglais admirent beaucoup les statues des Tuileries; mais, comme nous, ils s'étonnent du peu de soin qu'on prend pour les entretenir; en effet, il nous semble qu'avec peu de frais on pourrait les empêcher de se noircir. Le roi, qui emploie, dit-on, tant d'argent à faire mutiler ses orangers, pourrait bien en consacrer la moitié à faire débarbouiller ses dieux. Phaétuse est déjà si noire, qu'on ne sait si elle est changée en négresse ou en peuplier; Vénus a beau se laver les pieds depuis trente ou quarante ans, il n'y paraît pas; quant à Thémistocle, vainqueur de Salamine, et à Scipion l'Africain, vainqueur de Zama, nous les dénonçons à M. le maréchal commandant de la garde nationale; leurs buffleteries sont dans le plus mauvais état. Du reste, le jardin des Tuileries a toujours des cygnes blancs et des poissons rouges dans ses bassins, des enfants et des cerceaux dans toutes ses allées; l'horloge du château est toujours fort exacte et son drapeau est toujours tricolore; ceci n'est qu'un détail, mais il ne manque pas d'importance dans les circonstances où nous nous trouvons.

LETTRE II

19 octobre 1836.

Les déménagements d'automne. — Marie. — Portrait de M. Vatout.

Les grands événements de la semaine sont les déménagements; ce qu'on a transporté depuis quelques jours de pendules, de pianos, de lits et de commodes, est inimaginable : Paris est un magasin de meubles ambulant; les habitants de la Chaussée-d'Antin semblent fuir vers le Marais, les hôtes du Marais semblent descendre dans la Chaussée-d'Antin. C'est un immense *chassé-croisé*. On ne peut faire un pas sans être arrêté par une voiture de déménagement; on ne peut traverser une rue sans rencontrer un secrétaire et une commode, ou bien un canapé renversé, garni de toutes ses chaises; chaises menaçantes suspendues merveilleusement dans les airs. Vous tournez une rue... et vous vous trouvez nez à nez avec un buste de grand homme, qui marche à reculons; à droite, s'avance un piano avec son tabouret, sa lyre et ses pédales démontées; à gauche, paraît un guéridon qui semble demander pourquoi son marbre ne l'a pas suivi. Le croira-t-on? hier nous avons surpris un innocent jeune homme rajustant sa cravate dedevant une grande et belle glace qui marchait à pas mesurés devant lui; cette toilette ambulante nous a fait rire. Les commissionnaires doivent être bien fatigués ce mois-ci : le mois d'octobre est un bon mois pour eux. 15 octobre, jour affreux! est-il un jour plus triste que celui d'un déménagement? — Oui, la veille! — Car il n'est rien de plus amer que cette pensée : Demain, à cette heure-ci, il y aura indu-

bitablement quelque chose de cassé dans tout cela. Alors, admirant une coupe élégante, vous lui dites : Peut-être ce sera toi ! Puis, examinant quelques vieux fauteuils fanés et mal rajustés, votre cœur leur crie avec pitié : Pauvres amis, à votre âge, il est cruel de se déranger! Le mari s'endort en songeant qu'il lui faudra remplacer bien des choses dans son mobilier; la femme s'endort en se rappelant tous les chagrins qu'elle a éprouvés depuis six ans dans cet appartement qu'elle quitte. Peut-être se dit-elle : Serai-je plus heureuse dans l'autre? Va, déménage, pauvre femme! fais tous les quartiers de Paris, tes chagrins te suivront avec tes meubles, ton argenterie, ta batterie de cuisine; un malheur de six ans n'est pas dans les événements, il est dans les caractères, et ton mari et toi vous aurez le même caractère dans tous les pays, dans toutes les rues et dans tous les appartements. Cependant il est des chagrins de localités que nous devons reconnaître. Un appartement mal distribué peut amener de graves ennuis : deux chambres qui se *commandent* peuvent susciter les plus violentes querelles; nous ne répondrions pas de l'avenir d'une femme qui ne pourrait faire de feu dans sa chambre à coucher. Une salle à manger trop petite peut ruiner un homme d'affaires; un salon trop vaste peut conduire un honnête rentier à l'hôpital. Nous connaissons de nouveaux mariés qui nous ont avoué sérieusement qu'ils ne désiraient point d'enfants, parce que leur appartement était trop petit. Nous dénonçons ces inconvénients aux personnes qui déménagent, afin qu'elles évitent dans tous ces ennuis celui qu'elles redoutent le plus.

Le monde fashionable revient; cela est incontestable : les théâtres et les boulevards, depuis huit jours, ont changé d'aspect. Les rues de Paris sont redevenues parisiennes. On

n'y rencontre plus ces figures étranges, ces parures bigarrées dont *l'inharmonie* irritait le regard. Ce sont de jolis visages qu'on aime à reconnaître, d'élégantes beautés qu'on se plaît à nommer à voix basse, et dont on est fier d'être salué. — Ah! vous connaissez madame de X...? dit votre voisin envieux. — Oui, je l'ai rencontrée, il y a trois mois, aux eaux de Néris. — Et, malgré soi, on prend un air plus gracieux, on se tient plus droit, on se grandit de quatre lignes. Si peu de vanité qu'on ait, on se sent glorieux, il est toujours flatteur d'être salué par une jolie femme. C'est un plaisir dont plus d'un élégant a pu jouir l'autre soir à la Comédie-Française. La dernière représentation de *Marie* était brillante de *retours*. De belles voyageuses y faisaient aussi leur rentrée; l'enthousiasme et l'émotion les embellissaient, elles prenaient pour elles toutes les vertus de *Marie;* les jeunes femmes croyaient, de bonne foi, être généreuses et dévouées comme madame *Forestier;* les autres se trouvaient encore jeunes et jolies comme mademoiselle Mars. Il y avait des illusions pour tout le monde. Le grand succès qu'obtient chaque jour l'ouvrage de madame Ancelot nous confirme plus que jamais dans cette remarque que nous avons faite depuis longtemps, que le public français est de tous les rois celui qui exige le plus qu'on le flatte, et que le peintre le plus habile est celui qui fait de lui le portrait le moins ressemblant. Le public français a horreur du vrai. Ce qui le séduit, ce sont les monstruosités en tous genres, monstruosités vertueuses, monstruosités criminelles. Il ne veut point qu'on lui dépeigne les gens tels qu'ils sont dans la vie, versatiles et inconséquents. Non, il lui faut des êtres parfaits en bien ou en mal : un notaire qui est un *ange* pendant cinq actes, un duc qui est un démon pendant le même espace de temps, cela seul fait

le succès de *la Duchesse de la Vaubalière;* et quand au cinquième acte le notaire recommence ce qu'il a fait pendant les quatre premiers actes, le parterre trépigne d'admiration : C'est bien lui, dit-il, c'est bien le même; il a fait cela, il a dit cela tout à l'heure; c'est toujours la même chose; vertueux notaire, je te reconnais; parfait notaire, c'est bien toi! Bravo! — Car, pour le parterre, la vérité dramatique, c'est une donnée fausse qu'on lui fait accepter au premier acte et que l'on traîne jusqu'à la fin. Ainsi en est-il de la comédie de madame Ancelot. Non pas que nous voulions faire entendre que le charmant caractère de *Marie* soit un mensonge; nous savons, au contraire, que la vie de plus d'une femme n'a été qu'un long et pur sacrifice; mais nous disons que la peinture de cette vertu sublime n'est pas une vérité absolue, c'est une vérité d'exception : vérité immorale, en ce qu'elle est trompeuse; vérité fatale, en ce qu'elle dégoûte de l'autre; vérité stérile, en ce qu'elle livre notre âme à des rêves impuissants, à des recherches inutiles; vérité coupable, en ce qu'elle nous rend ingrats envers des êtres *quasi vertueux* qui nous entourent, et que nous dédaignons pour les héros imaginaires qu'elle nous a promis; vérité servile et flatteuse, et par cela même la seule vérité reçue au théâtre, la seule que le public veuille reconnaître. Aussi entendez-vous tous les journaux vertueux s'écrier : Voilà la bonne, la vraie comédie; ce n'est plus le crime échevelé, la femme coupable et misérable des drames de l'école moderne : c'est le monde tel qu'il est. Entendez-vous tous les bons maris se réjouir, en voyant madame *Forestier* sacrifier l'amour de *d'Arbelle* au bonheur de son époux, et s'écrier avec confiance : C'est bien cela! sans faire attention aux différents *d'Arbelle* qui sont dans leur loge, — et les susdits d'Arbelle eux-mêmes, en voyant qu'on

ose inventer un homme fidèle à la même femme pendant dix-sept ans, répéter sur le même ton : C'est bien cela!... O comédie! ô comédie! La bonne comédie, la voilà!... Elle est dans la salle quand il se donne un drame vertueux. Ah! madame Ancelot est une femme d'esprit, nous le savions déjà, mais elle l'a prouvé dans son œuvre : c'est la femme de France qui sait le mieux ce qu'il faut dire pour plaire et pour flatter. Elle a traité le public comme ses amis. Elle est bien trop habile pour lui dire ce qu'elle sait : elle veut réussir; elle connaît trop bien le monde pour le peindre comme elle le voit.

Oui, pauvre vieux public! il te faut des *Néron* et des *Agrippine*, parce que tu ne crains pas les applications, ou bien des notaires héroïques ou des épouses magnanimes, parce que tu te fais à toi-même de douces et caressantes allusions. Molière, sous Louis XIV, n'aurait rien osé te dire; il a fallu un roi plus puissant que toi pour te faire entendre la *vraie* vérité; tu n'aimes que les fictions, et l'on te sert selon tes vœux; le miroir qui réfléchirait tes traits te ferait horreur, la voix qui t'appellerait par ton nom véritable te ferait fuir; tu maudirais le génie qui t'apprendrait ce que tu es; tu le traiterais en ennemi, et tu aurais raison : se connaître, cela est triste.

Ce qui plaît dans tout ceci, c'est que les mères de famille vont se hâter de mener leurs filles voir *Marie*, et que dans un mois toutes les jeunes filles de Paris auront dans l'âme cette conviction : que leurs petits cousins ou voisins, Charles, Ernest et Alfred, les aimeront pendant dix-sept ans, quels que soient les événements; mais vous rirez bien, vous, Charles, Ernest et Alfred, en répétant : Le théâtre est le miroir des mœurs.

Cependant les femmes sont en train de sacrifices. Au

spectacle, elles portent presque toutes des bonnets pour laisser mieux voir la scène aux hommes placés derrière elles. Cela est généreux; car, de loin, un bonnet sied moins qu'un chapeau. Nous n'avons rien à dire contre les bonnets ornés de fleurs, c'est une coiffure élégante; mais nous attaquons impitoyablement les bonnets à rubans. Dans un salon, sans doute, ils ont de la coquetterie; mais, de loin, ils ont l'air de bonnets du matin. Au spectacle, une femme qui porte une douillette de soie brune et un bonnet de tulle à ruban rose a l'air d'une ouvreuse de loges égarée illégalement dans la salle; on est en droit de lui demander un petit banc. De loin, tous les bonnets se ressemblent; on ne peut savoir si le tulle est de soie ou de coton, du matin ou du soir; il n'y a que les fleurs qui puissent donner de l'élégance à un bonnet lointain. Car enfin, qu'est-ce qu'un bonnet sans fleurs? une perruque de dentelle, et voilà tout. Or, sans préjugé, la perruque est une chose qu'en général il faut éviter.

La mode, la semaine dernière, était de porter ses vieilles robes et ses chapeaux fanés; cette mode a passé comme les autres : on s'occupe de la remplacer.

Nous avons attaqué le faux vrai du théâtre, nous ferons apprécier aussi la véracité des journaux. Il y a quelques jours, un des plus francs moqueurs entre les journalistes, spirituel et barbare s'il en fut, rencontra chez un jeune député de ses amis M. Vatout, qu'il avait longtemps poursuivi de ses épigrammes, mais qu'il ne connaissait point. La conversation était fort animée; les questions étaient fort importantes, et chacun, par la sympathie des idées, se trouvait entraîné à dire sa pensée avec une franchise dont il était surpris. C'était une de ces conversations où les hommes se jugent, tant par ce qu'ils osent dire que par ce

qu'ils ne disent pas. Après une grande heure, M. Vatout se retira. A peine avait-il fermé la porte : — Voilà, ma foi, un homme qui me plaît! s'écria le journaliste; toutes ses idées sont les miennes. C'est un homme d'esprit. Comment l'appelez-vous! — C'est M. Vatout. — Quoi! c'est là Vatout sur qui j'ai dit tant de folies! — Et le journaliste se mit à rire, et puis il ajouta finement : — Eh bien, ce n'est pas du tout comme cela que je me le serais figuré d'après le portrait... que j'ai fait de lui.

LETTRE III

27 octobre 1836.

L'obélisque de Louqsor.

Vraiment, c'était un beau spectale que cette place immense remplie de monde, que cette longue terrasse des Tuileries couverte de monde, que cette longue allée des Champs-Élysées, peuplée de monde aussi; et toute cette foule silencieuse et immobile, deux cent mille personnes, dit-on, et point de tumulte et point de bruit! car ce n'était ni un peuple, ni une foule, c'était un public, un parterre de deux cent mille personnes, parfaitement bien composé. Les rangs des loges, c'étaient les deux terrasses des Tuileries, les avant-scène, c'était l'hôtel de la marine, et les magnifiques hôtels qui lui servent de pendants. La famille royale occupait le pavillon de l'hôtel de la marine, le balcon qui donne sur le jardin des Tuileries; la loge du roi était tendue en bleu; la belle galerie de l'hôtel était occupée par le corps

diplomatique, et parée des plus jolies femmes de la cour de Juillet. La terrasse qui termine l'hôtel était aussi garnie des parents et des amis des femmes de chambre et du portier de la maison; c'était l'amphithéâtre de la salle. A une fenêtre de la rue Royale, on apercevait la comtesse de Lipano, qui se cachait comme dans une loge grillée; nous n'avons reconnu personne dans le paradis. La représentation a duré quatre heures. Dans les entr'actes, un orchestre militaire se faisait entendre. Puis, dans la foule immobile, on apercevait un cercle d'hommes qui tournaient. Le cabestan! le cabestan! disaient toutes les voix, et l'obélisque recommençait à s'élever doucement.

Le dernier entr'acte fut le plus long; on entendit des coups de marteau, comme on en entend derrière la toile lorsqu'on place une décoration importante à l'opéra. Enfin la pièce a réussi. Elle a été vivement applaudie. Sérieusement tout le monde a battu des mains quand l'obélisque s'est assis sur sa base, et l'orchestre a joué le grand duo des *Puritains;* c'était un bruit charmant à entendre que ces faibles applaudissements de deux cent mille personnes qui se perdaient dans l'immensité de la salle. Malgré ce brillant succès, les jeunes spectateurs à idées nouvelles parlaient toujours avec amertume des quatre millions de la mise en scène. Ils se demandaient si la vue du monolythe superbe valait cela. Les autres étaient plus indulgents, grâce à leurs souvenirs; ils se rappelaient d'avoir vu, sur ce même théâtre, une représentation qui avait coûté plus cher à la France; un drame sanglant et terrible dont l'image leur serrait le cœur. Il leur tardait que cet échafaud fût détruit, ils avouaient que depuis que cet appareil de machines attristait leurs yeux, ils ne pouvaient traverser la place Louis XV sans horreur; et ils savaient bon gré à ce monument âgé

de trois mille ans d'avoir quitté les sables de l'Égypte pour venir effacer leurs affreux souvenirs. La nouvelle du jour était que le roi n'avait point été assassiné, et l'on disait cela devant la femme de Murat, la veuve du roi fusillé, et tout cela se disait sur la place de la Révolution, où tomba la tête du roi guillotiné; et songeant à cela, nous qui ne sommes d'aucun parti, nous avons fait comme le peuple, nous avons crié vive le roi! car notre cœur est généreux, et nous avons pitié des trônes. La famille royale a été accueillie à son passage par les plus vives acclamations. Les princesses étaient dans le fond de la voiture, le roi des Français, le roi des Belges étaient sur le devant. M. le duc d'Orléans était entre eux deux; il était assis de manière à laisser plus de place aux deux rois, mais de manière aussi à cacher presque entièrement son père. Il y avait beaucoup de grâce dans cette attitude du jeune prince, et en se rappelant la dernière tentative d'Alibaud, on ne pouvait le regarder sans attendrissement.

Quand le spectacle fut terminé, la foule se retira en silence. Alors la salle nous sembla un immense bassin rempli de peuple dont les flots divisés en quatre fleuves allaient se répandre dans toute la ville. Le premier fleuve s'écoula *sur* le pont Louis XVI; l'autre déborda du côté de la rue de Rivoli. Un troisième, mais plus faible, ce n'était à vrai dire qu'un bras de rivière, se dirigea vers la rue des Champs-Élysées. Enfin, le quatrième, le plus imposant, le plus majestueux, s'épandit comme la Loire dans toute la rue Royale. Une sorte de petite émeute, ou plutôt une espèce de tourbillon se manifesta au milieu du lac, c'était l'auteur que l'on avait reconnu, M. Lebas que l'on reconduisait en triomphe. Enfin, tout s'est bien passé. Le temps était non pas beau, mais bon. Point de soleil, c'est ce qu'il fallait pour

regarder longtemps la même chose. Le parterre était meilleur encore puisqu'il est resté quatre heures sur ses pieds sans cabaler et sans se plaindre. Quand tout a été fini, deux hommes sont montés au sommet de l'obélisque pour hisser le drapeau final, sur lequel on remarquait une ancre, ce qui veut dire que la marine revendique la gloire de cette entreprise; deux autres hommes sont allés planter sur la pointe de l'aiguille des branches de saule, c'est le laurier des maçons. Ces trophées valent bien les couronnes qu'on jette à mademoiselle Taglioni et à mademoiselle Essler.

LETTRE IV

9 novembre 1836.

Récit anticipé d'une réception à l'Académie — Modes. — Un nouveau roman de M. de Latouche. — Le prince Louis Bonaparte.

Demain jeudi, à l'heure où nous écrivons, aura lieu pour la réception de M. Dupaty, la séance solennelle dont nous nous empressons de rendre compte; l'assemblée aura été nombreuse, une foule de femmes célèbres s'y sera fait remarquer. Les femmes *auteures* auront sorti leurs petits chapeaux à petites plumes qui ne voient le jour que lorsque les quatre Classes se réunissent, et leurs petites pèlerines soi-disant garnies de dentelles, mantelets de fantaisie, qui suffisent à la science. M. Dupaty, revêtu de l'habit tout neuf d'académicien, heureux de son feuillage, aura été modeste trois fois. Il aura parlé à l'Académie de son *sein* et de l'honneur qu'il y a d'être reçu dans ce *sein;* il aura été spirituel, nous l'affirmons. Nous connaissons M. Dupaty depuis

longtemps pour un homme loyal, qui n'a jamais manqué d'esprit ni de parole, et nous ne craignons point de nous engager pour lui.

M. Duval lui aura répondu avec bienveillance, puis aura glissé dans son discours quelques malices contre les romantiques, et quelques phrases de mélancolie et de découragement; car le patriarche du drame français ne pardonne point à nos *Duval* modernes les belles scènes qu'ils ont puisées dans ses ouvrages; c'est un mauvais père qui ne veut pas reconnaître ses enfants. Enfin, le *bosquet* académique, seule verdure qui survive à l'automne, se dispersera, et les gens de province s'en retourneront chez eux avec empressement pour écrire la lettre suivante : « Nous avons assisté ce matin à une séance de l'Académie française, » etc. Tout est plaisir pour un cœur de Bergerac, de Riberac ou Quimper-Corentin.

L'hiver s'annonce comme devant être le plus beau des hivers; on pense sérieusement à s'amuser. La politique est un loisir d'infirmes qu'on laisse aux petits esprits; d'ailleurs, les grands hommes d'État ont toujours allié les affaires et les plaisirs. De nos jours, on recommence à découvrir que pédanterie n'est pas science; les ennuyeux, tout-puissants naguère, perdent beaucoup de leur crédit; leur magnétisme a moins d'empire depuis que l'on n'a plus la foi; on ne leur laisse plus le temps de vous endormir; de là vient que leur influence a pâli. M. de Metternich a prouvé qu'on pouvait être ensemble homme aimable et ministre habile; le comte de Medem, le baron de Meyendorff, savent unir la grâce de l'esprit à la gravité d'une mission importante; bref, l'esprit français nous est rendu par les étrangers; en venant l'étudier parmi nous, ils nous forcent à le retrouver.

Le Théâtre-Italien a l'air d'un congrès. Il n'est pas un des spectateurs qui ne soit un peu ambassadeur ou homme d'État; chacun d'eux a été ministre quelque temps et quelque part. C'est un coup d'œil curieux que l'aspect de ce théâtre : samedi dernier surtout, jour des *Puritains*, la salle était resplendissante d'illustrations et de beautés.

Il y a dans ce moment à Paris une quantité de jolies femmes effrayante pour le repos de la capitale : jolies Anglaises, belles Italiennes chassées vers nous par le choléra, brunes Espagnoles que nous envoie la guerre civile. Oh! les charmants fléaux qui nous valent ce beau coup d'œil! Dans le nombre, il y a aussi de jolies Françaises; car les Françaises se remettent depuis quelques années à être jolies comme les Français se remettent à être rieurs et aimables. Sous l'empire, les femmes étaient toutes belles, puis il y a eu interruption. Sous la restauration, les minois, les traits douteux, ont pris le haut du pavé. Excepté une ou deux étoiles lumineuses, les femmes de cette époque étaient plutôt agréables que belles; et par instinct, par esprit (et elles n'en manquaient pas), elles avançaient leurs jolis pieds quand on regardait trop longtemps leur visage. Alors ce n'était pas la mode d'être belle; aujourd'hui cette mode est revenue, et l'on peut citer beaucoup de femmes qui la suivent exactement.

Les manches tombantes, arrêtées en haut par un bracelet qu'on a le grand tort d'appeler poignet, sont les plus généralement adoptées; les manches bouffantes en haut et *justes* à partir du coude sont abandonnées; on les laisse aux geôliers de mélodrame et au *tuteur* des *Folies amoureuses*, dont elles ont fait jusqu'à ce jour le plus bel ornement.

Les nouveaux mouchoirs sont irrésistibles; cette large

rivière de jours qui les bordait l'année dernière est, cette année, séparée par un entre-deux de broderie, et quelle broderie! délicate, imperceptible, fine, légère, gracieuse à en radoter. On fait bien aussi de riches bordures en relief semées d'oiseaux, de paons, de perroquets brodés d'un travail merveilleux, mais ce sont des mouchoirs de caprice qui ne peuvent servir tous les jours; si l'on est triste, par exemple, le moyen d'avoir recours à un perroquet pour essuyer ses larmes! Les autres mouchoirs à petits entre-deux, garnis de valenciennes, nous semblent bien préférables; ils plaisent à toutes les heures de la vie, heures de plaisir ou de chagrin; bien plus encore, ils sont si jolis, qu'une femme, au moment de pleurer, se console en les regardant.

Les *marabouts* (duvet léger qu'il ne faut confondre ni avec les prêtres ni avec les cafetières du Levant) sont redevenus à la mode; pourquoi? veut-on le savoir? C'est que voilà dix ans qu'ils n'y étaient plus; car la Mode, comme la Fortune, a une roue qui tourne sans cesse et ramène alternativement les mêmes choses. Avoir été est une raison pour *redevenir*. Voyez plutôt les marabouts et les ministres.

L'automne littéraire, comme l'automne de la nature, va récolter les fruits que l'été a produits. M. Sue va publier le quatrième volume de *l'Histoire de la Marine*. Nous engageons les personnes qui reprochent à M. Sue le point de vue malveillant qu'il a choisi pour regarder le cœur humain à lire, dans le chapitre X du troisième volume, la peinture de la vie intérieure de Ruyter. Rien de plus suave que ce tableau, digne de Gérard Dow. Le portrait de Ruyter est tracé de main de maître. Et, le croira-t-on? cinquante pages sans malice, sans ironie! Une grande vertu dépeinte sérieusement par l'auteur de *la Salamandre!* Il est vrai qu'il se dédommage un peu plus loin de cet effort en nous

disant les folies de Vivonne, et que là l'esprit d'Atar-Gull reparaît dans toute la candeur de sa perversité.

Les auteurs changent de caractère maintenant : tandis que l'incrédule conteur de *la Cucaratcha* parle avec bonne foi d'une belle action, le paresseux historien de *Grangeneuve*, le rêveur *paysan* d'Aulnay, l'homme aux fraîches et poétiques émotions, que le bruit d'un ruisseau, le parfum d'une fleur, font vivre tout un jour... travaille!... On vante encore son dernier roman, *France et Marie*, et déjà un nouveau livre se prépare. Le découragement patriotique est depuis quelques années la muse de M. de Latouche. *Grangeneuve* est victime de son dévouement inutile aux croyances républicaines; *Roger* est victime de sa fidélité aux croyances monarchiques; le héros du roman futur est, dit-on, victime de l'absence de ces deux croyances... Cette misère dépeint bien le temps où nous vivons. Un de nos amis a eu l'indiscrétion de copier, sur la table de l'écrivain distrait, les lignes suivantes, qui sont la pensée du livre : « Il appartenait à ce siècle de créer pour la jeunesse une mélancolie plus dévorante que les regrets de Werther, un ennui plus rongeur que le mal de René : c'est le supplice de sentir inhumer dans son âme toute passion enthousiaste. A Werther, il manquait l'amour; à René, la poésie; c'était une patrie qui manquait à Aymar. »

Cette dernière phrase nous fait penser à ce jeune prince, prisonnier à Strasbourg, dont nous étions loin de prévoir l'audacieuse entreprise. Louis Bonaparte est plein de loyauté et de bon sens; l'ennui seul de l'exil a pu lui inspirer la folle idée de venir être empereur en France! Le pauvre jeune homme! il a mieux aimé risquer d'être captif dans sa patrie que de rester libre chez l'étranger. L'oisiveté est lourde quand on porte un pareil nom, quand on nourrit

dans ses veines un pareil sang. Si on lui avait donné en France droit de citoyen, il s'en serait peut-être contenté. Nous lui avons souvent entendu dire que toute son ambition était d'être officier français et de gagner ses grades dans notre armée; qu'un régiment le séduirait plus qu'un trône. Eh! mon Dieu, ce n'est pas un royaume qu'il venait chercher, c'est une patrie.

Souvent nous l'avons vu rire de l'éducation royale qu'on lui avait donnée. Il nous contait un jour avec gaieté que, lorsqu'il était enfant, son grand plaisir était d'arroser des fleurs, et que madame de B..., sa gouvernante, dans la crainte qu'il ne s'enrhumât, faisait remplir d'eau chaude les arrosoirs. « Mes pauvres fleurs, disait le prince, la fraîcheur des eaux leur était inconnue; j'étais bien enfant, et déjà ce soin me paraissait ridicule. » Il ne pouvait parler de la France sans attendrissement; c'est un rapport qu'il a avec le duc de Bordeaux. Nous étions ensemble à Rome lorsqu'on nous apprit la mort de Talma; chacun alors de déplorer cette perte, chacun de se rappeler le rôle dans lequel il avait vu Talma pour la dernière fois. En écoutant tous ces regrets, le prince Louis, qui n'avait pas encore seize ans, frappa du pied avec impatience; puis il s'écria les larmes aux yeux : « Quand je pense que je suis Français et que je n'ai jamais vu Talma! »

On raconte que, le jour de son apparition à Strasbourg, le prince Louis, enivré du succès de la première heure, envoya un courrier à sa mère pour lui annoncer qu'il était maître de Strasbourg et qu'il marchait sur Paris; trois jours après, il reçut dans la prison la réponse de la duchesse de Saint-Leu, qui, le croyant déjà vainqueur, lui recommandait de préserver contre la fureur de ses partisans la famille royale, et de traiter le roi avec tous les égards qui lui

sont dus. Cela prouve jusqu'où peuvent aller les illusions de ceux qui vivent loin de nous, et que les princes exilés sont trompés comme les autres.

Les bonapartistes purs ont vu avec indignation l'expédition du prince Louis. Notre empereur *légitime*, s'écrièrent-ils avec enthousiasme, c'est Joseph. Le mot *légitime* est charmant à propos d'un Bonaparte ! Ils ne savent donc pas que Napoléon n'était pas un roi ! c'était un héros. Le fils d'un héros peut lui succéder, la gloire du père a des reflets qui rejaillissent sur le fils; mais les rayons de ce soleil ne rejaillissent point jusque sur les neveux. Le duc de Reichstadt était légitime non par la force d'un droit, mais par la toute-puissance d'un prestige. Hélas ! ce prestige est mort avec lui, des parents ne peuvent le faire revivre. Les successions de gloire ne se chiffrent pas; il n'est pas de notaire pour enregistrer les lauriers. Un aigle a des aiglons et n'a point de collatéraux.

Grande nouvelle que personne ne soupçonne encore! grande surprise pour les fêtes du premier jour de l'an! Artistes, réjouissez-vous; braves vétérans, relevez vos moustaches; conducteurs de Gondoles, de Coucous et d'Accélérées, cochers de Parisiennes, de Lutéciennes, d'Éoliennes, de Sylphides, de Zéphirines, de Citadines, d'Atalantes, de Vigilantes et d'Obligeantes, préparez vos fouets, vos phrases et votre avoine; la route est belle, vous la ferez plus d'une fois! Nobles étrangers, qui ne veniez voir que Paris, réjouissez-vous, nous avons maintenant deux capitales! La ville de Louis XIV va retrouver sa splendeur; le roi donne aux Français de magnifiques étrennes cette année! Un beau keepsake dont chaque page est une flatterie! un riche album dont chaque dessin est une de nos victoires! C'est bien connaître son pays que de le prendre ainsi par

son orgueil et de lui faire un tel présent! Aujourd'hui, vivent les rois pour savoir flatter! Cette grande nouvelle, la voici :

LE MUSÉE DE VERSAILLES SERA OUVERT LE 1er JANVIER 1837.

LETTRE V

23 novembre 1836.

Charles X. — Il voulait régner sous prétexte qu'il était roi. — La cour ne porte point le deuil.

Quand un palmier tombe au désert frappé de la foudre, toute la tribu le regrette; chacun pleure en lui ce qu'il aimait, chacun lui rend l'hommage d'un souvenir, et ces regrets, d'accord dans leur ensemble, sont différents dans leur sujet; l'un s'écrie : C'était l'orgueil de la montagne; l'autre dit : Son ombre venait jusqu'à nous! Celui-ci reprend : Il abritait l'eau de la source; celui-là : Il servait de guide au voyageur perdu! Et chacun explique sa douleur par une plainte motivée, tandis que les petits enfants, sans comprendre l'étendue de la perte qu'on apprécie, ignorants de leurs propres regrets, cherchent en vain sur le sable stérile les dattes savoureuses qui n'y tombent plus. Ainsi, tandis que les partis politiques qui divisent la France, proclamant la mort de Charles X, déplorent leurs prétentions évanouies et calculent les résultats de cet événement, nous, enfants de l'élégance et de l'harmonie, que les querelles fatiguent et que la politique endort, nous

pleurons pour nous-mêmes et sans prétention le roi de la vieille France, de la France chevaleresque, brillante et poétique, de la France dame de qualité, de la France enfin qui n'est plus; et, comme les enfants qui ne savent pas si le palmier tombé était utile par sa hauteur ou par son ombre, nous regrettons ses fruits; et nous cherchons en vain dans la France bourgeoise cette fleur de courtoisie, ce parfum de royauté, cette majestueuse bienveillance, qui tombaient de l'arbre monarchique et que nous ne retrouverons plus.

Les bonnes actions ont, dit-on, remplacé les bonnes manières, et cela vaut mieux. Le roi-citoyen convient plus à nos mœurs que le roi *gentleman*. Le *vaisseau de l'État* n'est plus un superbe navire aux voiles dépendantes que les vents capricieux font voguer au hasard; c'est un lourd bateau à vapeur, chargé de charbon et de pommes de terre, partant à heure fixe, arrivant à jour fixe au port qui lui est assigné. Il ne dit pas, comme Agamemnon :

> Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune!

Que lui importe à lui? tant que le charbon brûle et que les patates cuisent, il *roule*, car le vaisseau de l'État ne vogue plus. Cela vaut mieux sans doute pour le passager et pour tout le monde, pour vous surtout qui vivez de petits amendements et de longs rapports, vous qu'une loi de tabac et de betteraves intéresse des mois entiers; mais pour nous, qui n'aimons que les arts et les plaisirs, nous regrettons le beau navire et le vieux monarque des temps passés, parce qu'il emporte avec lui nos souvenirs, parce que nul ne savait mieux dire une gracieuse parole et faire plus à propos un noble présent, parce qu'il était éminemment royal, ce qui était quelque chose dans sa position, parce

qu'enfin il avait la *tradition*, comme on dit au théâtre, et que la tradition se perd avec lui.

Maintenant que Charles X est mort, on lui rend justice; on comprend que ses fautes si sévèrement punies n'étaient que nobles qualités; par malheur, ces qualités n'étaient plus de notre époque, et ce fut là son crime; car c'est une vérité misérable qu'il faut bien avouer : comme les habits, les vertus subissent la mode, cela ferait croire qu'elles ne sont que des parures. Il est telle vertu surannée qui peut nuire à un galant homme; jadis la fermeté était une vertu de roi, aujourd'hui cela s'appelle une tendance arbitraire; jadis la clémence était belle toujours, aujourd'hui on en fait une faute politique, et le plus insignifiant ministre ne pardonne pas à un roi de faire grâce malgré ses avis. Le bien et le mal ne se devinent pas par instinct comme autrefois, maintenant c'est une étude qui demande toute la vie, et encore voit-on de nobles âmes s'y tromper. A l'âge de Charles X il était bien tard pour revenir sur ses idées et pour se refaire des croyances nouvelles. Nous n'étions pas pour lui un peuple éclairé qui réclame ses droits, nous étions des sujets révoltés dont il fallait réprimer l'insolence. Que voulez-vous? il n'avait point perdu l'illusion des « fidèles sujets, » il ne comprenait rien aux légales insurrections des Chambres, il avait encore le préjugé de la couronne; en un mot, il voulait régner sous prétexte qu'il était roi. C'est pourquoi il est mort comme il a vécu : dans l'exil. Oh! c'est triste de voir toujours les rois proscrits, guillotinés, assassinés pour des malentendus de peuples! Autrefois un homme déplaisait au prince, qui l'envoyait à la Bastille; aujourd'hui c'est le prince qui déplaît au peuple, et le peuple absolu le proscrit. La terre de l'exil est donc la Bastille des rois.

Un journal qui voudrait être méchant, et qui n'est que tendre, publie dans son dernier numéro une lettre ou plutôt un article signé MARIE-CAROLINE, que nous n'avons pu lire sans étonnement; en effet, nous ne comprenons pas quelle influence peut encore exercer sur le parti légitimiste madame la princesse de Lucchesi Palli. Depuis son mariage, le rôle de madame la duchesse de Berri est, à nos yeux, entièrement changé. MARIE-CAROLINE, veuve d'un prince français assassiné parmi nous, couverte encore du noble sang de son mari, était une exilée française dont le malheur nous inspirait la plus religieuse pitié; MARIE-CAROLINE, femme de M. de Lucchesi Palli, n'est plus maintenant pour nous qu'une princesse étrangère, une nouvelle mariée heureuse, dont nous admirons toujours le courage et l'héroïsme, mais dont nous n'avons plus le droit de nous occuper. Il nous semble que si le duc de Bordeaux doit toujours voir en elle sa mère bien-aimée, sa mère politique est maintenant madame la duchesse d'Angoulême, dont le caractère est une sainte garantie : madame la Dauphine attend noblement de la Providence ce que d'autres demandent à la guerre civile; dans ses malheurs elle s'est toujours souvenue qu'elle était fille de France; nous ferons comme elle, nous ne l'oublierons jamais.

La cour ne porte point le deuil, ce qui nous paraît assez étrange. Les légitimistes le porteront pendant six mois, pour trois raisons : ceux-ci par religion pour une perte réellement sentie; ceux-là par politique et pour se compter; les autres par économie. Quant aux gens d'esprit indépendants qui ont trop de bonne foi pour se faire remorquer par aucun parti, qui ne vont point à la cour parce que les révérences les ennuient, qui s'entourent de toutes les opinions parce que l'esprit de tous les amuse, sans être

en deuil, ils se mettent *en noir* pour ne choquer personne. Quelle différence voyez-vous là dedans? dira-t-on. La nuance est très-grande, nous pouvons le prouver. C'est la différence du crêpe au satin, d'une profonde douleur à une douce mélancolie, d'une affection malveillante à une convenance délicatement observée. Une femme en grand deuil de Charles X (quand nul devoir de position ne l'y oblige) nous fait aujourd'hui le même effet que nous faisait en 1830 une femme couverte de rubans tricolores; en général, nous n'aimons pas la politique des chiffons.

LETTRE VI

30 novembre 1836.

Commérage. — Les Jeunes Filles ambitieuses. — Junie épouserait Néron. Virginie épouserait M. de Labourdonnaie.

On a *commméré* cette semaine sur toutes sortes de sujets. Beaucoup de fausses nouvelles nées subitement et plaisamment démenties; quelqu'un disait-il : Berryer est parti hier pour Goritz; au même instant la porte du salon s'ouvrait, et l'on voyait entrer M. Berryer. Savez-vous la nouvelle? lui disait-on, Berryer est parti pour Goritz. Et M. Berryer affectait un air d'incrédulité. — Puis on parlait de la session prochaine, de la majorité, de la minorité. Les badauds politiques se frottent les mains et se réjouissent : La session sera fort intéressante, disent-ils; les gens sages haussent les épaules. Tant pis, répondent-ils, nous n'aimons pas les sessions *amusantes;* nous préférons de bonnes

lois *ennuyeuses* à d'éloquentes querelles inutiles. Les députés ne sont pas faits pour divertir le pays, volontairement du moins. — Nous pensons comme ces gens-là, et nous avons vu avec peine qu'en Angleterre on voulait accorder aux femmes la permission d'assister aux séances du Parlement. Nous croyons que tout ce qui donne l'air *théâtre* à la représentation nationale lui ôte de sa dignité. Les personnes qui assistent aux séances des Chambres sont de simples témoins, nous ne voulons pas que l'on en fasse un public de *galeries*, en y joignant des femmes plus ou moins parées. Les Anglais ont tort de nous imiter. A quoi servent les *brillantes* assemblées? à faire de la tribune un tréteau parlementaire; au lieu de députés qui discutent, vous avez des acteurs qui posent; au lieu d'hommes d'affaires qui expriment consciencieusement et sans prétention les idées qu'ils doivent à leur expérience, vous avez des orateurs *brillants* qui choisissent dans leurs convictions, et quelquefois au delà, la *phrase brillante* qui doit produire le plus d'effet sur une *brillante assemblée.* Nous ne croyons pas que ces *brillants* succès rendent la situation du pays plus *brillante.*

On parle aussi de la guerre que l'ancien président du conseil va déclarer au ministère d'aujourd'hui. Les grands exploiteurs de petites haines font déjà leurs préparatifs; déjà les hostilités commencent, grâce à leurs soins; ils courent chez M. Guizot : Thiers, disent-ils, va vous attaquer vigoureusement : il se propose de dire *ceci, ceci;* de dévoiler *ça, ça.* Puis ils reviennent chez M. Thiers : Ah! disent-ils, le ministère fait le brave; il s'attend à tout, il se prépare à vous répondre fièrement; il répliquera *ceci, ceci;* il expliquera *ça, ça...* Et c'est pitié de voir la supériorité de deux hommes de talent que des circonstances passagères

ont pu séparer un moment, mais qui pourraient encore s'entendre si l'intérêt général l'exigeait, misérablement exploitée par les médiocrités les plus obscures. — Et cela s'appelle faire de la politique? Soit... Nous connaissons de *vieilles commères* qui n'emploient pas d'autres moyens pour *révolutionner* tout le quartier.

On parle encore, mais sévèrement, de la plaisante raison que les gens du gouvernement vous donnent quand on leur demande pourquoi la famille royale ne porte point le deuil de Charles X. C'est une raison politique. Vous ne savez point cela? C'est dans la crainte de déplaire à la classe bourgeoise. La classe bourgeoise, dit-on, verrait d'un mauvais œil cette concession aux idées monarchiques. La classe bourgeoise, messieurs, porte le deuil de ses parents, et c'est une flatterie singulière qui la touchera peu, que de faire une chose inconvenante pour lui plaire. Que penseriez-vous d'un homme qui ne porterait point le deuil de son oncle, parce que son oncle l'aurait déshérité en mourant? Or, si l'on doit porter le deuil des parents dont on n'hérite pas, à plus forte raison doit-on porter le deuil de ceux dont on a hérité par anticipation. La peur de déplaire n'est pas une peur plus noble que les autres; il nous semble, d'ailleurs, que voilà assez longtemps que la peur sert de prétexte aux actes du gouvernement. Ce prétexte est un peu usé; ne pourrait-on pas en changer?

Le roi s'occupe toujours assidûment des travaux du Musée de Versailles. Il passe des heures entières à parcourir ses immenses galeries, et les personnes de sa suite, qu'une aussi vive exaltation ne soutient pas, sont parfois exténuées de fatigue. Quand la nuit vient, les promenades dans le palais se continuent aux flambeaux; des candélabres ambulants, c'est-à-dire des bougies réunies sur un même pla-

teau, auquel tient un long manche que termine un valet de pied, suivent le roi dans tous ses mouvements, et se placent en cercle autour de lui quand il s'arrête devant un tableau. Ces cariatides vagabondes, cette procession lumineuse est d'un effet magique dans ces galeries, qui sont admirables. Le Musée de Versailles est une des merveilles du monde.

Le nouveau roman de Paul de Kock a pour titre *Zizine :* ce nom est d'un bon présage. La réputation de Paul de Kock grandit chaque jour, malgré les dédains de nos auteurs à prétentions. Pour nous, qui croyons que le commun du genre ne nuit pas à la supériorité du talent, nous préférons un beau Téniers à une mauvaise imitation de Mignard. Nous préférons une grisette qui parle *purement* son langage à une princesse du Gymnase qui parle comme une ravaudeuse. Nous préférons enfin le petit monde peint avec vérité au faux grand monde, à la *bonne société* qu'inventent nos auteurs à la mode, et nous leur dirons franchement qu'ils n'ont pas assez d'imagination pour peindre la bonne compagnie.

M. Janin a fait un article fort amusant sur le nouveau drame de MM. Ancelot et Paul Foucher, représenté dernièrement au Vaudeville. M. Janin reproche à M. de Balzac d'avoir inspiré : 1° la comédie de madame Ancelot; 2° le drame de M. Ancelot; 3° l'amour de toutes les femmes de quarante ans. C'est bien dur! Selon lui, on doit à M. de Balzac la découverte de la femme de quarante ans; il l'appelle le Christophe Colomb de la femme de quarante ans. « La femme de trente à quarante ans, dit-il, était autrefois » une terre à peu près perdue pour la passion, c'est-à-dire » pour le roman et pour le drame; mais aujourd'hui, grâce » à ces riantes découvertes, la femme de quarante ans règne

» seule dans le roman et dans le drame. Cette fois le nou-
» veau monde a supprimé l'ancien monde, la femme de
» quarante ans l'emporte sur la jeune fille de seize ans. —
» Qui frappe? s'écrie le drame de sa grosse voix. — Qui est
» là? s'écrie le roman de sa voix flûtée. — C'est moi, ré-
» pond en tremblant la seizième année aux dents de perle,
» au sein de neige, aux doux contours, au frais sourire, au
» doux regard : c'est moi! J'ai l'âge de la Junie de Racine,
» de la Desdemona de Shakspeare, de l'Agnès de Molière,
» de la Zaïre de Voltaire, de la Manon Lescaut de Prévost,
» de la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre. C'est moi!
» j'ai l'âge, le bel âge fugitif et enchanté de toutes les
» jeunes filles de l'Arioste, de Lesage, de lord Byron et de
» Walter Scott. C'est moi! je suis la jeunesse qui espère,
» qui est innocente, qui jette sans peur dans l'avenir un
» regard beau comme le ciel! j'ai l'âge de Cymodocée et
» d'Atala, l'âge d'Eucharis et de Chimène! J'ai l'âge de tous
» les chastes penchants, de tous les nobles instincts, l'âge
» de la fierté et de l'innocence. Donnez-moi place, monsei-
» gneur! Ainsi parle le bel âge de seize ans aux roman-
» ciers et aux dramaturges; mais aussitôt romanciers et
» dramaturges de répondre : Nous sommes occupés avec
» votre mère, mon enfant; repassez dans une vingtaine
» d'années, et nous verrons si nous pouvons faire de vous
» quelque chose. »

Eh! mon Dieu! est-ce la faute de M. de Balzac, si l'âge de trente ans est aujourd'hui l'âge de l'amour? M. de Balzac est bien forcé de peindre la passion où il la trouve; et, certes, on ne la trouve plus dans un cœur de seize ans. Autrefois, une jeune fille se faisait enlever par un mousquetaire; elle s'enfuyait du couvent par-dessus le mur, à l'aide d'une échelle; et les romans de cette époque étaient rem-

plis de couvents, de mousquetaires, d'échelles et d'enlèvements. *Julie* aimait *Saint-Preux* à dix-huit ans; à vingt-deux, elle épousait par obéissance M. de Volmar : c'était le siècle. Dans ce temps-là le cœur parlait à seize ans; mais aujourd'hui le cœur attend plus tard pour s'attendrir. Aujourd'hui *Julie*, ambitieuse et vaine, commence par épouser volontairement, à dix-huit ans, M. de *Volmar;* puis à vingt-cinq ans, revenue des illusions de la vanité, elle s'enfuit avec *Saint-Preux*, par amour. Car les rêves du jeune âge maintenant sont des rêves d'orgueil. Une jeune fille n'épouse un jeune homme qu'à la condition qu'il lui donne un rang dans le monde, une belle fortune, une bonne maison. Un jeune homme qui n'a que des *espérances* est refusé; on lui préférerait un vieillard qui n'a plus rien à espérer. Vous parlez des auteurs anciens, ils peignaient leur temps. Laissez M. de Balzac peindre le nôtre. La *Junie* de Racine, dites-vous? — Mais aujourd'hui elle choisirait bien vite *Néron* pour être impératrice. — Manon Lescaut? — Mais vous la voyez mettre à la porte *Desgrieux* pour un vieux maréchal de l'empire. — Virginie? — quitterait Paul pour épouser M. de Labourdonnaie. — Atala? — Atala, elle-même, préférerait au beau Chactas le père Aubry, si le vieillard n'avait fait vœu de pauvreté. — Mais voyez donc un peu les femmes passionnées qui, de nos jours, font parler d'elles : toutes ont commencé par un mariage d'ambition; toutes ont voulu être riches, comtesses, marquises et duchesses avant d'être aimées. Ce n'est qu'après avoir reconnu les *vanités* de la vanité qu'elles se sont résolues à l'amour; il en est même qui ont recouru naïvement après le passé, et qui, à vingt-huit ou trente ans, se dévouent avec passion au jeune homme obscur qu'à dix-sept ans elles avaient refusé d'aimer. M. de Balzac a donc raison de

peindre la passion où il la trouve, c'est-à-dire hors d'âge. M. Janin a raison aussi de dire que cela est fort ennuyeux; mais, si cela est fort ennuyeux pour les lecteurs de romans, c'est bien plus triste encore pour les jeunes hommes qui rêvent l'amour, et qui en sont réduits à s'écrier dans leurs transports : « Que je l'aime! Oh! qu'elle a dû être belle! »

LETTRE VII

15 décembre 1836.

Le Courrier de Paris. — La cour des Tuileries. — Les salons politiques.

Savez-vous qu'il faut avoir bien peu d'amour-propre pour écrire le *Courrier de Paris*. Un véritable auteur n'y pourrait jamais consentir; en voilà deux qui y renoncent; tout le monde n'a pas notre insouciance, et ceux qui ont une réputation d'esprit à soutenir y regardent à deux fois avant d'adopter celle que le prote s'amuse à leur faire. On veut bien signer ce qu'on écrit et ce qu'on pense, mais on ne veut pas être responsable de ce qu'un autre écrit, sans même le penser. Le *Courrier de Paris* est destiné à être semé de fautes d'impression; il ne peut être vivant, actuel qu'à ce prix; le *Courrier* du jeudi demande à être écrit le mercredi soir, c'est-à-dire à être imprimé à minuit, comme *le lapin demande à être écorché vif:* et certes, c'est être écorché vif que de voir ses *épreuves* corrigées par un prote peut-être fatigué, qui imprimera ces trois lignes que voilà, sans s'apercevoir qu'elles sont contre lui. Il nous est arrivé de faire notre COURRIER le dimanche et d'être obligé de le

jeter au feu le mercredi, parce que ses niaiseries étaient déjà vieilles; le bavardage ne plaît que par sa fraîcheur. Donc, nous sommes résigné à subir les chances d'une typographie capricieuse, comme les peintres de porcelaine se résignent à subir les hasards de la *cuisson :* nous finirons par nous aguerrir comme eux au danger; nous ferons nos calculs aussi; nous dirons le bleu trop chauffé devient vert, le rouge *gratiné* devient brun; nous ferons subir une préparation chimique à nos idées, ou, ce qui sera plus habile, nous accoutumerons le lecteur à regarder tout ce qui le choquera dans notre style comme une faute d'impression. En attendant, nous affirmerons que dans sa lettre de jeudi dernier, M. de Custine avait écrit le *bon* goût et non pas le *fin goût*, ce qui était peu élégant; nous prouverons aussi que dans une lettre précédente, il avait dit *M. de Sabran, mon oncle*, et non pas le *comte de Sabran, mon oncle.* Il n'y a que les parvenus qui se donnent entre eux leurs titres. Maintenant, nous commençons notre lettre au risque de ce qui peut arriver; hélas! nous avons encore ce désavantage sur tant de gens qui ne savent ce qu'ils disent : nous ne savons pas même ce que nous avons dit.

Il n'y a jamais eu tant de sujets de conversation que cette semaine, sans compter les plus tristes, dont heureusement il ne nous appartient pas de parler :

1° Le choix du futur académicien qui, dit-on, sera un médecin; on le destine sans doute à corriger, dans le dictionnaire de l'Académie, les définitions de termes de médecine;

2° Le choix du successeur de Carle Vernet, à l'Institut; les concurrents sont Schnetz, Isabey, Picot, Steuben, Louis Boulanger, Charlet, Roqueplan et beaucoup d'autres personnes qui ont du goût pour le dessin;

3° La naissance du fils de Paul Delaroche, enfant né le lendemain d'une mort! espérance qui vient adoucir un regret. Héritier doté de quatre noms glorieux : JOSEPH, CARLE, HORACE, PAUL DELAROCHE;

4° L'existence d'un livre mystérieux qu'il sera défendu d'imprimer, qu'il serait impossible de lire, dont les hommes n'oseront parler, dont les femmes n'oseront rougir, et dont le titre même ne peut se prononcer;

5° L'opéra de Scribe et d'Auber, qui sera représenté samedi prochain, dont la musique est, dit-on, ravissante, et dans lequel madame Damoreau et mademoiselle Colon doivent lutter de grâce et de talent;

6° La riche exposition des tapis de M. de Salandrouze, qu'il a fallu prolonger de deux jours pour satisfaire la curiosité et l'admiration du public. Un tapis d'Aubusson, maintenant, c'est presque une tapisserie des Gobelins. Les tapis brochés d'or, les *portières* à brillants dessins sont dignes de l'Orient, et pourtant tout cela est d'un prix fort parisien, c'est-à-dire très-raisonnable;

7° Les concerts de Musard, véritable emblème des plaisirs de notre époque; une harmonie délicieuse qui couvre de grossiers propos, des salons dorés tout remplis de boue.

Tout cela, joint aux événements politiques, pouvait suffire à une conversation de huit jours; eh bien! on a encore trouvé le moyen d'inventer.

Les modes commencent à se dessiner; les femmes qui portent des robes de couleur se dépêchent d'adopter le vert, pendant que les légitimistes sont en noir. Nous avons vu une robe de bal en satin et crêpe vert-pomme, d'un effet charmant; les manches étaient ornées de petites fleurs roses et blanches.

De fort jolies femmes ont mis à la mode les capotes

ouatées et *piquées*, et c'est un grand tort. Voilà toutes les autres femmes qui ont imaginé de mettre leur couvre-pied sur leur tête pour leur ressembler. D'autres ont été plus ingénieuses; elle se sont rappelé la douillette piquée et ouatée de leur grand-père, académicien, musicien ou pharmacien, helléniste, botaniste ou économiste, et elles se sont fait de ce débris scientifique une capote à la mode. Ce n'est pas tout; elles ont posé deux plumes là-dessus : or ces capotes (d'origine allemande), qui ne sont gracieuses que comme *négligé*, qui sont fort convenables en convalescence et en voyage, sont du plus mauvais goût offertes comme parure. Heureusement deux grosses femmes de notre connaissance viennent d'adopter cette mode. Ce ne sera pas long; à ces femmes-là, rien ne résiste.

On a toujours reproché à la cour des Tuileries son grand amour des étrangers : cette tendresse semble s'augmenter chaque jour. Ce qu'il faut pour être bien traité au château, ce n'est pas un grand mérite, une grande réputation, ni même un grand nom français; c'est un accent étranger quelconque : l'accent anglais surtout est un merveilleux talisman qui vous ouvre toutes les portes de la royale demeure. Nul n'est prophète en son pays, c'est une vérité reconnue; mais on trouve que les étrangers sont trop vite prophètes à Paris. L'hospitalité doit être accordée avec dignité, et non offerte avec complaisance; on ne se montre empressé que pour ceux dont on a besoin, et nous n'avons besoin de personne. Lord *** nous disait, il y a quelque temps : « J'ai dîné aujourd'hui aux Tuileries; c'était un grand dîner d'étrangers. » Puis, il y a peu de jours, il nous disait encore : « J'ai aussi dîné aujourd'hui aux Tuileries; il y avait un grand dîner d'étrangers. » Comme tout le monde s'est mis à rire, il a bien fallu lui expliquer pourquoi l'on riait, et

lui dire que chaque fois qu'il y avait un grand dîner chez le roi, c'était un grand dîner d'étrangers; qu'on n'y admettait de Français que ceux qu'on ne pouvait se dispenser de recevoir. Le fait est que le banquet royal a toujours l'air d'une table d'hôte. Les étrangers sont peu sensibles à cette préférence; ils ne viennent pas chez nous pour se voir entre eux; ils s'attendent à trouver chez le roi nos grands seigneurs à noms historiques, nos belles femmes, nos beaux talents, nos hommes d'État, nos artistes célèbres, tout ce qui fait l'honneur d'un pays, tout ce qui dore une couronne, et non pas à reconnaître là d'anciens visages voyageurs qu'ils ont déjà rencontrés dans tous les coins de l'Europe. On se trompe fort si l'on croit les séduire en agissant ainsi; on veut leur donner une haute opinion de l'hospitalité de notre cour, en n'admettant qu'eux seuls à ses faveurs, et l'on ne parvient à leur inspirer que cette idée : que les grandes illustrations françaises que la cour de Juillet serait flattée de recevoir, ne seraient pas flattées d'y venir. Il nous semble qu'il est inutile de faire tant de frais pour accréditer une idée fausse.

Le monde se ranime, malgré le deuil : les légitimistes ont déjà pris la mesure de leur douleur, elle ira jusqu'au mois de janvier inclusivement. Dès les premiers jours de février, les grands salons seront ouverts; jusque-là les *raouts* d'ambassade seront les seuls plaisirs que se permettront les femmes de l'ancienne cour. Les femmes de l'autre monde... mais ce n'est pas poli : les femmes de l'autre rive, se réunissent, le mardi, chez l'ancien président du conseil, dont la coquette demeure est le rendez-vous de tout le juste-milieu courageux, opposant et de bon goût. Eh bien! on ne le croirait pas, cela est fort considérable. A la vérité, M. Thiers a tant d'avenir qu'on peut lui être fidèle sans

danger. La seule chose qui lui nuise, c'est son entourage politique. M. Thiers mériterait de plus dignes flatteurs. M. Thiers, défiez-vous des petits esprits, des petits conseils, des petites haines. Quand on est descendu dans la vallée, le moindre buisson peut vous cacher la montagne, tandis qu'entre les plus hauts arbres on découvre tout l'horizon.

Il y a deux salons politiques à Paris après celui de M. Thiers : le salon de la comtesse de Flahault et celui de la princesse de Lieven. Madame de Flahault a choisi la carrière politique comme celle qui convenait le mieux à son activité; ce n'est pas chez elle une vocation, c'est une résolution. En général, les moindres actions d'une Anglaise sont l'effet d'une résolution. Les Anglaises ne connaissent point les entraînements de la nonchalance ou de la vivacité française; elles ne font pas une chose plutôt qu'une autre indifféremment; tout, chez elles, est l'œuvre d'une décision : leur manière de marcher, de parler, d'aimer et de prier. Elles ne désirent jamais, elles veulent; elles ne se promènent pas, elles marchent, parce qu'elles ont résolu de marcher; elles vont droit... à rien; elles partent pour aller... nulle part. Mais n'importe, elles sont décidées, elles y arriveront, et leur manière de marcher même semble dire : Je n'irai certainement pas ailleurs. Elles ont des lois intimes qui les régissent; elles ont un arbitre intérieur qui décide promptement de tout, sans appel. Chez elles tout est volontaire; tout décèle un parti pris, un effort, des préparatifs comme pour un voyage; elles *s'embarquent* pour toutes choses. Cela tient peut-être à leur île dont on ne peut sortir par hasard et par distraction, qu'on ne peut quitter qu'avec une ferme résolution, qu'avec la nécessité de passer sur le continent. Cet esprit résolu, qui manque de grâce

lorsqu'il s'applique aux choses légères et indifférentes de la vie, est d'une grande valeur, appliqué à des intérêts plus graves. Madame de Flahault est douée d'une haute intelligence, d'une véritable capacité; si l'on dit femme *auteure*, nous dirons que madame de Flahault est une femme *administrateure*. Son influence est visible, vivace et volontaire; elle se maintient par l'activité, elle s'éteindrait dans l'inaction. L'influence de madame la princesse de Lieven est plus réelle, peut-être parce qu'elle est plus voilée. Madame de Lieven a le calme de la puissance, la sécurité d'un droit acquis, la patience d'une volonté qui sent sa force, qui sait attendre parce qu'elle sait prévoir. En elle, point d'agitation, rien qui trahisse l'intrigue, rien qui ressemble à un pédantisme politique; c'est une planète qui a des satellites parce que c'est son métier de planète; mais qui ne fait aucune démarche pour se les attirer. Madame de Lieven est la femme du monde qui s'entend le mieux à *semer* une conversation, et cela naturellement, sans culture extraordinaire. Si elle parle, ce n'est pas pour vous imposer ses opinions, c'est pour vous offrir l'occasion d'exprimer les vôtres. La société de madame de Lieven semble le type de la politique dans une époque de haute civilisation; politique élégante, simple, froide, causerie de salon et non plus bavardage de club; terrain neutre où toutes les idées sont également représentées, où le passé se fond dans l'avenir, où les systèmes vieillis sont encore respectés, où les pensées nouvelles sont déjà comprises; refuge pour ceux dont on ne veut plus; asile pour ceux que l'on redoute. Madame de Lieven a choisi le seul rôle politique qui convienne à une femme : elle n'agit pas, elle inspire ceux qui agissent; elle ne fait pas de la politique, elle permet que la politique se fasse par elle, et puisqu'il faut que tout le monde ait dit ce

mot-là une fois en sa vie, nous dirons que dans son salon *elle règne et ne gouverne pas.*

Nous vous demandons mille fois pardon, mesdames, d'avoir osé parler de vous; mais c'est bien un peu votre faute. Nous respectons l'obscurité des femmes qui se contentent des plaisirs de la famille et des querelles de ménage; mais vous, qui vous mêlez des querelles de l'Europe, vous sortez des lois ordinaires. En faisant tout ce qu'il faut pour acquérir une grande influence, vous nous avez donné le droit de la constater.

LETTRE VIII

29 décembre 1836.

Toujours des assassinats. — Paris en temps de neige. — Pâtés et canapés. Histoire de voleur.

Ah! mon Dieu! quel pays!... mais c'est affreux de vivre en France; pas un jour de repos, pas une heure où l'on ose rire! toujours craindre ou s'indigner, toujours s'apitoyer ou maudire, toujours des assassinats; tous les six mois une exécution: cela devient monotone, en vérité. Depuis deux jours, on n'entend de tous côtés que ces deux exclamations; les hommes s'écrient: C'est honteux! les femmes s'écrient: Pauvre reine! Ah! c'est un triste pays que celui où la royauté a toute la pitié du peuple.

Paris, avec la neige, est une apparition fantastique. Paris est le silence!... n'est-ce pas un rêve? Des voitures qui roulent et qu'on n'entend pas; des passants qui marchent,

qui tombent même, et dont on n'entend ni le pas ni la chute. Sans les cris des marchands, on croirait être devenu sourd. L'aspect des rues est très-singulier; il n'est personne qui, à la fin de la journée, ne soit tombé une ou deux fois, ou n'ait aidé plusieurs passants à se relever. Hier, les deux chevaux d'un fiacre sont tombés; le cocher est aussitôt descendu de son siége; mais, en voulant tirer ses chevaux par la bride, lui-même il a glissé; alors le personnage qui était dans la voiture a passé la tête à la portière pour savoir ce qui arrivait : apercevant les chevaux et le cocher étendus dans la neige, il a pensé qu'ils seraient fort longtemps à se remettre sur pied; alors, en véritable philosophe, il s'est replacé au fond de la voiture et s'est endormi; il est possible qu'il y soit encore. A Rome, quand il neige, les boutiques se ferment, les bureaux se ferment, les affaires s'arrêtent, tous les habitants se couchent; il est reçu que c'est une calamité. A Paris on gèle, mais on sort comme à l'ordinaire : les femmes ont les yeux rouges et les joues violettes; n'importe, elles se parent, elles vont faire des visites comme lorsqu'elles sont jolies. Et puis, ne faut-il pas que tout le monde sorte ces jours-ci? les étrennes menacent, le devoir nous appelle chez Lesage, chez Giroux, chez Susse; il faut aller comme tout le monde y choisir un objet de peu de valeur que la raison nous force à prendre, et regretter tout ce qui nous y séduit et qu'elle nous défend de choisir.

Les badauds des boulevards, fort occupés la semaine dernière à regarder passer la chaise de poste jaune, attelée de chevaux blancs, ramenant dans la capitale le député qu'elle contenait, sont fort émerveillés aujourd'hui de l'aspect subit des traîneaux. Plusieurs traîneaux ont parcouru les boulevards, et les badauds qui se croient en Russie ont

bien plus froid; ils se hâtent de disparaître dans le collet de leur manteau, et ne laissent voir de leur visage que deux yeux perdus entre un foulard et un chapeau. Plusieurs personnes nous ont salué hier dans cet équipage; nous leur demandons mille fois pardon de ne les avoir pas reconnues : c'étaient peut-être nos meilleurs amis.

Ce qu'il y a de plus étrange dans les rues, c'est ce mélange d'activité et de silence. On marche vite pour se réchauffer, et puis chacun tient à la main un paquet quelconque : les uns portent un âne en carton dont les oreilles indiscrètes percent le papier gris qui les enveloppe; ceux-ci d'un air très-sérieux emportent un grand cheval de bois; celui-là enlève une poupée; cet autre un chien ou un mouton, et tous se hâtent et vous heurtent en passant; on dirait que le joujou qui les charge est attendu par un être qui ne peut vivre sans lui. Les boutiques sont encombrées, on ne peut ni entrer chez Susse ni en sortir. Si quelque objet vous séduit, on vous répond : — Il est vendu. Alors on vous offre d'un air gracieux quelque chose de laid, d'abominable, dont personne n'a voulu, et vous achetez à la hâte un objet qui vous déplaît pour sortir de cette foule où par malheur vous avez reconnu beaucoup d'amis; car il y a encore une sorte de pudeur dans le choix des étrennes qu'on veut offrir : on n'aime pas que les indifférents le connaissent et l'apprécient, et qu'une personne puisse dire à la femme à laquelle vous aurez offert une écritoire ou un album : — Oh! je le lui ai vu acheter chez Giroux; il l'a payé soixante-quinze francs.

Les *pâtés* ne sont plus de mode; on garde ceux qu'on a, mais on n'en fait plus. Le *pâté,* — non pas celui de Strasbourg, ni celui de Toulouse, ni celui de Chartres, ceux-là seront toujours en crédit, c'est une dignité inamovible; —

le pâté en question est cet amas de divans qui se trouve dans tous les grands salons frappés d'anglomanie; quatre divans réunis par un même dossier, espèce de quadrille d'ennemis où les huit *danseurs* assis se tournent le dos. Nous ne regrettons point cette mode malgré ce qu'elle avait de fashionable. Rien de moins *sociable :* vous ne pouviez dire un mot à droite qu'on ne l'entendît à gauche ; et pourtant la conversation générale était impossible; le moyen de causer ensemble quand on ne se voit pas ! Vous n'étiez jamais seul et jamais plusieurs; ce n'était pas toujours celui à qui vous parliez qui vous répondait; et puis si vous aviez un mot à dire à une personne placée de l'autre côté du dossier, vous vous trouviez entraîné malgré vous à des attitudes beaucoup trop naïves, à des poses qui faisaient beaucoup trop valoir vos gracieuses proportions; la morale gagnera sans doute à l'abolition du *pâté*. D'ailleurs les *canapés à galerie* les remplacent avec tant d'avantages! Quoi de plus charmant qu'un canapé à galerie placé au milieu d'un salon ! Toutes les conversations deviennent faciles, mots insinués à voix basse, causeries générales, tous deux ensemble quelquefois.

Voyez quel tableau séduisant : deux femmes sont sur ce canapé, d'autres femmes sont assises sur des fauteuils devant elles; puis derrière le canapé, deux jeunes gens se placent sur des chaises légères : la galerie du canapé est si basse qu'elle ne les cache point; ils font partie du même groupe, et pourtant le moindre mot les en sépare; puis un papillon de conversation vient se poser sur un des côtés du canapé; il s'y appuie nonchalamment quelques minutes, laisse tomber quelques paroles, puis il retourne où on l'attend; il va séduire un peu plus loin. On s'ennuie rarement dans un salon où se trouve un canapé à galeric; les rap-

prochements sont si faciles : on se rencontre sans avoir l'air de se chercher; rien n'y a l'air d'une démarche; on y salue naturellement la femme avec laquelle on est brouillé; on lui parle malgré ses résolutions orgueilleuses, parce qu'elle est là, et qu'il ne faut point traverser un grand cercle pour lui parler. Quand un salon est bien *distribué,* les réconciliations de coquetterie y sont très-promptes. Malheur aux salons où la circulation est difficile, on y reste toujours brouillés, et, par instinct, les jours de bouderies on n'y va pas. Il faudrait là se commettre par toutes sortes de bassesses pour arriver à se rejoindre, et la dignité est une chose si importante dans la coquetterie! Un salon dont les meubles sont maladroitement rangés peut compromettre tout l'avenir d'un cœur sensible. Les *pâtés* avaient donc cela de fâcheux qu'ils gênaient la circulation; car rien n'est moins éclairé que notre esprit d'imitation en France : nous voyons des *pâtés* dans les salons de l'ambassade d'Angleterre, qui sont immenses, et où ils n'ont aucun inconvénient; alors tout de suite nous en voulons avoir dans nos petits salons, où ils rendent la moindre démarche impossible. Nous avons admiré les *petits Dunkerque* chez madame de R..., ou chez madame de D..., qui occupent, à elles seules, de magnifiques hôtels, et qui peuvent remplir d'objets d'art et de curiosités deux ou trois chambres sans qu'il y paraisse : là-dessus, tout de suite, nous avons rempli notre étroit et unique salon de toutes choses qui l'encombrent; les tables sont couvertes de porcelaines, d'inutilités, vous ne savez où poser un livre; si vous dînez dans la maison, vous ne savez où poser votre chapeau; si vous avez pris une tasse de thé ou un verre d'eau, il vous faut les garder dans vos mains jusqu'à ce qu'un *plateau repasse.* Si vous discutez, point de gestes! vous risquez d'envoyer un flacon chinois à la

tête de votre antagoniste, qui peut vous répondre involontairement par une théière de Saxe. Sans compter que dans les petits ménages toutes ces gentillesses sont remplies de poussière; le domestique solitaire qui les surveille n'à pas le temps de les essuyer, *Baptiste* a *son* cheval, *son* cabriolet, *ses* lampes, *son* argenterie qui le réclament. Aussi Baptiste est-il ennemi des *petits Dunkerque;* il les traite de *nids à poussière,* et il a raison. Quand donc apprendrons-nous à imiter? Quand donc devinerons-nous que ce qui est une distinction pour celui-ci, est un ridicule pour celui-là? que tel luxe qui est un devoir pour le riche est un crime de *lèse-société* pour l'homme à petite fortune? Mais pour comprendre cela, il faudrait du bon sens, et en France nous ne prétendons qu'à de l'esprit.

Puisque les histoires de voleurs sont admises, en voici une étrange; nous ne pouvons résister au désir de la raconter. C'était le soir... c'est-à-dire non, pas précisément; c'était à cette heure capricieuse qui varie selon les saisons, jour en été, nuit en hiver; traduction libre : il était quatre heures et demie de l'*après-midi.* Un jeune homme... Était-ce un jeune homme? Non pas précisément; il était dans cet âge capricieux qui varie selon les caractères; jeunesse pour l'homme bien portant et de belle humeur, vieillesse pour l'homme malade et blasé : traduction libre : trente-six ans; n'importe, nous dirons « ce jeune homme » parce que c'était un élégant, et que l'élégance est la véritable jeunesse de la civilisation; or ce jeune homme sortit de chez lui à quatre heures et demie pour aller faire quelques visites. Simple était sa parure, c'était un dimanche, et l'homme fashionable craint avant tout de paraître *endimanché.* D'ailleurs notre héros dînait ce jour-là en famille, et l'on ne se pare point entre parents. Avant de se rendre

chez sa tante qui demeurait rue du Faubourg-Saint-Honoré, l'homme aimable alla voir la duchesse de ***. Là il apprend que le dîner de sa tante, loin d'être une réunion de famille ordinaire, est un grand dîner presque diplomatique suivi d'un superbe concert; la tante, qui croyait voir son neveu chaque jour, avait oublié de le prévenir. Ah! mon Dieu, s'écrie en lui-même l'élégant, et mes bottes! — Il abrége sa visite et reprend le chemin de sa demeure; mais il est inquiet, il est à pied aussi, car ses chevaux l'ont promené toute la matinée au bois de Boulogne, il a donné congé pour toute la soirée à son cocher, à son valet de chambre aussi!... O terreur! point de clef! le valet de chambre sera sorti, toutes les portes seront fermées. Il se hâte, il arrive, il respire... Toutes les portes sont ouvertes... Ah!... mais toutes les armoires le sont aussi, elles sont vides qui plus est; il regarde, il s'élance dans le salon : sur la table il aperçoit un gros paquet assez mal fait et dans lequel il reconnaît déjà son gilet favori; c'est celui que je vais mettre, pense-t-il. Puis il entre brusquement dans sa chambre à coucher. O fureur! un homme est occupé à forcer son secrétaire... Infâme voleur! Le jeune homme n'hésite pas, il se précipite sur le malfaiteur, le saisit à la gorge et s'apprête à l'étrangler; mais le voleur aussitôt... que fait-il?... Devinez. — Il s'arme d'un poignard et le plonge dans le cœur de son adversaire? — Non. — Il le terrasse et prend la fuite? — Non. — Mais que fait-il donc? — Il tombe évanoui dans les bras de sa victime, qui se voit forcée de lui prodiguer les plus tendres soins. La victime porte le malfaiteur sur un canapé, et cherche des sels pour le faire revenir à lui; mais la victime ne trouve plus son flacon, flacon d'or des plus précieux. Heureusement l'idée lui vient de le chercher dans la poche

de son voleur, le flacon y était déjà. La victime aide le malfaiteur à reprendre ses sens; mais à peine ce scélérat a-t-il ouvert les yeux que son crime lui apparaît dans toute son horreur: il tombe dans le plus affreux désespoir; la victime le rassure, le console : « Ah! monsieur, dit le malfaiteur en sanglotant, c'est la première fois que cela m'arrive; mais soyez tranquille, j'ai eu trop peur. Ah! que c'est affreux de voler, on ne m'y reprendra plus. » Le malfaiteur était un jeune serrurier, âgé de seize ans tout au plus, que des mauvais sujets voulaient entraîner à leur profit; il demanda pardon si sincèrement, et comme voleur son innocence était si bien prouvée, que sa victime promit de ne pas le dénoncer. Mais l'évanouissement avait duré une heure, il était trop tard pour s'habiller et aller dîner rue du Faubourg-Saint-Honoré. L'élégant se résigna à venir *en bottes* et sans toilette nous rejoindre au café de Paris, où il nous a conté cette histoire, dont tout l'intérêt a été pour le voleur.

ANNÉE 1837

LETTRE PREMIÈRE

5 janvier 1837.

Le premier jour de l'an. — Anecdotes. — Élection de M. Mignet. Le ridicule.

En France, nous avons un grand secret, un art qui n'appartient qu'à nous, un moyen infaillible de changer en supplice tout ce qui doit nous être plaisir : notre misérable vanité est parvenue peu à peu à nous faire de toute chose agréable une torture; d'un don généreux nous faisons un impôt qui accable, d'un soin affectueux nous faisons un devoir qui ennuie; nous n'avons pas une bonne institution qui ne soit faussée par un abus qui la dénature. Ainsi, est-il un jour plus long, plus affreux, plus redouté que le premier jour de l'an... jour de misère, où la femme la plus aimable vous apparaît sous la forme d'un créancier, où vos domestiques vous poursuivent comme des huissiers; où chaque souhait se paye, où chaque embrassement vous coûte; jour de corvée, jour de tristesse, jour d'angoisses s'il en fut, et cela parce que vous l'avez gâté par de stupides usages; parce que vous avez inventé le luxe des présents; parce que vous avez la folle manie de donner chaque année à cette époque la mesure de votre fortune et de votre tendresse; parce que vous vous êtes fait une obli-

gation de ce qui devait être un caprice; et pourtant, dans son principe, quel jour plus naturellement heureux que celui-là! Quel plus charmant usage que cet échange de souhaits au commencement d'une nouvelle année; que d'affection dans cette idée superstitieuse d'un ami qui entre chez vous en disant : « Je veux commencer l'année avec toi. » Quoi de plus charmant que ces petits enfants qui mesurent le temps par les bonbons qu'ils reçoivent à jour fixe; qui savent qu'ils ont un an de plus par les joujoux qu'on leur apporte; qui comprennent que la raison leur vient au changement qui s'opère dans ces présents annuels; qui sentent que l'enfance s'éloigne quand le polichinelle se change en livre, quand le ménage se change en pupitre à écrire, quand le pupitre enfin se métamorphose en étui de mathématiques? A cet âge, une année est chose importante; le temps alors, c'est l'éducation, et l'éducation, c'est la destinée : il faut bien faire comprendre à l'enfant ce qu'il a fait de l'année qui s'achève; il faut le récompenser s'il l'a bien employée, et s'il l'a perdue, il faut l'encourager à mieux employer celle qui commence. Oh! pour les enfants, vivent les étrennes!... Les étrennes pour eux, c'est une leçon, c'est une pensée, c'est la première émotion de leur jeune âme. C'est un puissant moyen d'instruction aussi : vous leur apprenez en un jour deux lois immortelles : la plus puissante loi de la nature, la plus puissante loi de la société : LE TEMPS et LA PROPRIÉTÉ. Oui, riez, mais cela est vrai : l'enfant apprend le même jour qu'il a vécu une année, une année qui ne reviendra plus; il apprend aussi que le jouet qu'on lui donne lui appartient à lui seul, qu'il peut le briser sans qu'on le gronde, que nul n'a le droit de le lui prendre, qu'il peut le donner enfin, ce qui est la plus grande preuve de la possession.

A propos de cela, on nous contait hier l'histoire d'un petit enfant qui sera sans doute un jour un grand philosophe ou un affreux avare. Jules de M... a quatre ans à peine; dimanche il est allé chez son grand-père pour lui souhaiter la bonne année. « Ah! te voilà, s'est écrié M. B... en embrassant son petit-fils; ma foi, mon pauvre enfant, ce maudit événement du 27 m'a empêché de penser à toi; j'ai oublié tes étrennes, mais voilà de quoi te dédommager; » et M. B... tira de son portefeuille un billet de mille francs qu'il donna à l'enfant. «Remerciez donc votre grand-papa,» lui dit sa gouvernante. L'enfant resta immobile, il avait le cœur gros, et des larmes commençaient à briller dans ses yeux. Un ami de M. B... entra dans ce moment, on emmena le petit Jules chez sa mère. « Eh bien! Jules, dit madame de M..., es-tu bien content; ton grand-papa t'a-t-il donné de belles étrennes? » Jules pleurait amèrement. « Est-ce qu'il ne t'a rien donné? — Si... — Mais quoi donc? — Il m'a donné une vieille image toute déchirée, » et l'enfant pleurant toujours remit à sa mère le billet de mille francs. O philosophie de l'enfance!

Les Anglais excellent dans l'art de simplifier toutes choses. Ainsi, pendant que nous perdions nos paroles à dire à chacun cette longue phrase : Bonjour, je vous souhaite une bonne année, un Anglais, de nos amis, perfectionnait merveilleusement cette formule. Il s'en allait, disant à tout le monde : *Bon jour de l'an.* Voilà une abréviation qui vaut bien Dick pour Richard, et Bill pour William.

Cet Anglais nous en rappelle un autre, non moins ingénieux : il était à l'Opéra, on donnait le *Comte Ory*, et par un bonheur inouï dans les fastes de son pays, il était parvenu à retenir l'air du souper : *C'est charmant*, *c'est divin.* Oui, il l'avait retenu avec ses oreilles britanniques, et

il le fredonnait assez agréablement entre ses dents britanniques aussi. — Ravi de son intelligence musicale, il se défia pourtant de sa mémoire; alors, on le vit prudemment faire un nœud à son mouchoir. « Pourquoi ce nœud? lui dit quelqu'un. — C'est pour cette petite air, dit-il, très-joli, je voudrai pas l'oublier. » Nous croyons pouvoir affirmer que cet homme est bon époux et bon père.

Encore une anecdote, puisque nous sommes en train. D'ailleurs, en commençant l'année, il est d'assez bon goût d'imiter l'esprit de Mathieu Lænsberg, et de raconter comme lui historiettes et bons mots. M. F. Soulié a prouvé que des malheurs tragiques pouvaient naître d'une plaisanterie. L'histoire suivante vient encore confirmer cette vérité.

Une jeune Écossaise, — nous ne sortons pas des trois royaumes, — une jeune Écossaise se vantait de sa bravoure. En effet, dans plus d'une occasion elle avait fait preuve de courage : à cheval elle était intrépide; à la chasse elle ne redoutait ni loup, ni sanglier; elle ne craignait ni la seconde vue, ni la première vue; elle riait des fantômes, défiait les brigands; elle n'avait même pas peur des honnêtes gens, ce qui arrive quelquefois à ceux qui craignent les voleurs. Suzanna était donc une valeureuse fille; elle humiliait ses compagnes par son courage. Celles-ci résolurent un jour de se venger et de mettre une fois à l'épreuve cette force d'âme héroïque. C'était dans un vaste château aux environs d'Édimbourg; Suzanna devait se marier quelques jours après; on attendait le lendemain son fiancé, que des affaires retenaient encore à la ville. Les présents de noce étaient arrivés, la parure de la mariée était déjà prête. Le bonheur était *imminent*, on n'avait pas de temps à perdre, pour le prévenir. Les jeunes compagnes s'assemblèrent en secret, et le projet de vengeance fut arrêté. Le

frère d'une des jeunes filles était étudiant en médecine; il possédait un superbe squelette qu'il promit de prêter pour servir à la mystification, et le squelette, recouvert d'un simple vêtement de nuit, fut déposé avec toutes sortes de précautions dans le lit de la future mariée. Le soir on se sépara gaiement; *Good night, Suzanna, good night, my dear, good night,* et les moqueuses jeunes filles s'éloignèrent en souriant. Le lendemain, grand conciliabule : — Est-elle descendue? — L'a-t-on vue? — Sait-on si elle a eu peur? — A-t-elle appelé au secours? — Qu'y a-t-il de nouveau? — Que fait-elle? — Et personne ne répondait. — Allons jusqu'à sa porte, nous regarderons par le trou de la serrure. Elle est maligne, Suzanna; elle ne conviendra pas qu'elle a eu peur, elle nous jouera quelque tour. On s'avance à pas lents, on marche sur la pointe du pied... on s'approche de la porte, une des jeunes filles regarde par la serrure. Suzanna est levée; elle n'est pas encore habillée, paresseuse; ses longs cheveux sont en désordre; mais que fait-elle? avec qui est-elle là? elle parle à quelqu'un, à qui donc?... Ah! la voilà qui prend son bouquet de mariée, qu'en veut-elle faire?... Elle tient son voile aussi, et puis elle sort de leur écrin tous ses bijoux, coquette... Ah! voyez-vous le squelette? Elle l'assied sur une chaise, elle n'a pas eu peur, je le disais bien, elle rit; ah! c'est trop de courage... la voilà qui met son voile de dentelle sur la tête du squelette, elle lui met sa couronne blanche aussi, et puis son bandeau de perles... Quelle horreur!... Chut... elle lui met ses bracelets, son anneau, elle lui parle; oh! quels regards! Et puis elle lui baise la main; oh! mais elle est folle. Suzanna! Suzanna! elle n'entend plus son nom; Suzanna! Suzanna! Ah! mes sœurs, qu'avons-nous fait!... Suzanna ne reconnaissait plus la voix de ses jeunes amies;

elle avait été saisie d'une si grande frayeur en voyant le squelette dans son lit, qu'elle était devenue folle. *Histoire de rire,* dirait M. Soulié ; nous disons, nous, qu'en toute chose rien n'est plus dangereux qu'une épreuve, non pas l'épreuve simple des événements, mais une épreuve volontaire : tel qui résistera aux dangers naturels les plus inattendus succombera à un péril imaginaire arrangé pour le confondre, parce qu'aux événements forgés il manque cette transition insensible qui nous prépare à notre insu, et qui se trouve toujours dans les événements naturels, même les plus extraordinaires; parce que dans le merveilleux de la réalité il y a toujours quelque chose de probable qui nous guide pour croire et pour craindre, tandis que, dans le fantastique prémédité de l'invention humaine, il y a toujours au contraire quelque chose d'absurde et de monstrueux qui déroute toutes nos idées, qui détruit toutes nos facultés, qui nous fait perdre la raison et le courage. Les épreuves du hasard, les épreuves de la douleur, les épreuves des révolutions et de la fortune, voilà les bonnes; défiez-vous des épreuves combinées et surnaturelles, elles sont toujours dangereuses, et puis elles ne prouvent rien.

Allons, encore une petite anecdote : « Le prince Bezborodko était un homme d'une haute capacité; son plus grand talent était une connaissance approfondie de la langue russe; il possédait en outre une mémoire prodigieuse et une facilité de rédaction surprenante. Un trait de lui bien connu en donne la preuve. Il reçut un jour de l'impératrice Catherine l'ordre de rédiger un projet d'ukase que ses nombreuses affaires lui firent oublier; la première fois qu'il retourna chez l'impératrice, celle-ci, après avoir conféré avec lui sur plusieurs points d'administration, lui demanda son ukase. Bezborodko ne se déconcerte pas le moins du

monde; il tire un papier du portefeuille, et improvise d'un bout à l'autre, sans hésiter une seconde, tout le projet de loi. Catherine fut tellement satisfaite de cette rédaction, qu'elle prit le papier pour y jeter les yeux. On juge de sa surprise à la vue d'un papier tout blanc! Bezborodko allait se confondre en excuses; elle lui imposa silence par des compliments, et le nomma le lendemain son conseiller privé. » Cette anecdote est empruntée au troisième volume des mémoires de madame Le Brun, dont le succès va toujours croissant.

Le grand scandale de la semaine est la préférence donnée par l'Académie à M. Mignet sur Victor Hugo; remarquez bien ceci, le scandale n'est pas la nomination de M. Mignet, mais bien la préférence qu'on lui a donnée sur M. Hugo. Nous plaignons M. Mignet s'il en est flatté. M. Mignet sans doute a du talent, mais Victor Hugo est un homme de génie, c'est ce que l'Académie française aurait dû remarquer; mais les académiciens s'occupent peu du mérite d'un candidat, ils ne s'inquiètent que des convenances. Tel candidat est exclu à cause de sa femme, dont la conduite est légère; tel autre à cause de son caractère peu avenant; celui-ci déplaît, celui-là effraye. Mais le talent?... qu'importe... mais les succès?... on ne les compte pas; messieurs de l'Académie tiennent à des qualités aimables; un nouveau confrère est admis en raison de son doux vivre, de sa gaieté, de son commerce agréable. L'Académie est une jeune fille romanesque, qui ne comprend que le choix du cœur. En vérité, cela fait pitié; eh! messieurs, êtes-vous des jeunes gens de clubs, avez-vous le droit de mettre une boule noire pour repousser qui vous déplaît? Êtes-vous de la société du *Caveau moderne*, n'admettez-vous que de joyeux convives? Êtes-vous une société de gens de lettres? Avez-vous le droit

de choisir par bienveillance ou par faveur? Non, messieurs, non certes, vous n'ètes pas libres de préférer et de haïr. Une fois dans l'enceinte académique, vous perdez votre individualité. Vous n'êtes plus ni poëtes, ni historiens, ni auteurs tragiques, ni orateurs; vous ne vous appelez plus M. Dupaty, M. Scribe, M. de Salvandy, ou M. Casimir Delavigne. Vous êtes membres de l'Académie française, vous faites partie d'un corps révéré, d'un corps de l'État; vous êtes revêtu d'un pouvoir indépendant, indépendant de l'opinion, sans doute; indépendant du gouvernement, sans doute; mais surtout indépendant de vous-mêmes, de vos mesquines haines, de vos passions misérables, de vos caprices et de vos faiblesses. On ne vous donne point, messieurs, quinze cents francs par an et un jeton tous les jeudis pour vous réunir entre amis et causer de vos affaires avec des gens qui vous plaisent; on ne vous a pas donné un habit brodé de feuillages et le droit de porter une épée, pour vous faire jouir du privilége de fonder une coterie inamovible. Vous représentez une idée, messieurs, une idée grande et belle que vous ne devriez pas perdre de vue, si toutefois vous l'avez comprise. Le fauteuil académique est un fauteuil de juge, et l'impartialité est le premier devoir de la justice; l'académicien comme le juge doit oublier sa vie privée, ses rivalités, ses affections les plus chères pour ne songer qu'à la justice littéraire, à la vérité de l'art pour lui-même. Et quelle justice plus belle à rendre : la consécration du succès! Quel droit plus facile à exercer : admettre ce qui est choisi, appeler ceux qui sont élus! La France, messieurs, ne vous demande point de vous aimer et de vivre en bonne intelligence; elle vous demande d'honorer ce qu'elle admire et de couronner le talent qui dans l'étranger fait sa gloire. Pour l'honneur du pays, Victor Hugo a pour soutiens, dans

l'Académie, Châteaubriand et Lamartine : la justice vient d'en haut, comme vous voyez. Quelqu'un disait à propos de cela : « Si l'on pesait les voix, Hugo serait nommé; malheureusement on les compte. »

Le génie de Dantan est inépuisable, voici encore un nouveau chef-d'œuvre de sa façon; cette fois il a eu moins de mérite à attraper une merveilleuse ressemblance, la victime était venue elle-même s'offrir à son ciseau. Rien de plus charmant que la caricature de M. le préfet de la Dordogne, faite non par lui-même, mais pour lui-même. M. Romieu, pour qu'une plaisanterie dirigée contre lui soit bonne, s'est chargé de la faire : c'est de l'adresse. Le ridicule est de tous les agresseurs celui qui a le moins de courage : comme tous les poltrons, il n'attaque que ceux qui le craignent; il ne poursuit que les gens qu'il fait fuir. Abordez-le franchement, et il devient si timide qu'il vous tend la main, et que loin de vous nuire, il peut vous servir au besoin. M. Romieu est représenté en hanneton pour rappeler la célèbre aventure que les petits journaux lui ont attribuée : « Les malheurs d'un sous-préfet complétement dévoré, pendant un voyage en Bretagne, par un essaim de hannetons. » Quelle calomnie! O hanneton ami de l'enfance, tu voles, il est vrai, mais tu es incapable de dévorer le moindre sous-préfet! Ce n'est pas tout, le hanneton est posé sur un lampion, autre méchanceté; le lampion fait allusion à une aventure non moins célèbre qui, n'ayant jamais été fondée sur rien, s'est promptement accréditée, et cela se comprend. Une histoire véritable se raconte de cent manières, parce que le vrai lui-même a des aspects très-variés; alors viennent les discussions, les doutes, les récits, les contradictions; mais pour une histoire inventée il n'existe qu'une version. Personne n'a le droit, ni la pré-

tention de la rectifier; elle arrive pure comme elle est partie, elle marche plus vite que la vérité. Aussi l'histoire du lampion, qui est fausse, est-elle à jamais consacrée. M. Romieu lui-même la nie comme fait, mais il l'accepte comme tradition; et le lampion adoptif sert de piédestal à ce buste spirituel qui semble dire à ceux qui le regardent : — Moquez-vous de moi, je vous le rends.

LETTRE II

11 janvier 1837.

L'ascension de M. Green. — Bal de l'ambassade d'Autriche. — Bal sournois du faubourg Saint-Germain. — Bal Musard.

La dernière ascension de M. Green et le grand bal de l'ambassade d'Autriche sont les événements de la semaine qui ont le plus occupé le monde parisien; plus d'une *merveilleuse* a joui de ces deux plaisirs. Le matin assister au départ d'un ballon pour les cieux, et le soir briller dans l'une des plus belles fêtes de l'année! C'est là de l'élégance s'il en fut jamais. On raconte même qu'un des voyageurs aériens, jeune valseur fort à la mode, a commencé ses invitations du haut de la nacelle; ayant reconnu parmi les spectateurs la belle duchesse de S..., il l'a, dit on, priée à valser pour le bal du soir, et il s'est envolé en disant : « La première valse, madame, ne l'oubliez pas. » Et le soir même il était au bal; et certes, en le voyant valser d'un air si paisible, on n'aurait jamais deviné qu'il eût pris un si long chemin pour aller se promener à Bondy.

Un autre voyageur du ballon avait eu une idée moins élégante, celle de jeter de l'eau sur la tête des spectateurs au moment de l'ascension; mais le prince P... arrive du *Saut du Niagara*, c'est un petit souvenir de cascade qu'il faut lui pardonner. Quand la nacelle a frappé contre un pan de mur, le cri de la foule a été superbe : c'était un bel effroi unanime ; ceux qui n'avaient pu voir le danger étaient aussi effrayés que les autres, tant l'émotion était communicative; mais elle fut bientôt dissipée : on vit M. Green agiter son drapeau, et puis on ne vit plus rien du tout. Et les spectateurs assis sur les toits, sur les murs, se retirèrent, et la foule qui remplissait la cour de la *Caserne Poissonnière,* où avait eu lieu l'ascension, s'écoula lentement, oh! très-lentement, car il nous fallut attendre notre voiture au moins une demi-heure. Les soldats de la caserne retournèrent dans *leurs appartements;* l'un d'eux nous avait fort amusés un moment avant l'ascension : « Tiens! tiens! s'était-il écrié, une dame à ma fenêtre! dans ma petite chambre! » Et sa joie était si vive, qu'elle était fort plaisante. Nous pensons qu'il a été un des premiers à remonter dans son *appartement.* Mais que tout cela était mal arrangé! quelle boue dans la cour de la caserne! quel désordre pour y entrer, pour en sortir! que de jolis pieds mouillés, que de douces voix enrouées, que de peines pour un plaisir! On dirait toujours qu'à Paris les entrepreneurs de fêtes sont associés avec les médecins.

Cette dernière ascension de huit voyageurs nous rappelle la première de ce genre qui eut lieu en 1784, et qui mit en rumeur toute la ville de Lyon. Le 9 janvier, Joseph Montgolfier, le prince de Ligne, le comte de Laurencin, le marquis de Dampierre et M. Lenoir montèrent aux Brotteaux, rive gauche du Rhône, dans une *montgolfière* gonflée à la

fumée. Le ballon, composé d'un réseau de ficelles, collé intérieurement et extérieurement de papier, fut soumis pendant vingt jours, par un temps affreux, à une série d'expériences auxquelles toute la population de la ville s'intéressa. Le ballon s'éleva enfin en présence de plus de deux cent mille personnes accourues de trente lieues à la ronde; car c'était un événement alors que l'ascension d'un ballon. Un incident étrange faillit compromettre la vie des voyageurs. Un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Fontaine, intimement lié avec la famille Montgolfier, avait en vain sollicité l'honneur d'être du voyage; M. Joseph Montgolfier l'avait impitoyablement refusé. Le jeune homme eut alors recours à un moyen désespéré, ruse effrayante de hardiesse, mais admirable puisqu'elle réussit; il alla se percher sur le point le plus élevé de l'enceinte, et lorsque le ballon, en quittant la terre, passa près de lui, il se précipita dans la nacelle par un élan prodigieux, et tomba juste au milieu des voyageurs, fort étonnés de cette manière nouvelle de *rattraper* la diligence; l'ébranlement que le ballon reçut alors détermina la rupture de quelques mailles du filet. Le mouvement d'ascension n'en continuait pas moins; mais, la rupture augmentant toujours, les voyageurs se voyaient au moment de tomber dans le Rhône, dont ils suivaient le cours; la nacelle aérienne tremblait de devenir aquatique, et la foule inquiète les contemplait avec effroi : au même instant, sans un ordre, sans une parole, par un mouvement spontané et unanime, le Rhône se couvrit de barques dans toute son étendue, et l'on vit chaque batelier, immobile, épier dans les airs ceux qu'il s'apprêtait déjà à sauver dans l'eau. Pendant ce temps, Joseph Montgolfier et le jeune Fontaine, au milieu de la consternation de leurs compagnons, se hâtaient d'activer le

feu de paille dans la nacelle pour maintenir l'équilibre du ballon avec la masse d'air. Arrivés au confluent du Rhône et de la Saône, un coup de vent, venant du bassin de la Saône, les poussa vers les marais de Genissieux, où ils allèrent tomber rudement. M. de Laurencin eut un bras foulé, M. Montgolfier eut trois dents cassées, les autres voyageurs reçurent des contusions plus ou moins fortes. Ramenés en triomphe à Lyon, ils parurent tous le soir au spectacle dans la loge du gouverneur; ils furent accueillis avec un enthousiasme qui tenait du délire. Le frère de M. Montgolfier, qui était au parterre, ayant été reconnu, les spectateurs lui firent subir à son tour une ascension triomphale, et l'élevèrent dans leurs bras jusqu'à la loge du gouverneur, où on le força de s'asseoir avec les héros de la journée. Ce qui n'empêcha point les mauvais plaisants du pays de faire sur cette aventure plus d'une chanson, que les *canuts* savent encore, et où l'on tourne en ridicule ces *audacieux partis pour les cieux*, qui n'ont pu sauter plus haut que *les grenouilles dans les marais de Genissieux.*

Maintenant que nous en avons fini avec les ballons de 1837 et de 1784, disons que le bal de l'ambassade d'Autriche était éblouissant de diamants. Les diamants et les cheveux sont redevenus à la mode. Des diamants! on en met tant qu'on en a et même plus qu'on n'en a; des cheveux! on en porte à profusion, on fait valoir tous ses cheveux et même aussi ceux des autres. Pendant le bal, on ne parlait que des magnifiques diamants de la duchesse de S... « Les avez-vous vus? disait-on, elle en a au moins pour deux millions sur la tête; » et l'on partait, et l'on traversait la salle de danse et les salons pour aller voir le magnifique diadème; et l'on se pressait et l'on entourait madame la duchesse de S..., dont les beaux yeux et le charmant

visage donnaient bien des distractions à ceux qui étaient venus pour admirer sa parure.

Paris danse, Paris saute, Paris s'amuse de tous côtés; et il se hâte, car le mercredi des cendres est à la porte. Tous les quartiers sont en émoi; le faubourg Saint-Honoré saute, vous le savez; c'est un effet du gaz déjà connu, mais il danse aussi maintenant; les grands bals commencent. Le faubourg Saint-Germain ne saute pas, lui, il croule; mais il valse aussi, car il a jugé convenable de faire trêve au deuil de cour et de cœur en faveur des jeunes personnes. On donne de petites soirées modestes qui évitent tout ce qui ressemble à un bal, la danse par exemple; on n'y danse pas, mais on y valse; c'est plus triste, c'est plus convenable, cela semble un hasard. Quelqu'un se met au piano, joue une valse pour elle-même, parce qu'elle est jolie : alors chacun l'admire; on la fait répéter, on l'admire encore; puis, à force de l'apprécier, on finit par lui rendre la seule justice que demande un air de valse, c'est-à-dire de valser en mesure en l'écoutant; et la soirée se passe ainsi en plaisir de contrebande : on n'a point donné de bal, on n'a pas fait d'invitations, les mères étaient toutes en deuil, seulement les jeunes personnes, vêtues de robes blanches, ont fait quelques tours de valse pendant que MM. de X... ou Léon de B... étaient au piano. On a beau dire, l'esprit de parti a des ressources que les autres esprits n'ont pas.

Quant au quartier du centre de Paris, il ne valse ni ne danse, il ne saute ni ne croule; il tourne, il roule, il tombe, il se rue, il se précipite, il s'abîme, il tourbillonne, il fond comme une armée, il vous enveloppe comme une trombe, il vous entraîne comme une avalanche, il vous emporte comme le *seymoun ;* c'est l'enfer qui se déchaîne, ce sont les démons en congé; c'est Charenton qui jouit de la vie;

c'est le Juif errant parti pour sa course éternelle; c'est Mazeppa lancé sur un cheval sauvage; c'est Lénore enlevée par son amant funèbre à travers les forêts, les rochers, les déserts, et ne devant s'arrêter que pour mourir; c'est une apparition un jour de fièvre, c'est un cauchemar, c'est le sabbat, c'est enfin un plaisir terrible qu'on nomme le *galop de Musard.* Les bals masqués de la rue Saint-Honoré sont cette année aussi à la mode que l'année dernière. Notre situation... notre... deuil ne nous permet pas d'y aller; mais nous pouvons raconter ce qui s'y passe... c'est-à-dire, non, nous ne le pouvons pas, mais nous pouvons à peu près répéter ce qu'on en dit. Le quadrille des *Huguenots* est d'un effet merveilleux, rien de plus fantastique; les lumières de la salle pâlissent et font place à une clarté rougeâtre qui veut imiter un incendie; et c'est alors un étrange spectacle que ces figures joyeuses, que ces déguisements de toutes couleurs, de toutes gaietés, se dessinant dans ces lueurs funèbres. Tous ces fantômes bruyants, démons de joie et de folie, s'ébranlent par colonnes, s'élancent par torrents, et tout cela tourne, tourne, roule, roule, s'avance, s'avance, se presse, se pousse, se heurte, se choque, recule, revient, passe, repasse toujours, toujours et toujours, et jamais ne s'arrête, et le tocsin sonne, le tam-tam retentit, et l'orchestre est implacable : il hâte la mesure, il ne laisse pas le temps de respirer, et la fusillade est parfaitement imitée; et l'on entend des cris, des plaintes et des rires; c'est la guerre civile, c'est un massacre enfin : l'illusion est complète. Vous voyez bien que l'on s'amuse toujours à Paris : les uns tristement, les autres pompeusement, et ceux-là franchement; chacun à sa manière, mais chacun s'amuse, excepté cependant ceux qui s'ennuient de s'amuser.

LETTRE III

26 janvier 1837.

Vite une fausse nouvelle! une niaiserie! un mensonge! La conversation se meurt! il faut la soutenir à tout prix.

Excepté la *grippe*, fléau du troisième ordre, récemment débarqué de Londres, et qui commence ses ravages à Paris, rien de nouveau cette semaine; mais, comme n'avoir rien à dire chez nous n'est pas une raison pour ne point parler, quand il n'y a pas de nouvelles on en invente. Une fausse nouvelle, à Paris, peut hardiment compter sur huit jours d'existence, non pas d'une existence générale, universelle, car elle est déjà un peu morte dans le quartier qui l'a vue naître, quand elle commence à vivre dans celui où elle doit mourir; mais enfin elle n'est complétement démentie qu'au bout de huit jours, et l'on ne risque jamais rien de faire courir un bruit qui a huit grands jours d'avenir. Cette année, l'imagination des Parisiens est peu variée; elle ne nous paraît pas très-riante non plus. Des morts, de fausses morts, voilà tout ce qu'elle invente; jusqu'à ce pauvre Musard, qu'on a tué aussi pour se distraire : on ne respecte pas même le plaisir. Et, ce qu'il y a d'admirable, ce qui prouve que cette ville est immense, c'est que les gens tués ont beau réclamer, ont beau prouver qu'ils vivent, le bruit de leur mort n'en circule pas moins; une fois lancé on ne peut plus l'arrêter : la fausse nouvelle a germé partout, il faut des efforts inouïs pour l'arracher du sol embourbé des intelligences, il vous faudra faire des actions éclatantes pour persuader aux êtres qui vous pleurent que vous faites

encore partie des vivants; et peut-être même cela ne suffirait-il pas : il y aura encore des entêtés qui, en vous voyant, aimeront mieux vous dire ressuscité que d'avouer qu'ils se trompaient en racontant tous les détails de votre mort. Oh! Paris est une grande ville pour les vastes imaginations; en province, on ne jouit pas de tels avantages : on est obligé de faire venir ses fausses nouvelles de Paris, avec ses chapeaux, ses rubans et ses fusils de chasse; on ne peut pas tuer un habitant d'une petite ville sans qu'il y paraisse. Si vous disiez : « M. un tel est mort, » au bout de cinq minutes, vous le verriez paraître *sur la promenade*, et cela n'aurait aucun sel; on en est réduit à broder sur la vérité, ce qui est peu de chose; car la vérité en province se réduit aux plus simples événements : la mort d'un chat, la naissance de plusieurs serins, une omelette manquée, un dîner que doit donner le sous-préfet, un voyageur inconnu qui a traversé la ville sans s'arrêter, un chien qui est tombé dans une citerne, une *dame* qui a fait blanchir les rideaux de son salon, une *demoiselle* qui a paru à l'église avec une robe neuve, les Bourginot qui ont fait venir un piano de Paris, mesdemoiselles de P... qui portent déjà des *manches justes*, et toutes choses de cette force dont il faut bien parler, puisque ce sont les nouvelles du jour. Les gens de province en rient eux-mêmes et vous disent avec esprit : « Tout cela est un événement chez nous; nous avons si peu de chose à dire! » Mais alors pourquoi parlez-vous? Parler pour parler, c'est de la démence. Vous ne chantez pas quand vous n'avez point de voix, alors pourquoi causer si vous n'avez pas de sujet de conversation? Ah! nous avons en France cette manie funeste qui cause une foule de malheurs, ce besoin plus ruineux que le luxe le plus insatiable, cette nécessité fatigante de toujours soutenir la conversation;

une conversation qui languit est un supplice, un déshonneur, pour une maîtresse de maison; il faut qu'elle la réveille à tout prix. Dans un si grand péril tout lui est permis, tout lui devient secours; elle ira jusqu'à se compromettre, elle racontera ses souvenirs les plus intimes, elle trahira son secret, elle dira ce qu'elle pense... plutôt que de laisser tomber la conversation. Si elle a le malheur de n'avoir pas de secret à elle, elle vous questionnera pour avoir le vôtre; elle inventera vingt mensonges; elle fera dire aux personnes qui sortaient de chez elles quand vous y êtes venu toutes sortes de choses dont elles n'ont jamais parlé. Puis elle ajoutera : Comprenez-vous que madame une telle ose dire cela? Ou bien : Madame de X... me disait tout à l'heure telle malice à propos de vous; car elle compromettra ses meilleurs amis sans scrupule; le danger menaçant est son excuse : la conversation allait tomber!!!... Nous connaissons une femme si profondément attachée à ses devoirs de maîtresse de maison, et si parfaitement résolue à se dévouer au maintien de la conversation, en tout et partout, que, non contente *d'exercer* chez elle, elle va soutenir les conversations *en ville*. Sa fille, nouvelle mariée pleine de simplicité et de modestie, la seconde peu dans ses succès brillants; aussi lui adresse-t-elle les plus grands reproches. — Parlez donc, lui disait-elle un jour après une assez longue visite où la jeune femme n'avait pas ouvert la bouche. » Mais, ma mère, je n'avais rien à dire. — N'importe, on invente; on raconte une aventure quelconque. Dites qu'un omnibus a accroché votre voiture, ou bien que dans la rue vous avez vu un homme qu'on venait d'arrêter, ou deux hommes qui se querellaient; que vous avez rencontré un superbe enterrement; qu'on vous a volé un châle; enfin tout ce qui vous passera par la tête; mais enfin parlez, ou

je ne vous emmène plus avec moi. » Une nouvelle mariée de seize ans, qui n'aime pas son mari et que sa mère gronde, pleure facilement. Donc la jeune femme pleura. Ce dialogue avait lieu entre deux visites de cérémonie. La voiture s'arrêta devant un magnifique hôtel; le valet de pied ayant demandé si madame la baronne de *** était visible, on vit la porte cochère bâiller solennellement. Nous avons du malheur, pensa la jeune femme, personne n'est sorti; le soleil est pourtant bien beau aujourd'hui; et puis elle essuya ses yeux. « Que vous êtes pâle, ma chère Valentine! s'écria la baronne de ***; avez-vous été malade? » La mère jeta un regard foudroyant à sa fille, regard qui voulait dire : Parleras-tu, malheureuse! La pauvre enfant se rappela les histoires qu'il fallait inventer : « Non, madame, dit-elle; mais j'ai eu bien peur tout à l'heure. Nous avons failli verser. — Ah! mon Dieu! s'écria la baronne; et comment cela? » La mère triomphait, sa fille était digne d'elle. « Un omnibus a accroché notre voiture, continua la jeune femme, comme nous passions sur le *pont des Arts*. — Le pont des Arts! s'écria la baronne. — Le pont Louis XVI, » interrompit la mère avec une présence d'esprit admirable; puis elle improvisa une superbe aventure. On calma la baronne, et la conversation continua. « Vous avez là un bien beau châle, ma chère Valentine, » dit madame de ***. La jeune femme ne comptait rien répondre; sa mère lui lança un coup d'œil terrifiant. Valentine s'inspire. « J'avais un autre châle bien plus beau, dit-elle, mais on me l'a volé hier. — Vraiment! s'écria la baronne, qui ne cessait de *s'écrier* : mais il faut absolument le retrouver! Le préfet de police est mon ami, et je vais lui écrire à l'instant... — Oh! ce n'est pas la peine, madame, dit Valentine. — Comment! ce n'est pas la peine? s'écria toujours la baronne. Mais je

Jus trouve bien insouciante; un châle de ce prix-là! — Ma fille veut dire, interrompit la mère (car la mère interrompait toujours aussi), que mon gendre a déjà fait toutes les démarches nécessaires. » On parla d'autre chose, Valentine retomba dans ses rêveries. « Vraiment, disait sa mère, le monde devient bien insignifiant. Cette institution de clubs a désorganisé la société; plus de conversation, plus d'esprit; les hommes passent leur matinée à jouer, à fumer, et leur nuit à boire. Je plains les jeunes femmes de ce temps-ci; le monde n'a jamais été plus ennuyeux. — Valentine n'est pas de votre avis, je gage, reprit la baronne; je ne crois pas qu'elle ait rien à reprocher aux clubs. » Valentine n'avait pas écouté, elle ne disait rien. « Valentine, dit sa mère avec aigreur, répondez donc, madame vous parle. — Mais elle ne sait peut-être pas ce que c'est qu'un club, reprit gracieusement la baronne, tâchant d'adoucir la mère en courroux; je crois qu'elle n'a rien à redouter des fureurs du jeu. » Valentine leva les yeux sur sa mère, et, la voyant si mécontente, elle sentit qu'il fallait parler. « Moi, madame? dit-elle; si vraiment, j'ai souvent entendu parler du Jockey's-Club; on nous contait encore tout à l'heure une querelle qui avait eu lieu hier à ce club, et qui pouvait avoir des suites fâcheuses. — Une querelle de jeu? demanda la baronne dans la plus vive inquiétude. — Oui, madame. — On ne vous a pas dit le nom des joueurs? — M. de H..., je crois. » A ce nom, la mère implacable lança un troisième regard que la pauvre enfant interpréta tout de travers. « Oui, M. de H..., dit-elle, précisément. — Ah! mon Dieu! s'écria la baronne, c'est cela! » Et elle s'élança vers la cheminée, s'empara du cordon de la sonnette; mais elle tomba évanouie.

Valentine ne comprenait rien à ce trouble; elle avait

nommé M. de H... parce que c'était le héros du club, sans savoir que c'était aussi celui de madame de ***. Depuis deux jours il n'était pas venu chez la baronne, qui avait attribué cette absence à un dépit; mais cette querelle, cette querelle changeait toutes ses idées, et son inquiétude faisait pitié. Il fallut la laisser seule; on s'éloigna.

« En vérité, ma fille, vous êtes folle, dit à la pauvre Valentine sa mère complétement découragée; aller nommer M. de H...! — Mais, maman, je ne savais pas... — Quand on vit dans le monde, il faut tout savoir. Et puis, aller dire que cela vous est indifférent d'avoir perdu un châle de mille écus! — Mais, maman, puisqu'elle allait écrire au préfet de police. — Petite sotte! vous croyez bonnement qu'elle lui aurait écrit? c'était une phrase de politesse. Et puis le pont des Arts! dire que votre voiture a versé sur le pont des Arts, où les voitures ne passent point! c'est absurde! — Maman, vous le voyez bien, reprit la pauvre enfant, il vaut mieux que je ne parle pas. — Oh! maintenant, je vous conseille de ne plus dire un mot. »

Eh bien, nous donnerons aussi ce conseil à tous les débiteurs de fausses nouvelles qui tuent leurs amis, calomnient leurs adversaires, compromettent leurs amours, pour alimenter la conversation. Nous leurs dirons franchement : Il vaut mieux que vous ne parliez pas. Les Anglais, les vrais Anglais du moins, vont se voir pour le plaisir d'être ensemble; ils ne se croient pas obligés de babiller pendant une heure pour vous avertir qu'ils sont là; les Espagnols fument et se taisent; les Allemands se réunissent pour rêver; les Orientaux trouvent d'ineffables délices dans un beau silence : ils ne parlent même pas pour donner un ordre; un regard, un signe, et l'on obéit. Vingt esclaves sont là pour comprendre. On n'a même pas besoin de les

appeler : un signe, et l'esclave vous apporte une pipe; un signe, et l'esclave que cela regarde vous amène une odalisque au voile d'or!... un signe, et le sabre reluit, et la tête d'un homme est tranchée! La parole n'est pas plus prompte ni plus précise; la parole aux Orientaux est inutile, ils ont de quoi s'en passer; ils ont un esclave pour chacun de leurs désirs; chaque homme représente une de leurs idées, et se charge pour eux de l'exprimer. Le silence est donc une des richesse de l'Orient, et, certes, ce n'est pas en cela qu'on peut nous reprocher d'étaler en France un luxe asiatique! — Mais nous découvrons une chose, c'est que nous-même, aujourd'hui, nous ne parlons de tout cela que parce que nous-même nous n'avons rien à dire; n'importe, nous tenons tellement à nos idées, que nous consentons à les faire valoir, même à nos dépens.

LETTRE IV

8 février 1837.

Bal masqué de l'Opéra; plaisir d'imagination. — Les femmes ne dansent plus, elles improvisent. — Triomphe de Musard.

Voici le carnaval passé à la satisfaction de tout le monde. Ceux qui l'ont célébré s'en réjouissent, car le repos leur devenait urgent; ceux qui n'en ont point goûté les plaisirs s'en félicitent, parce qu'au moins ils n'en entendront plus le bruit, et le bruit qu'on ne fait pas est toujours fatigant.

Nous avons eu peu de bals *costumés* cette année dans le

monde, et presque point de masques sur les boulevards. Tous les travestissements étaient réservés pour les bals de Jullien et des petits théâtres. Les bals masques de l'Opéra étaient tristes comme une assemblée de famille; tout ce que l'on essaye depuis trois ans pour les ranimer ne peut y parvenir: les *tombola,* les châles de cachemire, les bracelets, les *jeunes filles* même mises en loterie! les danses espagnoles, les pas allemands, rien ne peut leur rendre la vie. Les hommes s'y promènent entre eux, et les femmes, s'il y en avait, ne trouveraient rien à leur dire. Eh! messieurs, de quoi voulez-vous qu'on vous parle! Sur quel sujet peut-on vous intriguer, quel mystère y a-t-il dans votre vie qu'on puisse découvrir, et dont il soit hardi de vous entretenir? avec quels sentiments cachés peut-on vous émouvoir? Vous parlera-t-on de la petite une telle?... Vous ne la quittez pas; là, point de mystère, pas la moindre prétention d'amour. Vous dira-t-on qu'elle vous trompe?... vous le savez; là, point de jalousie, il n'y a pas même prétention de propriété. Quant aux autres liens, ce sont des arrangements de convenances, si froids, si indifférents, auxquels vous attachez si peu d'importance, qu'on ne songe pas à vous en plaisanter. Un amour maintenant est une affaire d'occasion; on aime celui ou celle qu'on voit naturellement le plus souvent, sans difficulté : on choisit dans son petit cercle, on ne se hasarde pas à chercher plus loin. Deux personnes qui se plairaient passionnément, qui se sentiraient attirées l'une vers l'autre par une tendre sympathie, mais qui seraient chacune d'une société différente, resteraient toute leur vie séparées, parce que leurs relations ne seraient ni commodes ni convenables. Nous avions les mariages d'intérêts; aujourd'hui nous avons de plus les amours de convenances, ce qui est fort triste, et ce qui fait aussi que l'on

n'a rien à dire aux jeunes gens au bal de l'Opéra; car on ne saurait les agiter en leur parlant d'une personne qui leur est presque indifférente. Le premier aliment d'un bal masqué, c'est, non pas l'esprit, c'est l'*imagination;* c'est cette belle faculté de l'intelligence de s'enflammer pour une idée, c'est cette action de la pensée qui donne de la vie à tout. Figurez-vous un bal où chacun arriverait avec une brûlante préoccupation de colère, de bonheur, d'ambition, d'amour, n'importe; mais enfin, figurez-vous une foule de cerveaux en travail, de cœurs en émoi, d'esprits en fermentation, et figurez-vous un petit domino venant dire à chacun un mot, un seul mot sur le sujet qui le préoccupe: oh! vous verriez alors tous ces êtres immobiles s'agiter soudain comme des fous, s'attacher à ce domino, le tourmenter, le poursuivre, l'assaillir de questions : « Qui t'a dit cela? Comment le sais-tu? — Est-ce que tu l'as vue? Es-tu venue avec elle? Sont-ils ici? — Quel jour? — A quelle heure? — Depuis quand? » Et on ne lui laissera pas un moment de repos. Certes on ne s'ennuierait pas. — Eh bien, au lieu d'un seul, figurez-vous trois cents dominos produisant le même effet, et vous aurez l'idée de ce que doit être un véritable bal de l'Opéra.

Depuis longtemps on se demande pourquoi les bals de l'Opéra sont passés de mode : on se rappelle quels succès ils obtenaient autrefois, tout ce que les femmes les plus sages imaginaient de ruses pour y aller, le plaisir qu'elles y trouvaient, les ravages qu'y faisait leur malice, le trouble séducteur où elles jetaient tous les esprits, le succès qu'y obtenaient les hommes élégants, les mauvais tours joués aux sots et aux ennuyeux, enfin toutes ces folies du carnaval de l'esprit; et l'on s'étonne qu'il ne reste plus rien de ce plaisir, rien que le souvenir moqueur des héros

de ces anciennes fêtes, qui, regardant avec dédain nos bals masqués d'aujourd'hui, disent en soupirant : « Ce n'est plus cela. » Et pourquoi n'est-ce plus cela? Des philosophes ont dit : « Cela vient de la trop grande liberté de nos mœurs. Quand les jeunes gens qui s'aiment peuvent se voir tous les jours à leur aise à visage découvert, ils n'ont pas besoin de se déguiser, de se cacher sous un masque pour se rencontrer et se parler de leur amour. » Comme on n'a rien répondu à ceux qui ont dit cela, ils persistent dans leur opinion, et pourtant ce n'est pas là le vrai motif de cette grande décadence des bals de l'Opéra; car les pays où les passions sont les plus naïves, où les liens qu'il faudrait cacher sont le plus loyalement avoués, sont précisément ceux où les bals masqués ont le plus de vogue. D'ailleurs, les personnes qui allaient au bal de l'Opéra pour s'y rencontrer étaient en petit nombre. La majorité y allait pour y être intriguée, et on n'*intrigue* bien que les gens qui ont dans l'esprit ou dans le cœur un vif intérêt, ou qui sont susceptibles d'en avoir. Un jeune homme qui aime sérieusement une femme a beau la voir tous les jours et savoir tout ce qu'elle fait, le moindre mot que vous lui direz à propos d'elle l'agitera; le véritable amour est ombrageux; la chose la plus insignifiante, la plus improbable, le trouble. Vous lui dites : Je l'ai *rencontrée* ce matin; il sait qu'*elle* n'est point sortie, qu'elle est malade; il l'a vue lui-même très-souffrante. N'importe, ce mot le trouble; vingt suppositions plus absurdes les unes que les autres viennent l'assaillir; il n'aura pas de repos qu'il n'ait couru chez *elle* savoir la vérité. Vous voyez donc bien que ce n'est pas la liberté de l'amour qui fait que les bals de l'Opéra sont ennuyeux; c'est l'indifférence de cet amour. Nous le répétons : le premier aliment d'un bal masqué, c'est l'imagination, et ce qui nous empêche d'avoir de

l'imagination, c'est notre égoïsme; car l'imagination est toujours une distraction de soi-même : malheureusement nous conservons tous, en cela, une très-belle présence d'esprit. Que les hommes manquent d'imagination, cela peut encore se comprendre; mais que les femmes en soient complétement dépourvues, c'est ce que nous ne pouvons expliquer. Si elles étaient plus sages on ne s'en plaindrait pas; mais la morale n'y gagne rien, et les plaisirs seuls y perdent.

Une femme égoïste, non-seulement de cœur, mais d'esprit, ne peut donc être aimable au bal de l'Opéra; pour y paraître piquante, il faut d'abord s'y déguiser, et une femme égoïste ne peut pas sortir d'elle-même. Le *moi* est *indélébile* chez elle. Une véritable égoïste ne sait même pas être fausse ; et puis enfin, pour intriguer quelqu'un, il faut encore s'être occupé de lui, et c'est une peine qu'on ne veut prendre aujourd'hui qu'autant qu'elle ne doit pas être inutile. Les bals masqués, enfin, sont un plaisir d'imagination, et, comme nous sommes trop égoïstes pour avoir de l'imagination, nous n'avons plus de bals masqués.

A propos des femmes, la grippe vient de leur jouer un tour perfide : sur six cents personnes priées l'autre soir à une de nos élégantes fêtes, deux cents personnes seulement sont venues. La grippe retenait les quatre cents autres dans leur lit, ou auprès du lit d'un malade; il en est résulté une facilité de circulation dans les contredanses, qui a fort déconcerté les danseuses; on venait les regarder *ne pas* danser; et cette mode de glisser sur le parquet en contemplant ses pieds, mode qui convient parfaitement à ces combats avec accompagnement de violons, de contre-basses et de coups de fouet qu'on appelle une contredanse française, à cette lutte avec la foule qu'on appelle danser, paraissait fort

risible avec tant d'espace et avec une si grande liberté dans les mouvements. La grippe sera l'occasion d'une réforme dans la danse. Les femmes finiront par ne plus voir qu'un ridicule dans ce qui fut autrefois un talent. Les femmes se privent sottement de beaucoup de succès et de plaisir qu'elles ne remplacent pas ; et puis, elles font du désenchantement, elles s'étonnent que tout les ennuie. Une très-jolie personne nous disait l'autre jour : — Ma mère me dit qu'à mon âge rien ne l'amusait plus que de danser ; eh bien, moi, j'avoue que je n'aime pas la danse. — Vous n'en savez rien, lui avons-nous dit, vous n'avez jamais dansé. — Comment, mais hier encore... — Oh ! vous appelez cela danser : faire trois pas en avant, avec les pieds en dedans, le corps penché et les épaules arrondies ; puis hasarder une glissade à droite sans quitter terre, et comme si vous étiez fixée au parquet ; puis, peu satisfait de ce que vous trouvez à droite, essayer à gauche une glissade parallèle ; puis, n'ayant pu encore trouver ce que vous semblez chercher, vous décider tout à coup à traverser pour aller voir ce qui se passe en face de vous ; là, recommencer le même manége, un pas à droite, un pas à gauche, le même, toujours le même ; car, si vous faisiez un pas différent, on vous prendrait pour une femme de quarante ans. Au bal, l'âge se reconnaît au pied plus encore qu'au visage ; une femme qui danse les pieds en dehors avoue trente ans ; celle qui *tourne* en faisant *dos à dos* en avoue quarante ; celle qui fait un pas de Basque ou un pas de bourrée *confesse* cinquante ans ; celle qui hasarderait un *pas de zéphire* en trahirait soixante, si elle était capable de le faire. Vous marchez en mesure, mais vous ne dansez pas, et vous ne pouvez savoir si vous aimez la danse. Autrefois, la danse était un exercice, car il fallait travailler pour arriver à bien faire tous ces pas, au-

jourd'hui tant méprisés; c'était un plaisir aussi, parce que c'était une promesse de succès. Une jeune fille qui dansait bien avait un avenir. Les mariages se faisaient au bal; un *solo* bien étudié valait une dot. Aujourd'hui, savoir danser serait un ridicule, et les maîtres de danse en sont réduits à se faire professeurs d'histoire et de géographie. Le célèbre M. Lévi a bien compris son époque; son école de danse languissait, il en a fait une école d'improvisation; il a changé sa *boîte de danse* en chaire d'éloquence. Il apprend aux petites filles à *parler* des heures entières, sans se reposer, sur le *lever du soleil,* sur l'*amour filial,* sur la mort d'un grand homme quelconque. Si elles n'ont point d'esprit, elles acquerront au moins de l'aplomb, c'est toujours cela; et les parents s'en vont chez eux très-fiers, car ils ont une fille qui improvise : cela est merveilleux vraiment! Mais après ce grand progrès nous expliquera-t-on une chose : jadis les femmes ne savaient point l'orthographe et elles savaient parfaitement bien danser; les hommes étaient toujours auprès d'elles. — Aujourd'hui les femmes sont fort instruites; elles parlent l'anglais, l'italien; elles improvisent en français; elles lisent la *Revue britannique,* les histoires de M. Mignet, et même les discours de la Chambre; elles sont fort en état de soutenir la conversation avec les hommes... et pourtant les hommes les laissent seules faire valoir entre elles cette brillante éducation; ils se réunissent dans des clubs, dans des cafés, ou bien, ce qui est plus outrageant, dans des bals suspects où ces femmes si bien élevées, si savantes, ne vont pas, et où celles qu'on y va chercher n'ont d'autres prétentions que des succès de danse; danse bizarre, il est vrai, danse prohibée sans doute, mais enfin qui prouve encore ce que nous disions, c'est que le besoin d'une réforme dans la danse se fait généralement sentir.

Oh! les femmes! les femmes! Elles ne comprennent point leur vocation; elles ne savent point que leur premier intérêt, leur premier devoir est d'être séduisantes. Qu'elles s'instruisent... bien, mais qu'elles ne négligent pas pour s'instruire ce qui doit faire leur véritable attrait; qu'elles lisent, mais qu'elles chantent; qu'elles sachent parler l'anglais comme une Anglaise, mais qu'elles sachent porter un chapeau à la française; qu'elles fassent des vers, si elles peuvent, mais qu'elles sachent rire et danser, plaire enfin, plaire avant tout. L'*homme* ne demande pas à sa *compagne* de partager ses travaux, il lui demande de l'en distraire. L'instruction pour les femmes, c'est le luxe; le nécessaire, c'est la grâce, la gentillesse, la séduction : les femmes sont un ornement dans la vie, et la loi de tout ornement est de paraître fin, léger, délicat et coquet; ce qui ne l'empêche pas d'être en cuivre ou en pierre, en or ou en marbre.

Le nouveau *Cercle des Arts* est en pleine prospérité; brillantes admissions, sévères et capricieuses omissions, tout s'accorde pour en faire une assemblée dont chacun voudra faire partie. Quelques-uns de ses membres, qui ne sont pas encore à la hauteur du siècle, avaient proposé de *black bouler* M. de B..., sous prétexte qu'il était prince; l'un d'eux s'était, dit-on, écrié : « Ah bien, nous, si nous *tombons* dans les princes, je n'en suis plus. » Il paraît que cette menace n'a effrayé personne, et le prince de B... a été reçu à une très-forte majorité; mais les rebelles soutiennent encore que c'est comme artiste qu'on l'a reçu, et que son beau talent a pu seul faire pardonner son titre de prince. Avis aux grands seigneurs qui ne savent ni peindre ni chanter; messieurs les artistes, voyez-vous, sont de bons enfants qui n'ont point de préjugés; en voici la preuve. Cependant il est assez simple que des jeunes gens qui se

réunissent pour mettre en commun leurs talents ne se soucient point de faire de frais pour des spectateurs inutiles, pour des ennuyeux dédaigneux, d'amuser enfin des gens qui ne pourraient pas le leur rendre ; car le *Cercle des Arts* n'est pas seulement, comme les autres cercles de Paris, un club où l'on vient jouer au whist, et dîner à une grande table; c'est de plus une salle de concert où nos voix les plus célèbres se font entendre; c'est de plus un musée où les tableaux de nos meilleurs peintres seront exposés. Or, dans une assemblée où chacun paye de sa personne, on a le droit de regarder comme ennemis tous ceux qui n'y sauraient rien faire; il est vrai que ceux-là ont la ressource de fumer. La passion du cigare devient si générale, que nous connaissons des maisons fashionables où l'on fait arranger une *salle à fumer*, comme on a une salle à manger. Au *Cercle des Arts* un des salons est exclusivement consacré à cet exercice. Nous avons entendu, à propos de cela, un dialogue assez amusant. « Eh bien, mon cher, pourquoi ne viens-tu jamais à notre cercle? on y est très-bien, tu as tort. — Moi? mais j'y vais tous les jours, et je ne t'y ai pas encore vu; où donc te caches-tu? — Je ne me cache pas, je vais fumer là le soir mon cigare après dîner. — Et moi aussi, te dis-je. — Eh bien, alors... Ah ! c'est la fumée ; le fait est qu'on n'y voit pas. » Cela est exact, nous n'inventons rien, nous l'avons entendu, et les personnes qui ont eu un ami à chercher dans ces ténèbres de fumée nous croiront facilement.

Nous avons lu dans un nouveau journal la phrase suivante : « Rossini a épuisé la *source* des lauriers, c'est ce qui fait que nous ne pouvons pas en vouloir au nouveau compositeur s'il n'a pas pu en trouver quelques-uns à *cueillir.* » La phrase n'est certainement pas élégante, mais

l'image est si nouvelle! comment n'en être pas frappé? La *source des lauriers*, quelle admirable expression! comme elle vous donne tout de suite le droit de dire les *racines de mes larmes!*

Les animaux commencent à jouer un rôle sur nos théâtres; on avait essayé un effet de chèvre dans *la Esméralda*, mais la pauvre bête n'a jamais pu apprendre son rôle. Dans *le Mari de la Dame de chœurs*, il y a une affreuse chienne, nommée Rosette, qu'on peut regarder comme l'héroïne de la pièce, et voici maintenant qu'on prépare un ballet dans lequel mademoiselle Essler et une chatte blanche doivent rivaliser de grâce et de souplesse. Feu le chien de Montargis doit être bien jaloux.

On nous écrit à l'instant : « Je regrette bien que votre *grippe* vous ait empêché de venir hier soir au bal Musard, à l'Opéra. C'était une fête dont rien ne peut donner l'idée : six mille personnes dans la salle, et deux mille à la porte qui n'ont pu entrer. Toutes les loges prises; celles du roi, de M. le duc d'Orléans, envahies par des gens qui ne savaient où se réfugier. Les costumes les plus pittoresques, les danses les plus vives, les plus passionnées. La police point taquine, et pas le moindre désordre; mais ce qu'il y a eu de remarquable, l'événement de la nuit, c'est le triomphe de Musard, porté sur les épaules de six des plus beaux danseurs, et promené dans toute la salle, aux acclamations, aux applaudissements de toute la foule. La figure de Musard était rayonnante; c'était le roi des ribauds.

» Pardon, si je vous écris si tard, je viens de me réveiller.

» Dix heures du soir.

Une autre personne nous écrit : « Vous avez bien fait de ne pas venir avec nous hier au bal Musard, à l'Opéra. C'é-

tait une cohue épouvantable; on ne comprend pas qu'on puisse s'amuser à de pareils plaisirs. Il y a eu bien des batailles où l'on courait moins de dangers. Un jeune homme est tombé au milieu du galop, tout le *galop* lui a passé sur le corps; on l'a relevé dans un état affreux; puis les danses les plus scandaleuses, un désordre épouvantable. J'ai eu, pour ma part, un pan de mon habit emporté. Je ne vous ai pas écrit plus tôt ces détails sur ce bal de fous, parce que je crois qu'il vaut mieux que vous n'en parliez pas. »

Voilà Paris, voilà le monde; lequel de ces deux juges faut-il croire?... Peut-être tous les deux.

LETTRE V

8 mars 1837.

Les nymphes affamées. — L'enfantillage des hommes chauves. L'alliance de M. de Lamennais et de George Sand.

Est-il bien vrai? l'on s'est aperçu de notre silence, et l'on a daigné s'en plaindre, et nous avons là, sous les yeux, des lettres bienveillantes, beaucoup de lettres, plus de trente, qui demandent compte au directeur de ce journal de notre paresse, et qui prétendent que lorsque l'espace vient à manquer dans ses graves colonnes, ce n'est pas nous qu'il faut sacrifier. Quoi de plus flatteur, et en même temps de plus décourageant? comment continuer un succès que l'on ne croit pas mériter et qu'on ne s'explique pas? Nous n'avions qu'une valeur, qu'une humble supériorité, celle de n'avoir point de prétention, et voilà que le succès nous gâte; voilà

que l'on fait de nous un auteur, et que nous allons tomber, malgré nous peut-être, dans toutes sortes de recherches, dans d'invincibles prétentions. Une vanité sourde nous envahit déjà, déjà nous avons perdu cette fleur d'insouciance qui faisait tout notre charme. C'est l'enfant qui s'aperçoit qu'on le regarde jouer, et qui exagère ses gentillesses; c'est la jeune fille qui sait qu'elle est belle, et qui se pose avec fierté; c'est bien plus encore, c'est la jeune fille qui sait qu'elle est innocente, et qui se préoccupe de ce qu'elle ignore. Adieu, *laisser-aller* gracieux; adieu, franches pensées jetées au hasard; adieu, nonchalance pleine de dignité; adieu, belle et noble indépendance : nous sommes vaincu par le succès, corrompu par le besoin de le maintenir. Nous ne parlerons plus pour dire, mais pour plaire. En écrivant, nous songerons au lecteur, auquel nous n'avions jamais songé, et, malgré nous, demain nous demanderons à nos amis : « Comment avez-vous trouvé *le Courrier de Paris?* » Quelques éloges auront su faire d'un bavard assez amusant un auteur prétentieux. Nous croyons sincèrement que les trop prompts succès ont détruit plus de talents que les plus injustes revers.

Le carême est fort brillant cette année, il lutte de plaisirs avec le carnaval; c'est affreux à dire, mais il faut bien l'avouer, puisque cela est. On danse, on danse avec ardeur, comme on devrait prier, et certes on ne jeûne pas. Si vous voyiez souper nos élégantes, si vous saviez comme toutes ces nymphes mangent, vous ne vous croiriez point aux jours des privations pieuses; vous ne comprendriez pas non plus pourquoi ces jeunes femmes sont si maigres. Vrai, quand on a assisté à l'un de nos grands soupers de bal, quand on a vu ces frêles beautés à l'ouvrage, quand on a mesuré de l'œil ce qu'elles ont englouti de jambons, de pâtés, de vo-

lailles, de sautés de perdreaux et de gâteaux de toute espèce, on a le droit d'exiger d'elles des bras plus ronds et des épaules mieux *réussies*. Pauvres sylphides! en retournant chez elles, leur âme retrouve donc bien des chagrins!... car il faut plus d'une peine pour neutraliser les bienfaits nutritifs de pareils repas! Un homme d'esprit a dit : « Les femmes ne savent pas le tort qu'elles se font en mangeant. » Et il a bien raison; rien de plus désenchantant que de voir une femme belle et parée manger sérieusement. L'appétit n'est permis aux femmes qu'en voyage. Dans un salon, il faut qu'elles soient petites-maîtresses avant tout; et une petite-maîtresse ne doit prendre au bal que des glaces, ne doit choisir que des fruits et des friandises. Cela nous rappelle ce mot d'un enfant qui entendait sa mère retenir à déjeuner son maître d'écriture, et qui voulait l'inviter aussi à sa manière. « Oh! restez, monsieur, disait-elle (c'était une petite fille), je vous en prie; je n'ai jamais vu manger un maître d'écriture! » Sans doute, elle se figurait qu'un maître d'écriture devait manger des choses extraordinaires, des pains à cacheter peut-être, ou tout autre chose de son art. Eh bien, nous, nous sommes un peu comme elle; il nous semble qu'une élégante ne doit se nourrir à l'*œil* que de parfums, de fruits et de fleurs.

Oh! vous auriez ri lundi dernier, si vous aviez vu la consternation des spectateurs de l'Opéra mis à la porte si impitoyablement; cette foule déconcertée descendant l'escalier, s'écoulant dans les corridors, s'agitant dans le vestibule avant, bien avant l'heure où elle comptait voir se terminer ses plaisirs; ces deux mille personnes disant toutes la même chose, ayant toutes la même idée; deux mille personnes mystifiées à la même heure et du même coup; et puis toute une soirée perdue, une parure inutile, un destin manqué :

« J'ai refusé un concert charmant, disait une femme. — Si j'avais su cela! disait une autre. — J'aurais bien mieux fait de rester chez moi, souffrante comme je suis, disait celle-ci. — Que va-t-*il* faire? *Je ne le verrai pas* ce soir, disait celle-là. » Et puis toutes répétaient en chœur : « Que c'est désagréable! j'ai renvoyé ma voiture! Que faire? » Les femmes qui étaient venues en fiacre, surtout, disaient cela très-haut.

L'événement affligeant de la semaine, ce n'est pas le rejet de la loi de disjonction, loi qu'il ne nous appartient pas de juger, et qui d'ailleurs était de nature à diviser également les plus loyales opinions et les consciences les plus pures : ce qu'il y a eu de triste, c'est la conduite de la Chambre en cette circonstance; c'est l'agitation sans dignité de ces représentants d'un pays; c'est l'aspect de ces magistrats sautant sur leur banc comme des révoltés de collége; de ces législateurs jetant leur chapeau en l'air comme les lazzaroni du troisième acte de *la Muette*, criant bravo comme des claqueurs, et s'embrassant entre eux avec folie comme des convives qui ont le *vin tendre*. C'est cet enfantillage des hommes chauves de la France qui nous fait frémir pour elle. Comment se fait-il que depuis vingt ans l'éducation parlementaire n'ait pas fait plus de progrès! Comment se fait-il que ces députés, qui sont fort *convenables* dans le monde, où ils ne représentent que leur famille, qui se *comportent* à merveille dans un salon où personne ne fait attention à eux, tout à coup deviennent turbulents, inconvenants, injurieux, perdent le sentiment de leur dignité, le souvenir de leur éducation, sitôt qu'ils font partie d'une assemblée régnante comme représentants du pays; sitôt qu'il leur faut comparaître devant la France qu'ils gouvernent, et devant l'Europe qui les

juge? Nous expliquera-t-on ce mystère? Et n'avons-nous pas le droit de gémir en voyant toujours nos destinées compromises par ceux-là mêmes qui devraient nous guider? n'avons-nous pas enfin le droit de dire à ceux qui nous représentent ainsi : « Messieurs, nous ne vous ressemblons pas. »

L'alliance de M. de Lamennais et de George Sand fait beaucoup parler; pour nous, à chaque amitié nouvelle de George Sand, nous nous réjouissons : chacun de ses amis est un sujet pour elle; chaque nouvelle relation est un nouveau roman. L'histoire de ses affections est tout entière dans le catalogue de ses œuvres. Jadis, elle rencontra un ieune homme distingué, élégant et froid, égoïste et gracieux, un ingrat de bonne compagnie, ce qu'on appelle un homme du monde, et *M. de Ramière* vit le jour, et notre littérature vit surgir un chef-d'œuvre, et le nom d'*Indiana* retentit dans toute la France, malgré le choléra, malgré les émeutes, qui, à cette époque, se disputaient nos loisirs. Plus tard, un jeune homme d'une condition moins brillante, mais d'une bonne famille et doué d'un admirable talent, est présenté à George Sand; ce jeune homme, pour lui plaire, fait résonner sa douce voix : à ses nobles accents, George Sand s'inspire, et bientôt ses lecteurs enchantés apprennent que *Valentine* a donné sa vie à *Bénédict*. A l'horizon apparaît un poëte, et soudain George Sand a révélé *Stenio*. Un avocat se fait entendre, et George Sand se montre au barreau, et *Simon* obtient la main de *Fiamma* pour prix de son éloquence. Enfin, George Sand rencontre sur sa route périlleuse un saint pasteur, et voilà que les idées pieuses refleurissent dans son âme, et voilà George Sand qui redevient morale, austère même, plus austère que la vertu; car la vertu consiste à refuser simplement

ce qui est mal. George Sand va plus loin, elle pousse le scrupule jusqu'à refuser ce qui est bien, et l'on voit sa dernière héroïne, en compensation de toutes les autres, refuser obstinément un bon et honnête mariage, qui ferait son bonheur, celui de toute sa famille, mais que George Sand trouve plus généreux de lui faire dédaigner. On voit qu'il y a encore un peu de confusion dans cette renaissance des idées pures; l'auteur dépasse le but, parce qu'il l'avait perdu de vue un moment; mais il y veut revenir, et c'est déjà beaucoup. L'exagération même du principe prouve la bonne foi du retour; ce n'est pas précisément ferveur de novice, c'est plutôt ardeur de pénitent, et cela vaut mieux, c'est plus durable. Cette sainte métamorphose étant due aux *Paroles d'un Croyant*, déjà le héros du nouveau roman de George Sand est un vénérable curé, comme autrefois celui de *Valentine* fut un chanteur, celui de *Fiamma* un avocat, celui de *Lélia* un poëte. Vous le voyez, chacun de ses livres admirables porte l'empreinte de l'affection qui l'inspira; et la pensée de George Sand, qui se montre tour à tour froide et désenchantée avec les héros des salons, gracieuse, fraîche, riante avec le chanteur des ruisseaux et des bruyères, poétique avec le poëte, républicaine avec l'avocat, apparaît aujourd'hui morale et religieuse avec le prêtre politique. Ce qui faisait dire l'autre jour à un mauvais plaisant : « C'est surtout à propos des ouvrages des femmes que l'on peut s'écrier avec M. de Buffon : « Le style est l'homme. »

Mais, pour ne point finir par cette folle plaisanterie, nous citerons la fin de la troisième lettre à *Marcie*, jeune fille un peu saint-simonienne, que George Sand cherche à détourner de ses ambitions masculines :

« Adieu! attendez la manifestation de la volonté divine.

Il est une puissance invisible qui veille sur nous tous, et, quand même nous serions oubliés, il y a un état de délaissement préférable aux rigueurs de la destinée. Il y a une abnégation meilleure que l'agitation vaine et les passions aveugles. Vous êtes au sein des mers orageuses comme une barque engravée. Les vents soufflent, l'onde écume, les oiseaux des tempêtes rasent d'un vol inquiet votre voile immobile : tout éprouve la souffrance, le péril, la fatigue; mais tout ce qui souffre participe à la vie, et ce banc de sable qui vous retient, c'est le calme plat, c'est l'inaction, image du néant. Mieux vaudrait, dites-vous, s'élancer dans l'orage, fût-ce pour y périr en peu d'instants, que de rester spectateur inerte et désolé de cette lutte où le reste de la création s'intéresse. Je comprends bien et j'excuse ces moments d'angoisses où vous appelez de vos vœux l'heure de la destruction, qui seule consommera votre délivrance. Cependant, si les flots pouvaient parler et vous dire sur quels graviers impurs, sur quels immondes gcëmons ils sont condamnés à se rouler sans cesse; si les oiseaux des tempêtes savaient vous décrire sur quels récifs effrayants ils sont forcés de déposer leurs nids, et quelles guerres des reptiles impitoyables livrent à leurs tremblantes amours; si, dans les voix mugissantes de la rafale, vous pouviez saisir le sens de ces cris inconnus, de ces plaintes lamentables, que les esprits de l'air exhalent dans des luttes terribles, mystérieuses, vous ne voudriez être ni la vague sans rivage, ni l'oiseau sans asile, ni le vent sans repos. Vous aimeriez mieux attendre l'éternelle sérénité de l'autre vie sur un écueil stérile; là, du moins, vous avez le loisir de prier, et la résignation de la plus humble espérance vaut mieux que le combat du plus orgueilleux désespoir! »

Cette image est belle, cette pensée est noble, et ce langage est si harmonieux, que nous nous sommes surpris lisant tout haut ce passage comme nous aurions lu des vers. Pour avoir le droit de parler ainsi de George Sand, il faut bien prouver qu'on sait l'admirer.

LETTRE VI

15 mars 1837.

Le monde parisien qui s'ennuie toujours, le monde parisien qui s'amuse toujours. — Chasse à Chantilly. — Modes.

Il y a à Paris deux mondes bien distincts, deux sociétés aussi différentes que deux sectes, aussi séparées que deux troupes d'ennemis : elles ne se tiennent que par un seul et même sentiment, le dédain ; oh ! mais un mépris mutuel plein de sympathie, une pitié réciproque et d'une égalité visible, et vraiment nouvelle à observer, en ce qu'elle part des deux côtés d'un point opposé, pour arriver au même centre, et que, pour exprimer les idées les plus contraires, elle se sert des mêmes mots. Le premier de ces mondes est le monde grave, aristocratique pur, le monde dépositaire des anciennes vertus, des anciennes croyances ; le monde chez qui la dignité est plus qu'une nature, est devenue un système, qui cherche par devoir ce qu'on devrait choisir par conviction ; mais enfin qui le cherche, qui veut le bien, qui le fait, qui respecte tous les mots sacrés, toutes les choses saintes, qui révère l'Église, la famille, la royauté ; qui croit et qui veut croire, ce qui est déjà beau-

coup. Ce monde est composé d'âmes sincères et d'hypocrites, comme tous les mondes connus; mais toutefois la majorité est noble, généreuse, et si ces cœurs privilégiés, que de rares combats viennent éprouver, pouvaient se défendre de leur juste orgueil et de leur involontaire dédain pour ce qui ne leur ressemble pas, il faudrait les donner pour modèles, il faudrait les admirer.

Le second de ces deux mondes est un chaos d'idées les plus étranges, une macédoine de toutes choses, qui ne ressemble à rien; un mélange d'incrédulité et de préjugés, de petites indépendances et de grandes préventions, de vieilles manies et de besoins nouveaux, de fantaisies et de routines... impossible à comprendre. Là, rien de fixe, point de lois, des principes pour rien; tout y est vague, les usages, les vertus, les devoirs, les ridicules même. Ce qui choque les uns peut plaire aux autres; mais certainement nul n'aura le suffrage universel. Vous arrivez avec assurance, vous pensez devoir être à l'aise avec des gens qui s'y sont mis; point du tout, il y a dans cet océan d'idées jeunes et vieilles, bonnes et fausses, il y a tout à coup des écueils de préjugés invisibles et inattendus, contre lesquels vous venez vous briser; et cela sans défiance, parce qu'il est de certaines indignations que l'on ne saurait prévoir. Là, par exemple, un homme qui a donné sa foi à tous les gouvernements, depuis vingt années, se formalisera si vous soutenez que le serment politique est chose folle et inutile; une femme, qui se compromet pour toutes les religions, qui admet tous les cultes à l'honneur de lui rendre hommage, se révoltera tout à coup contre un jeune étourdi qui avouera franchement que pendant le carême il fuit les repas de famille, parce qu'un dîner maigre l'attriste; une coquette se scandalisera aujourd'hui d'un mot léger qu'hier

elle aura dit; c'est un abandon inégal, une pruderie capricieuse, sur lesquels on ne peut compter : quels que soient les discours que vous teniez, il y aura toujours là quelqu'un que vos paroles révolteront. Les uns vous nommeront *cafard* ou *jeune homme très-chrétien*, si vous parlez avec respect d'une chose respectable: les autres vous traiteront de *furieux*, d'homme de *mauvaise société*, si vous faites une mauvaise plaisanterie sur une aventure de danseuse ou sur le bal de Musard. Après tout, ce monde n'est ni plus méchant ni meilleur que le premier; et nous dirons de lui ce que nous disons de l'autre : il est composé d'âmes sincères et d'hypocrites comme tous les mondes connus; car il est de faux mauvais sujets, comme il est de faux dévots, et l'on ne saurait dire vraiment laquelle de ces deux hypocrisies est la plus pénible et la plus coupable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier de ces mondes que nous avons si longuement dépeints vit de considération, de respect — et s'ennuie, tandis que le second ne vit que de plaisir — et s'amuse; que le second méprise sincèrement le premier de s'ennuyer ainsi; pendant que le premier méprise le second de s'amuser toujours. Les uns disent: Ils ne sortent jamais, ils ont de vieux chevaux qui tirent péniblement de vieilles calèches fermées; les femmes portent de petites douillettes *marrons*, pauvres, étroites, et ils ont deux cent mille livres de rente! cela fait pitié! Les autres disent: Ils sont toujours en fête, ce sont des bals, des spectacles, des soupers qui n'en finissent pas; ils rentrent au jour, leurs femmes dépensent des sommes folles pour leur toilette, et ils n'ont jamais le sou! cela fait pitié!

Or, depuis le mercredi des Cendres, le premier monde vit en retraite, il n'a pas pris part aux fêtes que nous avons racontées. Le second monde se calme un peu depuis huit

jours. C'est le contraire de la fable de la Cigale et la Fourmi :

« Que faisiez-vous au temps de jeûne? — Je dansais, ne vous déplaise. — Eh bien chantez, maintenant. »

Et maintenant il chante. Le monde joyeux va aux concerts parce qu'il n'y a plus de bals. Sans doute ces deux camps ennemis se partagent la capitale bien également, car les églises sont aussi pleines que les salles de spectacle. La foule encombre Notre-Dame autant que l'Opéra, et c'est plaisir de voir cette jeunesse française venir d'elle-même, indépendante et généreuse, chercher des enseignements, apporter des croyances aux pieds de ces mêmes autels où jadis on ne voyait que des fonctionnaires publics en extase, tremblant devant une inquisition invisible; que des pénitents de cour, des pharisiens de ministères; humbles ambitieux, dont la piété flatteuse ne s'adressait pas au ciel, et qui ne demandaient, dans leur ferveur intéressée, qu'une préfecture ou une ambassade. Oh! c'est maintenant que nous avons la véritable liberté des cultes; la religion est affranchie, la foi est pure, et le temple est rendu à Dieu. Dites, n'aimez-vous pas mieux cette jeune France instruite et religieuse, que cette jeunesse *Touquet* que nous avions autrefois et qui a fourni tous nos grands hommes d'aujourd'hui? Et ne faut-il pas être bien maladroit pour gouverner si misérablement un pays où la jeunesse, qui est la force de la nation, prie et espère ?

Nous disions tout à l'heure qu'il y avait autant de monde à Notre-Dame qu'à l'Opéra; maintenant disons que dimanche, à l'Opéra, il y avait autant de monde le soir qu'il y en avait le matin à Notre-Dame. *Esméralda,* dont on a joué un acte, a été très-applaudie. L'air de *Quasimodo* a obtenu un succès non contesté; ce qui nous confirme dans

notre opinion qu'un opéra, quelle que soit la beauté de la musique, ne peut se soutenir pendant quatre actes sans ballets et sans décorations. On ne peut vivre toute une soirée pour ses oreilles, surtout à l'Opéra, où l'on vient surtout regarder, admirer; le public de l'Opéra *demande* à être ébloui, et les plus beaux chants du monde ne pourraient jamais lui suffire. C'est déjà bien assez pour lui d'avoir le spectacle de la salle qui le rendait si heureux : il est passé, le temps où les femmes arrivaient richement parées, où les diamants servaient d'auxiliaires aux lustres, où les entr'actes étaient ce qu'il y avait de plus intéressant dans toute la pièce. Aujourd'hui les femmes se cachent sous leurs manteaux; elles ont froid, elles sont pâles et tristes; et puis des chapeaux fanés pendent sur les balcons, et l'on voit des bonnets *ronds* aux *premières loges*. O décadence!...

Une assez jolie femme disait l'autre soir qu'elle allait ouvrir sa maison, mais qu'elle n'admettrait chez elle aucune femme qui aurait passé trente ans. « Ce sera charmant lui dit sa cousine, mais dépêche-toi, car dans un an tu ne pourras plus t'inviter. » Une cousine est une ennemie donnée par la nature.

De mémoire de chasseurs (depuis 1830) on n'a rien vu de plus beau que la chasse qui a eu lieu vendredi à Chantilly. Vous savez le temps qu'il faisait; combinaison admirable pour une chasse, terre d'hiver, ciel de printemps; le rendez-vous était à Chantilly, à la table de marbre. A dix heures et demie on s'est mis en campagne : le cerf s'est conduit noblement; en véritable connaisseur, en *cicerone* de bon goût, il a parcouru les vallons les plus pittoresques, les pays les plus célèbres; il a traversé tout le parc d'Ermenonville; il a salué en passant, rapidement il est vrai, la tombe de Jean-Jacques, ce mortel qui, comme lui, se

croyait toujours poursuivi; il a traversé le désert, le classique désert d'Ermenonville; et là c'était un merveilleux spectacle que toute cette chasse perdue dans cette vaste pleine de sable, et le cerf courant, fuyant, toujours fuyant vers l'horizon, toujours visible et cependant si loin de vous. Après six heures de course, la victime ingénieuse est allée tomber dans le bel étang de Morfontaine; elle a choisi le site le plus poétique pour y mourir! Si nous croyions à la métempsycose, nous dirions que l'âme de quelque peintre de paysage, malheureux en amour, avait passé dans le corps de ce noble cerf, tant il s'est montré artiste dans toutes ses promenades et jusque dans sa chute. Le tableau qu'il a composé, et dont il était le héros, est digne des plus grands maîtres; au milieu de l'étang dont tous les chasseurs garnissaient les bords, le pauvre animal se défendait avec furie; déjà deux ou trois chiens venaient d'être éventrés par lui, lorsque M. le duc d'Orléans, pour sauver les vainqueurs, demanda une carabine, et le cerf fut bientôt mis hors de combat. Cette justesse de coup d'œil prouve que M. le duc d'Orléans n'a la vue basse que dans un salon; cette chasse fort belle, mais si longue et si pénible, prouve aussi que le jeune prince s'ennuie de son repos, et qu'il cherche à se consoler des lenteurs de l'expédition de Constantine, que nous lui reprochons de trop désirer, par les exercices les plus fatigants. Plusieurs chasseurs se sont égarés exprès, ne pouvant le suivre. La curée n'a pu avoir lieu que le soir aux flambeaux. Cette chasse est la dernière de l'année. Probablement le cerf savait cela, c'est pourquoi il s'est si bien conduit.

Le soleil a déjà fait sortir de fraîches étoffes d'été. Nous sommes allé regarder *aux Chinois*, sur le boulevard des Italiens, ces mousselines roses et lilas, qui sentent le prin-

temps, comme on va respirer le doux parfum des violettes dans les bois. Salut, mousselines légères, fleurs des magasins, aimables prémices de la belle saison, vous nous avez rendu l'espérance, nous croyions les beaux jours perdus. Vivent les parures de printemps! Mais nous n'y sommes pas encore. Toujours le satin, le velours, et les mantelets doublés d'hermine, et les manchons d'hermine, et puis aussi toutes sortes de fourrures inconnues : entre autres une hermine domestique dont il faut se défier. Cette année, on a inventé beaucoup d'animaux sauvages, dont les naturalistes n'ont aucune idée, des animaux de fantaisie, qui n'ont connu la vie que sous la forme d'un manchon.

Rien de nouveau dans les modes; elles se forgent, elles se trament dans le silence. Aujourd'hui on porte franchement ce que l'on a, on use tout ce qui reste. C'est la saison où les chapeaux à plumes voient le grand jour et la poussière des boulevards : tel chapeau de velours épinglé blanc languit enfermé depuis trois mois dans un carton, et n'est sorti qu'en voiture dans les grandes occasions aux heures importantes de l'hiver, pour des visites officielles, pour des concerts du matin; aujourd'hui rendu à la liberté par son inutilité prochaine, délivré par le printemps qui va le remplacer, il se livre sans réserve à un exercice inaccoutumé : il va, il vient, il est quitté, remis, le matin, le soir; on le porte à l'église, où il remplace la capote ouatée qui n'est déjà plus; il sort à pied et sans façon, sans embarras, car il n'est plus seul; il rencontre, sur les boulevards et dans les rues, mille chapeaux à plumes de sa connaissance; il n'est plus honteux de son luxe, son panache est admis et n'attire pas les yeux; on le fatigue plus en dix jours qu'on ne l'a fait pendant tout l'hiver; enfin on le traite sans ménagement, comme un ami dont on n'a plus besoin.

LETTRE VII

22 mars 1837.

Carême. — Une foule privilégiée. — Salon de 1837 — Portraits bourgeois. Droits des femmes.

Le printemps a commencé par un jour d'hiver ; la neige, la vieille et véritable neige, vient retarder la belle et fausse neige des amandiers en fleurs; les hirondelles se consultent, et leur retour est retardé; Longchamp est morfondu, et si l'on n'y est pas allé en traîneaux, c'est par respect pour les usages. Les robes nouvelles étaient peut-être charmantes sous les manteaux; les femmes étaient peut-être roses et fraîches sous leurs voiles; les chevaux étaient peut-être superbes, mais ils allaient au pas, et nous allions si vite pour nous réchauffer, que nous n'avons rien vu. Malheur à qui aurait paru ce matin aux Champs-Élysées en habits de printemps; ce n'est pas à Longchamp qu'on l'aurait conduit, mais à Charenton.

Cette semaine on jeûne, on prie: les saintes cérémonies de ces derniers jours de carême sont si belles; ces abstinences, ce deuil austère, ont tant de pouvoir sur l'imagination, qu'ils raniment la ferveur des âmes les plus faibles, qu'ils réveillent le courage des indifférents; car aujourd'hui ce ne sont plus les philosophes qui sont athées, ce sont les cœurs désenchantés; et ceux-là, avec de la poésie on les ramène. Et quoi de plus consolant, de plus sublime que cette pensée, que chaque privation nous est comptée et nous rachète une faute? Oh! qu'elle est généreuse, cette religion, qui d'un sacrifice nous fait une espérance; qui

ous montre toujours après la nuit, et même à cause de la nuit, un beau jour; qui nous promet le bonheur comme une conséquence des larmes; qui nous fait d'un revers un gage de triomphe, et nous dit : Souffrir, c'est mériter! Il nous arrive parfois, quand nous sommes dans une église, de chercher à pénétrer dans toutes ces pensées qui viennent s'élever jusqu'au ciel, à surprendre sur ces lèvres doucement agitées le secret de chaque prière... et tout à coup un désir de roi, ou plutôt de Dieu, nous saisit... et nous payerions de nos jours, de tout l'avenir de notre vie, le pouvoir d'exaucer tous ces vœux ensemble, par miracle et subitement. Vous figurez-vous alors le transport de toute cette foule, ces milliers de cœurs enivrés, ces hymnes de reconnaissance, ce *Te Deum* spontané sortant de toutes les bouches, ces flammes de joie jaillissant de tous les yeux? Oh! la belle émotion! Heureux ceux qui ont la puissance : c'est ainsi qu'il en faudrait abuser!

Nous n'imiterons pas plusieurs journaux qui vantent les prédications de la chaire, comme on vante les discours de la tribune; nous ne croyons pas ces appréciations littéraires convenables lorsqu'il s'agit de l'éloquence religieuse; nous ne nous reconnaissons pas le droit de juger un prêtre qui parle au nom de Dieu, comme nous jugeons un député qui parle au nom de ses commettants. Si la représentation nationale est respectable, la représentation divine est sacrée; il nous semble même que c'est faire injure à ces austères inspirés que de les louer comme des hommes de talent, que de jeter au milieu de leurs saintes pensées des préoccupations de rhétorique et de grammaire. Nous ne croyons pas, par exemple, que M. de Brézé soit très-flatté qu'on loue *la grâce de sa diction, sa parole pleine de suavité et d'élégance;* nous ne croyons pas non plus que M. l'abbé Dupan-

loup puisse trouver convenable que l'on vante son langage fleuri. Quant à M. l'abbé Combalot, nous savons déjà ce qu'il pense de la publicité donnée dans les journaux aux sermons de l'Église, et nous citerons à l'appui de notre opinion le passage d'une lettre qu'il écrivait à monseigneur l'évêque d'Agen, au sujet des sténographes qui faisaient imprimer les conférences : « Que deviendrait la prédication catholique en France, si on sténographiait tous les discours des orateurs chrétiens? Travestir un prédicateur, ce n'est pas rendre service à l'Église; reproduire ses inspirations par la presse, c'est tuer sa parole : car, si le prédicateur évangélique fait imprimer ses discours (et lui seul a ce droit), il faut qu'il renonce à la chaire. »

Nous dirons donc ce qui est vrai, c'est que la foule se porte à Notre-Dame pour écouter M. l'abbé de Ravignan; qu'elle envahit Saint-Roch, où prêche M. l'abbé Dupanloup; Saint-Thomas d'Aquin, où prêche M. Deguerry; Saint-Sulpice, où l'on entend M. Grivel, et Saint-Eustache, où l'on entend M. l'abbé Combalot. Mais nous dirons cela comme un fait, pour constater un retour à la religion, dont nous sommes heureux, et non pour faire valoir l'éloquence de ces orateurs suprêmes, qui parlent pour notre salut et non pas pour leur gloire, et que nous croyons au-dessus des succès.

Nous sommes allé au Salon; nous y allions en bourgeois pour y chercher des impressions de peinture, mais bientôt nous nous y sommes vu malgré nous changé en philosophe, entraîné que nous étions par mille observations de mœurs. O Français! ô Parisien! que tu nous es là franchement apparu dans toute la candeur de ta vanité! Le privilége est pour toi chose si séduisante que, pourvu qu'on te l'accorde, tu en jouis avec orgueil, sans t'apercevoir qu'il n'existe plus; ainsi, il y a plus de monde au Salon le samedi,

jour réservé, que le vendredi, par exemple, où l'on y peut marcher à l'aise. C'est que dans ce pays où chacun tient tant à ses droits, ce qu'on aime surtout, ce sont les faveurs auxquelles on n'a pas de droits; c'est que là où la vanité est reine, l'exception déborde la règle; en un mot, c'est que voilà l'égalité telle qu'on la rêve en France : le privilége pour tous!

Un autre phénomène nous a frappé. Pour arriver au Louvre, une longue file de voitures; dans la cour, trois, quatre rangées de voitures. Oh! l'assemblée est brillante, dites-vous; les femmes les plus séduisantes, les plus parées, vont réjouir nos regards, et déjà vous vous repentez de n'avoir pas soigné davantage votre élégance : vos cheveux sont défrisés, vous montez le grand escalier avec moins d'assurance; vous vous préoccupez de vous-même; vous qui veniez pour voir, vous vous inquiétez d'être vu. — Vous entrez; le public le plus vulgaire, les femmes les plus communes, les tournures les plus grotesques, viennent aussitôt vous rassurer. Et puis quelle foule! Comme on se pousse! A chaque porte quelle cohue! Où se réfugier?

Sérieusement, une femme qui n'est pas assez liée avec l'homme qui lui donne le bras pour se cramponner à lui comme une mère s'attache à son fils, une sœur à son frère, une femme à son mari, au milieu d'une émeute, risque de changer deux ou trois fois de compagnon pendant la traversée d'un salon à l'autre. Nous avons vu une jeune fille timide, protégée d'abord par un petit monsieur roux, se trouver tout à coup la compagne involontaire d'un grand jeune homme brun, sans pouvoir comprendre de quelle manière cette métamorphose s'était opérée. On n'est pas en sûreté le samedi au Salon, les jours de faveur il y a trop de monde, et quand on voit ce monde, on s'explique mal

cette faveur. Dans toute cette population de favorisés, certes l'autre jour il n'y avait pas quatre jolies femmes. Aussi quelqu'un, qui voulait trouver une raison à l'admission exceptionnelle de toutes ces vilaines figures, prétendait que le samedi était le jour réservé à tous ceux qui avaient leur portrait au Salon. L'épigramme était sanglante (vieux style), mais elle était méritée de part et d'autre.

Toutefois, nous ne sommes pas de ceux qui blâment la manie des tableaux de famille; nous comprenons fort bien qu'on se plaise à garder un souvenir de ceux qu'on aime, et qu'une image puisse être précieuse, lors même qu'elle n'est pas jolie; nous avons tous des parents fort laids que nous chérissons, et le portrait d'un bienfaiteur bossu, qui nous aurait aimé, nous ferait plus de plaisir à contempler que celui d'un très-bel oncle égoïste qui nous aurait déshérité. Le tableau de famille est dans la nature, peut-être n'est-il pas dans la peinture; n'importe, ce n'est qu'une difficulté que le talent peut vaincre; et tant de chefs-d'œuvre nous donnent raison! Ce qu'il faut attaquer, ce n'est pas la fureur des portraits, qui donne du travail à tant d'artistes, c'est la prétention des gens qui posent; c'est la fatuité de leurs attitudes, *l'impoésie* de leurs costumes; c'est le ridicule et la niaiserie des accessoires dont il leur plaît de s'entourer. Ce n'est pas le mauvais goût du peintre qu'il faut critiquer; que de fois il a dû souffrir, le pauvre homme! c'est l'éducation du modèle qu'il faut entreprendre, lui seul fait le comique du tableau. Qu'il se contente de prêter son image, c'est déjà bien assez quelquefois, mais qu'il laisse à l'artiste le soin de l'*assaisonner*, ou bien nous serons forcé de lui dire :

Il n'est point de *bourgeois*, d'*épicier* odieux,
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.

Ainsi nous trouvons tout simple que, lorsqu'on a une jolie figure comme ce jeune homme qui s'appuie sur un tombeau, on se fasse peindre, et qu'on veuille offrir son portrait à une mère ou une amie; mais alors, pourquoi mettre si soigneusement sur cette tombe son chapeau et ses gants jaunes? Pourquoi des gants jaunes sur un tombeau? Nous aurions préféré des gants noirs : c'était plus convenable. Nous voudrions aussi un crêpe noir au chapeau, sinon le tombeau risque fort d'être pris pour un poêle; mais alors que fait un poêle dans un jardin?

Nous préférons cet autre jeune homme, mieux inspiré, qui pose son chapeau et ses gants jaunes sur une chaise de velours d'Utrecht vert. Il a peut-être l'air un peu trop fier de cette idée; elle est sage, sans doute, mais l'orgueil qu'elle lui donne nous semble exagéré.

On voit que les gants jouent un rôle important au Salon; Privat et Boivin ont inspiré plus d'un grand maître. Les melons sont aussi fort communs. Dans le second salon, nous avons remarqué le portrait d'un melon singulièrement placé, entre un homme triste qui semble dire : Vous savez bien que je n'en mange pas, et un moine indigné qui semble fuir avec horreur cette tentation succulente. Cet effet de melon, dû au hasard, nous a paru digne d'observation. Plus loin, nous avons contemplé un monsieur respectable avec ses deux enfants : son fils aîné est tout le portrait de son portrait; mais nous lui dirons avec peine que son second fils ne lui ressemble pas. — Une grosse femme s'est fait peindre dans un tout petit cadre, qu'elle remplit jusqu'au bord, et pourtant elle s'y est placée de profil, et toute son attitude semble dire : Je suis bien comme cela; je me connais, de face je n'y entrerais pas. — On voit aussi une jeune fille effeuillant une marguerite. Ce sujet nous a paru

bien hardi; car, pour nous, qui recherchons les idées neuves, nous trouvons qu'il y a plus de courage à faire ce que tout le monde a déjà fait qu'à inventer les choses les plus risquées. L'originalité est devenue la prétention universelle. Qui est-ce qui oserait être simple aujourd'hui?

Après avoir étudié le Salon, nous avons étudié le livret; comme style, nous l'avons trouvé moins ridicule cette année que toutes les autres années : point de pathos, point de grandes phrases, quelquefois même il pousse la niaiserie jusqu'à l'innocence, comme par exemple dans cette explication d'un tableau représentant la mort de Frédégonde : « Frédégonde, en proie à une maladie cruelle, déchirée par les remords de ses crimes, et tourmentée de la crainte de la mort, a mandé Grégoire de Tours, persuadée que ce ministre des autels pouvait lui rendre la santé, *la vie même*, etc., etc. » *La vie même* est plein de grâce, car, sans la vie, qu'est-ce que la santé? Que vous soyez gros et gras, qu'importe si vous êtes mort : on ne vous en saura aucun gré. Un auteur vulgaire aurait mis « la vie, et même la santé. » C'était une faute, car il faut toujours renchérir sur l'idée, il faut que le plus suive le moins, et la vie est plus que la santé. Il ne faut pas imiter cet orateur qui disait : « Cela est indispensable, et même nécessaire. » Vous voyez donc bien que, selon les lois du langage, le livret a raison de dire : la santé et même la vie.

Plusieurs autres explications de tableaux nous ont aussi frappé. Mademoiselle*** : *Un Jeune homme, étude.* — Madame Lagache Cow : *les Mauvaises Pensées.* — *Une famille occupée à la pêche. La domestique s'est laissée surprendre par la marée* (c'est la cuisinière sans doute). Plus loin : *Une Famille de lions.* Touchante union ! Qui ne voudrait pas être introduit dans cette aimable famille?

Enfin : *Jeune femme et son enfant effrayée par la rencontre d'un ours.* Ainsi, on le voit, ce style est simple et naïf; tout y est patriarcal, jusqu'aux animaux féroces, jusqu'aux lions, jusqu'aux ours. En parcourant ce livret, nous avons été étonné de la quantité de noms de femmes que nous y avons trouvés. Il y en a une ou deux presque à chaque page; il y a même une page qui en contient quatre : mademoiselle Herminie Descemet, mademoiselle Demarcy, mademoiselle Lucie Denois et mademoiselle Fanny Demadières.

Les femmes envahissent le Salon, en attendant qu'elles envahissent les tribunaux et les préfectures, où tendent maintenant toutes leurs prétentions. Lisez plutôt le *Journal des femmes*. C'est là que l'on puise de sages enseignements; c'est là que les femmes apprendront le secret infaillible de retrouver la dignité et de reconquérir le rang que la tyrannie de l'homme leur ravit depuis tant de siècles. En effet, si les femmes, au lieu de souffrir en silence, se décidaient à suivre les conseils de madame Poutret de Mauchamp; si, au lieu de pleurer quand leurs maris les grondent, *elles cassaient une glace ou une pendule dans la maison;* si, au lieu d'épier avec inquiétude à leur fenêtre le retour du perfide qui les abandonne, elles *s'occupaient à couper, à détruire tout le linge de table, par vengeance, les hommes y regarderaient à deux fois : ils seraient moins brutaux et moins infidèles. Moins infidèles* est ravissant; comme s'il y avait des degrés dans l'infidélité! L'infidélité est comme la mort, elle n'admet pas de nuances. Excepté cela, tout est parfait dans la morale de madame Poutret de Mauchamp.

LETTRE VIII

29 mars 1837.

Crise ministérielle. — La grippe. — Promenade de M. le duc de Bordeaux. — Modes. — Les visites du matin.

La politique de cette semaine nous appartient; c'est une série de commérages dont les graves colonnes d'un journal n'auraient pas le droit de s'occuper. Ce sont des tracasseries, des taquineries, des misères à faire pitié. Oh! l'intérêt commun n'est jamais pour rien dans ces enfantements ministériels; au fond de toute chose vous trouvez toujours une rivalité, une petite rivalité toute-puissante, dont des femmes mêmes n'oseraient convenir; un ministère composé de sept vieilles coquettes (les vieilles coquettes sont encore plus intraitables que les jeunes), un ministère semblable serait moins difficile à harmoniser que les nôtres. M. un tel ne veut pas rester à cause de M. un tel; celui-ci ne veut pas entrer à cause de celui-là; tel autre ne peut accepter que si un tel autre accepte: c'est un *casse-tête chinois* dont les pièces sont dépareillées. Il y en a même deux ou trois qui appartiennent à un autre jeu; et, quoi qu'on essaye, quoi qu'on rêve, le tableau ne pourra jamais être refait. Tout cela est triste; ce sont des puérilités, sans doute, mais des puérilités fatales; ce sont des niaiseries, sans doute, mais ces niaiseries sont mortelles, car chaque secousse détruit nos forces, chaque tremblement de ministère ébranle tout le pays. Et puis l'incertitude, c'est la mort, c'est l'oisiveté, c'est le découragement, c'est la stérilité. Quel projet former lorsqu'on attend toujours? que peut-on entreprendre

lorsqu'on a tout à craindre? comment marcher, quand la route n'est pas tracée? comment semer sur un terrain mouvant? Que penserait-on d'un laboureur qui passerait toute la saison des travaux à choisir lequel de ses chevaux il doit mettre à la charrue, et qui, lorsque la moisson viendrait, ne se serait pas encore décidé? Voilà pourtant où nous en sommes; rien ne se fait, parce que nous passons nos jours à choisir ceux qui doivent faire; toute la caravane s'arrête pour regarder se battre ceux qui doivent la conduire; rien ne s'accomplit, rien ne marche que le temps, le temps implacable, le temps précieux que nous perdons sans retour.

La grippe, la grippe, la grippe, voilà ce dont on parle, ce dont on rit, ce dont on meurt. Sur quatorze personnes qui habitent une maison, quatorze personnes sont atteintes; tous sur tous, voilà la proportion. On raconte que la semaine dernière le duc de M..., ayant tous ses gens malades, hommes, femmes, portiers, portières, a été forcé pendant deux heures d'aller lui-même *tirer le cordon* de la porte de son propre hôtel. — M. le duc de M... est-il chez lui? — Il n'y avait pas moyen de dire : Non. — Enfin quelqu'un est venu relever M. le duc de M... de sa faction et il est rentré dans le salon pour donner une tasse de tisane à madame la duchesse de M..., qui avait la grippe, et dont les femmes de chambre étaient au lit avec la grippe. Et pourtant les bals vont encore; on danse, on essaye des robes, on se couronne de fleurs entre deux quintes. Les femmes, le matin, sont frileuses, dolentes, tout empaquetées de bonnets, de voiles, de fichus; on les plaint, on gémit avec elles, et leur tête se penche, leur corps délicat se courbe; leur petit pied, grossi par la fourrure, s'entoure encore d'un châle ou se grille devant le feu; on leur conseille de se

soigner, on les quitte inquiet... et puis le soir on les retrouve au bal, étincelantes, la tête haute, *empanachée, endiamantée*, les épaules nues, les bras nus, les pieds nus, car un bas de toile d'araignée n'est pas une chaussure; et puis les voilà qui tournent, qui sautent, qui volent, et qui vous méprisent, vous, leur ami, dont le regard étonné semble dire : Imprudente! est-ce bien vous? — Qu'est-ce que cela prouve? — Que les femmes aiment mieux mourir que de se refuser un plaisir; qu'elles vivent pour le monde, les bals, les concerts; que leur santé est sacrifiée à de futiles amusements; que... — Non, cela veut dire que l'intérieur des ménages est si parfaitement ennuyeux, qu'on préfère risquer de gagner une seconde fois la grippe à l'ennui de rester au coin du feu avec des gens qu'on a pris en grippe : la preuve, c'est que les personnes qui se sont fait une vie intérieure agréable ne sortent point de chez elles. On a dit : « Le monde est fait pour les heureux, pour les riches. » Il fallait dire : « Les heureux n'ont pas besoin de lui. » Mais ceci demande de longs développements; nous y reviendrons un autre jour.

Les deux bals de la semaine dernière étaient charmants; toutes les femmes étaient jolies. Les robes étaient d'une fraîcheur, d'une élégance incomparables. Il n'y avait peut-être pas assez de jeunes hommes, les danseurs étaient rares; cela rentre encore dans notre idée : les hommes, pouvant se réunir sans façon dans les cercles, dans des clubs, n'ont pas besoin, pour se distraire de la grippe, de se parer et d'aller au bal, extrémité à laquelle les pauvres femmes sont réduites.

Les moralistes commencent à crier au scandale en parlant des bals Musard et Jullien; quel crime y a-t-il donc à s'amuser en faisant grand bruit et d'une façon assez vul-

gaire? Si ce plaisir remplaçait les bonnes œuvres et les saintes lectures, nous dirions comme vous : A bas les plaisirs! mais, quand on songe que toute cette activité que le peuple emploie à danser, valser, galoper, il pourrait l'employer d'une manière plus fatale, on devient très-indulgent pour les fêtes qui ne peuvent nuire qu'à ceux qui en jouissent. Quand on a vu la démence hostile et cruelle, on pardonne à la folie inoffensive; quand on a vu le carnaval à l'archevêché, on s'arrange assez bien de le voir à l'Opéra. Eh! dites-nous, messieurs les politiques à petite morale et à fausse vertu, le galop de Musard ne vaut-il pas mieux que l'émeute? N'oubliez donc pas qu'il la remplace, et fermez les yeux. On gouvernait le peuple de Rome avec les fêtes que l'on donnait pour lui; le peuple français gagne lui-même l'argent de ses plaisirs; c'est lui-même qui en fait les frais, et nos petits Nérons n'ont pas droit de se plaindre, ni de lui ravir une joie qui ne leur coûte rien. Pauvre peuple! sans tes amis, il y a longtemps que tu serais heureux.

Les pauvres peuples nous font penser aux pauvres rois.

Un voyageur, revenant de Goritz, raconte un trait de M. le duc de Bordeaux, qui n'est pas sans intérêt. Le prince avait engagé plusieurs jeunes gens à faire avec lui une grande promenade à cheval, et chacun admirait son audace, son agilité; les haies, les fossés, rien ne l'arrêtait; enfin, il rencontre un ravin, une sorte de torrent, de rivière assez large pour lui faire faire des réflexions; il hésite un moment; puis, se tournant vers ses compagnons, il leur crie en riant : « Allons, messieurs, ceci est le Rhin, passons en France! » Et il lance son cheval dans le torrent, et gagne, non sans peine, l'autre rive. Parvenu là, il s'aperçoit de son imprudence, car tous les cavaliers n'étaient pas aussi

ardents que lui; alors, avec une bonté charmante, ayant jeté les yeux autour de lui : « Que je suis fou, s'écria-t-il, il y avait là un pont! » Et, se dirigeant vers le pont, il fait signe aux autres jeunes gens que c'est par là qu'il faut le rejoindre. Tous sont revenus, admirant la hardiesse du jeune prince, peut-être plus encore sa présence d'esprit. Il est glorieux pour soi-même de franchir les torrents à cheval, mais il est plus beau de trouver un pont pour les autres.

On lit dans un petit journal de modes, ou plutôt dans un journal de petites modes : « La comtesse de C..., accompagnée d'un grand d'Espagne, avait un turban de satin brocart, sablé d'or, mêlé de gaze bleu de ciel. Son magnifique manteau couleur groseille, doublé d'hermine, et la noblesse de sa tournure, la rendirent l'objet de tous les regards, au moment où, attendant *son* somptueux équipage, elle stationnait sur les degrés du péristyle de l'Opéra. On la voit d'ici, cette comtesse avec son grand d'Espagne, son turban de satin brocart, son magnifique manteau groseille, et la noblesse de sa tournure, stationnant sur les degrés du péristyle. Cette expression *stationner*, consacrée jusqu'à ce jour aux fiacres et aux cabriolets de louage, tout à coup appliquée à une comtesse, acquiert bien de l'élégance. La police devrait ajouter ceci à ses règlements : « Dorénavant, les comtesses et les grands d'Espagne stationneront sous le péristyle gauche de l'Opéra. »

Les femmes portent cette année beaucoup de turbans de toute espèce, turban lourd en étoffe d'or, turban léger en dentelle, en gaze, en tulle; *Cimon* est renommé pour les premiers. *Cimon* possède le turban classique, le *turban maternel*. Mademoiselle de Beaudrant seule a compris le turban jeune, le turban de fantaisie. Mais ce qui nous sé-

duit dans cette parure, c'est l'inévitable niaiserie où elle entraîne les admirateurs de la beauté; il n'est pas un homme un peu en proie à l'élégance qui ne dise une fois au moins dans sa soirée cette phrase aimable : « Ah! madame! que ce turban vous sied bien! vous avez l'air d'une belle odalisque. » O erreur! jamais les odalisques ne portent de turban! — Il y en a de plus familiers qui disent : *Bonsoir, belle odalisque!* Même erreur. Nous conseillons à ces galants ignorants, d'abord de voyager en Turquie; puis nous leur proposons la phrase suivante : Oh! madame, que ce turban vous sied bien! vous avez l'air d'un beau cadi. C'est moins flatteur, mais plus exact.

Les boucles d'oreilles se portent maintenant sur le front, à la place de petits peignes, ou plutôt au-dessus des petits peignes qu'elles servent à cacher : on les attache avec un fil de fer très-léger, un *cheveu de fer*, si l'on ose s'exprimer ainsi. Du reste, toujours beaucoup de diamants, d'émeraudes, de rubis : on se rapproche des *Mille et une Nuits* le plus possible. Il n'y a que l'esprit de la princesse Scheherazade que personne ne songe à imiter. Nous avons admiré ces jours-ci une superbe agrafe, une royale fleur, une reine Marguerite en diamant, dont le cœur était formé d'une énorme perle fine; la tige, les feuilles, tout était d'un travail merveilleux et d'un prix si raisonnable, que nous mourions d'envie de nous en passer la fantaisie; mais à qui l'offrir? Celle qui l'aurait reçue ne la méritait pas; celle pour qui nous l'aurions voulu choisir ne l'aurait pas acceptée; il a fallu nous résigner à être sage; ainsi de l'ambition, ainsi de l'amour : ce qui nous est facile est indigne de nous; ce qui nous attire est impossible.

Les indifférents sont devenus quelque chose de si important dans la vie, qu'on est bien forcé de l'arranger pour

eux. Autrefois, on avait deux ou trois amis intimes, amis de cœur, de bourse et d'esprit, avec qui on osait penser, devant qui l'on osait souffrir, craindre, espérer, rougir même; des confidents, des complices, auxquels on savait consacrer la plus grande partie de sa journée; et puis on avait une vingtaine d'indifférents que l'on voyait tous les jours, avec qui l'on était très-lié, mais que l'on ne désignait que de cette manière : « Un homme de ma connaissance, une femme de ma connaissance. » Se voir tous les jours, souper ensemble toutes les nuits, ce n'était que *se connaître,* ce n'était pas de l'intimité, c'était une *relation,* et non pas une *liaison :* puis enfin les jours de grandes fêtes, c'est-à-dire une fois par an, on recevait deux cents personnes, trois cents au plus, dont on n'entendait jamais parler pendant le reste de l'année. Maintenant le cœur a grandi, ou plutôt il s'est créé une monnaie banale qui lui permet de faire vivre une vingtaine d'amis intimes, une centaine de relations affectueuses, et six cents indifférents qui ont droit de visites et de causeries en votre demeure, et qui peuvent tomber chez vous les jours de tristesse, de fièvre, de mauvaise humeur, de paresse, de travail, d'inspiration... ou de bonheur, ce qui est beaucoup plus grave, selon nous.

Or, comme cet accroissement de visites devenait une sorte de fléau, comme il n'a jamais été dans l'intention des gens du monde de se faire un martyre de la politesse, et que nous savons beaucoup trop bien vivre pour rien sacrifier au savoir-vivre, nous avons imaginé de consacrer un jour de la semaine à la plèbe de nos amis, c'est-à-dire à ceux que nous n'aimons pas assez pour leur donner la liberté de venir quand ils le veulent, mais qu'il nous semble assez flatteur de connaître pour que nous désirions nous

parer de leur présence de temps en temps. L'usage de recevoir les visites du matin à jour fixe, usage déjà très à la mode depuis plusieurs années dans ce qu'on nomme le grand monde, se généralise chaque jour davantage ; il en résulte ceci : les personnes qui se voyaient souvent ne se voient plus du tout, parce que rien n'est plus difficile que de saisir ce malheureux jour. Si vous le manquez une fois, il vous faut attendre la semaine suivante, et puis une migraine, une affaire, vous retiennent chez vous, et voilà quinze jours de passés. Le lendemain vous seriez libre, vous pourriez aller voir votre amie, mais le lendemain elle ne veut pas de vous ; son cœur vous est ouvert le samedi, ou le jeudi, ou le dimanche ; les autres jours il vous reste fermé comme sa porte ; car ne croyez pas que l'on ait voulu dire : Je suis toujours chez moi le samedi, pour vous donner un moyen certain de venir sans perdre vos pas, non : Je suis chez moi le samedi, signifie : Je ne veux pas de vous les autres jours. Ce n'est pas tout encore : cette amie vous offense, vous et les personnes qui ont de l'affection pour elle, en ne vous recevant qu'avec vingt autres indifférents, car ces jours-là elle n'est jamais seule ; et puis enfin elle mécontente les gens qui ne l'aiment point, qui se font une corvée de lui faire une visite, et à qui elle ôte la ressource d'envoyer une carte chez elle, ou l'heureuse chance de la *trouver sortie*. Cet usage nous semble donc contraire... Mais voici un de nos amis qui se moque de nous, tandis que nous écrivons ces lignes ; il nous interrompt en nous disant sans respect : Tu es un grand niais, cet usage est fort commode, et je te plains si tu ne l'as pas compris. — Nous persistons dans notre niaiserie, la niaiserie ayant droit de vertu dans un temps de corruption comme le nôtre.

LETTRE IX

12 avril 1837.

Rondeau ministériel. — Dans un bal costumé, les Anglaises ne sont pas toutes jolies. — Statuette de mademoiselle Taglioni. — Le théâtre de M. de Castellane. — Les Mémoires de M. le vicomte de la Rochefoucauld.

Cette semaine a été aussi féconde en ministères que l'autre l'avait été en plaisirs; seulement les plaisirs étaient plus variés que les ministres; les sept notes de la gamme ministérielle ne fournissent que de rares modulations, et le retour fréquent des mêmes motifs pourrait faire accuser ce genre de composition d'un peu de monotonie; mais ces répétitions, qui sont un défaut quand elles naissent d'une négligence, ramenées avec régularité, deviennent une qualité, une grâce de plus; le rabâchage prend alors le doux nom de refrain, et le *caprice* ministériel, qui nous semblait fatigant, répété trop souvent et sans intention d'harmonie, maintenant qu'il revient tous les six mois en cadence, ne nous semble plus qu'un rondeau brillant dont nous admirons l'ingénieuse idée. On a fait un livre qui s'appelle *une Victoire par jour;* cette semaine, nous pourrions compter un ministère par jour; et cela serait fort gai, si cela n'était déplorable.

Ainsi, toujours le même vague dans les affaires, le même trouble dans les esprits; il n'y a dans ce moment de réel et de positif que les plaisirs. Les bals recommencent comme en hiver, et certes le printemps mérite bien cet affront; mais les femmes, fidèles au calendrier, suivent déjà les modes d'été dans toute leur rigueur. Nous avons vu l'autre

soir une parure de glaneuse dont nous avons rêvé, tant elle nous a paru séduisante : robe d'organdi des Indes, vapeur plissée, *vent tissu*, comme disaient les anciens, volant garni d'ornements de paille; manches plates garnies aussi de deux petits volants ornés de même; puis dans les cheveux quelques épis : rien de plus. Mais que tout ce peu était élégant! Quel ensemble gracieux! que cette femme était spirituellement coquette! Quoi de plus charmant qu'une jolie fleur qui se cache dans un champ de blé?

Le bal costumé donné au profit des indigents anglais a obtenu tant de succès, que l'on cherche à l'imiter. Le bal de la *Liste civile* sera, dit-on, une fête du même style. Oh! que nous aimons les bals costumés! les belles femmes y paraissent plus belles et sous un aspect nouveau, et les femmes laides qu'une imagination brillante entraîne y sont tout à fait à *notre* avantage; les Anglaises surtout sont si franches dans leurs atours! Car si nous admirons les jolies femmes anglaises avec amertume et envie, nous apprécions aussi avec délices les beautés de fantaisie qu'il plaît « à la perfide Albion » de nous envoyer; et nous dirons, à sa double gloire, que si Vénus moderne, c'est-à-dire la beauté, est sortie du canal de la Manche, la déesse contraire qu'il ne nous appartient pas de nommer a *surgi* toute parée des flots épouvantés de la Tamise. Enfin, pour être plus clair, nous reconnaîtrons à nos *voisins* d'outre-mer cette double suprématie, l'honneur de fournir à nos fêtes les femmes les plus belles et les plus... remarquables dans un autre genre. Les Anglaises ne sont rien à demi, elles sont belles jusqu'à la perfection, ou elles poussent la laideur jusqu'au délire; et alors elles cessent d'être femmes : ce sont des êtres fossiles inconnus à la création, et dont les espèces indéfiniment variées ne permettent aucune classification; l'une

tient du vieil oiseau, celle-ci du vieux cheval, celle-là du jeune âne, plusieurs du dromadaire, quelques-unes du bison; toutes du chien caniche. Tout cela, dans un salon tranquillement assis, honnêtement vêtu, fait de la laideur, et l'on n'en parle pas; mais dans un bal costumé, toutes ces choses parées, bigarrées, toutes ces étranges figures animées, coloriées, toutes ces tournures, toutes ces allures mises en valeur, toutes ces grâces déployées, croyez-vous que cela ne fasse pas un merveilleux effet? Si vous aviez vu l'autre soir ces êtres fantastiques errer dans la salle Ventadour avec sept ou huit plumes sur la tête, plumes bleues, plumes rouges, plumes noires, plumes de paon, plumes de coq, plumes de toute espèce, chacun paré de la dépouille de son ennemi; si vous aviez vu l'assurance et l'orgueil de tous ces fantômes, et les regards satisfaits jetés sur les glaces en passant, et la main officieuse réparant dans la toilette un désordre enchanteur, et la mèche solitaire qui orne le front, ramenée religieusement sur le nez, qu'elle résiste à protéger, et dont elle n'aurait jamais dû s'écarter, et le petit soulier jaune ou chocolat bordé de rouge et de bleu, que l'on avance avec grâce, et ces coquillages inattendus, sur un déguisement quelconque, et ce luxe de petits ornements étonnés de se trouver ensemble, cette confusion, cette Babel de toutes les parures en une seule, cette générosité de tout ce qu'on possède, ces mille écrins ouverts en un même soir... vous diriez aussi comme nous : C'est bien amusant, un bal costumé! Ah! si jamais on vous offre encore de voir toutes ces choses pour un louis, donnez-le bien vite, c'est la plus belle affaire que vous ferez de votre vie.

Avez-vous vu la nouvelle statuette de Barre, d'après mademoiselle Taglioni? c'est charmant; on dirait un papillon

qui se repose, on le regarde vite dans la crainte de le voir s'échapper.

Le Salon est rouvert, mais il demande de nouvelles études; nous n'avons pas encore retrouvé nos trois melons. Les aurait-on portés au musée de Versailles? cela n'est pas probable; mais où sont-ils? qu'on nous les rende, au nom de l'art et de la nature! Hélas! par le temps qu'il fait, nous n'en aurons peut-être pas d'autres de l'année; les astronomes qui prétendent que ce printemps-là durera jusqu'au mois de septembre! A bas les astronômes! révoltons-nous!

L'opéra de M. de Flotow a été vivement applaudi samedi dernier chez M. le comte de Castellane. *Alice* était charmante; Charles II est un acteur du premier ordre; les chœurs étaient merveilleux, l'ensemble était parfait. Maintenant c'est le tour des *Abencerrages*, opéra de M. et madame Collet. Quel théâtre! quel directeur! trois troupes, la comédie, l'opéra-comique, le vaudeville, et quelquefois même les ballets; en vérité, nous ne savons bien faire que ce qui n'est pas notre métier; un véritable directeur d'un véritable théâtre ne serait pas si habile.

A propos du théâtre de M. de Castellane, nous raconterons une anecdote assez plaisante pour supporter même ce préambule. Depuis trois semaines un de nos amis avait complétement disparu de la société; ses parents ne le voyaient plus, et ne pouvaient dire ce qu'il devenait; on ne le rencontrait ni à l'Opéra, ni dans le monde, ni au bois de Boulogne, ni chez lui surtout, car il semblait avoir abandonné aussi sa demeure. On allait jusqu'à l'accuser d'une grande passion; un jour nous le rencontrons, il marchait vite, il avait l'air affairé, nous l'arrêtons. « Que deviens-tu donc, mon cher? on ne te voit plus. — Je n'ai pas le temps de bavarder, on m'attend pour la répétition chez M. de Cas-

tellane. » Et il disparaît. — Quel rôle joue-t-il donc? le rôle de Henri IV peut-être! On répétait alors la comédie de madame Gay. Ne connaissant point le talent dramatique de notre ami, nous ne savions quel emploi lui assigner. Le jour de la première représentation arrive, nous nous préparons à guetter notre ami. — Le premier acte est terminé au bruit des applaudissements. Mais point d'ami; il est parlé d'un frère de l'héroïne qui doit venir dans le second acte. Nous attendons. Le frère vient : c'est un jeune homme qui joue fort bien; mais ce n'est pas notre ami. Le second acte finit, point d'ami; le canon gronde dans l'entr'acte, l'entr'acte est la bataille d'Ivry. Les ligueurs vont venir, pensons-nous, notre ami est un des ligueurs. En effet, l'intérêt redouble, les ligueurs s'avancent; mais avec eux point d'ami. Enfin la pièce se termine, et notre inquiétude commence; sans doute notre ami est malade, il aura cédé son rôle... Tout à coup notre ami apparaît, rouge, ému, triomphant : « Eh bien, dit-il, voilà un beau succès; j'en suis encore tout étourdi! — Toi! mais tu n'y es pour rien. — Pour rien! sans moi il n'y avait pas de pièce. — Tu ne faisais pas Henri IV; que faisais-tu donc? — Eh! je faisais le canon, mon cher; j'ai eu assez de mal; c'est très-difficile de bien faire le canon. » A cette réponse, nous sommes parti d'un naïf éclat de rire, et nous nous sommes rappelé ce brave homme qui, un jour, rencontrant Garrick, l'appelait cher camarade avec une tendre familiarité. « Je ne vous connais pas, lui dit Garrick. — Eh! nous avons pourtant joué bien des fois ensemble. — Je ne m'en souviens pas; quel rôle faisiez-vous donc? — C'est moi qui faisais le coq dans *Hamlet.* » Semblable à cet excellent homme qui, pour avoir imité le chant du coq dans la coulisse, se disait camarade de Garrick, notre imitateur de canon se croit sincère-

ment un des acteurs du théâtre de M. de Castellane. Qu'il nous pardonne de le désabuser !

Nous venons de parcourir les deux derniers volumes des Mémoires de M. le vicomte de la Rochefoucauld, et l'intérêt que nous y avons trouvé nous explique la vogue qu'ils ont, malgré les préventions de partis et les malveillances d'amitiés. Cette lecture attachante nous a pourtant laissé une impression pénible; tant d'avis généreux inutiles, tant de bons conseils perdus, un roi qui veut le bien et qui vit si saintement dans l'erreur, une voix sincère que l'on n'écoute pas, des yeux amis qui regardent le malheur venir et qui ne peuvent le faire entrevoir à ceux-là mêmes qu'il menace; des fautes implacables que l'on s'efforce d'empêcher; des dangers inutiles que l'on veut en vain prévenir; une fatalité qui décourage, ou plutôt une prédestination qui entraîne, tout cela fait rêver, on se rappelle et l'on compare, et l'on se dit avec amertume que peut-être à cette heure comme alors une voix prudente aussi s'élève pour donner les mêmes avis, hélas! avec le même courage et la même inutilité.

Oh! lisez dans le quatrième volume les deux lettres de madame la duchesse d'Angoulême à madame C..., et la relation de sa sortie du Temple. Rien de plus noble, de plus attendrissant, de plus simplement royal. Pauvre jeune fille de Louis XVI! qu'elle est touchante, qu'elle est belle, lorsqu'on lui apprend enfin ce que sa mère, sa tante et son frère sont *devenus!* Quel que soit le parti auquel on prétend appartenir, il est impossible de lire ces vingt pages sans émotion. Nous avons été moins sensible aux *prophéties* de Philippe-Dieudonné-Noël Lavarins, soi-disant imprimées en 1542, mais indubitablement revues et corrigées en 1837; il règne dans tous ces vieux parchemins une grande fraî-

cheur, un parfum d'actualité qui nous a charmé; ils ressemblent assez à ces vases antiques enfouis sous terre et qui portaient naïvement le chiffre de la manufacture de Sèvres. Au reste, le devin raconte à merveille ce qui est arrivé, et dans toute sa prophétie on ne pourrait citer une seule erreur de souvenir. Si Noël Lavarins n'est pas un grand prophète, c'est à coup sûr un très-fidèle historien.

Les ennemis et les amis de M. de la Rochefoucauld persistent à s'effrayer pour lui, et peut-être pour eux, de la franchise de ses révélations et de l'impartialité de sa mémoire. On aura de la peine à s'accoutumer en France au grand jour de la publicité; chose étrange! cette patrie de la fatuité est aussi le pays des cachotteries et des faux mystères. On veut briller, mais à condition de ne pas éclairer; on veut bien devenir roi, maréchal ou ministre, mais on ne veut pas que le public apprenne par quel chemin on est arrivé à tout cela; ô mystère! chacun rêve la célébrité, et tout le monde craint la publicité. Expliquez cette inconséquence; cependant l'une est sœur de l'autre, il faut tôt ou tard qu'elles se rejoignent malgré vous; et c'est justement parce qu'elles sont inséparables qu'il faudra bien s'accoutumer à leur alliance, et comprendre que c'est sottement qu'on s'alarme, puisqu'elle ne menace que ceux qu'elle peut flatter. Car enfin, on ne parle au public que de ce qui l'intéresse; et nous n'avons jamais compris ce grand effroi des petits êtres obscurs à chaque publication de Mémoires, ces superbes indignations des gens inconnus contre ceux qui révèlent les turpitudes des gens illustres; nous ne savons pas pourquoi les rats et les souris se cachent parce qu'on chasse les loups et les sangliers. Rassurez-vous, violettes révoltées, on n'en veut pas à votre repos; vous aimez l'ombre, et l'ombre vous le rend; quelle que soit l'importance

que vous attachiez à vos petites œuvres, elles ne sont pas de nature à réveiller le monde; le récit de vos affaires, de vos succès, de vos amours, ne ferait pas vivre un auteur de vaudeville. Dormez en paix, mariez-vous, trompez vos femmes, vos associés, vos clients, vos amis, et soyez tranquilles, l'univers ne le saura jamais; votre obscurité vous protége; vos secrets sont stériles, ils n'ont pas force de scandale, ils n'ont pas valeur de publicité, l'écho n'en voudrait pas, — car la célébrité, voyez-vous, n'est pas une bavarde vulgaire, une commère banale, c'est un écho qui choisit; ainsi vous n'avez rien à craindre, et vous n'avez rien à dire non plus.

Il n'en est pas de même de ceux que le monde regarde; ils ont raison de craindre, et c'est un bienfait; il est bon que les gens qui prétendent nous mener sachent d'avance qu'un jour on leur demandera compte de leur itinéraire; il est bon de raconter de temps en temps les actions de ceux qui ont agi, cela donne à penser à ceux qui agissent; si nous savions d'avance que toutes nos œuvres seront un jour connues, il en est beaucoup peut-être dont nous nous priverions; une clarté sans cesse menaçante peut prévenir bien des mauvaises actions. *Castigat ridendo mores*, cela n'est pas prouvé; mais ce que *ridendo* ne peut faire, la publicité pourrait l'accomplir; exemple : vous avez dans votre demeure un petit cabinet sombre; il est toujours malpropre; on y enfouit toutes les vieilleries de la maison; que par une combinaison quelconque un architecte y fasse percer une fenêtre, le cabinet obscur se change en un boudoir charmant; il en sera de même de nos vies : l'idée que toutes nos actions pourront être tôt ou tard connues agira malgré nous sur notre conduite, épurera nos pensées, ennoblira nos ambitions; le public sera le juge terrestre que

nous aurons toujours devant les yeux, comme les âmes pieuses ont toujours devant leurs regards le Juge sacré qui doit les condamner ou les absoudre; oui, pour les âmes sans croyance, la publicité remplacera la confession. Ah! c'est une belle découverte qu'une moralisation qui s'applique aux cœurs sans religion et sans conscience, car ceux-là seuls en ont besoin, n'est-ce pas? La morale n'est faite que pour ceux qui n'en ont point; la vertu n'est la vertu que pour ceux qui y manquent; pour les autres, c'est la vérité.

LETTRE X

11 mai 1837.

Le danger de l'éloquence. — Le crime des idées.

Les grands plaisirs de cette semaine ont été des plaisirs politiques. Ceux-là sont nouveaux, n'est-ce pas? La séance de vendredi dernier à la chambre des députés était la plus belle fête parlementaire qu'on puisse imaginer. Cette lutte généreuse et pleine de noblesse, ce beau langage de grands penseurs, a prouvé toute la différence qu'il y a entre l'éloquence des idées et la facilité des paroles; entre la haute et la petite tribune. Il est beau d'enflammer ainsi toute une assemblée, et de se faire des admirateurs de ses ennemis. Cependant cela ne prouverait-il pas aussi le danger de l'éloquence: deux hommes d'opinions si différentes produire dans le même moment, sur une même assemblée, le même effet! La vérité est-elle donc un être si fantasti-

que que deux esprits, deux regards également consciencieux puissent la voir si différente! A-t-elle deux aspects, a-t-elle plusieurs noms, est-elle relative ou absolue; ou bien y a-t-il deux vérités? Nous le croirions assez, cela serait si commode, et cela expliquerait si naturellement les éternelles querelles de ce monde; surtout les querelles de gens de bien, qui, selon nous, sont, de toutes les discussions, les plus immorales et les plus décourageantes. Aussi nous pensons comme ce bon provincial qui, après avoir entendu Odilon Barrot, disait, dans son enthousiasme : — C'est admirable! Ce sont là toutes mes idées; — et qui, après la réplique de M. Guizot, entraîné de même, enchanté, mais n'osant dire la même chose : « Ce sont là toutes mes idées, » s'écriait : — Eh! ces deux hommes-là sont du même avis! — Quel mot charmant! lui seul peut vous donner une idée de l'éloquence de ces deux discours.

Mais les plus éloquentes phrases de la semaine ne valent pas ce seul mot AMNISTIE; voilà de quoi nourrir un long silence : le ministère peut rester muet après avoir prononcé ce mot-là. La justice la plus sévère ne saurait réclamer. Deux années de prison suffisent grandement à punir le crime des idées. Deux années! c'est bien long! et quelles années, mon Dieu! les plus belles de notre sort, les plus fleuries, les plus fécondes; les condamnés politiques étaient presque tous des jeunes gens de vingt-deux à vingt-six ans; et passer sa vingt-cinquième année en prison, n'est-ce pas un chagrin, un regret de tous les jours? cette année est si sacrée, si importante, si décisive, elle contient l'avenir! Les soins de la famille, les soucis, les ardeurs de l'étude, voilà son passé, c'est la jeunesse dans toute sa force, dans toute sa grâce, dans toute sa poésie. Perdre cette année-là dans un

cachot, c'est avoir été prisonnier dix ans; c'est avoir manqué la plus belle fête de la vie; c'est avoir subi une cruelle pénitence! Oh! nous ne dirons pas au gouvernement ce que lui disent quelques vieux Minos politiques, qu'il est trop indulgent; nous lui dirons qu'il est généreux après avoir été sévère, et que sa clémence ressemble à celle des femmes, qui ne pardonnent jamais qu'après avoir puni.

LETTRE XI

24 mai 1837.

Malveillance des Parisiens contre le printemps. — Le rossignol n'est qu'un gazouilleur périodique. — Les journalistes et les salons. — Un véritable poëte n'est pas responsable de ses inspirations.

A Paris, les esprits sont généralement très-montés contre le printemps, on est fort mécontent de lui; les plaintes ne tarissent pas; nous lui conseillons cependant d'affronter courageusement la malveillance : chez nous c'est un moyen certain de la faire cesser. Le monde appartient aux esprits courageux; après un éclat, si vous vous cachez, vous êtes perdu; si au contraire, au fort du scandale, vous vous montrez, — si vous entrez bravement dans un salon au moment où l'on dit du mal de vous, soudain la fureur se calme, votre audace est une preuve d'innocence, votre présence répond à tout; c'est pourquoi nous engageons le printemps à ne pas s'effrayer de la colère parisienne, sa présence détruira toutes nos préventions; qu'on le voie, qu'on le sente, et ses torts seront oubliés; qu'il vienne

enfin, et on lui pardonnera de n'être pas venu; à lui seul peut s'appliquer ce vieux proverbe : « Vaut mieux tard que jamais. » A lui seul!... pour tout le reste, nous avons adopté celui d'Alphonse Karr, qui nous paraît beaucoup plus juste : « Vaut mieux jamais que tard. »

On nous écrit de la campagne que le rossignol chante déjà; pauvre Philomèle! quelle exactitude! Qui a pu l'engager à venir? point de feuilles et pas de fleurs? Chantre de poésie et d'amour, es-tu donc l'esclave d'une date? As-tu donc consulté l'almanach de 1837 pour savoir si l'heure de la tendresse a sonné? Millevoye avait-il tort de dire:

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

O rossignol inconvenant! tu n'as donc plus besoin de mystère pour aimer? Tu n'attends pas que l'ombre du feuillage vienne protéger ton bonheur, tu n'attends pas que le parfum des fleurs vienne t'inspirer; tu n'attends même pas que les mortels frileux puissent aller t'admirer... tu aimes sans mystère et tu chantes sans gloire! Tu aimes à jour fixe, comme un nouveau marié; tu chantes à l'heure précise, comme un improvisateur de bouts-rimés. Ce n'est pas le printemps, l'azur du ciel, la verdure des prés, la fraîcheur des eaux, le réveil des fleurs, qui te fait amant et poëte, c'est le calendrier. Tu as dit : Le 15 mai, à huit heures vingt-cinq minutes du soir, je choisirai une compagne et je chanterai mes amours; le 15 mai, à huit heures vingt-cinq minutes du soir, tu as chanté tes amours. Malheureux! c'est bien la peine d'être rossignol, pour être contraint à l'exactitude comme un journaliste ou un conducteur de diligences! avoir des ailes et n'être pas indé-

pendant, et n'avoir pas le droit de rejoindre le soleil là où il s'oublie : ô rossignol! tu n'es plus fils du printemps! Philomèle, vous avez beaucoup perdu cette année dans notre opinion!

Pendant que les hommes politiques se donnent entre eux de petites *soirées* parlementaires, les femmes vont au spectacle; la salle de l'Opéra offre un aspect réjouissant. Les mantelets roses et blancs sont moins tristes à l'œil que ne l'étaient cet hiver les manteaux de velours noir; puis le chapeau de paille, orné de fleurs, donne à toutes les femmes, jeunes et vieilles, un certain air de bergerettes qui n'est pas sans grâce; il remplace avec avantage l'éternel turban de la maternité. Duprez a toujours la vogue; la musique des *Huguenots* est si belle! Duprez prononce si bien en chantant, qu'on s'aperçoit qu'il prononce mal. Ceci a l'air d'une absurdité, et pourtant rien de si facile à comprendre. Pourquoi Duprez dit-il dans *Guillaume Tell:* O ma pâtrie! je me sâcrifie... Cela est inutile; un accent circonflexe n'ajoute rien au sentiment. Cette nouvelle clarté dans la prononciation, cette nouvelle habitude que nous devons à Duprez d'écouter les paroles, joue parfois de cruels tours aux auteurs de libretti. Ainsi, par exemple, sans lui, nous n'aurions jamais remarqué ces mots, troisième acte des *Huguenots; Quoi qu'il advienne* et *qu'il arrive;* nous aurons *la discorde* ou *la guerre.* On n'est plus en sûreté, maintenant, quand on écrit pour l'Opéra; il faut prendre garde à ce qu'on dit. A présent, on risque d'être entendu.

L'Ambassadrice remplit toujours la salle de l'Opéra-Comique; madame Damoreau, fatiguée d'avoir chanté cinquante-neuf fois de suite le même opéra, a trouvé, pour varier ce supplice, un ingénieux moyen dont s'amusent

beaucoup les amateurs de l'orchestre qui sont dans le secret de ce tour de force : elle change chaque fois les roulades et les traits de son grand air; et chaque fois cette difficulté, tous les jours plus grande et tous les jours plus heureusement vaincue, a tout le charme d'un plaisir nouveau et tout l'intérêt d'une gageure. La variété dans la constance! n'est-ce pas le plus beau de tous les problèmes à résoudre? être toujours le même et paraître toujours nouveau, voilà le grand secret de plaire et de fixer l'amour. Cela explique le succès des êtres capricieux. Il serait éternel si par malheur le caprice n'avait aussi sa monotonie. Hélas! le jour où l'on s'est dit : C'est du caprice, le prestige est détruit, on s'attend à tout, rien ne peut plus surprendre. Le caprice lui-même est prévu, on y compte, et il ne vous manque jamais; alors il n'agit plus sur vous, il s'est déconsidéré à vos propres yeux par la régularité de son inconstance, vous n'y faites pas attention, vous le traitez sans conséquence, vous le traitez comme on traite les choses et les gens sur lesquels on croit pouvoir compter.

La salle du Gymnase, samedi dernier, ressemblait beaucoup au théâtre de M. de Castellane. C'était à peu près le même public. Les *belles dames* étaient venues assister aux débuts de leur protégée, mademoiselle Davenay; et, depuis ces débuts, les journaux ne cessent de poursuivre de leurs épigrammes les *belles dames* et leur protégée.

Nous ne savons vraiment pas d'où vient cette grande fureur des journalistes contre le monde, contre les salons, contre les succès de salons, les talents de salons, les plaisirs de salons, les aumônes de salons; rien n'est plus vulgaire et plus humble que cet acharnement, rien n'est plus injuste aussi. Ces messieurs parlent des salons avec la haine de gens qu'on en aurait exclus. Cela n'est pas; ils savent au

contraire que lorsque les personnes dont ils dépendent leur permettent d'aller dans le monde, on les y accueille avec bonne grâce, avec empressement; ce n'est donc pas au monde qu'ils devraient s'en prendre du peu de liberté qu'ils ont d'y venir. Mais il est à remarquer que les esprits dont la mission est de détruire les préjugés sont précisément ceux qui ont le plus de préjugés et qui les professent avec le plus d'aveuglement. Voilà vingt ans que l'on crie contre les salons, contre la stérilité des salons, contre la puérilité du monde, sans s'apercevoir que tous nos hommes d'État, tous nos hommes de génie, sont hommes de salons. Parce que Jean-Jacques a été laquais, on en a conclu que pour faire du style il fallait être né dans une condition vulgaire, ou, si l'on était bien né, réparer ce tort en vivant dans un monde commun; l'on a oublié tous les faiseurs de beau langage que le monde élégant avait enfantés; et maintenant encore, malgré l'expérience, on nous parle sans cesse de la misère intellectuelle des salons, de l'incapacité de l'homme du monde, de la futilité de ses idées, de la petitesse de ses sentiments; et il nous faut écouter toutes ces phrases dans le monde, dans un salon, assis entre Lamartine et Victor Hugo, entre Berryer et Odilon Barrot, qui sont pour nous, dans le monde, dans un salon, des causeurs aussi spirituels et aussi gracieux qu'ils sont ailleurs, pour toute la France, d'éloquents poëtes et de sublimes orateurs. N'importe, le préjugé est reçu, il durera toujours; on dira toujours que le monde ne produit rien, pas un homme de talent, pas une femme de génie, et l'on ne s'apercevra pas que Byron, le prince de Metternich et M. de Chateaubriand, madame de Staël et George Sand, étaient des gens du monde; oui, George Sand; car, malgré sa haine contre les gens comme il faut, son style trahit à chaque page la plume de bonne

compagnie; il n'y a qu'une femme du monde qui puisse peindre le monde comme elle le peint. Demandez à M. de *Ramières*, il vous dira qu'il a vu *Indiana* il y a huit ans au bal chez l'ambassadeur d'Espagne, et qu'elle était une des plus jolies femmes du bal.

Demandez aussi à M. le comte Walsh, qui paraît avoir étudié à fond le caractère et le talent de l'auteur de *Lélia*. Il a écrit tout un volume intitulé *George Sand*. La chaleur de conviction et la grande bonne foi de ce livre nous ont séduit. Des regrets, des reproches si flatteurs, doivent donner de l'orgueil. M. Walsh, reprochant à l'éloquent ennemi de la société le fatal emploi qu'il fait de son génie, semble lui dire : Quel dommage que parlant ainsi tu dises cela! Mais que ces reproches sont injustes, et que ces nobles conseils sont inutiles! George Sand est-il donc coupable de ses inspirations? Est-ce sa faute si son âme est désenchantée? Un poëte n'est réellement poëte que parce qu'il chante ce qu'il éprouve, et il n'est pas responsable de ses impressions. Il peut corriger son style, mais il ne peut pas changer sa pensée; sa pensée... il ne la choisit pas, il la produit, c'est un fruit de son cœur, qu'il a tout au plus le droit de cultiver; un grand poëte est l'expression de son époque; maudissez l'époque qui le fait naître, si ses œuvres révoltent vos esprits, mais ne vous en prenez pas au poëte; s'il est triste, s'il gémit, s'il blasphème, s'il attaque la société, c'est que l'heure est venue où la société a abusé de toutes choses; c'est que l'heure est venue pour les intelligences supérieures de se décourager. L'Angleterre, qui nous devance toujours de quelques années, l'Angleterre a vu briller Byron, la France voit naître George Sand. Ne lui reprochez point de haïr la société; reprochez à la société d'être arrivée au point d'inspirer avec raison cette haine,

et d'avoir mérité le succès de ses ennemis. Ce n'est point Luther qui a fait la réforme : c'est l'abus de toutes les lois saintes qui a soulevé tout un siècle, et qui a donné à un homme la force d'une si terrible révolution... Un héros, c'est le besoin d'un siècle qui se fait homme, c'est la pensée universelle incarnée; de même un grand poëte est un éclatant symptôme des souffrances d'une époque, c'est sa plainte qu'il exprime, c'est sa blessure qu'il signale; pardonnez donc à George Sand si la pensée de notre siècle est le désenchantement. Ne lui reprochez point l'amertume de ses chants; l'aigle que le chasseur vient de blesser n'est pas responsable de ses cris.

Les ouvriers lyonnais occupent encore les élégantes charitables de Paris; le bazar de Lyon reçoit chaque jour les dons les plus gracieux; d'abord de charmants tableaux, puis des ouvrages en tapisseries d'un travail merveilleux, de jolis vases peints, des écrans, des mouchoirs brodés, des éventails, des boîtes, des nécessaires, des coupes, des albums, des flacons, des jardinières, enfin des *superfluités* de toute espèce.

C'est ainsi que la commission du bazar désigne les jolis riens qu'on lui envoie. Ainsi, mesdames, cherchez sur vos *étagères* s'il n'est pas quelque objet qui ne vous plaise plus; car les plus belles choses n'ont de valeur que par le souvenir. Gardez cette petite tasse fêlée parce qu'elle vous vient d'un ami, et donnez cette coupe magnifique qui vous a été offerte par un ennuyeux. Le prix d'une chose, c'est l'idée qu'on y attache, à moins cependant qu'on ne soit forcé de la payer; alors cela change, alors c'est le prix qui est l'idée. Vous, qui travaillez comme des fées, brodez des fichus, faites des bourses, des tapis, des coussins, des dessous de lampes, des cordons de sonnettes, et envoyez tous ces trésors au ba-

zar de Lyon, les élégants vous diront pendant quinze jours : Que c'est joli, ce que vous faites là ! les belles fleurs, le charmant dessin ! vous serez adroites et coquettes; puis, quand tout cela sera vendu, les ouvriers s'écrieront : Quel bonheur ! voilà du pain pour trois jours ! Vous serez bonnes et généreuses, et le plaisir sera double, et la vanité n'y perdra rien.

Dantan vient de faire la caricature de Duprez et celle de Franchomme. On reconnaît à la première vue Duprez et Franchomme, surtout on reconnaît Dantan.

Les innombrables admirateurs de mademoiselle Déjazet se réjouissent. Desbœufs vient de leur offrir son image. La statuette de mademoiselle Déjazet n'est point une caricature, au contraire.

La Mode prétend que le vicomte de Launay est un ex-capitaine de dragons. Nous n'avons que cela à lui répondre : C'est que la manière dont elle le dit prouve qu'elle ne le croit pas.

LETTRE XII

30 mai 1837.

Promenades. — Tulipes de M. Tripet. — Le faubourg Saint-Germain
Un étrange pari.

Les boulevards sont en fleurs; c'est la saison des jolies femmes, des jolies robes; chaque parure est un bouquet; les mousselines roses, les jaconas blancs, les foulards bleus, les taffetas lilas, réjouissent les yeux; ce ne sont pas seule-

ment des symptômes, aujourd'hui ce sont des preuves de printemps. Les gros souliers noirs sont remplacés par de petits souliers de peau anglaise, par de petits souliers en maroquin de couleur vernis; on peut être élégante et aller à pied; les piétons se croient riches; on ne marche plus pour affaires, on se promène, on s'arrête devant les boutiques, devant les marchands d'estampes; on regarde le portrait de la princesse Hélène, et on lui trouve une ressemblance quelconque : la véritable, on n'en peut encore juger, mais on a toujours dans ses parentes, dans ses amies, une femme toute prête pour une ressemblance; l'un dit : Ah! comme elle rappelle ma cousine Zénobie; ne trouvez-vous pas? — Non, cela ne me frappe pas, je trouverais plutôt qu'elle ressemble à mademoiselle Duballoir. — Oh! pas du tout, mademoiselle Duballoir a un grand nez, et elle est brune. — Or, pour nous, qui écoutons, il est certain que le portrait de la princesse ne ressemble ni à la cousine Zénobie, ni à mademoiselle Duballoir; pourquoi donc s'obstiner à lui trouver une ressemblance? Mais le Parisien, qui n'éprouve jamais le besoin de réfléchir, éprouve toujours celui de parler; *il faut bien dire quelque chose*, est un des préceptes de l'esprit parisien, que nous nous promettons de qualifier et de définir un jour si bien... que nous serons forcé de nous réfugier en province.

En attendant, nous félicitons le Parisien de ses promenades, et nous lui enseignerons de jolies courses dont il n'a pas l'idée et qui le charmeraient; nous l'enverrons sur la route d'Asnières étudier les progrès du chemin de fer; il verra des chariots marcher d'eux-mêmes; il verra un seul cheval conduire à lui seul huit voitures. Nous l'accompagnerons, avenue de Breteuil, n° 30, derrière les Invalides, chez M. Tripet; là, il admirera une collection de tulipes di-

gnes de la Flandre. Le *Figaro* a raison, il compare ces quatorze belles planches de tulipes, toutes en fleurs, se balançant gracieusement sur leur tige, ce parterre brillant des plus riches couleurs, à un immense châle de cachemire vivant. Hâtez-vous d'aller visiter ce jardin, les tulipes seront jeunes encore quinze jours; hâtez-vous, c'est un plaisir que cette promenade; regarder à la fois plus de six mille fleurs, il y a là de quoi donner de la gaieté aux yeux pour toute l'année.

Les amateurs d'horticulture se sont donné rendez-vous à deux ventes qui ont eu lieu ces jours-ci; mais cette réunion était triste : des fleurs vendues à la criée, des roses à l'encan, c'est pitié ! Errer dans un bosquet, bercé par l'harmonie de l'adjudication, avoir pour rossignol le chant de l'huissier priseur ; cela est désenchantant. Cependant, comme il y avait beaucoup d'amateurs, l'admiration a été productive; un seul bananier nain a été vendu mille francs; une autre petite plante a été payée quatre cents francs. Cette merveille était un *cactus senilensis ;* la beauté de cette plante consiste à être terminée par une petite perruque de cheveux blancs. Cela ne nous paraît pas très-rare, il y a beaucoup de *cactus senilensis* dans la *société.*

Le soir, les amateurs de chevaux et de jolies femmes vont au Cirque des Champs-Élysées, car maintenant, nous le disons, tous les plaisirs commencent et finissent par une promenade. A dix heures, on rentre, et les conversations commencent. Si le piano est ouvert, on chante, on essaye avec tristesse une des nouvelles romances de madame Malibran; chant gracieux qui survit, hélas ! à la belle voix qui, seule, était digne de le faire comprendre; et puis l'on s'interrompt pour parler d'elle et du sublime talent qui n'est plus. Puis, l'on raconte les lettres de Fontainebleau, puis on se

demande : Avez-vous lu le livre de M. de Vieil-Castel, *le Faubourg Saint-Germain?* Oui, nous l'avons lu et nous en disons cela :

L'empressement que met le *faubourg Saint-Germain* à lire un roman fait contre lui, peint mieux sa faiblesse et sa puérilité que ne le fait tout le livre lui-même. Vous chercheriez en vain le faubourg Saint-Germain dans *Gérard de Stolberg;* vous y trouverez le monde, le monde tel qu'il est partout, mais rien de caractéristique, rien d'exceptionnel. Ce sont des femmes médisantes et des jeunes gens moqueurs ; il n'est pas besoin de traverser la rivière pour voir cette société-là. Quand on donne un titre absolu à un livre, on se crée des lecteurs exigeants. En ouvrant un roman qui se nomme *le Faubourg Saint-Germain,* nous nous étions attendu à une peinture exclusive de ce monde d'élite; nous pensions que le sujet du roman serait puisé au cœur même de ce monde ; que le héros serait un de ses enfants, une victime de ses préjugés, de ses scrupules, de ses colères ; nous nous figurions un jeune homme plein d'esprit, d'imagination, ambitieux, passionné, et condamné à la nullité la plus oisive par les exigences de son nom, par les répugnances de son parti ; là, nous aurions vu une singularité de notre époque, une particularité de la caste qu'on voulait peindre. Jadis, on ne pouvait faire son chemin quand on *n'était rien;* aujourd'hui, on ne parvient à rien parce qu'on est *trop;* un jeune homme qui par sa naissance pourrait prétendre à tout, par le bouleversement de notre politique, est réduit à ne rien faire ; il se verra dépassé chaque jour, et dans tous les états, par ses inférieurs; ses inférieurs en naissance, cela peut encore se supporter ; mais par ses inférieurs en capacité, cela est plus cruel. Le fils de son intendant viendra le voir avec des

épaulettes de colonel, et, malgré lui, ces épaulettes lui feront envie; son ancien professeur, l'obligé de sa famille, ne viendra pas le voir du tout, parce qu'il est pair de France et qu'il tient son rang... et lui songera avec tristesse que sa place était à la chambre des pairs, mais que le devoir l'a forcé à donner sa démission. Voilà donc un homme intelligent, courageux, instruit, actif, déshérité de toute occupation. Que fera-t-il? Il voyagera pendant trois ans, quatre ans, six ans, puis après il reviendra dans sa patrie, ennuyé, découragé. Plus il aura d'esprit, et plus son inutilité lui pèsera. S'il était libre et maître de sa fortune, il pourrait fonder un grand établissement dans ses terres, se faire le roi, c'est-à-dire le bienfaiteur de la commune, par les sages améliorations qu'il apporterait dans l'agriculture, dans l'industrie du pays; mais sa fortune ne lui appartient pas, ses parents en disposent, et ses parents ne le comprennent point; ils ont de petites idées incompatibles avec les siennes, ils ont cette dignité taquine et mesquine dont on n'obtient aucune concession, bouderie stérile et paresseuse qui n'a rien de commun avec la véritable fierté; qui, d'un noble ressentiment, fait une susceptibilité misérable, et qui donne au regret du bon droit méconnu toutes les allures de l'envie. Que fera-t-il? Il usera, il perdra toutes les puissances de sa pensée, toutes les volontés de son caractère dans une grande et orageuse passion; il faut bien qu'il aime, cet homme-là, il n'a rien à faire; il ne peut être un héros de bataille, il se fera héros de roman. Mais, comme l'amour ne sera pour lui qu'un désespoir, son amour sera terrible; plein de caprices, d'inconséquences, il aimera une femme avec délire, de toute son âme et de toute son imagination inoccupée... et puis son âme orgueilleuse se révoltera, il en voudra à cette faible créature d'absorber ainsi

tous ses jours ; alors il lui sera infidèle pour se prouver à lui-même son indépendance; et ses infidélités le jetteront dans une complication d'intrigues épouvantables, dont il résultera toutes sortes de malheurs, — et le lecteur sera satisfait. Quelqu'un disait, avec raison, que le Lovelace de cette époque serait un *légitimiste* désœuvré. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour qu'un héros de roman paraisse intéressant, il faut qu'il soit autre chose qu'un grand fainéant qui ne songe qu'à plaire aux femmes; or, comme il est indispensable, pour qu'il y ait un roman, que le héros aime une femme, c'est un grand bonheur que de tomber sur un malheureux qui n'a pas autre chose à faire que d'aimer, et dont le premier chagrin est de n'avoir eu à choisir que cet état-là dans le monde. Voilà, ce nous semble, un malheur qui peignait bien le faubourg Saint-Germain; un fils de pair, descendant d'une illustre famille, réduit, par les idées qui régissent son parti, à la triste condition d'homme à bonnes fortunes! — C'était là un malheur pris à même le faubourg Saint-Germain, — un malheur que la Chaussée-d'Antin ignore, — un malheur que le faubourg Saint-Jacques ne connaîtra jamais, — un malheur que le faubourg Saint-Denis ne saurait imaginer, — un malheur que le faubourg Saint-Marceau et le faubourg Saint-Antoine peuvent seuls comprendre, car les bons ouvriers savent que, dans tous les rangs, il est triste de manquer d'ouvrage ; et puis le peuple, à qui l'on fait faire les révolutions, est le seul qui puisse plaindre ceux qui en souffrent, parce qu'il est le seul qui n'en profite pas.

Au lieu de cela, M. de Vieil-Castel a pris pour héros un Allemand, un Westphalien; nous ne voyons pas ce que cet homme a de commun avec le *faubourg Saint-Germain.* Il arrive à Paris et va au bal chez *madame de Blacourt,*

une des notabilités du *faubourg Saint-Germain*. Là on pouvait faire une satire bien amère, une bien charmante épigramme : il fallait faire apparaître tout le *faubourg Saint-Germain*, non pas à l'hôtel de Blacourt, non pas chez la comtesse de Blacourt, mais chez un monsieur Fluch, ou Black, ou Blick, chez un intrus, un inconnu adopté, cajolé, prôné par le *faubourg Saint-Germain*, pour les quelques bals qu'il lui donne, pour les quelques bougies que ses fêtes nous offrent de plus que les nôtres; le *faubourg Saint-Germain* méritait cette injure. Au reste, M. de Vieil-Castel ne la lui épargne pas; plus loin nous la retrouvons dans toute sa cruauté. La duchesse *de Chalux* demande au jeune Allemand s'il ira au bal chez *M. Stilher*. M. Stilher est un de ces étrangers qui, n'osant dépenser dans leur pays l'argent qu'ils y ont volé, viennent se faire adopter par l'aristocratie parisienne.—Non, madame la duchesse, répond Gérard, je ne vais pas chez lui, moi... je le connais; en Prusse, tout le monde le connaît et personne ne le reçoit. — La leçon est sévère, mais elle est bonne; elle nous rappelle ces vers d'une satire dont nous ne voulons point nommer l'auteur : Chanterai-je, dit-il,

> Ces femmes, autrefois modèles de fierté,
> Que l'on voit tout à coup manquer de dignité,
> Dont le blason superbe au déluge remonte,
> Qu'un salon d'or séduit, et qui s'en vont sans honte
> Flatter, pour un plaisir, quelque Anglais parvenu,
> Mal vu dans son pays, dans le nôtre inconnu,
> Et qu'on entend chez lui dire tout à son aise
> Qu'on gagne avec un bal la noblesse française?

Quand on frappe juste, nous applaudissons; mais nous ne saurions adopter des reproches qui nous paraissent sans couleur. L'auteur reproche à la haute société d'être médi-

8.

sante, d'inventer cent histoires sur les gens qui se passent d'elle, sur les absents; de forger toutes sortes de calomnies sur ceux qu'elle réclame, et qui semblent la fuir. Eh bien, n'est-ce pas ainsi dans tous les mondes? Est-on plus indulgent dans les autres quartiers? N'invente-t-on rien en province? Si un jeune homme vit tout seul dans son château, respectera-t-on sa solitude? ne sera-t-elle pas interprétée de mille façons, les plus étranges, les plus odieuses? Le *faubourg Saint-Germain* ressemble à tous les mondes; il faut seulement s'étonner qu'il leur ressemble; il aurait le droit de valoir mieux. Des gens qui n'ont rien à faire du matin au soir qu'à se perfectionner devraient être plus aimables; des esprits qui ont depuis des siècles la tradition de l'élégance et du bon goût devraient être plus distingués sans doute; mais aussi n'est-ce que la partie mondaine que vous peignez, c'est le monde extérieur que vous observez, c'est la société *éventée, frelatée,* que vous connaissez, et ce n'est pas d'après cette coterie d'exception, toute d'exception, que vous pourrez juger et dépeindre le *faubourg Saint-Germain.* D'abord le point de départ du livre est faux, puisque c'est une généralité que l'on veut démontrer: l'héroïne est une victime des manies paternelles; on la fait sortir du couvent pour la *jeter au bras d'un mari qui serait son père.* Les habitants de la province vont s'imaginer que cela est toujours ainsi, que nous avons toujours ces mêmes *pères tyrans d'avant* la révolution; toujours des jeunes filles sacrifiées à de vieux *barbons.* Rien n'est moins exact pourtant : aujourd'hui, si les maris ont un défaut, c'est peut-être celui d'être trop jeunes; il n'y a pas dix vieux maris dans tout le *faubourg Saint-Germain,* et encore ceux-là ont-ils été choisis avec amour, et séduits à force de coquetteries. Nous pourrions citer vingt ménages où les deux

époux sont du même âge. Les *époux assortis* se trouvent en foule dans ce monde-là. Le *faubourg Saint-Germain* est un immense colombier, c'est toute une population de tourterelles. M. de Vieil-Castel accuse enfin les femmes de ce quartier d'être d'impitoyables coquettes, de cruelles beautés, n'accordant que des espérances, ne rêvant qu'un demi-bonheur, ne donnant qu'un demi-amour. Un jeune imprudent s'est écrié hier que c'était une calomnie ; et nous l'avons arrêté au moment où il allait justifier plusieurs femmes.

Les amours de ce quartier-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre!

Le caractère de *madame de Lucheux* n'est pas une création nouvelle, c'est la *duchesse de Longeais*, fille de M. de Balzac; c'est l'héroïne de cette belle histoire qui a pour titre : *Ne touchez pas à la hache.*

A propos, M. de Balzac nous donnera le 25 de ce mois *la Femme supérieure.* On dit cette femme-là pleine d'esprit.

L'auteur responsable de la préface de *Barnave,* M. Janin, est du voyage de Fontainebleau. Encore une amnistie!

LETTRE XIII

7 juin 1837.

Arrivée de la princesse Hélène à Paris.

Le jardin des Tuileries était splendidement beau dimanche dernier : il était beau de par le ciel, de par le roi, de

par le peuple et de par le printemps. Quel admirable spectacle à la fois riant et majestueux! Pendez-vous, gens de la province, qui n'avez pu voir ce tableau magnifique, la toile est effacée, vous ne le retrouverez plus. Figurez-vous ce qu'on n'avait jamais vu à Paris le même jour! un ciel... bleu! des arbres... verts! un peuple... propre!... une foule... joyeuse et parée, s'enivrant de parfums sous les lilas en fleurs. N'est-ce pas que vous n'avez jamais vu cela? A Paris, quand le ciel est bleu, les arbres sont gris, la poussière les dévore; à Paris, quand les arbres sont verts, c'est qu'il a plu, le peuple est sale et couvert de boue; il fallait un hasard, un malheur même, pour amener une si heureuse combinaison; il fallait qu'une saison rebelle nous fît gémir pendant un mois, pour que nous eussions en un seul jour tant de feuilles et tant de fleurs; pour que nous eussions à la même heure l'été et le printemps. Oh! que la nature était brillante ce jour-là, à la fois gracieuse et puissante, jeune et forte! fraîche et mûre, naissante et parfaite! elle ressemblait à la passion d'une honnête fille qui aurait attendu l'âge de vingt-cinq ans pour aimer; c'était toute la pureté d'un premier amour, mais un premier amour éprouvé dans toute la force, dans toute la perfection du cœur.

Que ces hauts marronniers sont superbes! que leurs fleurs royales se détachent merveilleusement sur ce feuillage sombre!

Voyez d'ici; que le spectacle est beau! La grande allée du jardin est devant nous. A droite, trois rangs de gardes nationaux; à gauche, trois rangs de troupe de ligne. Derrière eux, la foule, la foule élégante et brillant de mille couleurs; devant nous, un bassin et sa gerbe d'eau qui s'élance dans un rayon de soleil; derrière le jet d'eau, voyez-vous l'obé-

lisque, et, derrière l'obélisque, l'arc de triomphe? Puis, pour encadrer le tableau, les deux terrasses couvertes de monde, et puis des grands arbres partout; baissez les yeux et admirez ces parterres, ces innombrables touffes de lilas; tous ont fleuri le même jour. Quel parfum! quel beau temps! Chut! Voici un courrier, le cortége s'avance. — Passe un postillon couvert de poussière; peu de temps après passe un chien caniche au grand galop, rires, hilarité prolongée. Peu de temps après passe un carlin dans un trouble extrême, chien éperdu, sinon perdu; l'hilarité redouble. Ce premier cortége inattendu fait prendre patience à la foule. Une femme du peuple, une ouvrière en bonnet rond, pousse brusquement une vieille élégante : « Laissez-moi voir la princesse, dit-elle, vous la verrez à la cour, vous, mesdames. » La vieille élégante la regarde dédaigneusement, puis elle dit à sa fille : « La brave femme ne sait pas qu'elle a plus de chance d'aller à cette cour-là que nous. — Sans doute, reprend la jeune héritière en souriant : qu'elle épouse un épicier, elle sera grande dame. » Ce dialogue nous apprend que les légitimistes sont venus aussi pour voir passer le cortége. Mais enfin le voilà. Les cuirassiers s'avancent, ils se séparent; regardez, ils tournent le bassin, leurs cuirasses se réfléchissent dans l'eau. C'est charmant. — Ceci est la garde nationale à cheval. Ah! M. L... a un cheval superbe! Elle est très-belle, la garde nationale à cheval... Le roi!... M. de Montalivet, les ministres! Ils vont trop vite, je n'ai rien vu. — Voici la reine : — quel air noble! comme elle est bien mise! cette capote bleue est ravissante! — La princesse Hélène regarde de ce côté; comme elle a l'air jeune! — Ah! je ne vois plus que son chapeau, il est très-joli; il est en paille de riz blanche avec un grand saule de marabout. Sa robe est très-élégante; c'est

une redingote de mousseline doublée de rose. M. le duc d'Orléans est à cheval auprès de la voiture de la reine. — Quelles sont toutes ces femmes dans les voitures de suite? Quels vieux chapeaux! quelles robes fanées! Pour une entrée triomphale à Paris, ne pourraient-elles pas faire un peu de toilette? Quoi de plus commun qu'une robe grise avec un chapeau rose! Le cortége a l'air très-pauvre, les voitures sont fort laides et trop chargées; on dirait ces *commencements* de calèches que les carrossiers essayent, et dans lesquelles ils entassent tous leurs ouvriers et tous leurs amis pour savoir si les ressorts sont bien solides. Vrai, le cortége était plus beau à attendre qu'à voir passer.

Enfin elle est parmi nous, cette princesse dont on nous parle tant depuis deux mois! Son apparition est une surprise agréable; jamais souveraine ne fut moins flattée; jamais portrait moqueur n'a produit un meilleur effet. Cela prouve que la malveillance sert mieux que la flatterie, et qu'en général les ennemis sont encore plus maladroits que les amis.

L'arrivée de la princesse Hélène en France a été pour nous le contraire d'une illusion. De loin, une erreur semble belle; mais à mesure qu'on s'approche, le charme s'évanouit; cette fois, tout s'est passé différemment. Quand la jeune étrangère était encore en Allemagne, on nous disait: La princesse Hélène! elle est affreuse, elle est maigre, sans grâce; elle a de vilains cheveux roux, un grand pied allemand, une main décharnée; ses yeux sont petits, sa bouche est grande; elle est laide comme madame une telle, comme mademoiselle une telle; et l'on nommait les femmes les plus désagréables de Paris. La princesse s'est mise en route... et déjà, après quelques jours de voyage, on commençait à parler d'elle plus favorablement. Ses cheveux

n'étaient plus roux, ils étaient d'un blond fade; elle était laide, mais d'une laideur qui ne manquait pas de distinction. — La princesse arrive à la frontière... Ses cheveux ne sont plus d'un blond fade, ils sont d'un châtain clair; son pied est assez petit, pour un pied allemand; elle n'est pas laide. — Elle arrive à Metz... Sa physionomie est déjà plus gracieuse, sa tournure est très-noble... — A Melun... elle est faite à peindre, elle a un pied charmant, une main ravissante.—A Fontainebleau... ma foi, c'est une personne très-agréable. — A Paris... c'est une jolie femme!... Deux lieues de plus, et c'était la plus parfaite beauté du monde. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on nous avait trompé, et qu'il est impossible de revenir d'une erreur avec plus de plaisir. Voici la vérité : la princesse n'est pas une belle femme dans toute la sévérité de ce mot, mais c'est une jolie *Parisienne* dans toute la rigueur de cette expression. C'est une beauté gentille comme nous les aimons, jolie figure de capote, jolie taille de mantelet, joli pied de brodequins, jolie main pour un gant bien fait. Elle est trop maigre, dites-vous; eh! messieurs, regardez donc chacun les femmes que vous aimez; elles ne sont pas si fraîches qu'elle, et elles sont maigres à faire peur; prenez garde, ne blâmez pas ce qui vous plaît. La *réalité* parisienne est toute dans l'aspect. Nous avons des yeux de diorama, de panorama, de néorama; les effets d'optique suffisent à la légèreté de nos regards; nos femmes ne sont pas jolies; qu'importe? si elles le paraissent, cela suffit. Être n'est rien, paraître est tout. Madame la duchesse d'Orléans est donc une jolie Parisienne, une femme comme nous les aimons, nous qui faisons consister la beauté du visage dans la grâce de la physionomie, la beauté de la taille dans l'élégance de la tournure. Certes, en la voyant, vous ne regretteriez pas

une grosse belle Allemande, aux traits réguliers, sans expression, à la démarche lourde sans noblesse; madame la duchesse d'Orléans a même ce grand avantage sur nos *merveilleuses* de Paris, qu'elle a l'air *princesse* et qu'elles ont toutes l'air *poupées*, ce qui pour nous a peu de charme; le pédantisme des chiffons ne nous séduit pas plus que les autres.

Enfin, nous l'avouons, peut-être sommes-nous suspect dans notre jugement, mais nous qui pourtant ne sommes pas de la cour moderne, qui n'allons aux Tuileries que dans le jardin, nous nous sentons une véritable sympathie pour cette jeune femme qui vient se faire fille de France avec tant de courage et si peu d'illusion. Soyez la bienvenue, madame, dans notre beau pays, dans notre hospitalière patrie! Eh! ne trouvez-vous pas que nous sommes de bien courtois chevaliers? Pendant deux mois nous avons parcouru le monde en proclamant à haute voix que vous étiez la femme la plus laide de toute l'Allemagne; — c'était un mensonge, pardonnez-nous. Nos galants députés vous ont marchandé, pendant trois séances, un million pour votre ménage; ils vous ont traitée comme leur cuisinière, dont ils rognent le budget et les gages avec tant de plaisir; — ce sont les idées libérales, pardonnez-leur! Nos piquants journalistes vous accablent chaque matin des injures les plus grossières, d'épigrammes sans sel, de calembours épais; — c'est de l'esprit de parti, c'est de l'esprit français, pardonnez-leur! Vous avez vu l'autre soir votre nouvelle famille rayonnante de joie; ce n'était pas sans cause vraiment : le roi, votre beau-père, pour la première fois depuis deux ans, avait traversé tout son peuple sans un seul coup de fusil. C'était merveille; lui-même il en était confondu. Pas un nuage dans le ciel, pas un assassin sur la terre; ce

sont vos beaux jours que ceux-là! Mais, hélas! c'est une triste vie que celle dont les beaux jours sont ceux-là! Oui, madame, vous êtes une femme courageuse, car vous venez chercher en France le désenchantement de toutes vos idées, le démenti de votre éducation; vous, fille d'un prince d'Allemagne, vous croyez encore à la royauté, et chez nous il n'y a plus de royauté; vous, jeune fille romanesque, vous croyez encore à la dignité de la femme, et chez nous la femme n'a plus de prestige, sa faiblesse même n'est plus une religion; on l'insulte bravement, on l'outrage sans honte comme si elle pouvait se venger. Vous, enfin, élève de Gœthe, vous que le grand poëte a bénie, vous à qui l'Homère germain a prédit une si brillante destinée, vous qu'il a nourrie de fictions et d'harmonie, vous croyez encore à la poésie, et nous n'avons plus de poésie! Interrogez les échos de votre palais, ils vous diront que les mots français ne riment plus: demandez à vos augustes parents ce que sont devenus tous nos grands poëtes; parlez-leur de Chateaubriand, du sublime auteur des *Martyrs,* ils vous diront que c'est un légitimiste, leur plus redoutable ennemi: parlez-leur de Lamartine, ils vous répondront que c'est un député qui vote quelquefois pour eux; parlez-leur de Victor Hugo, ils vous diront qu'ils ne le connaissent pas; car il faut rendre justice à notre royauté moderne, elle est en tout bien digne de la poésie du pays; c'est la prose couronnée; le règne des trois couleurs n'admet comme art que la peinture; et Racine, de nos jours, serait obligé de barbouiller quelque emblème dont ses vers seraient la devise, pour faire arriver son nom et sa pensée jusqu'au pied du trône de Juillet. Ainsi donc, pauvre jeune femme! dites adieu à vos rêves de grandeur et de poésie; en France, il n'est plus de princesses; en France, il n'est plus de poëtes; chez nous,

vous ne serez ni flattée, ni chantée; à notre cour vous n'êtes pas plus grande dame que la plus humble femme du pays; mais aussi, comme elle, vous connaissez un bonheur que les princesses sacrifiées ignorent : vous aimez, vous êtes aimée; consolez-vous, avec l'amour vous retrouverez la poésie et la royauté.

LETTRE XIV

14 juin 1837.

Dédain de convention. — Fêtes populaires. — Définition du bonheur. La princesse Hélène. — Victor Hugo.

Il y a des gens qui ne savent faire de l'élégance qu'avec le dédain, qui s'imaginent que dédaigner c'est régner, et qui croient se montrer hommes comme il faut en affectant de s'ennuyer des plaisirs du peuple. A toutes choses ils vous répondent : Comment! vous allez là? Quoi! vous vous amusez de cela? A les entendre, on dirait que la vie a pour eux des plaisirs à part, des joies d'élite, des parfums de faveur, des délices exceptionnelles; on se sent humilié en les écoutant, on se surprend à envier leurs plaisirs sur la foi de leur mépris; on n'ose leur avouer la naïveté, la bourgeoisie, la vulgarité de ses goûts; on se trouble devant eux comme un lourd paysan devant un habitant des villes; on hésite à *s'être* amusé d'une fête qui les a fait fuir si loin; on rougit de la folle gaieté qu'on y a trouvée; on doute de la délicatesse de ses impressions en voyant l'intolérance des leurs; et puis, lorsque l'on a le courage d'a-

nalyser ce grand dédain, lorsqu'on a retrouvé assez de présence d'esprit pour mesurer la hauteur de ces intelligences privilégiées, pour examiner leurs droits à ce superbe ennui, on découvre que ces gens-là mènent l'existence la plus misérable, qu'ils s'amusent des plaisirs les plus niais, qu'ils rient des plaisanteries les plus vulgaires, qu'ils prennent au sérieux les conversations les plus lourdes, les plus oiseuses, et, ce qui est bien plus pauvre encore, qu'ils admirent les esprits les plus médiocres; alors on recouvre son indépendance, et l'on ose confesser franchement que l'on n'est pas un être assez en dehors de la création, assez en arrière de la civilisation, pour ne voir, par une faveur spéciale et précieuse, pour ne sentir qu'un affreux supplice dans ce qui fait la joie de tous.

Ce préjugé est depuis longtemps établi dans la région élégante, que rien n'est plus ennuyeux qu'une fête populaire. Nous avons longtemps partagé ce préjugé, mais aujourd'hui nous l'attaquons hardiment; oui, nous aimons les fêtes du peuple, parce que nous avons beaucoup vu celles du monde. D'abord celles du peuple ont un grand avantage, elles se passent en plein air et en pleine liberté; ensuite la foule y est plus polie; quand on s'est trouvé souvent dans nos fashionables cohues, quand on s'est senti plus d'une fois entraîné par un flot choisi vers une salle de souper déjà remplie; lorsqu'on a subi les incertitudes, les involontaires caprices d'une émeute de bonne compagnie, lorsqu'on a reçu de délicieux coups de poing d'une main gantée et parfumée, lorsqu'on a reçu les inappréciables coups de coude d'une grosse comtesse affamée, lorsqu'on a vu jusqu'où peut aller l'empressement gastronomique de ceux qu'il est convenu d'appeler les gens bien élevés, on se trouve fort indulgent pour la foule grossière du peuple, et

l'on pardonne à l'ouvrier qui vous coudoie malgré lui en vous disant : *Faites excuse*, parce que l'on se rappelle que la veille un dandy vous a marché sur le pied sans vous dire seulement : *Pardon*.

Nous sommes partisan des fêtes populaires; l'aspect du plaisir général nous réjouit. Nous aimons les mâts de cocagne, les feux d'artifice, et les *éluminations*. Nous aimons mieux voir cent mille personnes qui s'amusent dans Paris que de voir quatre cents personnes qui bâillent dans un salon; mais nous voudrions que cette joie ne coûtât rien à ceux qu'elle enivre. Nous ne voudrions pas qu'une fête donnée aux ouvriers fût une ruine pour eux; nous ne voudrions pas qu'il y eût deux dimanches par semaine. Pourquoi s'amuser le mercredi? C'est très-cher de s'amuser un mercredi. Pourquoi n'avoir pas remis la fête de ce soir à dimanche prochain? Ce n'était pas un anniversaire impérieux. Pourquoi, dans une ville de travail et de commerce, interrompre le travail et le commerce inutilement? Une journée perdue, c'est un tort véritable pour l'ouvrier. Ce jour-là il dépense beaucoup et ne gagne rien. Remettez donc toutes vos fêtes au dimanche, et le peuple se divertira sans regret et sans remords. Un gouvernement ne doit jamais jouer le rôle de tentateur; vous avez supprimé les fêtes du calendrier; ne les remplacez pas par les vôtres; ne donnez pas à M. le préfet de la Seine, en heures oisives, les jours de recueillement que vous avez repris à Dieu.

Depuis ce matin tous les petits enfants se réjouissent : ils sautent gaiement devant les fenêtres, en criant : « Il fait beau, maman, il fait beau ; nous irons aux Champs-Élysées voir les boutiques ! » Et tout un avenir de croquettes et de pain d'épice s'ouvre devant eux. En allant savoir des

nouvelles de votre cheval favori, qui est un peu triste depuis quelque temps, qui ne mange plus, car le noble animal subit comme vous l'influence printanière, en traversant la cour, vous rencontrez l'enfant de votre portière, paré d'une auréole de papillotes blanches. Cet éclat inaccoutumé vous dévoile des projets extraordinaires. L'enfant, que vous interrogez, vous répond avec une joie concentrée : « J'irai ce soir à la fête avec papa, ma tante et le domestique à madame Girard. » Les papillotes sont expliquées : « Tiens, dites-vous alors, voilà de quoi acheter des gâteaux. » Et vous donnez vingt ou quarante sous à l'enfant, selon le hasard de votre monnaie, et l'enfant vous remercie en baissant les yeux d'un air sombre et confus; mais à peine avez-vous le dos tourné qu'il relève la tête avec fierté, qu'il ouvre de grands yeux brillants de plaisir, qu'il gambade comme un chevreuil, et qu'il s'en va montrer sa *pièce blanche* à tous les gens de la maison. « C'est le monsieur de l'entre-sol qui m'a donné ça pour acheter des gâteaux, » dit-il; et vous avez acquis en un instant une superbe réputation dans le quartier, et, dorénavant, vous ne pourrez plus faire un pas dans la rue sans entendre de petites voix intéressées vous dire poliment: « Bonjour, monsieur. » Et vous qui aurez oublié votre générosité passagère, vous ferez de très-belles réflexions sur la bonne éducation que reçoivent les enfants du peuple; et vous ne devinerez pas la part immense que vous avez dans cette belle civilisation.

Aujourd'hui toutes les petites filles sont heureuses, elles ont toutes des robes neuves; il est si facile de faire une robe neuve à une petite fille! Le moindre vieux chiffon suffit pour cela; les rebuts maternels sont la parure de l'enfance; et comptez-vous pour rien la joie d'une pauvre

petite fille qui se croit une robe neuve! Comme elle se regarde dans la glace avec orgueil, comme elle se tient droite! quelle importance elle acquiert à ses propres yeux! comme elle aime ce jour mémorable qui amène pour elle ce triomphe, ce jour dont la solennité a entraîné sa mère à lui faire ce beau présent! Une robe neuve, pour elle c'est de la joie; ce n'est pas tout, on lui a donné un vieux fichu de soie, c'est du délire, et de vieux gants, c'est de l'orgueil; les gants sont une dignité chez les enfants du peuple; c'est le luxe par excellence, c'est un symptôme d'oisiveté! Voilà donc une jeune pensée heureuse pour tout un jour : n'est-ce rien? Faut-il dédaigner de tels plaisirs? Hélas! le bonheur n'est pas autre chose que cela : une suite de petites joies, de niais contentements, de satisfactions imbéciles; chacun les prend selon ses goûts et son caractère; mais le bonheur est là, il ne faut pas le chercher ailleurs. Un regard, un mot, un sourire pour ceux qui aiment; un chapeau bien fait pour celle-ci, un bouquet de violettes pour celle-là; un bon dîner pour les uns, une bonne rime pour les autres; une promenade en bateau, des fraises nouvelles, un livre amusant, une jolie romance, du feu en hiver, de la glace en été, du vin passable pour le pauvre, un cheval anglais pour le riche : tels sont les détails, les *ingrédients* dont se compose le bonheur. Depuis des siècles on se figure que le bonheur est une grosse belle pierre précieuse qu'il est impossible de trouver, que l'on cherche, mais sans espérance. Point du tout, le bonheur, c'est une mosaïque composée de mille petites pierres qui, séparément et par elles-mêmes, ont peu de valeur, mais qui, réunies avec art, forment un dessin gracieux. Faites monter cette mosaïque avec soin, et vous aurez une jolie parure; sachez comprendre avec intelligence les jouissances passagères

que le hasard vous jette, que votre caractère vous donne ou que le ciel vous envoie, et vous aurez une existence agréable. Pourquoi toujours regarder à l'horizon, quand il y a de si belles roses dans le jardin que l'on habite? Eh mon Dieu! ce qui empêche de trouver le bonheur, c'est peut-être de le chercher.

Laissez donc le peuple s'amuser sans trouble, et ne glacez pas ses plaisirs par la froideur de vos dédains. Nous qui n'admettons aucune prétention, pas même celle de l'ennui, nous nous promettons bien d'aller observer ce soir la joie populaire; et, voyez comme nous avons l'esprit mal fait! nous ne braverions jamais la foule de l'Hôtel de ville, nous serions incapable d'aller demain à la grande fête qui y sera donnée, et pourtant aujourd'hui nous irons tranquillement sur la place Louis XV contempler le feu d'artifice. C'est que, dans cette saison, les plaisirs ne sont supportables qu'avec l'air et la liberté. Nous irons aussi écouter le *concert monstre* aux Tuileries; nous regarderons le palais Bourbon illuminé, nous verrons l'arc de triomphe illuminé, et cette grande avenue des Champs-Élysées si belle avec ses guirlandes de feu. Nous savons d'avance que nous aurons la niaiserie de trouver ce coup d'œil superbe, et que nous passerons une heure à regarder toutes ces lumières réfléchies dans les flots de la Seine, qui les agite sans les emporter. Nous nous amuserons comme on s'amuse avec une imagination sincère, d'un beau spectacle, quel que soit l'événement qui vienne l'offrir; nous nous amuserons comme on s'amuse avec un cœur triste, mais généreux, du plaisir des autres; et nous nous félicitons intimement de n'être ni dandy, ni femme à la mode, ni commis voyageur, ni grisette parvenue; de n'avoir enfin aucun rang à garder, qui nous impose comme un de-

voir de notre dignité le dédain de tous les plaisirs du peuple.

Si les louanges portent malheur, les reproches, en compensation, portent bonheur. A peine a-t-on fait l'éloge d'un de ses amis ou d'un de ses domestiques que l'on apprend une trahison de l'un ou une maladresse de l'autre. Il en est de même des personnes dont on médit. A peine avons-nous reproché à la cour de Juillet son oubli de nos grands talents littéraires, que la voilà soudain qui se fait coquette et prévenante pour eux. Victor Hugo avait d'abord refusé d'aller aux fêtes de Versailles; une lettre fort aimable de M. le duc d'Orléans, écrite sous l'inspiration de madame la duchesse d'Orléans, a, dit-on, changé ses résolutions. Le moyen de résister à de telles instances; le moyen de n'être pas entraîné par la séduisante admiration d'une jeune femme, d'une flatteuse étrangère qui vient d'un lointain pays vous apporter les preuves de votre renommée! et Victor Hugo est allé à Versailles, et il a été présenté à madame la duchesse d'Orléans. Tout le monde sait avec quelle bienveillance la princesse a accueilli l'auteur de *Notre-Dame de Paris*: « Le premier édifice que j'ai visité à Paris, c'est votre église, » lui a-t-elle dit; ce mot est gracieux. Les princes aujourd'hui flattent les poëtes mieux que les poëtes ne flattaient les princes autrefois; mais, à dire vrai, ce nouveau genre de flatterie est le plus facile.

Quelqu'un parlait l'autre jour de l'amour sincère de la princesse Hélène pour la France, de sa vive sympathie pour nous, de la connaissance parfaite qu'elle avait déjà de notre pays. « Ce n'est pas étonnant, s'écria un légitimiste fort célèbre, elle a passé un mois à Carlsbad avec madame la Dauphine! » Qu'elle est généreuse cette femme qui n'a trouvé chez nous que des chagrins, que trois fois nous avons exilée, et près de laquelle on apprend si vite à nous aimer!

LETTRE XV

21 juin 1837.

Invocation à la liberté. — Versailles sauve des rats et des députés. Tournoi de Tivoli. — Modes.

Ah! quel bonheur d'être libre, libre de la plus belle de toutes les libertés, celle de la pensée; de ne porter la chaîne d'aucun parti, d'être indépendant du pouvoir, et de n'avoir fait aucune alliance avec ses ennemis; de n'avoir à défendre ni la sottise des uns, ni la mauvaise foi des autres; de n'être responsable des actions de personne, de pouvoir agir en son nom, et pour soi; de ne rendre compte qu'à Dieu seul de sa vie; de n'attendre d'avis que de sa conscience; de se fier sans crainte à ce pur instinct de la vérité que le ciel a mis en nos cœurs, et que nous avons nommé la foi; d'admirer sans se croire flatteur, d'être juste sans se croire généreux; de chercher le bon côté de toutes les choses, comme l'abeille cherche le miel de toutes les fleurs; de regarder avec un œil pur, d'écouter avec une oreille indépendante; de voyager sans ordre, et de s'arrêter, selon sa fantaisie, là où le site est plus beau, là où le soleil est plus brillant; de n'avoir pas besoin de demander à qui appartient un pays, pour savoir si l'on doit s'y plaire; de n'avoir pas besoin de demander le nom d'un acteur, pour savoir s'il faut l'applaudir; de retenir indifféremment tous les airs, s'ils sont harmonieux; de s'enivrer impartialement de tous les parfums; de s'amuser de tous les esprits, de jouir de tous les talents, quelles que soient les couleurs dont ils se parent; d'honorer tous les

courages, quelle que soit la bannière qu'ils défendent. Oh! quel bonheur de n'être ni philippiste, ni légitimiste, ni doctrinaire, ni révolutionnaire; de n'avoir pas de nom parmi les ambitieux vainqueurs ou mécontents; de n'avoir point de parrains politiques; de n'avoir point de devoirs de convention; de n'être forcé à aucune haine; de n'être engagé dans aucun mensonge; d'être libre enfin! Car, messieurs, ceci est la seule, la véritable liberté; non cette liberté qu'a chantée M. Auguste Barbier, cette grosse fille aux bras nerveux; cette patronne des forçats, qui s'abreuve aux ruisseaux des rues; cette envieuse révoltée, qui depuis quarante ans s'en va planter dans tous les faubourgs son vieil arbre vert, sans racines, et son vieux bonnet de coton rouge sans mèche... non cette liberté querelleuse qu'on nomme liberté de la presse, cette bavarde menteuse qui n'écoute personne, et qui crie toujours pour qu'on n'entende qu'elle; non, non: la nôtre n'est pas fille du peuple, elle est fille du ciel, et nous vient de Dieu; son front divin n'a pas le moindre bonnet de coton; il porte une auréole, car la lumière est sa parure; ses cheveux flottants ne sont retenus par aucun nœud, ils voltigent autour de sa tête comme un voile capricieux; ses vêtements légers l'enveloppent sans être fixés par aucun lien; elle est indépendante, non par la vigueur de son bras, mais par la vertu de ses ailes; elle n'a point d'attributs déterminés, elle n'a point d'arbre obligé qu'il lui faille planter à toute force; elle cueille chaque matin le rameau qui lui plaît, la fleur qu'elle désire; quelquefois elle garde plusieurs jours de suite les mêmes, car elle est aussi libre de ne pas changer. Son âme est généreuse, pleine de franchise et de courage; elle ne peut cacher ni son admiration ni son mépris; son intelligence est infinie, elle parle toutes les langues; elle

comprend toutes les sciences, elle excelle dans tous les arts, elle sait lire dans toutes les pensées... et pourtant c'est une jeune fille, simple, ignorante et chaste, car il n'est point d'indépendance sans pureté; mais elle trouve sa force dans cette innocence même ; elle plane sur la montagne, sans se mêler au bruit de la vallée, elle traverse un monde corrompu, sans ternir l'éclat virginal de son immortelle beauté; elle se conserve brillante au sein des ténèbres comme l'étoile au sein des nuages, comme la perle au fond des mers, comme la poésie au fond du cœur... O liberté charmante! viens régner parmi nous, viens détrôner tes vieilles rivales qui nous ont fait perdre tant de sang et tant d'années; viens, la France, pour être heureuse, n'attend que toi! Pauvres gens que nous sommes, ou plutôt que vous êtes, vous avez réclamé à grands cris la liberté des individus, la liberté des cultes, la liberté de la presse, la liberté du commerce, et vous avez oublié la plus précieuse de toutes : la liberté de la pensée! Sans celle-là les autres ne sont rien. Vous avez vendu d'avance toutes vos impressions, toutes vos idées; votre admiration a un propriétaire, et vos injustices ont des abonnés. Si l'un de vous s'écrie. Ceci est beau! on lui répond : Tu es payé pour le dire; si l'autre dit : Ceci est mal, on lui répond : Tu n'en sais rien; un ennemi n'est pas un juge. Vous ne pouvez louer un acte du pouvoir sans être traité de valet; vous ne pouvez évoquer un souvenir de l'exil sans être traité de rebelle; votre voix... vous l'avez promise; votre nom... vous l'avez donné. Chose étrange! vous ne pouvez plus dire la vérité sans parjure; vous ne pouvez plus être sincère sans devenir déloyal! Vous ne pouvez pas, comme nous, signer dans la même page ces deux éloges opposés :

« La statue de *Jeanne d'Arc,* sculptée par la princesse Marie, est un chef-d'œuvre de grâce et d'inspiration. Ah! si l'auteur de cette belle composition s'appelait mademoiselle Leblanc ou mademoiselle Lenoir, ou mademoiselle Lefebvre, quelle superbe réputation d'artiste on lui ferait! N'importe, il y a bien de la poésie dans cette image : une fille de France consacrant ses jours oisifs au souvenir de la fille des champs qui sauva la France ! Nous rêvons maintenant un gracieux tableau: la princesse Marie travaillant à la statue de Jeanne d'Arc. »

On nous écrit de Vienne: « J'ai vu Mademoiselle: vous ne sauriez imaginer une plus charmante personne, belle et spirituelle, de la manière la plus agréable. Vous pouvez me croire quand je dis cela, car je suis très-difficile en esprit; vous savez pourquoi. »

Voilà deux éloges que nous osons faire, nous, parce que nous sommes libres. Ah! nous vous plaignons d'avoir tant de graves considérations qui vous empêchent d'être justes, qui vous privent du plaisir de vanter ce qu'il y a de plus doux à vanter au monde, l'esprit et le talent, la candeur et la beauté.

Il y a quelques jours aussi, nous nous sommes sincèrement réjoui de pouvoir admirer, sans nous être suspect à à nous-même, ce beau monument que nous appellerons *Versailles sauvé:* car c'est en cela que la pensée est deux fois généreuse et belle: ce n'est pas seulement un Versailles nouveau qu'on vous donne, c'est le Versailles de Louis XIV que l'on vous rend; c'est le palais du grand roi que les rats et les députés allaient détruire, et que Louis-Philippe a sauvé. Sans doute, il est fâcheux de voir des murs en bois de chêne, dans ce temple de l'orgueil, où le marbre seul était admis; sans doute ce réfectoire de

maréchaux n'a pas la splendeur des salons dorés du premier étage; mais à qui la faute? ce n'est pas celle du roi, c'est celle du siècle; nous ne laissons pas à nos rois le temps de bâtir en marbre, nous ne leur laissons plus prendre à l'État ce qu'il leur faudrait d'or pour en couvrir les murs de leur palais. Versailles aujourd'hui n'est plus l'œuvre de la munificence d'un monarque, c'est le fruit de ses économies; toute la grandeur de la royauté moderne est dans ce mot. En surveillant les travaux de Versailles, Louis-Philippe disait chaque jour : « Pourvu qu'ils me laissent le temps de finir cela! » Ils, c'étaient les assassins; toute la stabilité du trône moderne n'est-elle pas aussi dans ce mot; et croyez-vous qu'il soit possible de bâtir des palais en marbre et de sculpter des lambris d'or avec un budjet de roi-citoyen, entre la machine infernale de la veille et les coups de pistolet du lendemain? Le premier devoir d'un souverain, c'est de comprendre son époque; le premier devoir d'un monument, c'est de la représenter. Il nous semble qu'en cela Louis-Philippe et le nouveau Versailles ont bien rempli leur devoir. Ce n'est pas leur faute si l'époque n'est pas plus belle, si de nos jours les pâtes ont remplacé les moulures, si le carton-pierre remplace le bronze, si les députés chauves remplacent les ambassadeurs à longues perruques, si les fracs de drap remplacent les habits de velours, si les cravates noires remplacent les jabots de dentelles, si les petits nez carmards remplacent les grands nez aquilins. Ce qu'il y a de beau à Versailles, c'est précisément le mélange de toutes ces choses. C'est tout le passé et tout le présent. C'est ce ravissant portrait de Marie-Antoinette, dont la république avait déchiré la toile; ce sont ces grandes batailles de l'empire, que la restauration avait cachées; c'est enfin cette pensée

qui vient aux esprits indifférents en parcourant ces galeries : « Deux réactions d'un jour !... et pas un de ces tableaux n'y resterait ! »

A propos de batailles, nous avons vu hier soir, à Tivoli, un superbe tournoi ; voilà une fête amusante, à la bonne heure! De beaux chevaliers avec de belles armures, des écuyers, des héros d'armes, des pages, des varlets; et puis des chevaux, de vrais chevaux qui ont une volonté, des caprices, qui se cabrent sincèrement, qui marchent *debout*, comme le cheval d'Abd-el-Kader, et auxquels on fait faire toutes sortes de manœuvres; de jeunes cavaliers qui ont de magnifiques costumes de théâtre et qui n'ont point l'air d'acteurs; et puis des femmes véritablement jeunes et tout à fait jolies et réellement vêtues de ce long habit de cheval qui est si gracieux, et non de ces folâtres tuniques de danseuses si outrageusement légères; et puis des difficultés gracieuses, des tours de force toujours heureux; point de cercle en papier, pas la moindre aune de toile, pas un entrechat, pas une grimace aimable et pas un seul baiser! Ceci est inappréciable. Mademoiselle Caroline mérite tous les applaudissements qu'elle reçoit; la contredanse des huit chevaux est ravissante, la valse est délirante. Bravo! Tivoli, bravo! Tout Paris voudra voir le grand carrousel, et plus d'un étudiant imitera ce brave jeune homme qui entra un soir à Tivoli sans billet, en disant avec assurance: « Je suis Tivoli fils, » comme on disait Franconi père. On le laissa passer.

C'est là qu'il faut aller pour étudier les modes nouvelles; c'est là que les plus belles femmes se donnent rendez-vous. Quelle élégance, quelle fraîcheur dans toutes ces parures! comment se fait-il qu'il y ait tant de différence entre un chapeau rose et un chapeau rose, entre un mantelet noir

et un mantelet noir, entre une jolie femme et une jolie femme? L'autre jour, au Théâtre-Français, par exemple, les femmes étaient mises comme l'étaient hier soir les femmes à Tivoli, mêmes capotes, mêmes mantelets, mêmes robes de mousseline blanche, et pourtant il y avait entre l'élégance de celles-ci et la tournure de celles-là la distance qu'il y a entre la rue du Faubourg-Saint-Honoré et la rue du Faubourg-Saint-Denis; et il nous serait impossible d'expliquer ce qui faisait cette énorme différence, à moins de recourir au fameux *je ne sais quoi* de Fénelon, à ce cri de désespoir de l'éloquence découragée, pour faire sentir une séduction que l'œil et la pensée peuvent comprendre, mais que la parole ne peut définir.

Au bal de l'Hôtel de ville, on a remarqué plusieurs robes noires brodées en rouge, le dessin imitait des racines de corail et des flammes; nous sommes peu partisan de ce genre de parure. Principe : en fait d'élégance, éviter tout ce qui rappelle les enfers.

Êtes-vous allé le soir à Notre-Dame de Lorette? avez-vous entendu cette musique religieuse écoutée avec si peu de recueillement? On ne se croirait pas là dans le saint lieu, et nous comprenons cette jeune personne qui, racontant cette pieuse soirée à son père, s'écriait : « Comme on causait, comme on se promenait! quel bruit dans cette église! enfin, cela me faisait de la peine d'y voir des prêtres. »

Il n'est point de noms absolus : telle action est une faute aujourd'hui, qui peut paraître un devoir demain; une grande colère se nomme un jour une fureur insensée, une autre fois elle se pare du beau nom de sainte indignation; tuer un homme est un crime, et l'homme qui commet ce crime s'appelle un assassin; tuer plusieurs hommes à heure

fixe, c'est un métier : l'homme qui exerce ce métier se nomme le bourreau; tuer une grande quantité d'hommes rangés d'une certaine manière, c'est une gloire, et l'homme qui acquiert cette gloire s'appelle un héros. Il en est de même des choses les plus simples de la vie : ne pas répondre à une lettre, c'est une impolitesse impardonnable; ne pas répondre à cinquante lettres, c'est un droit, et c'est le nôtre : on nous fait l'honneur de nous demander par jour à peu près quinze ou vingt *moments d'entretien :* nous espérons que l'on voudra bien nous pardonner de manquer à ces innombrables rendez-vous. Recevoir tous les matins vingt personnes aimables et spirituelles, ce serait une existence bien agréable sans doute; mais il nous faut y renoncer, hélas! nous n'avons pas le temps d'être si heureux.

LETTRE XVI

29 juin 1837.

Le plus affreux jour de l'année. — Le bal de la garde nationale. — Le papier parfumé. — Un bal d'enfants.

L'air s'obscurcit, un nuage trouble nos yeux; des coups redoublés se sont fait entendre depuis ce matin, et maintenant un tonnerre sourd, intérieur, domestique, gronde en notre demeure; une lave fétide l'envahit de tous côtés et répand sous nos pas ses flots jaunâtres, le désert nous environne; des hommes grossiers, à demi vêtus, emportent comme un poids indifférent nos trésors les plus précieux; nos plus chers souvenirs sont entassés dans un coin sans égard et sans respect. Les siéges renversés nous refusent

le repos. La table du banquet se pare d'ornements inaccoutumés. La harpe révoltée se cache sous sa tunique verte et gémit des outrages qu'elle reçoit; et la couche dorée, tout à coup voyageuse, s'étonne des nouveaux pays qu'on lui fait parcourir; elle se voile à son tour, et ses chastes craintes font trembler ses rideaux légers!... C'est qu'il est venu le plus affreux jour de l'année, jour d'angoisses, que nul n'évite, jour que nous avions en vain retardé! nous avions eu tant de peine à croire au printemps, que nous doutions encore de l'été; mais enfin l'été est venu : nous l'appelions de tous nos vœux, il faut nous réjouir, il faut savoir subir avec courage les inconvénients de la saison du soleil, et passer avec résignation ce jour fatal où l'on vient *enlever* vos tapis.

Heureux celui qui peut courir ce jour-là, qui peut aller à la campagne, qui peut aller déjeuner chez un ami, et y rester jusqu'au soir! mais misérable, trois fois misérable celui qu'un devoir impérieux condamne à rester chez lui pendant ces affreux moments! Pas une pièce de son appartement n'est habitable; dans cette chambre pas un meuble, dans cette autre tous les meubles! Les chaises sont sur les tables, les coussins de canapé sont sur les chaises, les armoires sont *condamnées* par tout ce qu'on a posé devant elles. Le malheureux demande son déjeuner. « Ah! monsieur! les verres et les couteaux qui sont dans l'armoire! » L'infortuné déjeune sans couteau. On lui offre à boire dans un verre de cuisine, il se soumet à son sort : on déjeune toujours mal le jour où l'on vient *enlever* les tapis. Quelqu'un lui remet une petite note de soixante francs, ce n'est rien : il ne veut pas faire revenir le marchand pour si peu de chose; il se dirige vers son secrétaire pour prendre de l'argent; par habitude il entre dans sa chambre à

coucher et va droit à la place où ce meuble se trouve ordinairement; il ne voit rien. Reconnaissant son étourderie, il veut entrer dans le salon; le salon est vide, des hommes nommés frotteurs sont occupés à le *mettre en couleur.* Bon! il retourne sur ses pas, et par de secrets détours il parvient jusque dans la salle à manger; là il cherche son secrétaire, il l'aperçoit dans le fond de la chambre derrière le piano; il dérange deux montagnes de chaises, il repousse un grand canapé, il manœuvre avec beaucoup d'adresse. Enfin il arrive au but sans malheur; il met la clef dans la serrure, le secrétaire s'ouvre; mais au lieu de s'abattre comme un pont-levis, la tablette s'entr'ouvre comme le calice d'une fleur; le piano la retient, tous les efforts sont inutiles. Devant le piano il y a des fauteuils et un énorme divan; l'infortuné, après avoir plongé dans l'étroite ouverture une main impuissante, se voit contraint de congédier son créancier sans pouvoir le payer. On n'a jamais d'argent le jour où l'on vient *enlever* vos tapis.

Ce n'est pas tout: l'infortuné reçoit un billet ravissant, un billet d'amour, ou, ce qui est bien pis, de coquetterie, car il n'est point de malentendu dans le véritable amour, un délicieux billet, recélant une invitation à dîner. Vite il veut y répondre; les mots les plus gracieux viennent à sa pensée, il trouve en sa joie vingt manières charmantes de dire oui, car c'est un oui passionné qui sera sa réponse. Il s'élance vers la première table qu'il aperçoit. C'est une table de jeu; il regarde inquiet si parmi tant de meubles il ne trouvera pas son grand bureau, le bureau est invisible; il sonne, il appelle. « François, où donc est mon bureau? — Il est là, Monsieur. — Là! je ne le vois pas; ah! c'est qu'il est derrière l'armoire. » En effet, le bureau est complétement masqué par une immense armoire de boule trop

belle, trop précieuse pour que l'on songe à la déplacer. Dailleurs il y a une commode devant elle. « Donnez-moi mon écritoire, au moins. — Monsieur, c'est que je suis en train de nettoyer l'encrier, parce qu'il y avait dedans beaucoup de poussière. Monsieur sait qu'on attend la réponse. » O patience! l'infortuné se décide à répondre verbalement : « Dites que j'aurai cet honneur... que je demande mille pardons à madame de R... de ne pas lui répondre, mais qu'on vient d'ôter mes tapis et que je n'ai pas de table pour écrire. » François n'a pas compris le commencement de la phrase : « J'aurai cet honneur; » il traduit ceci vaguement : « Monsieur demande mille pardons à madame, s'il n'a pas l'honneur de lui répondre; c'est que nous venons d'ôter les tapis. » Il ajoute de lui-même : « Ah! quelle poussière! voilà trois ans que je suis chez Monsieur, je n'ai jamais vu tant de poussière. » L'autre domestique répond : « Il faudra frotter longtemps; ce parquet-là ne sera pas luisant avant quinze jours. » Puis, il s'éloigne et retourne chez sa maîtresse. « Eh bien? » dit madame de R... avec empressement. « M. *** présente ses excuses à madame, il ne pourra avoir cet honneur, parce qu'on ôte chez lui les tapis. » Madame de R... ne revient pas de sa surprise. « Comment, pense-t-elle, il ne peut dîner chez moi, parce qu'on ôte ses tapis? » Elle rappelle son domestique : « Est-ce à lui-même que vous avez parlé? — Non, madame, c'est à son valet de chambre, qui m'a dit que Monsieur était bien contrarié, qu'il ne pourrait avoir l'honneur d'écrire à Madame, parce qu'on ôtait ses tapis. — Ah! c'est cela, pense madame de R..., il ne peut pas écrire et il ne veut pas venir. Je l'aurais parié. Mesdame de B... et de M... devaient l'engager à aller avec elles ce soir aux Champs-Élysées, il nous sacrifie. » Et la jeune femme est pâle de dépit; elle change subite-

ment tous les projets de sa journée. Elle avait arrangé un dîner sans façon, chez elle, avec un jeune ménage de ses amis : après dîner, on devait aller se promener à Tivoli; au lieu de cela, elle se décide violemment à aller passer la journée chez sa sœur, à la campagne; ses ordres sont promptement donnés. Elle écrit au jeune ménage : « J'irai vous chercher à cinq heures; c'est à Suresnes que nous allons dîner. Nous emmènerons votre jolie petite Isaure; elle jouera avec les enfants de ma sœur. » Madame de R... est adroite; elle sait que le jeune ménage lui pardonnera ses caprices, s'ils tournent au profit des plaisirs de leur enfant. A six heures, elle part, emmenant le jeune ménage et la petite Isaure, mais à six heures aussi, le calme est rentré dans la demeure de l'infortuné. Les meubles sont revenus à leur place, le secrétaire est ouvert; on pourrait solder maintenant beaucoup de petites notes. Le bureau est revenu près de la fenêtre; on pourrait répondre maintenant à un grand nombre de billets doux. Le jeune homme fait sa toilette et se réjouit de cette longue soirée passée auprès de la femme à laquelle il cherche le plus à plaire; il s'habille avec beaucoup plus de prétention. Il a des bas de soie blancs, d'une finesse aristocratique; le vernis de ses souliers ne trahit en rien les tribulations de la journée; sa tournure est charmante : il est content de lui. Il se sent séduisant. Il part avec assurance; son léger tilbury l'emporte vers le bel hôtel de madame de R... Il hâte le pas de son coursier, il craint d'être en retard. Il arrive, il descend de voiture à la porte; il donne ses ordres au groom adolescent, et pendant que le cheval s'éloigne, lui traverse la cour, et sans écouter le portier qui lui parle, il s'élance dans l'escalier, il monte, le maître d'hôtel paraît, vêtu d'un habit bleu, il tient une petite canne à la main, il a son

chapeau sur sa tête. Ceci n'est pas une tenue de bon dîner. « Madame de R... ! » dit le jeune homme d'une voix troublée. Le maître d'hôtel ôte poliment son chapeau et répond : « Madame est allée DINER à la campagne. » L'infortuné reste d'abord étourdi du coup, puis il se précipite dans la cour pour rejoindre son tilbury; mais le cheval est vif, et il y a cinq minutes qu'il est reparti. O détresse! le malheureux se voit forcé de s'en aller à pied demander sa nourriture chez un restaurateur vulgaire. Il a bien vite compris la vérité; il sait que ce n'est pas lui qu'on traite légèrement, et qu'un malentendu seul a pu changer ainsi les projets de madame de R...; il devine ce que les deux innocents domestiques ont fait de sa réponse; il ne devine pas précisément ce qu'ils ont dit, mais il est bien certain qu'ils n'ont pas répété ses paroles. Alors il pense au billet auquel il aurait dû répondre, à l'obstacle qui l'a empêché d'écrire, et la voix de l'expérience le poursuit encore de son refrain mélancolique : Il n'est point de coquetterie heureuse le jour où l'on vient d'enlever vos tapis.

Eh bien! c'est absolument là notre histoire, excepté que notre situation n'a aucun rapport avec celle-là. Ne vous révoltez pas de cette phrase; permettez-nous de de l'expliquer : la différence est que nous n'avons pas de billet charmant à répondre : la ressemblance est que l'on vient aussi d'ôter nos tapis. Ceux qui nous surprennent dans ce désordre, au lieu de nous plaindre, s'écrient : « Eh! que vous êtes en retard, mes tapis sont déjà ôtés depuis un mois. Je vous laisse. » Et ils ferment la porte en nous envoyant toute la poussière que nous espérions éviter, enfermé dans la plus petite chambre de la maison; et la poussière vient sécher l'encre sous notre plume, à mesure que nous écrivons. Cela nous rappelle ce que nous racontait un

jour M. Italieski, vieillard plein de jeunesse et d'esprit, ministre de Russie auprès de la cour du saint-père : « J'étais à Naples, disait-il, lors de la fameuse éruption du Vésuve; la pluie de feu tombait si abondamment que, dans mon cabinet, la cendre venait sécher lés mots à mesure que je les formais, et qu'il me fallait toutes les cinq minutes secouer le papier sur lequel j'écrivais afin de pouvoir continuer mes dépêches. » Heureux ambassadeur, tu avais du moins pour ennemi de tes pensées la cendre du Vésuve, et nous n'avons que la poussière des boulevards!

Grâce à ce grand trouble, toutes sortes de romans enfouis dans l'ombre ont revu la lumière. Arrivés les premiers, ils sont étouffés depuis deux mois par les nouveaux venus, et nous les avions oubliés.

Le bal donné à l'Opéra, par la garde nationale, a commencé sur le boulevard et en plein jour; c'était un amusant spectacle que celui de la moitié de Paris à pied regardant l'autre moitié de Paris en fiacre. Sans doute ces gardes nationaux et leurs *épouses,* exposés en plein soleil avec leur uniforme et leur parure de bal à trois heures sur le boulevard, étaient assez étranges. Ces convives mangeant dans leur fiacre, en attendant la fête, étaient plaisants, il faut en convenir, mais ils n'étaient pas seuls ridicules; et les jeunes élégants qui les admiraient avec une si bruyante malice, en leur envoyant des bouffées de tabac pour encens, qui venaient effrontément soulever les stores de leur modeste voiture pour les regarder sans pitié, nous ont paru aussi fort dignes d'amuser les observateurs. Cela nous prouve ce que nous avons déjà dit bien des fois, que l'élégance n'est pas toujours la distinction, et que les merveilleux n'ont aucun rapport avec les gens comme il faut. Ce grand bal offrait encore un phénomène singulier : tout ce

qu'on y voyait entrer était affreux, tout ce qu'on y trouvait était admirable. Les femmes qui semblaient laides et communes en descendant de voiture, dans leur loge, paraissaient belles et richement parées. Deux femmes de la banlieue attiraient partout les regards; elles étaient fort jolies et très-bien mises. L'une d'elles avait une robe de moire rose faite à la mode du village, et un superbe bonnet de paysanne en dentelles. Ce costume simple, au milieu de tous ces habits de bal assez mal portés, faisait un effet charmant. Le luxe des fleurs à cette fête était prodigieux; la célèbre madame Barjeon avait fait merveille; mais on doit aussi de grands éloges à madame Augustine Copin, à cette jeune femme savante comme un vieux botaniste, qui a su elle-même fonder ce beau jardin, boulevard Saint-Jacques, 6, où les amateurs vont faire leur provision de fleurs, et que les oisifs prennent souvent pour but de leur promenade.

A propos de luxe, il en est un que nous dénonçons au conseil de salubrité publique; il est une recherche homicide, une élégance meurtrière dont il faut faire justice au plus tôt. Nous voulons parler de ce papier soi-disant parfumé dont une feuille suffit pour infecter tout un appartement. Vous croyez peut-être que ce sont des femmes qui écrivent ces billets ambrés; point du tout, ce sont des hommes, de gros hommes qui ont une grosse écriture; dernièrement, un de nos amis s'est évanoui après avoir reçu un poulet parfumé de sa... non, de son avoué! Médecins homéopathes, délivrez-nous, de grâce, des billets empoisonnés; nous ne sommes plus au temps de Catherine de Médicis! Le moyen âge n'est déjà plus de mode!

Un journal annonce que madame la duchesse d'Orléans va donner chez elle un bal d'enfants. Quelle charmante épigramme! Quoi de plus ingénieux, de plus malin! Cette

jeune princesse, qui n'a eu jusqu'ici pour danseurs que les magistrats les plus graves, les fonctionnaires les plus vénérables, veut rendre à ces messieurs leur belle fête par un bal d'enfants, de petits enfants! Quelle leçon spirituelle, quelle manière gracieuse de dire à ses danseurs : « Je sais que vous êtes tous grands-pères. »

LETTRE XVII

6 juillet 1837.

Les environs de Paris.

C'est une bien triste semaine que celle-ci : semaine de départ et d'adieux; et les adieux sont toujours pénibles, même pour les gens qui sont les plus pressés de s'en aller. On a hâte de partir et l'on est fâché de se quitter; mais Paris n'est plus habitable, la chaleur, la poussière et la solitude le dévorent; l'élégance et la santé ne permettent plus d'y vivre. Paris est aux eaux, Paris est à la campagne, il est partout excepté ici; ce n'est plus sur le boulevard qu'il faut le chercher, nous-même nous serons bientôt forcé de le rejoindre où il s'envole, et dorénavant, pour mériter notre titre, c'est de Bade, de Carlsbad, de Marienbad qu'il nous faudra dater le *Courrier de Paris*.

En attendant, nous faisons dans nos promenades un cours des environs de Paris, et depuis quelques années les environs de Paris sont devenus les jardins les plus délicieux du monde Nous connaissons de ravissantes retraites qui attirent de loin les voyageurs, que l'on vient visiter de plu-

sieurs lieues à la ronde, comme on va voir à Versailles le *jardin d'Hartwell*, les *bosquets de la Reine*, la *laiterie de Trianon*. C'est d'abord, — sur la route de Saint-Germain, ce charmant château de Luciennes, ce bel hôtel parisien, transporté par miracle à la campagne, et tout joyeux d'avoir changé son ruisseau de la rue du Faubourg-Saint-Honoré contre le large ruban de la Seine, qui fait aujourd'hui sa ceinture; d'avoir remplacé le parapet de l'égout, qui lui servait de point de vue cet hiver, par l'aspect de l'élégant aqueduc de Marly. Là on cause comme à Paris, on dîne comme à Paris, on a de l'esprit comme à Paris, on a même des fleurs comme à Paris, seulement on respire leur parfum sans mélange. L'air est pur, l'horizon est vaste, le soleil est brillant, l'imagination est libre; là se trouve réunis, dans un seul et même plaisir, tous les luxes recherchés de la ville, toutes les naïves voluptés des champs...

C'est ensuite, — auprès de Montmorency, à Saint-Gratien, une délicieuse villa florentine arrangée à l'anglaise; cette belle retraite d'un voyageur, cet élégant musée que les trésors, c'est-à-dire les souvenirs de tous les pays du monde viennent embellir à l'envi. Regardez : voici une lampe trouvée à Nola, une coupe rapportée de Rome, une table faite à Florence; cette statue arrive d'Égypte, ces vases viennent de Chine, ces tapis de Constantinople; ceci vient d'Athènes, cela de Syracuse, ceci de Vienne, cela de Madrid, et toutes ces choses charmantes et si commodes arrivent de Londres! Oui, tout est souvenir dans cette poétique demeure, tout jusqu'au repas. Chaque mets raconte un voyage et fait valoir les études vagabondes d'un *chef* errant; ce plat espagnol est exquis et plein de *couleur locale*; ce *roastbeef* a l'accent anglais; cette *polenta* a le costume exact du pays; ce bœuf fumé c'est la Hollande elle-même,

c'est un Téniers assaisonné; et cette garbure formidable, c'est l'Allemagne tout entière avec ses vieux châteaux, avec sa forêt Noire, avec Gœthe, Hoffmann, Weber et Schiller; cette sauce confuse et abondante, c'est le Rhin et le Danube mêlés ensemble. Quel sombre mystère dans ces cavernes de légumes défigurées! c'est le déjeuner de Faust apprêté par Méphistophélès, c'est un mets diabolique qui rajeunit ceux qu'il n'étouffe pas. Acceptez-en un peu, vous aimerez ce petit goût tudesque et sauvage; il semble qu'on mange l'ouverture de *Robin des Bois*.

Les convives eux-mêmes sont des voyageurs que le talent et le génie ont rendus Parisiens. C'est Meyerbeer, qui s'est naturalisé parmi nous à force de succès; Choppin, le Polonais, le rêveur inspiré que l'exil nous envoie; c'est madame la comtesse Merlin, cette belle Espagnole que la France a adoptée avec amour; c'est madame Berlioz, Ophélia aux douleurs sublimes; c'est Duprez, le talent voyageur que *Guillaume Tell* nous a rendu. Allez visiter cette retraite, vous y trouverez aussi de vos compatriotes; vous serez heureux d'y rencontrer la célèbre madame Lebrun, dont le musée de Versailles vient de rajeunir les triomphes, de constater la gloire : pour elle la postérité a déjà commencé; elle sait déjà que le temps ne lui ôtera rien. — Le comte de Sabran, digne héritier du chevalier de Boufflers; le comte Alfred de Mausion, le plus aimable causeur de *la fashion*, homme à la mode s'il en fut, que Michelot imitait lorsqu'il jouait les marquis et les hommes à bonnes fortunes, et qui lui-même à son tour, dans nos comédies de château, imitait Michelot sans se douter qu'il lui servait de modèle. Le marquis de Dreux-Brézé, le Berryer de la chambre des pairs; Victor Hugo, le grand poëte, qui... qui est Victor Hugo; et puis madame la duchesse d'Abrantès et madame de T..., et madame Gay, ma-

dame de C... et d'autres femmes poëtes dont nous ne parlons pas. Entrez dans ce beau salon, par ce charmant oratoire, souvenir de l'Alhambra; mais parlez bas, marchez sans bruit, car votre arrivée va interrompre un air de *Norma* ou d'*Orphée*, une inspiration de Berlioz ou de Choppin, une ode sublime, une fable ingénieuse, un mot profond, un récit piquant, un son enfin précieux par l'esprit ou par l'harmonie, et que vous regretterez d'avoir perdu.

C'est enfin, — sur la route de Sceaux, dans le val d'Aulnay, à trois lieues de Paris, un chalet suisse au pied d'une montagne suisse, avec de véritables rochers qui seraient sauvages s'ils n'étaient couronnés de fleurs, non pas de bruyères, de clochettes et de liserons champêtres, mais de fleurs royales, de fleurs civilisées, perfectionnées, nous dirons même corrompues, car il en est de monstrueusement belles; fleurs nouvelles dans toute la rigueur du mot; si nouvelles, qu'elles ne sont pas encore nommées; fleurs inconnues, fleurs inventées, fleurs trouvées par un beau hasard; et toutes ces richesses de la science parfumée, tous ces prodiges de culture règnent sur la montagne la plus agreste, la plus solitaire, la plus poétique que l'on puisse gravir à plus de cent lieues de Paris. Avec quelle admirable intelligence tous les accidents de la nature sont respectés; avec quel art les beautés du site sont exploitées : vous cheminez dans l'ombre, un bois épais vous environne; vous vous croyez perdu au bout du monde, vous montez lentement, la pente est douce, mais la montagne est haute, il faut marcher sans se hâter. Oh! que vous êtes loin! que cette roche est solitaire! Quel silence autour de vous! Ce pays est desert; malheur à vous, s'il ne l'est pas! Vous vous attendez à voir paraître des sauvages et des singes; vous avez droit à des serpents, vous méritez un ours, un

loup-cervier, un sanglier au moins; cette forêt est si obscure, et vous êtes seul depuis si longtemps! Au détour du sentier vous apercevez un banc : l'île est habitée, pensez-vous, et, rêveur, vous dirigez vos pas vers ce lieu de repos; soudain la lumière vous éblouit; l'air plus vif enivre vos sens, un monde nouveau vous apparaît, et toute la vallée à vos pieds se déploie, et tout le pays est à vous, et c'est pour vous qu'il s'est paré ainsi, pour vous qu'il a changé ses vilains murs blancs en haies vives, ses chemins rocailleux et impraticables en belles allées de jardin anglais; là point d'obstacle, là point de crainte, partout où votre désir peut atteindre vos chevaux légers peuvent courir. Allez à Bièvre à travers les ruisseaux, la route est belle sous les peupliers; allez à Verrières à travers la forêt, la route est belle sous les chênes; allez à Fontenay à travers les fraises et les roses, la route est belle sous les grands noyers. On a fait pour vos promenades vingt lieues de chemins autour de vous. Courez, partez, revenez, repartez, rien ne vous arrête. Votre demeure s'embellit de toutes les richesses du voisinage. Rien ne vous en sépare et tous les chemins vous les donnent. Ce séjour est si délicieux, que le spirituel solitaire d'Aulnay n'y veut plus rester; on ne peut plus se cacher là où tout le monde peut venir; on ne peut plus travailler là où tout est promenades et plaisirs; on ne peut pas se faire ermite dans un parc anglais. Aussi le poëte rêveur disait-il avec tristesse au Christophe Colomb de ce beau pays (car c'est découvrir un monde que de lui donner une vie nouvelle) : « Hélas! vous avez gâté notre pays! — Comment? — En le rendant habitable. » Voilà un reproche plus flatteur que les éloges les mieux mérités. Il est beau pour un homme qui protége toutes les améliorations civilisantes, qui rêve tous les perfectionnements administratifs, et

qui prouve, par l'application de ses idées mêmes, que le bien qu'il conseille est faisable, puisqu'il est fait; il est beau, disons-nous, d'en être arrivé à ce point de civilisation, d'avoir amené la nature elle-même à ce degré de confortable qui force les ermites à déménager.

Mais c'est surtout dans l'intérieur du chalet que l'esprit de perfection se fait remarquer en chaque chose : il semble qu'une fée bienveillante ait présidé à l'arrangement de cette merveilleuse demeure, et se soit fait un devoir d'éviter à ceux qui l'habitent toute espèce de contrariétés. Cet admirable problème est résolu complétement. On ferait un volume des moyens ingénieux qui préviennent tels ennuis, des ressources inépuisables qui parent à tels inconvénients, de l'harmonie parfaite de tous les objets entre eux; de l'ordre, de l'équilibre, de la mesure qui règnent dans les moindres détails de l'habitation. Là, vous n'avez plus de caprices, ils sont tous prévenus; là, votre serviteur négligent n'a plus de défauts, ils sont tous prévus d'avance. Là, tout est facile, tout est simplifié, modifié, de telle sorte que les choses marchent d'elles-mêmes. C'est une belle mécanique dont tous les rouages sont d'accord. On lui donne l'impulsion, cela suffit. N'osant nous servir de cette vieille expression si vulgaire, nous ne dirons pas qu'on a su joindre l'utile à l'agréable, nous dirons que là, l'utile est agréable, et que l'élégance exquise de ce riant séjour s'embellit de la facilité de vivre que l'on y trouve et de l'absence de ces mille contrariétés partout inévitables, et que là on ne rencontre jamais. O gracieux chalet simple et hypocrite, chaumière coquette, si modeste au dehors et si richement parfaite au dedans; fantaisie raisonnée, caprice irréprochable, retraite de grande dame, parc modèle, jouet d'un grand administrateur désœuvré; en vain, au pied de ta verte montagne, tu te

caches sous tes berceaux fleuris, tout le monde ira te voir et t'admirer, et c'est toi sans doute que rêvait la reine de Suède, quand elle s'écriait avec amour : « Une chaumière et Bernadotte! »

Dans nos courses nous sommes retourné à Versailles, mais nous en sommes revenu indigné; notre prochain feuilleton sera une longue pétition au roi des Français. Nous lui dirons que, ne lui ayant jamais rien demandé, nous nous croyons le droit de lui adresser cette prière, savoir : de laisser le public jouir en paix de la vue du musée de Versailles depuis midi jusqu'à six heures du soir. L'autre jour, à quatre heures moins cinq minutes, on nous a chassé honteusement, non pas par la grande porte, comme nous y avions droit; on ne nous a pas même laissé continuer notre route et sortir naturellement; on nous a poussé vers un petit escalier dérobé et dégradé, sans nous donner même le temps de dire adieu au tableau que nous avions commencé de regarder. Aussi, dans notre fureur, nous avons rejoint notre voiture à l'instant même, et nous sommes allé dîner à Saint-Cloud chez Legriel. C'est un grand bonheur pour Saint-Cloud que l'on ait fondé un musée à Versailles; il serait désirable maintenant pour Versailles que l'on pensât à fonder une galerie quelconque à Saint-Cloud. Ainsi voilà l'histoire de toutes les visites au musée historique : grande admiration au début, grande fureur au départ.

On nous contait l'autre soir un mot qui nous a paru charmant : « Comment voulez-vous que je n'aime pas cette femme-là? disait M. de R. . en parlant d'une de ses amies, elle est si aimable, et puis elle me fait faire tout ce que je veux. »

Nous avons une peur épouvantable que le prote ne mette :

Elle me fait faire tout ce *qu'elle* veut. Nous réclamons d'avance; le perfide, il en est bien capable, lui qui nous fait dire tout ce qu'il veut.

LETTRE XVIII

12 juillet 1837.

Le public de l'Opéra. — Danseur décoré. — Serrurier glorifié et ruiné. Franconi. — Promenade. — Le passant.

Paris n'a dans ce moment aucune physionomie; peu de Parisiens, très-peu; une douzaine d'élégants, une demi-douzaine d'élégantes, un échantillon de la grande ville, et voilà tout. L'aspect de l'Opéra est misérable; deux ou trois jolies femmes en deuil, quelques merveilleux en fureur, un parterre de claqueurs en délire, tel est l'Opéra. Certes, il est pénible d'entendre des sifflets opiniâtres dans le plus beau, le plus riche, le plus fashionable théâtre de Paris; autrefois, disent les vieillards, jamais on n'aurait osé siffler à l'Opéra : sans doute; mais autrefois aussi jamais on n'aurait osé représenter à l'Opéra les ballets absurdes qu'on y donne, grâce aux étranges considérations qu'on y fait valoir. Jamais surtout on n'aurait laissé profaner ce temple du bon goût et de la mode par des admirateurs soudoyés.

L'Opéra de nos jours, sans compter le nouveau public payé, se compose de deux publics : le public flottant, c'est-à-dire le parterre et l'orchestre, dont les spectateurs se renouvellent chaque jour, et le public permanent, c'est-à-dire la presque totalité des loges louées à l'année, dont les spectateurs ne varient jamais. Autrefois cela n'était pas ainsi :

la plupart des loges, et les meilleures surtout, appartenaient à des administrations, à des ministères; il y avait la loge des gentilshommes de la chambre, la loge des officiers de service, la loge du gouverneur de Paris, et vingt autres loges données par la faveur, demandées, retenues avec empressement, ou attendues avec patience par toute une population de grandes dames ou de hauts fonctionnaires, de bourgeoises coquettes ou de petits employés influents, qui se contentaient d'aller une ou deux fois par an à l'Opéra, gratis, dans une loge d'honneur, les uns par vanité, les autres par économie. Ce public-là était peu difficile sur le choix des spectacles; lorsqu'une pièce l'avait ennuyé, il s'en consolait en songeant qu'il ne la reverrait plus; c'est ce que fait encore aujourd'hui le public flottant; il éprouve le regret d'être venu, mais il s'éloigne sans crainte pour l'avenir; il sait bien qu'on ne l'y reprendra plus; de là vient son indifférence : il est facile d'être indulgent lorsqu'on est désintéressé. Mais pour le public permanent, il n'en est pas de même; on comprend qu'il soit incapable d'une si haute philosophie; pour lui, un mauvais opéra c'est un hiver perdu; un ballet absurde, c'est une année manquée; pour lui, une soirée ennuyeuse se multiplie par vingt soirées ennuyeuses; et s'il consent de bonne grâce à voir cent cinquante fois un chef-d'œuvre, et c'est beaucoup, il a le droit de se révolter lorsqu'on se prépare à lui offrir, le même nombre de fois, un ouvrage sans intérêt, sans talent, un opéra sans chanteur, ou un ballet sans danseuse. Un mauvais spectacle, quand toute une salle est louée d'avance, c'est un vol. De là vient le grand scandale de vendredi dernier; de là vient que l'on entend de nos jours ce que jadis on n'avait jamais entendu, savoir, des sifflets à l'Opéra. Nous aurions bien quelques reproches à faire aux loges

d'avant-scène, aux élégants qui parlent haut, qui ont une gaieté un peu trop sonore et des poses un peu trop avantageuses; mais ils avaient raison cette fois, et nous réservons nos reproches pour un autre jour. D'ailleurs, il faut leur rendre justice; s'ils se montrent sévères pour les mauvais ouvrages, ils sont pleins d'enthousiasme pour ceux qu'il faut admirer : ils attaquent *les Mohicans* en ennemis implacables, mais ils soutiennent *les Huguenots* en admirateurs passionnés; ils applaudissent Duprez avec transport, mademoiselle Taglioni avec fureur. Les sifflets bruyants partent de leurs loges, c'est vrai, mais c'est de leurs loges aussi que tombent, aux jours des triomphes mérités, les couronnes et les bouquets.

On a beaucoup crié contre le ministère de ce qu'il venait de donner la croix à Simon le danseur; on a eu tort. Si un danseur, dans une circonstance quelconque, mérite cette distinction, il est juste de la lui accorder. Donner la croix à un danseur n'est pas une faute; mais rester danseur quand on est chevalier de la Légion d'honneur, c'est une inconvenance qui choque étrangement; les grimaces et les gambades du sauvage, voire même les ronds de jambe et les pirouettes de l'homme civilisé, nuisent à la dignité de l'homme *décoré;* les honneurs sont un fardeau qui rend les entrechats moins légers; la gloire vit de privations : il faut savoir lui faire des sacrifices. « Noblesse oblige, » a dit M. le duc de Lévis; il est de certains honneurs incompatibles avec de certains états : il faut choisir. Il est des triomphes ruineux, sans doute, mais dont il faut subir les conséquences, témoin ce serrurier des environs de Châteauroux, ruiné tout à coup pour avoir eu l'honneur de dîner à la table du roi des Français. Le brave homme s'en allait depuis des années de château en château, raccommodant

les serrures, posant les sonnettes çà et là; on le gardait trois ou quatre jours, le temps nécessaire pour faire son ouvrage; on le faisait dîner à la cuisine, et puis on le renvoyait content. Mais quand on apprit qu'un haut grade dans la garde nationale l'avait amené jusqu'à Paris pour complimenter le nouveau roi des Français, qu'il avait dîné avec la reine et les princesses, avec les ministres et les ambassadeurs, on n'osa plus le faire dîner avec les femmes de chambre et les valets de pied; on le respecta dans sa gloire : l'on fit venir un serrurier plus modeste, et il perdit toutes ses pratiques. Il avait de l'orgueil, il sut se résigner; il sollicita l'emploi de garde champêtre, et maintenant, le sabre au côté, il se console de ne plus gagner d'argent, de n'avoir plus d'état, en disant avec orgueil qu'il a eu un soir, en sa vie, l'honneur de dîner à la table du roi. La gloire a des rigueurs qu'il faut savoir subir.

Si l'aspect de l'Opéra est triste, celui du Cirque des Champs-Élysées est déplorable; mais aussi quel spectacle! des danseurs de corde dans des paniers; des petits enfants qui restent sur la tête les pieds en l'air pendant un quart d'heure; des chevaux qui ronflent; des sauteurs qui tombent à chaque instant, qui recommencent le même tour d'adresse jusqu'à ce qu'ils l'aient manqué; un grand nègre vêtu d'un peignoir de bain en percale blanche et coiffé de bandelettes d'or; des polichinelles, des arlequins, toutes les vieilleries imaginables.

Puis, pour distraction, des loueuses de petits bancs qui vous poursuivent avec leur maudit petit banc avant même que vous ayez trouvé une place pour vous asseoir, si bien qu'un gros homme de province, qui entrait avec nous, s'imaginant qu'on lui offrait ce petit banc pour un siége, se mit dans une grande colère, disant que c'était se mo-

quer de lui que de le forcer à s'asseoir là-dessus. Puis des gens qui viennent vous interrompre dans votre conversation pour vous offrir des éventails à quatre sous : toutes les tracasseries des plaisirs parisiens, sans les plaisirs. Voilà Franconi.

Tivoli est plus amusant : le tournoi s'est perfectionné, la valse a le plus grand succès ; les manœuvres sont jolies, mais elles durent trop longtemps.

Le reste de la soirée, on le passe à Tortoni ; on y va prendre des glaces sans sucre et respirer un air tout rempli de tabac ; et l'on rentre chez soi, et l'on soupire en songeant à ses amis qui sont à la campagne... et qui s'y ennuient ; mais au moins ils s'ennuient en bonne santé et en bon air, c'est quelque chose ; et puis ils se promènent : ici l'on ne peut plus se promener. Aux Tuileries, les enfants, les cerceaux, vous barrent le chemin ; sur les boulevards, des Turcs en blouse bleue vous empoisonnent de leurs parfums, sous prétexte de brûler de prétendues pastilles du sérail, et quel sérail, grands dieux ! La promenade est impossible ; il y a peine de mort pour le flâneur ; l'*Omnibus* et la *Dame blanche* ont envahi la cité ; ils la traversent dans tous les sens ; on ne marche plus, on court ; chaque habitant de la ville insensée semble avoir derrière lui l'Euménide vengeresse qui le poursuit.

Qu'est-il devenu, cet être aimé des dieux, chéri du poëte, béni du pauvre, cet inconnu que chacun veut séduire, cet indifférent qui vous apporte l'espérance malgré lui, cet être indéfini que l'on appelle le PASSANT ? Homme toujours aimable qui, sans compromettre jamais sa dignité, fait l'amusement de tout le monde. Les gens de la maison assis devant la porte le regardent longtemps marcher, il fournit plus d'un mot plaisant à leurs discours oisifs ; la jeune fille,

du haut de son balcon, le suit des yeux en souriant; le vieux goutteux, de sa fenêtre, le regarde cheminer et l'envie; l'enfant qui pleure sèche ses larmes pour le contempler : il porte sur lui une idée pour chacun de ceux qui l'aperçoivent; il leur envoie à chacun un sentiment qu'il ignore, c'est la distraction personnifiée; or, une distraction est presque toujours un bienfait; c'est un bienfait quand la pensée est triste, c'est encore un bienfait quand elle est heureuse; car il est doux de quitter un moment une douce pensée, on y revient avec plus de plaisir. Le PASSANT! espoir du marchand, avenir du pauvre, le passant n'existe plus à Paris. Peut-être traverse-t-il encore quelques rues solitaires; mais dans nos brillants quartiers, il ne se hasarde plus : dans nos rues le passant, proprement dit, ne saurait vivre. Chez nous, la course est une lutte, le chemin lui-même est un champ de bataille; marcher, c'est combattre. Mille obstacles vous environnent, mille piéges vous sont tendus; les gens qui viennent là sont vos ennemis; chaque pas que vous faites est une victoire remportée : les rues ne sont plus de libres passages, des voies publiques qui conduisent là où vos intérêts vous appellent; les rues aujourd'hui sont des bazars où chacun étale ses marchandises, des ateliers où chacun vient exercer au grand jour son état; les trottoirs, déjà si étroits, sont envahis par une exposition permanente. Vous partez de chez vous rêveur : une affaire importante, une inquiétude de cœur, ou bien un travail d'imagination vous préocupe; confiant dans M. le préfet de police, vous marchez les yeux baissés, vous ne redoutez comme danger, comme obstacle, que les chevaux, les voitures ou les ânesses mal élevées; c'est déjà bien assez, mais votre instinct vous fait éviter ces périls à votre insu, et vous n'y pensez pas : vous voilà donc en

chemin, aveugle comme un homme vivement préoccupé. Au coin de votre rue, premier obstacle... Devant la boutique d'un marchand de vin, une douzaine de tonneaux sont rangés avec symétrie; vous vous heurtez au premier assez durement; vous exprimez votre mauvaise humeur d'une façon plus ou moins énergique, selon votre langage, puis vous quittez le trottoir et vous continuez votre route. La pensée qui vous domine s'empare de vous de nouveau; vous oubliez et vous marchez sans crainte. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?... On vient de vous jeter un seau d'eau sur les jambes; ce n'est rien, c'est une attention, c'est le luxe des portières: cela s'appelle *faire de la fraîcheur* devant la maison; le trottoir est inondé, il sera propre et sec tout à l'heure; mais à présent il vous faut encore le quitter. Patience! et vous continuez votre route. Tout à coup vous sentez une grande chaleur, et vous vous trouvez suffoqué par une épaisse fumée; vous regardez avec effroi: ce n'est rien, c'est un emballeur qui ferme ses caisses, qui les entoure de toiles qui se livre à tous les maléfices de son art; il est établi sur le trottoir que ces deux grandes caisses envahissent tout entier. Vous quittez une troisième fois le trottoir, et vous continuez votre route. Ennuyé de ces petits retards, vous pressez le pas. Pan! vous vous heurtez contre une chaise! une chaise au coin de la rue, sur le trottoir. — Comment prévoir cela? à qui appartient cette chaise? quelle est cette femme qui a établi son domicile au coin de la rue, sur une chaise de paille? C'est une marchande de cure-dents; elle est en grand deuil, et cela depuis cinq ans. Son désespoir est toujours le même; il a lassé la pitié du quartier. Nous lui conseillons de déménager et de porter sa chaise dans une rue où sa douleur sera plus nouvelle. Cependant vous respectez

cette infortune, vous quittez une quatrième fois le trottoir et vous continuez votre route. Un peu plus loin, vous remontez sur le trottoir. Vous voyez venir à vous un vitrier. « Il porte sur son dos des ailes de lumière, » c'est-à-dire que les rayons du soleil se jouent dans les grandes vitres qu'il porte sur ses crochets. Comme ses ailes ont une envergure effrayante, vous vous rangez un peu vers la droite pour le laisser passer sans les heurter; mais, en approchant de la muraille, vous sentez deux pattes froides qui vous repoussent : c'est un grand bœuf tout saignant suspendu devant l'étal d'un boucher. Vous vous éloignez avec dégoût et vous marchez plus vite; vous faites quelques pas assez heureux. Mais le vent s'est élevé : tout à coup la rue entière disparaît devant vous. C'est que le magasin de nouveautés vient de déployer toutes ses voiles. Les mousselines à vingt-neuf sous l'aune s'enflent de tous côtés comme des ballons légers, les fichus à vingt-deux sous flottent dans les airs comme des pavillons vainqueurs, les calicots se soulèvent, les toiles imprimées s'agitent, les foulards frémissent, les taffetas frissonnent, les gazes transparentes vous caressent, les écharpes d'azur vous enveloppent; vous vous croyez entraîné dans une ronde de sylphides, dans un ballet de bayadères; le vent redouble, les banderoles vous enlacent; vous êtes prisonnier : enfin un des commis du magasin a pitié de vous et vous délivre, et vous repartez en riant. Encore ému de ce dernier obstacle, vous ne prévoyez pas qu'il puisse en survenir tout de suite un nouveau, et vous marchez avec hardiesse, et vous allez franchement donner de la tête contre un objet étrange dont vous êtes longtemps avant de vous expliquer l'existence; un être immobile qui remue; un être vivant qui a l'air d'être en carton, qui tousse, qui renifle, qui souffle, qui sort d'un mur

et qui y reste; une enseigne animée, une apparition fantastique s'il en fut jamais : — Eh ! qu'est-ce donc? — c'est un commencement de cheval, dont la fin est avec un cabriolet sous une factice remise; c'est une demi-tête de cheval qui vous invite à employer tout le reste. Voyez plutôt sur la porte : *Cabriolet à volonté*. Un cocher désœuvré vous fait comprendre par un agaçant coup de fouet qu'il est à votre disposition; alors, fatigué des dangers de votre course, ennuyé de ne pouvoir rêver en liberté, vous vous élancez dans le cabriolet bienveillant qui semble n'attendre que vous; vous rendez le mouvement au coursier inconvenant qui eut l'audace de se trouver face à face, nez à nez ou plutôt nez à naseau avec vous, et vous pardonnez à ce dernier obstacle, parce qu'il vous a délivré de tous les autres. Voilà ce que c'est qu'une promenade dans Paris; voilà pourquoi le passant n'existe plus, ce passant qu'aimaient tant les poëtes; car jadis ils disaient : « Le passant verra sur ma tombe, » etc.; on disait aussi : « C'est à faire fuir les passants; ça ferait rire les passants. » Maintenant on ne parle plus ainsi, parce qu'il n'y a plus de passants, il y a des *voyageurs*. On appelle voyageurs les gens qui montent dans les omnibus pour aller de la Madeleine à la porte Saint-Denis, comme on appelle auteurs les gens qui font un quart de vaudeville : cela tient à ce qu'il n'y a plus de distance.

Le fait est qu'aujourd'hui le trottoir appartient à tout le monde, excepté à celui qui en est le possesseur naturel, c'est-à-dire le piéton; les marchands de fruits l'encombrent de leurs paniers, les marchands de porcelaine l'envahissent à demi par la plus ingénieuse des spéculations : vous ne pouvez passer près d'eux sans casser quelques flacons, quelques tasses ou quelques verres, et vous êtes forcé de payer ce que vous avez cassé; c'est une manière de vendre qui

en vaut bien une autre. Le chaland malgré lui est une des belles inventions de notre époque. Les commissionnaires ont une manière assez adroite d'attirer votre attention. Ils dorment sur le trottoir, les bras étendus, de sorte qu'on ne peut passer sans les heurter et sans tomber dans le ruisseau; on est si couvert de boue qu'on n'ose plus se montrer: alors ils vont vous chercher un fiacre. Les obstacles terrestres ne sont pas les seuls qui poursuivent le piéton; il y a encore la pluie des tapis: de neuf heures à midi, la poussière des maisons tombe sur vous de chaque fenêtre. Heureux encore lorsque la poussière tombe seule! une de nos amies a reçu l'autre jour une paire de ciseaux sur son chapeau. C'étaient de fort jolis petits ciseaux anglais, que l'on cherche probablement dans tous les coins de la demeure, sans se douter que, détachés par une secousse des franges du tapis, ils sont venus se planter dans un magnifique chapeau de paille d'Italie.

Ne pourrait-on pas faire secouer ses tapis dans la cour? Pourquoi faut-il que le piéton soit victime de tous les soins du ménage? pourquoi donc semez-vous sa route des débris de votre festin? pourquoi lui jetez-vous ainsi vos restes? pourquoi lui faut-il marcher sur les côtes de vos melons, sur les écailles de vos huîtres, sur votre salade méprisée? Que lui importe ce récit, ce menu vivant de votre repas? Laissez-lui l'espace, c'est tout ce qu'il vous demande; la rue est son empire, il y doit vivre en liberté. La rue est un chemin, ce n'est pas un asile; la rue appartient à ceux qui y passent, et non pas à ceux qui l'habitent.

LETTRE XIX

19 juillet 1837.

Légèreté française. — Constance de la mode.

Quel est le flatteur qui le premier a osé dire que les Français étaient un peuple léger? Nous, légers! mais il n'existe pas de peuple plus grave, plus routinier que nous, plus maniaque. Or, rien n'est moins léger qu'une manie; car on peut vaincre quelquefois une passion, mais on ne triomphe jamais d'une manie. Nous, légers! et pourquoi nous dit-on légers? parce que nous nous occupons de choses frivoles? mais si nous nous en occupons sérieusement, ce n'est plus de la légèreté. Un caractère léger est celui qui n'attache d'importance à rien; nous, au contraire, nous attachons de l'importance à... rien. Qu'on nous permette de jouer ainsi sur les mots, qu'on nous permette aussi cette image, pour dépeindre la légèreté française; nous ne dirons point : C'est un papillon sur une fleur, une mouche sur une plume, un enfant sur une balançoire, une hirondelle sur une girouette, c'est-à-dire un poids insensible sur un corps léger; nous dirons : La légèreté française, c'est un gros homme en tilbury, c'est-à-dire un poids énorme sur un corps fragile, qui ne mérite pas de le porter; un prix exorbitant sur une chose sans valeur; une sérieuse application à des niaiseries, de la gravité dans les choses futiles, un grand zèle pour des inutilités L'esprit français est léger, cela est vrai, mais l'esprit est léger partout; quand un Français a de l'esprit, il s'exprime avec finesse, avec grâce, il est ingénieux et grave, profond et malin, sage et fou, c'est-à-dire que sa

pensée a toutes les conditions de l'esprit; mais un étranger spirituel est aimable de la même manière. Michel Cervantes, qui n'était pas Français, avait dans l'esprit toutes ces qualités-là; d'ailleurs la légèreté de l'esprit n'a rien de commun avec la légèreté de caractère, et c'est celle-là que nous n'avons pas et que nous n'avons jamais eue. On dit : Le Français léger meurt en riant. Eh mais! nous n'appelons pas cela de la légèreté : c'est du courage, c'est de la foi, c'est de l'espérance, c'est une sublime philosophie; c'est le beau côté du caractère français. L'oubli de soi-même ne passera jamais pour de la légèreté. Ce qui constituerait un caractère léger, ce serait le changement; et chez nous rien ne change, nous sommes toujours les mêmes; nous varions un peu nos rois, mais voilà tout; nos plaisirs ne varient point, nos goûts sont éternels, nos modes sont d'une solidité désolante. On pourrait, pour exprimer une chose stable, dire : Elle durera aussi longtemps qu'une mode. Voilà trente ans que les hommes se croient charmants avec leurs habits difformes; les femmes ont porté quinze ans les manches *à gigot*, et voilà quarante ans que l'on porte des cravates de mousseline empesée : nous serons heureux le jour où un règne durera le temps d'une mode; atteindre l'âge d'une mode, c'est vieillir.

Nous, légers! mais regardez-nous donc dans nos jours de fête, car c'est au jour du plaisir que le caractère d'un peuple se révèle : la vérité est dans le rire. Les danses d'un pays sont le cachet de son originalité. Veuillez un peu comparer notre danse à celle des autres pays. Voyez la danse espagnole : que d'orgueil, que de noblesse! comme elle fait valoir l'élégance de la taille! c'est une parure pour la beauté. Voyez la danse italienne : allègre et passionnée, c'est le délire d'une imagination toujours active, qui

s'exprime avec des pas si vifs, si vifs, qu'il paraît impossible de les arrêter; c'est un plaisir qui ressemble à un exercice de fou. Voyez la valse allemande : quel entraînement, quelle langueur, quelle volupté ! Voyez même la danse anglaise, si agitée, si follement taquine... et puis voyez la danse française : quel pédantisme, quelle prétention ! danse d'acteurs qui veulent qu'on les regarde, plaisir de vanité, tout préoccupé d'autrui. Et ne croyez pas que ce soit seulement dans les bals du monde que la contredanse soit si sérieuse, les contredanses de village ne sont guère plus animées; et si les bals Musard sont célèbres par leurs gaieté, ce n'est pas que la danse y soit brillante, c'est que la joie y est plus grossière. Enfin, voyez à notre grand théâtre ce qu'est la danse comme art : elle n'y est pas plus originale qu'elle ne l'est ailleurs comme plaisir. Depuis soixante ans, ce sont les mêmes pirouettes; les bergers bleu de ciel sont remplacés par les paysans blancs et rouges, mais leurs pas sont les mêmes, et leur admiration pour leur bergère n'a point changé; voilà soixante ans qu'ils l'admirent avec les mêmes gestes, qu'ils joignent les mains de la même manière dans leur enthousiasme, et qu'ils se caressent le menton doucement, avec la même naïveté, pour se dire à eux-mêmes : Qu'elle est jolie ! Les pas nouveaux qui nous ont charmés venaient de loin; ils n'étaient pas nés en France. Mademoiselle Taglioni, mademoiselle Essler, sont venues, l'une d'Italie, l'autre d'Allemagne. On les a applaudies, appréciées; mais elles n'ont même pas fait révolution ; la danse est restée la même; la danse classique règne toujours à l'Opéra; et c'est là que l'on peut juger notre caractère, le caractère le plus sérieux qu'un maître d'école puisse rêver pour un écolier. Un danseur arrive : il se pose, il est content de lui, mais il dissimule; il se renverse le corps en arrière, il étend les

bras, il prend son élan, et puis il tourne... il tourne assez longtemps; enfin il s'arrête sur les deux pieds avec fierté et semble dire : Me voilà! Cette fois, il est très-content de lui, et il ne dissimule plus; il lève une jambe très-lentement, il la maintient en l'air un certain temps, et puis il retourne sur une seule jambe, et l'autre reste en l'air, comme celle d'un polichinelle qu'une ficelle retient. Quand il a bien tourné, il rend la liberté à cette jambe, et, d'elle-même, elle revient rejoindre l'autre, et alors il frappe des deux pieds par terre d'un air vainqueur, après quoi il se livre à toutes sortes de contorsions qu'il prend au sérieux, jusqu'à ce que, pour se reposer, il se remette à admirer sa danseuse; et cela recommence à chaque pas; et tous les soirs vous verrez un danseur s'y prendre de la même manière pour vous amuser. Un audacieux avait essayé une façon nouvelle: Paul arrivait autrefois sur le théâtre en volant : c'était joli, c'était un zéphire qui voltigeait pour lui-même, parce que c'était sa condition de zéphire, et non pas un pauvre artiste qui dansait et se fatiguait pour nous. Il n'y avait pas de préméditation ni de métier dans ce pas-là. Aussi obtenait-il un grand succès qui devait servir de leçon. Point du tout : on a regardé Paul danser, on l'a écouté applaudir, et dès qu'il a été parti, on a repris les vieux pas d'usage, les vieilles entrées, les vieilles sorties. On avait accueilli sa manière, mais on ne l'avait pas adoptée; à l'Opéra, le nouveau est admis, mais à la condition qu'il ne changera rien. Il en est de même de la musique : on a accueilli Duprez, parce que Duprez est un grand talent et qu'il *fait de l'argent,* mais on ne l'imite pas; on rend justice à sa méthode, mais on la respecte comme une originalité étrangère, et il ne vient à l'idée d'aucun des acteurs qui jouent avec lui de s'approprier ce genre nouveau, qui obtient tant de

succès. Ah! vous dites que nous sommes légers! mais regardez nos modes, nos plaisirs et nos arts, et vous reconnaîtrez que, loin d'être un peuple changeant, nous sommes le peuple le plus constant du monde. Les Turcs ont quitté le turban, mais les Français ne quitteront jamais leur chapeau rond. En Espagne, les combats de taureau ont pu cesser quelque temps; en France, les pirouettes ne cesseront jamais. Or, ce n'est pas un peuple léger que celui dont les danses sont lugubres, dont les fantaisies sont invariables, dont les modes sont éternelles!

LETTRE XX

27 juillet 1837.

Notre ennemi naturel. — Les coups d'état à la mode. — Tivoli et le Ranelagh. — La brasserie Anglaise. — M. Viennet et M. d'Arlincourt.

Chaque animal a son ennemi naturel, savoir: un être plus fort que lui, qui vit à ses dépens, qui le guette, qui le poursuit, qui le tue et qui le mange; et manger son ennemi, c'est réellement vivre à ses dépens. La mouche a pour ennemie l'araignée; la colombe a pour ennemi le vautour; la brebis, le loup; la souris, le chat, et le chat, le marchand de peaux de lapins; puis au moral, la femme a pour ennemi l'homme, l'homme a pour ennemi le démon, le peuple a pour ennemi le philanthrope, le gouvernement a le publiciste, le poëte a le journaliste, et le journaliste a le prote. Or, de tous les ennemis, le prote est le plus dangereux, car il n'y a aucun recours contre lui; la veille on ne

peut prévoir ses coups, le lendemain on ne peut guérir ses blessures. L'errata est permis à l'auteur, l'auteur a un droit *de carton* qui le console et le justifie; le feuilletoniste n'a rien pour se défendre: la bêtise qu'on lui fait dire lui reste, l'intelligence du lecteur est son unique ressource. Mais encore il est des fautes inexplicables que le lecteur le plus intelligent ne peut deviner; ainsi l'erreur suivante s'étalant dans les graves colonnes du *Moniteur*: « Le ministre » des affaires étrangères a obtenu vingt mille francs pour » le chocolat à la vanille. » Quel abus! vingt mille francs de chocolat pour un seul ministère; il y avait de quoi soulever le pays, amener une révolution; au lieu de cela, il fallait lire « vingt mille francs pour le consulat de Ma- » nille! »

Jadis, tous les ans, après la clôture des Chambres, tombait la pluie des ordonnances. Les ministères profitaient de l'entr'acte des sessions pour faire de petits coups de tête, de quasi-coups d'État qui réalisaient quelques-unes de leurs chimères; jusqu'à ce qu'un jour enhardis par le succès, ils en arrivèrent au fameux coup d'État qui bouleversa tout. Eh bien! la mode a de tout temps procédé comme les ministères. Dans l'intervalle des sessions, c'est-à-dire lorsque les autorités qui font les lois élégantes sont dispersées, les couturières et les marchandes de modes livrées à elles-mêmes font leur coup d'État; chaque année à cette époque une mode extravagante est adoptée et répandue avec fureur, on ne voit plus qu'elle, on ne peut faire un pas sans qu'elle vous apparaisse dans toute son exagération; rien ne l'arrête, ni l'âge, ni la laideur, ni la maladie, ni le deuil lui-même. Elle règne toute-puissante dans Paris, personne n'est là pour lui dire: Reviens, tu t'égares; elle fait en moins de trois jours le tour de tous les quartiers, elle passe

les ponts, elle touche la banlieue, elle ravage les boulevards dans toute leur longueur : la peste n'est pas plus contagieuse, la renommée n'est pas plus rapide. Il y a neuf ou dix ans, les chapeaux à la *chipie* avaient fait irruption dans les familles les plus honnêtes, ils allaient sans pudeur étaler aux Tuileries l'insolence de leur allure. Il y a deux ans, les peignoirs ouverts et flottants s'étaient aussi emparés de la faveur publique pendant l'absence des femmes de bon goût. Il y a un an, vous en souvient-il? la mode avait semé des grenades sous tous les chapeaux; tous les petits bonnets s'empourpraient de grenades; cette parure était enfin si généralement adoptée, que nous avons cru de notre devoir de la dénoncer à M. le préfet de police comme un signe de ralliement. Cette année, les roses blanches ont remplacé les grenades ; vous croyez peut-être que cela est très-joli, eh bien! c'est une erreur; en élégance rien n'est joli d'une manière absolue. Dans une parure, les fleurs sont comme les chiffres. C'est leur place qui fait leur valeur; une belle rose blanche sur de beaux cheveux noirs fait un effet charmant sans doute; mais il n'est plus question de cheveux aujourd'hui, on a supprimé les cheveux. On les remplace par un *tour* de roses blanches qu'on décore du nom de guirlande, mais qui de loin, sur un front complétement chauve, ressemble à une couronne de papillotes. Voici comment on se coiffe quand on veut être à la mode: on relève ses cheveux à la chinoise ou à peu près, car les *demi-bandeaux*, qui laissent voir toute la tempe, ne sont qu'une *chinoise* altérée; le front ainsi découvert n'a de secrets pour personne; s'il a une cicatrice, on la voit; s'il a des rides, il les avoue; s'il a de la candeur, il la montre; on sait tout de suite à quoi s'en tenir sur l'âge et le caractère de la femme qui vient à vous. Puis, sur le haut de ce

front nu, on applique sept roses blanches! De près, cette parure n'empêche pas une jolie personne de paraître jolie; mais de loin elle lui donne un air poupart qui n'a aucune distinction. Les grandes coquettes, les femmes à haute prétention, les artistes jettent la guirlande de côté sous le chapeau ; sur la joue gauche, cinq grosses roses en demi-guirlande; sur la joue droite... rien du tout. C'est un caprice, un aimable désordre, un gracieux effet de l'art. Les ignorants, qui ne sont pas dans le secret de cette recherche, croient tout simplement qu'elles ont mis leur bonnet de travers. Nous prévenons les beautés de province que cette invention est une mode de contrebande que l'aristocratie de l'élégance n'a point consacrée, et qu'il faut bien se garder d'imiter. Tant que la bigamie sera un cas pendable en France, tant que les femmes de ce pays persisteront à voir d'un mauvais œil l'homme qu'elles adorent aimer une autre femme, tant qu'elles rêveront un amour exclusif, elles n'auront pas le droit de se coiffer à la *chinoise*. On n'est autorisé à singer les modes d'un pays que lorsqu'on en a pris les mœurs.

L'autre soir, à Tivoli, nous ne croyons pas exagérer, en affirmant qu'il y avait bien deux mille cinq cents roses blanches. Que de femmes, que de monde! nous dirons comme cette portière d'Henri Monnier: *Il y avait un monde affreux*. Le tournois n'avait pas eu lieu depuis quinze jours, et c'était à qui viendrait le voir; les gradins étaient couverts de spectateurs, et les allées étaient remplies de mécontents qui n'avaient pu trouver à se placer. Ce grand succès nous réjouit; il prouve que les choses niaises et de mauvais goût ne sont pas les seules qui réussissent à Paris, et que l'heure est venue d'essayer des fêtes nouvelles, de tenter des jeux hardis, des joutes, des combats,

de sortir un peu des lieux communs équestres, politiques et dramatiques avec lesquels nous sommes censés nous divertir depuis vingt ans. A propos de vieux plaisirs, nous sommes allé lundi au Ranelagh. Sur une affiche on lisait : ANCIEN GRAND BAL DE PARIS; il est sans doute fort ancien, et ses danseurs sont trépassés depuis longtemps. La salle était vide; une fort belle salle, vraiment, très-bien éclairée; un orchestre excellent. *Un fort bon cornet à piston,* le *Dufresne* de la banlieue, jouant les airs les plus nouveaux. Beaucoup de monde en dehors de la salle, regardant... jouer les musiciens; derrière cette foule, beaucoup de voitures, des femmes assises dans leur calèche, regardant... jouer les musiciens; et puis un homme criant de moments en moments : Allons, messieurs, *en plesse! en plesse!*... cela veut dire « en place. » A Passy, on a adopté la prononciation anglaise, à cause des Anglais qui peuplent ce beau séjour. *En plesse,* messieurs, mesdames! mais cette voix n'éveillait personne; aucun ancien danseur ne ressuscitait; l'ancien grand bal restait toujours désert. Enfin, un vieillard octogénaire, un ancien danseur, entraîné par ses souvenirs, eut pitié des plaisirs modernes; il alla chercher une danseuse : c'était une petite fille de huit ans; il la choisit comme une excuse à cette folie qu'il se permettait encore. Il recruta un clerc de notaire et son amie, pour leur servir de vis-à-vis; le clerc de notaire alla chercher un confrère dans la foule; le confrère se procura une danseuse; et en moins d'une demi-heure, la contredanse fut complète; contredanse simple, il est vrai, contredanse à huit; mais cela suffisait pour danser, et toute la foule assistait à ce petit ballet perdu dans l'immense salle de l'ancien grand bal de Paris. Le vieillard glissait comme une ombre; il dansait avec tristesse, mais avec courage. On sait que

maintenant *le galop* a envahi la contredanse; au lieu de faire *la chaîne anglaise,* on tourne en galopant; *la queue du chat* elle-même est remplacée par un temps de galop. Eh bien ! le danseur octogénaire galopait comme s'il n'avait eu que quarante ans. Philosophe, il se conformait aux usages d'une époque qui n'était plus la sienne; et cela sans illusion; il comprenait ce qu'un tel sacrifice devait lui coûter. O danseur vénérable! que la danse te soit légère! la société reconnaissante de tes efforts généreux te saura gré d'avoir consacré ton dernier souffle à ranimer *l'ancien grand bal de Paris !*

En revenant ici, nous avons admiré, aux Champs-Élysées, une enseigne longue comme une rue, sans plaisanterie; les lettres sont de la taille d'un enfant. On les aperçoit à travers le feuillage pendant l'espace de dix arbres : BRASSERIE ANGLAISE. — ENGLISH BREWERY. A l'ombre de cette enseigne, des familles entières viennent se reposer, en buvant de cette fameuse bière blanche dont les amateurs ont fait la réputation. Là chacun retrouve sa patrie en bouteille. L'Écossais savoure l'*ale,* qui est le vin du montagnard; l'Anglais y reconnaît son *porter* chéri; l'Allemand sa grosse *bier,* et le Français sa bonne double bière, cette fidèle compagne de l'échaudé qui fait si bien dans un tableau d'estaminet. Aussi, le dimanche, les bosquets de l'établissement ressemblent à un bazar où toutes les nations sont représentées. La supériorité de cette brasserie vient, dit-on, de la nature de l'eau qu'on trouve dans la localité. L'eau de la Seine ne vaut rien, à ce qu'il paraît, pour la fabrication de la bière. C'est une découverte que les brasseurs anglais viennent de faire, et que nous recommandons aux marchands de vins français. Nous leur conseillons de se défier de l'eau de Seine, qui peut leur être nuisible dans leur commerce. Charles

Nodier, grand amateur de bière, confirme lui-même cette observation, car il ne faut pas croire que le nectar et l'hydromèle aient seuls le privilége d'inspirer les poëtes. Chaque génie a son breuvage, chaque muse a des libations particulières qui lui servent à évoquer le dieu. Les lèvres prophétiques ont quelquefois horreur du fruit de Bacchus; nous connaissons de grands écrivains qui boivent du cassis, d'autres qui s'enivrent de ratafia. Lamartine, propriétaire de vignobles; Lamartine, dont les caves possèdent ce précieux vin du Liban, poétique souvenir du saint pèlerinage; Lamartine, enfant de la rouge Bourgogne; Lamartine boit de la bière comme un Flamand. Eugène Sue ne vit que d'opium; Alexandre Dumas n'aime que l'eau de cerise (traduction : kirsch-wasser); George Sand s'inspire avec du café; madame de *** avec de la limonade; Alfred de Musset avec du punch, et M. Briffaut, de l'Académie française, avec de l'orgeat bouilli.

A propos de breuvages, nous avons appris ces jours-ci que les musulmans se permettent le vin de Champagne sans aucun remords; voici leur raisonnement: « Le vin de Champagne n'était pas encore inventé au temps de Mahomet, donc il n'a pu le défendre. » Il est avec le Turc des accommodements, et les parjures sablent hardiment *le champagne* à la santé du Prophète. A eux il est permis de dire *le* champagne : cette faute de français est un devoir de leur religion, sans elle ils seraient coupables; elle leur épargne un remords. On leur défend le vin, mais on leur permet le champagne. Oh! les Normands!

On s'occupe beaucoup de la lettre de M. Viennet, et pourtant elle n'a rien qui bouleverse les idées modernes : que M. Viennet attaque les romantiques, mais c'est dans la nature; M. Viennet est né pour haïr les romantiques, sa voca-

tion est de les persécuter. Cela n'est rien, cela est dans l'ordre; mais voici un fait qui renverse toutes les lois de la probabilité. Tout est possible après ce que nous venons de voir. O romantisme, tu dépasses la politique en apostasie; ton fils, ton fils bien-aimé, contre toi se tourne; ses serments il abjure; ses triomphes il oublie. Quinze ans de gloire, de succès européens sont par lui reniés; l'ingrat! les flancs il déchire qui l'ont porté; le sein il meurtrit qui l'a nourri; de son grand destin il ne se souvient plus. Il en est venu jusqu'à mériter son titre le plus illustre, non celui de vicomte, mais celui de *Renégat!* O giaour littéraire! ô déception! qu'allons-nous devenir? Où va le monde? Le *Solitaire* rentre dans la foule; il se mêle aux classiques, il attaque les romantiques, il les poursuit de son ironie; il les appelle par son nom; lisez dans *la Mode* cette *nouvelle* intitulée : *La nuit de sang*, signée vicomte d'Arlincourt. C'est une critique des romans modernes, de leur influence funeste sur l'esprit des jeunes filles. On s'y moque des jeunes gens aux *regards fauves, des cœurs de femme* et des *poitrines d'homme;* des êtres *exceptionnels,* des héros au front pâle, aux cheveux en désordre, criant dans leur délire : *Fatalité! fatalité! Malédiction! malédiction!* Eh! monsieur le vicomte, avez-vous donc oublié les vôtres! Ils étaient gentils, vos héros! farouches brigands, meurtriers infâmes, malfaiteurs de moyen âge que l'on ferait pendre aujourd'hui sans pitié, et qu'alors vous nous faisiez adorer à force de mystères et d'inversions. Et quelles inversions, grands dieux! Chacune de vos phrases semblait avoir subi un tremblement de terre; rien n'y restait en place : chez vous la vie commençait par la mort, l'amour venait ensuite : vous savez bien, votre poëme : *la Mort et l'Amour*. Voilà une belle inversion, convenez-en. Le héros

de ce poëme mourait au premier chapitre, bien; au second chapitre on l'enterrait, bon; et puis il partait de là pour venir faire sa cour à son amie, jeune fille innocente qu'il était facile de tromper; à seize ans, l'âme est si confiante, elle croit au bonheur, aux serments, aux prodiges, et à toutes les inversions. Un autre aurait dit *l'Amour et la Mort:* fi donc! c'était classique, votre style n'admettait pas ces choses-là; *la Mort et l'Amour,* à la bonne heure! c'était romantique, et vous étiez romantique alors. Pourquoi donc aujourd'hui déserter vos drapeaux? pourquoi tirer sur vos soldats? Vos yeux sont-ils dessillés? êtes-vous revenu aux croyances vulgaires? pensez-vous qu'on aime avant de mourir? allez-vous corriger le titre de votre ancien poëme, et le verrons-nous paraître à sa trente-deuxième édition avec cet humble changement : *l'Amour et la Mort?* Quelle concession! Non, vous ne la ferez pas; vous resterez fidèle au succès.

LETTRE XXI

3 août 1837.

L'anniversaire du 29 Juillet. — Le parapluie. — Les vacances. — Les modes. — *Le Vicaire de Wakefield.*

On prétend qu'une averse suffit pour disperser la foule au jour de l'émeute; nous pouvons affirmer qu'il n'en est pas de même au jour du plaisir. S'il avait plu, dit-on, le 29 juillet 1830, la révolution n'eût pas eu lieu : eh bien! cette année, il a plu le 29 juillet, et la fête d'anniversaire a eu lieu, et pas un des spectateurs n'a été épouvanté de

la pluie. Il est probable que les vainqueurs des trois journées auraient eu le même courage. Nous pensons, nous, que le peuple a autant de ténacité comme combattant que comme badaud, et que, n'ayant pas eu peur du feu, il n'aurait pas eu peur de l'eau.

Samedi, il pleuvait si obstinément depuis le matin, que nous hésitions à aller voir les joutes, imaginant qu'il n'y aurait personne; mais quiconque n'a rien vu n'a rien à dire aussi; et nous voulions voir pour avoir à dire; car on ne fait pas un rapport au roi avec plus de conscience que nous n'en mettons à écrire ces niaiseries; nous ne parlons que de ce que nous savons, nous ne disons que ce que nous pensons, nous ne racontons que ce que nous avons vu; la vérité, c'est tout notre esprit; et quand un spectacle nous séduit, quand une belle fête nous amuse, nous songeons tout de suite au récit que nous en pourrons faire, nous cherchons aussitôt le moyen d'y faire assister nos lecteurs.

Samedi, à deux heures, nous sommes donc monté en voiture non pas avec l'idée d'aller jouir d'une fête, mais avec l'intention de savoir si on l'avait remise au lendemain, et bien persuadé qu'il n'y aurait personne de notre connaissance. Nous arrivons au coin de la rue Royale; là un groupe de gardes municipaux à cheval nous ferme le chemin: «On ne passe pas!...» Nous changeons de route; nous voulons traverser un pont; un second groupe de gardes municipaux nous crie: «On ne passe pas!» et ne voyant personne, nous nous mettons à rire de ces grandes précautions de l'autorité pour protéger une foule imaginaire, pour prévenir les encombrements de notre voiture qui était la seule sur le chemin, et pour empêcher toute confusion dans cette affreuse cohue qui se composait d'un commissionnaire et d'un invalide, foule empressée qui

nous semblait assez facile à contenir. Enfin nous trouvons un passage libre que ne gardait plus le cerbère municipal. Nous traversons une partie du faubourg Saint-Germain, et nous arrivons rue de Bourgogne à l'entrée désignée sur nos billets : une superbe ondée nous accueille, une belle pluie d'orage accompagnée d'un vent furieux : plusieurs femmes qui arrivaient en même temps que nous, s'effrayent du trajet qu'il faut faire à pied avant de parvenir aux tribunes du quai d'Orsay, les laquais imbibés jettent aux cochers ce cri de détresse : « A l'hôtel ! » et nous allions en dire autant, lorsqu'une femme qui était avec nous fit cette réflexion : « Ces dames s'en vont, dit-elle, parce qu'elles ont des chapeaux tout neufs qui sont fort jolis; il pleut à peine, venez. » Alors nous avons levé les yeux sur le chapeau de notre compagne, il expliquait tout son courage. Nous descendons de voiture et nous allons bravement sur le quai ; là, quel fut notre étonnement en le voyant couvert de monde ; une foule immense, joyeuse et trempée, des milliers de personnes souriant sous des parapluies en larmes. Les joutes avaient lieu comme par le plus beau temps du monde ; elles avaient lieu sur l'eau et sous l'eau.

Rien de plus étrange, du haut des tribunes, que ce peuple caché sous une vaste écaille de parapluies tout de même couleur ; on aurait dit une immense baleine au bord de la rivière ; il y avait tant de monde, et la foule était si pressée, qu'un même parapluie abritait cinq ou six personnes. En France, le parapluie est monotone. Ce n'est pas comme en Italie ; là, quelle indépendance ! des parapluies rouges, verts, bleus, jaunes, roses, oranges, pistaches. La foule, ainsi abritée, ressemble à un parterre de riches anémones. Chez nous, le parapluie est sévère, il n'a rien de

flatteur aux yeux; on voit qu'il ne sort qu'au jour de tristesse; son nom le dit : *parapluie*. En italie, il se nomme *ombrella*.

L'orage cessa au moment où nous entrâmes dans le pavillon. Nos places étaient excellentes, et le spectacle était charmant. Nous voudrions bien vous en donner une idée, non pas à vous, Parisiens qui savez tout, ou qui ne tenez pas à savoir, mais à vous, amis de province, dont nous sommes ici le fidèle correspondant. D'abord, dans le fond du tableau, les Tuileries, une ligne d'abres, toute la terrasse du bord de l'eau; sur le mur de la terrasse, une foule pressée, se tenant par miracle sur cet espace étroit, au bord d'un précipice. Ceci formait un premier étage de spectateurs; au-dessous d'eux le quai couvert de monde, cela formait un second étage de spectateurs; puis au bas du quai troisième foule, troisième étage de spectateurs; et puis enfin dans les pavillons, quatrième foule, quatrième étage de spectateurs. Sur les quais, cinq grandes colonnes disant en lettres d'or 27, 28, 29 juillet 1830, et des milliers de drapeaux tricolores répétant 27, 28, 29. Sur le bleu 27, sur le blanc 28, sur le rouge 29. C'est très-commode d'avoir trois couleurs quand on a trois jours glorieux à célébrer. Les pavillons étaient tendus en rouge et ornés de grosses lanternes bleues, blanches et rouges qui faisaient un effet charmant. Mais ce n'était rien encore : c'est la Seine qui était jolie et coquette avec ces longues barques, avec ces grands bateaux à vapeur pavoisés de bandelettes et de flammes de toutes couleurs, avec ses mariniers, sa musique militaire, avec ses nageurs invisibles dont le drapeau léger avait l'air d'un papillon tricolore voltigeant au milieu des flots, avec ces mauvais plaisants qui naviguaient dans un tonneau, ramant en cadence avec leurs bras; et

qui, lorsque le tonneau s'emplissait, disparaissaient gaiement dans la Seine aux grands applaudissements de la foule. Oh oui! la Seine était bien belle ainsi, et nous nous demandions pourquoi le beau fleuve joue un si petit rôle dans les plaisirs de Paris. La Tamise est tous les jours en fête à Londres; les promenades en bateau y sont un délice, et chez nous elles sont inconnues: d'où vient cela? il y a sans doute une raison à cette absence des plaisirs aquatiques, dans une ville où l'on aime tous les plaisirs; peut-être sommes-nous hydrophobes? Cela se pourrait bien, et cela expliquerait bien des choses.

Les jouteurs étaient divisés en deux camps : les bleus et les rouges. Ils portaient tous des vestes blanches, leurs bonnets seuls étaient différents. Deux bateaux s'avançaient; les joûteurs debout à la pointe du bateau, préparaient leurs lances, c'est-à-dire un très-long bâton terminé par un tampon de cuir; chaque jouteur appuyait, non le fer de sa lance, mais le tampon de sa lance sur la poitrine de son ennemi ; le choc était terrible, l'un des deux perdait l'équilibre et tombait dans l'eau; alors les fanfares retentissaient et les fusées partaient sur la rive, pour proclamer la victoire; tous les rouges furent vaincus, excepté un : la lutte s'engagea de bleu à bleu, le combat dura longtemps; plus d'un choc violent fut inutile, aucun des deux jouteurs n'était renversé. Cependant, l'heure du triomphe arriva; le vainqueur bleu et le vainqueur rouge allèrent se faire couronner par M. le préfet de la Seine, qui leur passa autour du cou un grand cordon bleu et un grand cordon rouge, l'ordre de la Légion d'honneur et l'ordre du Saint-Esprit, moins les plaques, la gloire, les diamants et l'idée qu'on y attache. Parmi les alliés des vainqueurs, il y avait un homme vêtu d'un habit rose, dont la nuance heureuse

attirait depuis longtemps notre attention. Cet homme portait un chapeau à trois cornes, une longue écharpe, et il avait un air si imposant et si sévère, que nous ne pouvions nous expliquer la gaieté et le zinzolin de sa parure; tout à coup il se retourne vers nous, et nous devinons la vérité. C'était le porte-drapeau du camp rouge; son étendard, mouillé par la pluie, avait déteint sur le côté droit de sa veste blanche, ce qui lui donnait l'air d'uneglace panachée, fraise et vanille; cette moitié d'habit rose nous a bien tourmenté pendant toute la cérémonie.

Le soir, le feu d'artifice obtint un succès d'enthousiasme; la cascade de feu qui tombait du pont dans la rivière durait si longtemps, qu'on la croyait véritable. Les pavillons illuminés étaient superbes, leurs mille lanternes tricolores, agitées par les vents et réfléchies par les flots, produisaient un effet magique. C'était la décoration du troisième acte des *Huguenots* cent fois répétée. C'était charmant. La Seine, comme le matin, était couverte de barques; mais ces barques étaient lumineuses et semblaient porter de fantastiques ombres. Les feux du Bengale éclairaient subitement la foule, et les spectateurs devenaient eux-mêmes le plus beau spectacle. Il y eut un mouvement d'oscillation bien rapide et bien amusant à observer. Tous les yeux étaient fixés sur le pont de la Concorde où se tirait le feu d'artifice; du sein de la fumée tout à coup s'élève un ballon; la nacelle enflammée éclate dans les airs, un chiffre de feu brille au milieu d'une couronne d'étoiles : 27. Grande admiration de la foule. Tous les regards appartenaient au ballon; mais le vent le pousse violemment du côté opposé au feu d'artifice; au même instant, et comme un bataillon bien dressé qui obéit à l'ordre d'un chef, chaque spectateur se retourne. Vous figurez-vous cela? cent

mille hommes qui tournent la tête en même temps. Le ballon disparaît; le feu d'artifice continue; alors la foule recommence le même mouvement avec le même ensemble pour regarder le feu d'artifice. Plusieurs fusées partent, puis un second ballon s'élève, pareil au premier; il porte en chiffres de lumière le n° 28. Il rejoint son compagnon dans sa course aérienne, et le peuple, qui le suit des yeux, se retourne encore pour le contempler plus longtemps. Un troisième ballon part: 29, et la même oscillation recommence, avec la même précision, la même unanimité. Ces mouvements réguliers, cet accord parfait dans une foule si considérable, était une étude vraiment bien intéressante; on aurait dit une armée innombrable qu'un chef immortel passait en revue du haut des cieux, tandis que ses aides de camp s'en allaient en ballon porter ses ordres de phalanges en phalanges et d'un pôle à l'autre. Ces trois ballons, 27, 28, 29, ont eu les honneurs de la soirée, malgré le bouquet qui était magnifique, et malgré les malins qui prétendaient qu'ils étaient les véritables emblèmes des promesses de la révolution de Juillet : Autant en emporte le vent, disaient-ils. Nous qui trouvons que la révolution de Juillet a parfaitement tenu les promesses qu'elle nous avait faites à nous, savoir : émeutes, incertitudes, ambitions funestes, prétentions risibles, grands héros démasqués, grands coupables justifiés, abus détruits et remplacés, fautes et bonnes intentions, crimes et belles actions, nobles sentiments et discours absurdes, promesses naturelles de toute révolution et de toute aventure humaine, nous soutenons que la révolution de Juillet ne nous a point trompé, et nous persistons à ne pas comprendre l'allégorie des trois ballons.

Ce mot d'un ouvrier venant de voir le feu d'artifice nous

a paru assez joli. « Tu ne sais pas? ce feu-là, lui disait son camarade, on dit qu'il coûte cinquante mille francs. — cinquante mille francs! répéta-t-il; ma foi, ils ont été bientôt *bus !...* » Est-ce une épigramme? nous ne savons pas.

Depuis huit jours, l'agitation est grande dans les colléges, le concours a jeté le trouble dans tous les jeunes esprits. Déjà quelques parents s'apprêtent à revenir; car pour supporter le séjour de Paris maintenant, il faut tâcher d'avoir un fils de dix à douze ans tout prêt à être couronné; sans cela l'ennui vous gagne, on n'y a point d'intérêt. On sait déjà qui aura le prix d'honneur; déjà! n'est-ce pas trop tôt? On voit çà et là quelques jalousies qui s'entr'ouvrent. « Madame *** est-elle à Paris? — Non, monsieur, répond le portier, nous l'attendons la semaine prochaine; elle vient chercher M. Henri ou M. Alfred qui doit passer les vacances à la campagne. » Les vacances, les vacances, mot sublime, qui présage tant de plaisir; avoir un prix de grec, et se dire: « Dans huit jours, les vacances! » c'est la plus belle émotion de la vie. Heureux aujourd'hui ceux qui ont douze ans, ou ceux qui ont un fils de douze ans! c'est la même chose.

En fait de modes, les manches à la jardinière sont ce qu'il y a de plus joli. On voit toujours sous les chapeaux beaucoup de roses blanches; seulement, elles sont un peu plus fanées que la semaine dernière: c'est un perfectionnement dont l'avenir nous plaît. Depuis huit jours, pas une rose de moins, pas un cheveu de plus.

En fait de nouveauté littéraire, nous avons une admirable édition du *Vicaire de Wakefield.* C'est un livre aussi amusant à regarder qu'à lire: la traduction nouvelle est de Charles Nodier, rien que cela; mais Charles Nodier se devait de nous expliquer ce roman admirable; l'auteur de

Mademoiselle de Marsan et de *Séraphine* était le traducteur naturel du *Vicaire de Wakefield*. Les Anglais, en comparant le texte qui est en regard de la traduction, seront quelquefois jaloux de la phrase française : ceux qui savent l'anglais se plairont à étudier les caprices des deux idiomes; ceux qui ne savent pas l'anglais, se réjouiront de n'être plus humiliés par ces pédants qui vous disent, quand vous admirez un livre étranger : « Vous n'en pouvez pas juger, si vous ne l'avez pas lu dans l'original; » ceux, enfin, qui ne savent ni l'anglais, ni le français, s'amuseront encore à regarder les vignettes charmantes dont cette belle édition est parsemée; ce sont tous dessins de Tony Johannot, gravés en Angleterre; dessins français traduits en anglais; on en trouve un presque à chaque page; on passerait un jour à les regarder, et l'on vous donne tout cela, l'original et la traduction, et toutes les gravures et toutes les vignettes, tout ce bel ouvrage, si bien imprimé, pour quinze francs, le prix d'un roman moderne qui n'est ni de Goldsmith, ni de Charles Nodier, qui n'a pas le moindre esprit et pas la moindre gravure, qui est mal écrit et mal imprimé, qui commence par un catalogue de vingt-cinq pages, et qui finit par un chapitre de trompeuses annonces pour prédire des romans qui n'arriveront jamais.

LETTRE XXII

10 août 1837.

Les philosophes sans le savoir.

Nous sommes allé l'autre jour faire une visite à la campagne; nous sommes tombé dans un château frappé de lit-

térature, et pour cause trois infirmes! Il faut bien lire quand on ne peut marcher. La maîtresse de la maison relève de couches; nous l'avons trouvée étendue sur un canapé : elle lisait; une de ses parentes, une grosse cousine, femme *très-puissante* (expression provinciale fort en usage à Paris), *puissante* signifie *impotente*, une grosse cousine était plongée dans un grand fauteuil et lisait. Un oncle goutteux se partageait entre une bergère et une *chauffeuse* qui soutenait son pied malade. Il gémissait de temps en temps et lisait; puis, dans un boudoir mystérieux, un jeune homme semblait fuir le monde et l'éclat du jour. Il soutenait de sa main son front couvert d'une compresse et lisait; ce salon était un véritable cabinet de lecture. Nous étions descendu de cheval dans la première cour du château, et nous venions à pied par le jardin. La porte du salon était ouverte, et tous ces lecteurs étaient si occupés, que pas un ne fit attention à notre arrivée; mais un joli petit chien anglais qui ne lisait pas, et qui nous connaît, s'étant dérangé pour venir nous saluer, la maîtresse de la maison s'aperçut de notre présence : « Quelle aimable surprise! » s'écria-t-elle. A ce mot, l'alerte est donnée, les lecteurs s'interrompent, le jeune homme mystérieux s'enfuit. Nous nous approchons de la jeune accouchée, nous lui faisons nos compliments; nous lui parlons de sa santé avec intérêt : « Je suis beaucoup mieux, dit-elle; dans quinze jours, je pourrai marcher... — Je voudrais bien en dire autant, s'écria en soupirant le pauvre goutteux. — Je le crois, reprend la *dame puissante*, car c'est une triste chose que de passer sa vie dans un fauteuil! » L'excellente femme ne s'aperçoit point que cette vie si triste est la sienne; elle ne sort jamais; non, mais elle croit que c'est parce qu'elle ne veut pas. Elle passe ses jours à plaindre son beau-frère de ce qu'il est goutteux, et lui se

distrait en se moquant de sa belle-sœur et de son embonpoint. Tel est le monde, telle est la famille, tel est le cœur humain; il s'apitoie souvent sur une souffrance qu'il éprouve; il passe devant son propre malheur sans le reconnaître. C'est que l'infirmité d'autrui nous apparaît dans son ensemble : alors elle nous effraye, elle nous semble intolérable; la nôtre, au contraire, nous arrive en détail, et par degré nous force à la subir. Que de philosophes sans le savoir supportent avec résignation des ennuis qu'ils rêvent comme des supplices au-dessus de tous les courages, des tourments quotidiens qu'ils se croient de bonne foi incapables de supporter! témoin cette femme qui disait un jour : « Ah! ma chère, si je me croyais ridicule, j'irais me jeter à la rivière. » Or, cette femme avait de la barbe comme un sapeur, elle se faisait raser tous les matins par sa femme de chambre, et jamais il ne lui était venu à l'idée de considérer ce phénomène comme un ridicule.

La disparition subite du jeune lecteur du boudoir nous avait fort intrigué. « Nous avons fait fuir monsieur votre cousin, disons-nous à la maîtresse de la maison; il a l'air souffrant, qu'est-ce qui lui est arrivé?... » A cette question, chacun se met à se rire. « Il n'est pas malade? — Non, mais il est si malheureux, qu'il faut le plaindre. — C'est un grand chagrin de cœur? — C'est bien pis, vraiment. — Ah! mon Dieu! vous m'effrayez; mais je vous vois rire, qu'est-ce donc? — Moi, je ne ris pas, reprit la mère de l'infortuné jeune homme, car depuis trois jours, Arthur est si maussade, que je ne puis prendre gaiement sa mésaventure. — De grâce, dites-moi ce qui lui arrive. Quel événement peut tourmenter un homme à ce point sans inquiéter davantage sa famille? Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela peut-être? — Vous ne devinez pas? — Non... — Eh bien! il a un coup

de soleil sur le nez. — Oh! c'est affreux; je connais cela, et je comprends toutes ses angoisses. — En vérité! dit la jeune femme en souriant, je découvre que les hommes ont beaucoup plus de coquetterie que les femmes; les hommes ne savent pas être laids. — Pardon, il y en a qui poussent cette science fort loin. — Oui, mais ceux-là se croient charmants; je veux dire que les hommes ne savent ni vieillir, ni enlaidir. Moi, je sais très-bien que si j'avais un coup de soleil sur le nez, j'en rirais, je me résignerais à être laide pendant trois jours, je subirais ce destin très-courageusement; je ne m'enfuirais pas comme fait mon cousin à chaque visite; je ne vivrais pas loin du monde comme un sauvage; enfin, il me semble qu'un coup de soleil ne changerait pas complétement mes habitudes, mes sentiments et mon caractère. — Un coup de soleil, dit l'oncle avec le plus malin sourire, peut-être, mais s'il y en avait deux?... S'il y a concurrence de coups de soleil, si le second ne permet pas de soigner le premier, si...» Ce calembour laborieux parvint alors à notre intelligence. « Si le coup de soleil est un obstacle, disons-nous à notre tour, nous comprenons qu'on le maudisse comme tous les obstacles au bonheur : ce n'est pas une faiblesse que de s'affliger de ce qui empêche de plaire; mais je croyais la duchesse de B... aux eaux d'Ems. — Ah! vous avez deviné... — Oui, je devine assez facilement que lorsqu'on veut séduire, il est pénible d'avoir le nez rouge et le front jaune; mais je croyais madame de B... bien loin d'ici? — Non pas, elle est auprès de nous, chez sa tante, reprit la jeune femme, et c'est en allant la voir l'autre jour en plein midi, que notre héros a attrapé ce beau coup de soleil qui le sépare d'elle; car il ne sort plus, il ne veut même pas se promener le soir, il prétend que l'air retarde la guérison de la brûlure; il ne parle à

personne, il ne rit plus, il passe tout son temps à lire, et il trouve mauvais tout ce qu'il lit. — En cela, il a peut-être raison. — Non, car hier je lui ai prêté *Emmeline*, d'Alfred de Musset. Vous savez comme c'est joli, gracieux, spirituel. Eh bien! il a jeté *la Revue des Deux Mondes* sur la table en disant : « Ce *Gilbert* est absurde. » — Cela prouve qu'il n'a pas envie de l'imiter, mais cela ne dit pas que le livre l'ait ennuyé. A propos, je vous ai trouvé tout à l'heure, mesdames, bien absorbées par vos lectures. J'ai bonne idée des auteurs qui peuvent vous captiver ainsi. — Oh! moi, je lis un livre admirable, s'écria la grosse cousine, *les Souvenirs du duc de Vicence*, par madame de Sor. C'est plein d'intérêt, de vérité. Voici un trait de soldat qu'on ne peut lire sans avoir les larmes aux yeux. J'en étais là quand vous êtes arrivé : « L'empereur s'approche d'un maréchal des » logis à la mine rébarbative : — Tu as servi en Égypte? » — Je m'en flatte, répondit-il en se redressant fièrement. » Vous ressouvenez-vous d'Aboukir? il faisait rudement » chaud aussi là.

» — Tu n'es pas décoré?

» — Ça viendra, dit-il d'un ton bourru.

» — C'est venu, je te donne la croix.

» Le pauvre diable, stupéfait de bonheur, attache sur » l'empereur un regard dont on ne peut peindre l'expres- » sion, des larmes coulent sur sa noble figure balafrée : » — Je me ferai tuer aujourd'hui pour lui, c'est sûr, bal- » butie-t-il dans son ivresse; il saisit un pan de la fameuse » redingote grise, en déchire avec les dents un morceau, » qu'il passe à sa boutonnière : — En attendant la rouge, » notre empereur?

» L'empereur ému lança son cheval au galop. »

— Ma cousine, dit la jeune femme, vous me citez à

chaque instant un passage de ces mémoires; quand je les lirai, je ne trouverai plus rien de nouveau. Moi, je suis très en retard, j'en suis encore aux *Voix intérieures*, de Victor Hugo. Oh! que j'aime ces jolis vers à ses enfants, qui ont jeté au feu une de ses odes, et qu'il est si malheureux d'avoir grondés. Quelle charmante poésie! Vous aimez les grands beaux vers, vous; moi je préfère ceux-là. Mais que lit donc mon oncle, lui qui ne parle pas? — Je lis le récit du duel de Jollivet, dans les *Impressions de voyage* de votre M. Dumas. Ma foi, c'est bien conté; je n'aime pas les romantiques, mais il y a du vrai là dedans. Ce commis voyageur est parfait. — Eh bien! mon cousin nous empêche de commencer ce volume depuis deux jours; il dit que c'est l'histoire de Guillaume Tell, et qu'il l'a déjà vue à l'Opéra. Là-dessus il nous chante le grand air de Duprez : *Asile héréditaire*, et on ne peut plus le faire lire.

Cette conversation nous a prouvé que les infirmités, les accidents, les souffrances, étaient favorables à la littérature, excepté les coups de soleil.

LETTRE XXIII

19 août 1837.

Les fêtes de famille et les prix de collége. — L'ermite de Tivoli. — Les modes du *Constitutionnel*.

La semaine s'est passée en fêtes de famille. Nous ne croyons pas exagérer en disant qu'il s'est distribué plus de vingt mille bouquets à Paris, le jour de l'Assomption. Que de myrtes nous avons vu porter religieusement, envelop-

pés de leur papier blanc! Où allaient-ils? chez une mère, chez une tante, chez une sœur, chez une cousine! Qui n'a pas une Marie à fêter dans ses parentes, ou dans ses amies! Il faut être orphelin, veuf, abandonné de la terre et du ciel pour n'avoir pas un bouquet à envoyer le jour de l'Assomption à quelque femme. A Paris, toutes les femmes s'appellent Marie, jeunes ou vieilles; toutes les petites filles s'appellent Marie : ce nom charmant qu'on devrait peut-être ne pas oser porter, est chez nous, non-seulement une religion, c'est une prétention, et c'est pourquoi il est devenu si commun. Autrefois, la mode était de donner à ses enfants des noms de roman, des noms extraordinaires; on les appelait Coralie, Paméla, Palmyre, Clarisse, Zénobie, Clara, Clorinde, Aglaure, Aglaé, Amanda, Malvina; on cherchait un nom qui ne fût pas celui de tout le monde ; on voulait surtout que le nom d'une jeune personne ne fût pas celui de sa femme de chambre. Mais, aujourd'hui, cette mode a passé, nous ne la regrettons pas; cependant, nous attaquons l'exagération contraire; et cette grande prétention à la simplicité, qui entraîne toutes les mères à donner le même nom à leur fille, nous semble avoir aussi son côté ridicule ; cet hiver, dans un bal d'enfants, nous avons compté vingt-deux *Marie;* on n'entendait que ce cri : Marie, Marie, viens ici ; Marie, Marie ! et chaque fois vingt-deux petites filles d'accourir! L'abus des meilleures choses a un côté si déplaisant, que nous avions fini par prendre en horreur ce nom si joli. Oui, en cet instant nous aurions accueilli avec reconnaissance le nom de Calpurnie, de Fatime, d'Isménie, ou de Frédégonde; il nous aurait semblé moins prétentieux que ce doux nom de Marie, qui, à force d'être une mode, n'était plus une distinction.

Après les fêtes de famille sont venues les fêtes de collége;

la distribution des prix a été une des solennités les plus intéressantes de l'année. C'est un beau jour pour les parents, même quand ces parents sont rois. Une mère a dit un mot charmant en apprenant que son fils avait le premier prix d'histoire : « Dans sa position, a-t-elle dit, c'est le prix que j'aime le mieux. » Cette mère est la reine des Français. M. le duc d'Aumale doit être fier de son succès, car, au dire de tous, il était bien mérité. Demandez plutôt à ses professeurs, et à ses camarades surtout. On nous a conté que M. le duc de Montpensier était en train de pêcher à la ligne à Neuilly, lorsqu'on est venu lui apprendre qu'il avait un prix d'histoire naturelle; sa joie et son émotion ont été si grandes à cette nouvelle, que la ligne est tombée de ses mains, et le poisson qui allait être sa victime s'est sauvé. Cela prouve que la gloire des grands est parfois favorable aux petits... aux petits poissons; c'est toujours cela.

C'est une heureuse idée que le roi a eue de donner à ses fils le droit d'éprouver une des plus belles émotions de l'enfance, et pour lui-même c'est un doux plaisir de quitter un jour les ennuis du trône pour venir en père de famille voir *couronner* ses enfants, comme un bon bourgeois. Le seul privilége qu'il se soit réservé, est celui d'amener tous les siens à cette cérémonie, faveur refusée aux autres parents; car chaque élève couronné n'a la permission d'amener qu'une seule personne, son père ou sa mère : c'est rigoureux, mais il y a tant de monde! Le duc d'Aumale et le duc de Montpensier avaient donc de plus que les autres le bonheur d'avoir pour témoins de leurs succès tous leurs parents, tantes, sœurs et frères; on ne les reconnaissait princes du sang entre tous les élèves qu'à ce surplus de famille interdit à tous les autres. Eh! mon Dieu, c'était peut-

être aussi le seul privilége de leur rang qu'on leur enviât!

Nous avons assisté hier à la distribution des prix du collége Rollin. Cette cérémonie a été on ne saurait plus touchante : un souvenir douloureux y présidait ; mais, malgré sa tristesse et les justes regrets que lui inspire la perte d'une femme si aimable et si honorée, M. de Faucompret a dû être heureux de l'hommage éclatant qui lui a été rendu par ses jeunes élèves. Quand son fils, qui n'est encore qu'un enfant, a été nommé, quand il est venu recevoir des mains de son père le prix qu'il avait obtenu, les applaudissements, les trépignements, les bravos, les cris de joie, de triomphe, ont éclaté d'une manière si prompte, si spontanée, si violente, avec un ensemble si sincère, qu'il nous a été impossible de résister nous-même à notre émotion. Il y avait tant de sympathie dans cette explosion unanime! ce bruyant hommage d'écoliers dénonçait tant de soins, racontait tant de bonheur! Des élèves ennuyés de leurs études ou trop sévèrement traités, n'auraient pas cet élan de reconnaissance ; il n'y a qu'un nom aimé et mille fois béni qui puisse exciter de si vifs transports et inspirer à tous les élèves d'un collége une manière aussi énergique de dire à l'homme qui a le droit de les punir, qui les force au travail, au silence, à la raison, aux choses les plus ennuyeuses du monde : « Merci ! » Au bruit de ces applaudissements qui ont duré près d'un quart d'heure, toutes les mères pleuraient; c'est qu'elles pensaient à ce pauvre enfant qui n'avait point de mère pour l'embrasser, et puis c'était leur manière à elles de dire : « Merci. »

D'ailleurs les mères pleurent beaucoup dans ces sortes de cérémonies : à chaque prix une mère fond en larmes; c'est un effet physique auquel il est impossible de résister ; et plus le fils est bon écolier, et plus l'heureuse mère pleure.

Si, en retournant la tête, vous apercevez une femme baignée de larmes et dans un état violent de désespoir, vous pouvez être certain que c'est la mère du jeune homme qui vient d'être couronné trois fois. Cela va toujours par gradation en augmentant : prix de discours français, elle s'essuie les yeux ; prix de version latine, elle cache son visage dans son mouchoir ; version grecque, elle fond en larmes ; cosmographie, elle sanglote. Heureusement on passe à une autre classe : elle revient à elle, et les larmes commencent chez une autre mère. Ce sont de douces larmes que celles-là ! Telle est la vie des femmes. Les larmes dont elles sont fières et qu'elles osent verser, sont la récompense des larmes qu'il leur faut cacher.

Les élèves que nous avons vu le plus souvent venir embrasser les professeurs, dans la journée d'hier, sont : le fameux Lévesque, la gloire du collége Rollin ; Jules Nicolet, qui avait obtenu la veille le premier prix de discours français au grand concours ; Louis Gaëtan de Missiessy, dont le nom revenait à chaque instant comme un refrain ; Puiseux, Queck, Lamouroux, Durand, Fournier et O'Donnell ; parmi les plus jeunes, nous avons remarqué Macdonald et Beaufremont : ces noms-là, nous les avons retenus facilement. Or, à chaque prix, le vainqueur embrasse trois personnes, le président, le directeur et un professeur ; l'élève Lévesque a remporté huit prix : donc il a reçu vingt-quatre baisers de professeurs, huit couronnes et à peu près une trentaine de volumes. Quelle journée ! et cette journée-là c'était un lendemain !

Le soir, les parents, glorieux, ont mené les vainqueurs à Tivoli ; le *tournoi*, que les enfants ne connaissaient pas, les a fort divertis, et les *courses indiennes*, nouveautés de la semaine, ont plu aux parents qui connaissaient depuis

longtemps le *tournoi*. Ce qui nous a plu à nous, c'est l'adresse suivante qu'on nous a donnée :

TOPPIN

ERMITE DE TIVOLI

NOTA. — Son épouse est ouvrière en linge, rue de Bussy, N° ͵, en face la rue des Mauvais-Garçons.

Il est évident que, c'est un très-mauvais ménage. Comment un ermite et une ouvrière peuvent-ils bien vivre ensemble? Si l'épouse a des pratiques, adieu la solitude : notre ermite n'aura pas un moment à lui; si, au contraire, l'ermite vit dans une complète retraite, son épouse n'a plus d'ouvrage, et adieu le commerce! Ce ménage nous inquiète; mais aussi quelle idée d'aller épouser un ermite, quand on est ouvrière en linge!

Cet ermite nous rappelle une bonne plaisanterie dont il a été complice. Il y a quelques années, un homme malin et spirituel étant à Tivoli, en brillante compagnie, eut l'idée d'emprunter au devin son habit, sa perruque et sa longue barbe, et bien caché sous ce déguisement, il attendit sérieusement qu'on vînt le consulter; un compère amena près de lui toutes les jolies femmes de sa connaissance qui étaient à Tivoli; et le faux ermite s'amusa à leur prédire avec une méchanceté impardonnable... tout ce qu'elles désiraient.

En fait de nouvelles littéraires, en voici une importante : George Sand, dit-on, fait un drame ; qu'il se trouve dans ce drame une scène aussi belle que celle du jugement de *Mauprat*, et nous répondons du succès.

Le monde littéraire est décidément en faveur : Alexan-

dre Duval est nommé officier, et Méry chevalier de la Légion d'honneur.

Brascassat vient aussi de recevoir la croix. Ces messieurs ne seront pas du moins obligés d'envoyer aux journaux la petite note de ce qu'ils ont fait pour mériter cette distinction ; c'est un grand avantage pour eux et pour le ministère aussi.

On nous contait que mademoiselle Élise Moreau n'avait point assisté, il y a huit jours, à la séance de l'Académie française, parce qu'elle ignorait qu'on dût y parler d'elle et qu'on y dût lire ses vers. Comme on lui exprimait le regret qu'elle n'y fût pas venue : « Quel dommage, dit-elle à son tour, j'avais une si jolie robe ! » Une pédante aurait regretté le bruit harmonieux des applaudissements; elle, n'a vu dans ce triomphe qu'une belle occasion de robe neuve perdue. Elle a raison, une femme doit être coquette avant d'être inspirée. La coquetterie, c'est la véritable poésie des femmes; l'autre est un luxe, et comme tous les luxes, il devient ridicule quand il est le seul.

Nous avons cité une flatterie sublime d'un soldat de l'empereur; voici maintenant une flatterie d'un autre genre qui prouve la différence qu'il y a entre un héros et un roi, entre le culte que l'on rend à un demi-dieu et l'amour que l'on voue à ses princes. C'était pendant le siége de Gibraltar :

« Une bombe vint tomber à peu de distance du lieu où se tenait le comte d'Artois, l'explosion était imminente :

» Une voix tout à coup se fait entendre :

» — Monseigneur!!!

» Et celui qui avait poussé cette rapide et forte exclamation se précipita sur le prince qu'il couvrit tout entier de son corps.

» La bombe avait éclaté. Quelques-uns en virent voler les éclats, et n'eût été Jean Leclerc, l'un d'eux allait droit à l'adresse du comte. Jean Leclerc reçut une large blessure au bras gauche.

» — Je gage, mon ami, lui dit le prince, que c'est la première fois que vous avez eu peur. Et il aidait au pansement du brave.

» — Ma foi, monseigneur, c'est vrai, répondit celui-ci, mais il fallait bien que quelqu'un eût peur pour vous. »

Vous le voyez, en sauvant la vie à son prince, un soldat même est encore un peu courtisan.

Les modes n'ont rien de nouveau, à moins cependant que l'on ne s'abandonne aux modes du *Constitutionnel*, qui nous ont paru pleines d'imagination. Autant la vieille presse est timide et rabâcheuse en politique, autant elle est audacieuse et entreprenante en fait d'élégance. Les couleurs vives sont ce qui la séduit : jugez-en.

« ENSEMBLE DE TOILETTE. *Toilette de ville* (ce qui fait supposer une toilette de théâtre) : Redingote en taffetas écossais, gros bleu et orange, bijoux de cornaline, gants abricot. » C'est la saison, il n'y a rien à dire. Probablement dans les bureaux du *Constitutionnel* on a beaucoup porté des gants cerise le mois dernier, et l'on prépare déjà les gants vert-pomme pour l'automne.

Mais ceci est plus étonnant. « *Toilette du soir :* Robe d'organdi brodée en soie bleue, jupe formant la traîne par derrière ; corsage en cœur ; point de bijoux ; une branche de *ne m'oubliez pas* dans les cheveux, tombant tout à fait sur l'oreille ; gants blancs garnis d'Angleterre et de *ne m'oubliez pas !!!* souliers blancs brodés en chenille bleue. »

Sont déposés entre les mains de notre notaire, cent mille francs de récompense pour celui qui trouvera à Paris et

rapportera une femme jeune ou vieille, belle ou laide, affublée de la sorte.

LETTRE XXIV

25 août 1837.

Inauguration du chemin de fer de Paris à Saint-Germain. — Boulevards illuminés. — Trop de musique et trop de singes.

Aujourd'hui a eu lieu l'inauguration du premier chemin de fer parisien; demain l'ouverture, aujourd'hui l'inauguration; ne confondez pas : demain le public, aujourd'hui les élus. Pendant que nous écrivons ces lignes, nous avons auprès de nous un de ces élus qui arrive à l'instant de Saint-Germain; il nous conte son voyage en déjeunant; il mange, oh! mais il mange de manière à ruiner à jamais toute entreprise de chemin de fer, car si c'est une économie de voyager si vite et pour si peu, ce n'en est pas une de rapporter de ses voyages une faim dévorante, que rien ne peut assouvir. Cet infortuné jeune homme, qui est un de nos plus proches parents, est sorti de chez lui ce matin à sept heures, après avoir solidement déjeuné; il est arrivé rue de Londres, joyeux et dispos; il est monté dans une excellente berline; il s'y est assis fort à l'aise sur de très-bons coussins, il a entendu un roulement, et puis *bst* il est arrivé à Saint-Germain. Il prétend avoir aperçu quelques arbres dans la campagne pendant la route, mais il n'oserait l'affirmer; il sait cependant qu'il a passé sous une voûte, et qu'il est resté une grande demi-minute privé complétement de lumière. En arrivant à Saint-Germain,

son âme s'est attristée en songeant qu'il lui avait fallu si peu d'instants pour être si loin de toute sa famille et de tous ses amis; alors il a voulu repartir, mais il doutait de la promptitude du retour. Cela est naturel, nous ne savons pourquoi; mais en général on part plus vite que l'on ne revient; il est reparti, et *bst* le voilà arrivé à Paris; vingt-six minutes pour aller, vingt-six minutes pour revenir; quel charmant voyage! une voiture très-douce, point de cahots; point de postillons ivres, point de chevaux blancs attelés avec des cordes; point d'embarras, aucun ennui; les compagnons de voyage sont tous charmants, on n'a pas le temps de les voir; on apprend le lendemain qu'on a fait la route avec son frère, mais il regardait à gauche et vous à droite : vous ne vous êtes pas reconnus. Quel plaisir de se promener sur l'impériale de la voiture! s'il pleut, on n'a pas le temps d'ouvrir son parapluie. Ah! la délicieuse manière de voyager! Mais, hélas! chaque belle invention a son mauvais côté : à peine arrivé, une faim horrible vous dévore; vous venez de faire dix lieues, et la faim ne vous fait point de grâce, vous avez l'appétit qu'on a quand on vient de faire dix lieues. L'estomac se fait à l'image de la route, un chemin de fer produit un estomac de fer. O gastronomes! quelle découverte pour vous!

Les chevaux sont, dit-on, indignés, humiliés, furieux; on prétend qu'ils se révoltent contre cette nouvelle invention; il y en a de présomptueux qui veulent lutter de vitesse avec les wagons. On raconte qu'hier, plusieurs chevaux, sur la route, en voulant dépasser les voitures, se sont emportés, car hier déjà la reine et les princesses sont allées à Saint-Germain. La reine est la première femme qui soit montée dans la voiture aérienne; aujourd'hui le grand chancelier de France et trois ministres ont fait le voyage : le ministre de

l'instruction publique, le ministre des finances et le ministre de la justice; et les mauvais plaisants de s'abandonner aussitôt à leur légèreté naturelle. « Jamais l'instruction n'avait été plus rapide, disait l'un; la justice est prompte aujourd'hui, disait un autre. Le ministre des finances serait bien content, disaient les plus malins, si son budget pouvait passer aussi vite. » Toutes sortes d'aimables bêtises, qui n'en sont pas moins l'esprit français.

Après le chemin de fer, ce qui enchante le plus les Parisiens, c'est le nouvel éclairage des boulevards. Le soir, cette promenade est admirable. Depuis l'église de la Madeleine jusqu'à la rue Montmartre, ces deux allées de candélabres, d'où jaillit une clarté blanche et pure, font un effet merveilleux. Et que de monde, que de monde! en vérité, on ne devinerait jamais qu'il n'y a plus personne à Paris.

Des femmes élégantes sont assises sur des chaises, et auprès d'elles sont de beaux jeunes gens qui fument : c'est charmant; des marchandes de fleurs vous poursuivent avec des bouquets et ne vous laissent pas un moment de repos; des vieilles femmes vous offrent des paquets d'aiguilles, des enfants vous proposent des petits lacets ou des boutons de nacre; c'est assez champêtre, mais il nous semble que l'heure est mal choisie : qui est-ce qui pense à acheter des petits lacets et des boutons de nacre à dix heures du soir? Enfin, divers pauvres, infirmes ou musiciens, vous abordent au milieu d'une conversation animée en vous demandant l'aumône franchement; car ceci est un problème que nous ne pouvons résoudre : chaque matin les journaux nous parlent de femmes, d'enfants, de vieillards condamnés pour cause de mendicité, et chaque jour nous sommes assaillis par des femmes, des enfants et des vieillards qui demandent l'aumône et qu'on n'arrête point. Certes, nous

n'avons nulle envie de dénoncer ceux qui s'adressent à nous, mais nous voulons savoir pourquoi on arrête et l'on condamne les autres. Y a-t-il donc des pauvres privilégiés? la mendicité a-t-elle donc aussi son monopole? Nous avons fait encore une remarque qui nous inquiète : la population parisienne augmente d'une manière peu flatteuse pour la nation. Il y a aujourd'hui dans les rues plus de singes que de passants. Ces messieurs sont bien mis, il faut en convenir : les uns sont en uniforme, l'épée au côté, les autres en robe rouge; ceux-ci en veste de chasse, ceux-là en redingote *à la propriétaire*. La tenue est convenable, sans doute; ils vous saluent poliment, il y en a même qui vous présentent leur passe-port; il y en a un surtout qui a très-bonne façon *à cheval* sur un chien caniche : on n'a rien à leur reprocher. Cependant, il vous est désagréable, lorsque vous ouvrez votre fenêtre, de trouver un singe que vous ne connaissez pas du tout, assis sur votre balcon; ou bien, quand vous marchez tranquillement sur le trottoir, de sentir tout à coup un singe qui vient s'établir sur votre épaule. Cet abus ne saurait se tolérer : les hommes ressemblent souvent à des singes, c'est vrai; mais jamais les singes ne ressemblent à des hommes, et l'autorité ne doit pas les confondre.

Une troisième observation nous inquiète encore pour le repos à venir de la capitale : les progrès que la musique fait en France sont effrayants. A Paris, maintenant, la journée est un concert perpétuel, une suite de sérénades non interrompues; les oreilles parisiennes n'ont pas un instant de repos. Dès le matin, les orgues de barbarie se partagent les différents quartiers de la ville; une harmonie implacable se répand dans toute la cité. A midi, — les harpes commencent; les harpes jouant la nuit se lèvent tard; mais quels accords! C'est Saül en fureur qui fait gé-

mir la harpe de David. A trois heures, — huit *chasseurs* habillés en vert et coiffés d'un chapeau gris s'en vont de porte en porte donner du cor; par malheur, ils ont des prétentions à l'*ensemble* : c'est un *chœur* de *cors*. C'est quelque chose d'inimaginable et d'affreux; rien n'en peut donner l'idée. Un cor seul a déjà souvent des sons très-faux; jugez alors ce que peuvent produire huit cors qui hurlent en même temps! c'est épouvantable, c'est la fin du monde, ce sont les trompettes du jugement dernier. A quatre heures, — arrivent les sauteurs avec des tambours de basque, des castagnettes et des triangles. A sept heures, — plusieurs aveugles jouent du hautbois. A huit heures, — plusieurs enfants jouent de la vielle. Enfin, le soir, grande sérénade! Violons, galoubets, flûtes, guitares et chanteurs italiens! C'est une fête à en mourir, et il n'y a pas de refuge; tout cela se passe sous votre fenêtre, c'est un concert à domicile qu'il ne vous est plus possible d'éviter. Toutes les actions de votre vie se font avec accompagnement de violon obligé; vous causez politique, vous faites un tendre aveu, et l'orchestre qui vous assiége soutient toujours votre voix. Un seul moyen, un seul, vous est offert pour repousser ce fléau d'harmonie : on peut quelquefois le combattre homœopathiquement, par les semblables; précipitez-vous sur votre piano, et là jouez de toutes vos forces trois sonates de suite sans désemparer; mais ouvrez bien la fenêtre, mettez la grande pédale et frappez fort. Si votre piano a du *fond*, si c'est un enfant d'*Érard*, bien sonore, vous avez une chance de triompher; l'ennemi, vaincu par le bruit, découragé par cette puissante rivalité, peut-être finira par vous céder la place! Mais le moyen est terrible : que voulez-vous? aujourd'hui on aime la musique en France, et voilà comme nous aimons.

LETTRE XXV

1er septembre 1837.

La pluie. — Les femmes courageuses. — Une course à Saint-Germain par le chemin de fer. — Négligence des employés. — Tout le monde a mieux à faire que son devoir.

Voici la pluie, voici le froid, voilà l'automne, déjà l'automne et pas encore le raisin! Quelle journée triste! Il fait nuit. Quelle heure est-il? Midi... Donnez une lampe, nous n'y voyons plus pour écrire. Quel déluge! Que la pluie est lourde et froide! On nous dit, pour nous rassurer, qu'il tonne et que c'est très-heureux, que c'est un orage; n'importe, le tonnerre ne nous rassure point. Un orage sans chaleur, ce n'est plus l'été! Oh! Paris est odieux! Voyez ces grands ruisseaux qui courent de chaque côté de la rue; ils vont se rejoindre bientôt. Entendez-vous toutes les portières qui balayent le devant des maisons et qui causent? Quelques rares piétons se hasardent; des femmes, trempées de pluie, laissent voir une jupe verte sous une robe bleue. Pauvres femmes, qu'elles sont courageuses! car les femmes ont beaucoup plus de courage que les hommes : on avouera cela un jour. Regardez la rue, un jour d'orage : les hommes passent en cabriolet, les femmes s'en vont à pied dans l'eau et dans la boue. Sur dix passants, il y a huit femmes. Ce ne sont point des élégantes, non, sans doute; mais ce sont de braves mères de famille laborieuses, qui courent pour affaires, des ouvrières consciencieuses qui reportent leur ouvrage à l'heure dite, des gardes-malades qui rejoignent un lit de douleur, de jeunes filles artistes qui regagnent leur atelier. Ceci est un indice infaillible; vous ne risquez

jamais de vous tromper en vous intéressant à la femme que vous voyez courir dans la rue par une averse. Le motif qui la fait sortir par ce temps-là méritera toujours votre intérêt et quelquefois votre admiration.

Hier il pleuvait aussi, mais moins fort, et nous sommes allé à Saint-Germain par le chemin de fer : c'était un devoir pour nous; toute invention nouvelle nous réclame; nous sommes tenu d'en parler à tout prix. Donc hier nous sommes parti de chez nous à cinq heures du soir pour aller à Saint-Germain, et nous étions de retour à neuf heures! Nous avons mis quatre heures pour faire ce trajet, pour aller et venir. C'est admirable! les méchants prétendent qu'on irait plus vite avec des chevaux. Voilà comme cela est arrivé : nous étions rue de Londres à cinq heures un quart; la foule encombrait la porte qu'on n'ouvrait pas; nous attendons, nous attendons à la porte. Enfin on ouvre : nous entrons dans une espèce de couloir en toile verte; il n'y a qu'un seul bureau. Tous les voyageurs sont mêlés : voyageurs à 2 fr. 50, voyageurs à 1 fr. 50, voyageurs à 1 fr. Il n'y a qu'un bureau, qu'une entrée : sans doute les bœufs et les moutons entreront aussi par le petit couloir; ce sera très-commode; mais nous n'en sommes pas encore là. Nous attendons, nous attendons dans le couloir vert un grand quart d'heure, au milieu de la foule, comme nous avons attendu à la porte. Enfin nous arrivons au bureau : là, on nous donne trois petits papiers jaunes, et nous pénétrons dans une vaste salle gothique remplie de peintures. Ici les voyageurs se séparent : les trente sous vont à droite, les vingt sous vont à gauche. La salle est vaste et belle; on peut nous croire, nous avons eu le temps de l'admirer. Là, nous attendons, nous attendons; il n'est que six heures dix minutes, on doit partir à sept heures. Patience! Nous voyons

arriver des voyageurs avec des paquets ou des paniers; des enfants voyageurs charment nos ennuis en jouant de divers instruments dont ils obtiennent divers sons plus ou moins sauvages; leurs mères les grondent parce qu'ils font du bruit; elles leur arrachent l'instrument de notre supplice, elles s'en emparent à notre grande joie, et elles se promènent graves et imposantes avec une petite trompette ou un mirliton à la main. Le temps passe, et nous attendons toujours; il est six heures et demie, nous attendons, nous attendons. Enfin on entend un roulement : c'est l'arrivée des voyageurs de Saint-Germain; tout le monde se précipite aux fenêtres; toutes les voitures, tous les wagons s'arrêtent; la cour est vide : çà et là, deux ou trois inspecteurs, rien de plus; mais on ouvre les portières des wagons... et alors, en un clin d'œil, une fourmilière de voyageurs s'échappent des voitures, et la cour est pleine de monde subitement. Ceci est véritablement *impossible à décrire*, mais c'est très-amusant à regarder. La foule improvisée monte aussitôt vers les galeries de Saint-Germain, et disparaît. A notre tour, maintenant. Nous attendons encore un peu, mais ce spectacle nous avait intéressé, et nous étions plus patient. Enfin, nous descendons dans la cour. Nous montons dans une berline, nous y sommes fort à l'aise et bien assis. Là, nous attendons, nous attendons que tous les voyageurs soient emballés; nous étions six cents à peu près : quelqu'un disait onze cents, ce quelqu'un avait peur sans doute. Enfin le cor se fait entendre, nous recevons une légère secousse, et nous partons. Il était sept heures moins un quart; le voyage a été aussi agréable que l'attente avait été fatigante; le plaisir de courir si vite nous faisait tout oublier. Dans les voitures, évitez la banquette qui est près des roues, c'est la moins bonne place. Mais vivent les che-

mins de fer! nous persistons à dire que c'est la manière la plus charmante de voyager; on va avec une rapidité effrayante, et cependant on ne sent pas du tout l'effroi de cette rapidité; on a bien plus grand'peur en voiture de poste, vraiment, ou en diligence, quand on descend la montagne de Tarare, ou même la moindre montagne, et il y a aussi beaucoup plus de danger; malheureusement nous sommes négligents en France, et nous avons l'art de gâter les plus belles inventions par notre manque de soins : on va à Saint-Germain en vingt-huit minutes, c'est vrai, mais on fait attendre les voyageurs une heure à Paris, et trois quarts d'heure à Saint-Germain, ce qui rend la promptitude du voyage inutile. Et cela, parce que nous n'avons point de conscience, ou plutôt parce que chez nous chacun méprise son propre métier; on a toujours mieux à faire que son devoir. Un homme de bureau méprise son bureau; il ne saurait y arriver à l'heure précise, il est poëte ou auteur de vaudeville : il vient tard, il avait *sa répétition.* Un caissier méprise sa caisse; il se fait spéculateur : il vient tard, il avait un rendez-vous d'affaires. Un commis marchand méprise sa boutique; il se fait homme à bonnes fortunes : il vient tard, parce qu'il n'avait pas de rendez-vous. Un clerc d'avoué méprise son étude; il est musicien : il vient tard, il étudiait pour un concert. Et tout le monde est ainsi en retard, et de toutes ces négligences innocentes résultent souvent de grands malheurs.

Cet esprit d'indépendance française, qui consiste particulièrement à mépriser son métier et à s'affranchir de son devoir, nous fait frémir appliqué à ces inventions nouvelles, qui exigent tant d'attention et de prudence; il est à craindre que des employés qui vous font attendre trois quarts d'heure par négligence ne vous fassent sauter un

jour en l'air par distraction; et nous appelons sur cet oubli la surveillance de messieurs les directeurs. Il serait fâcheux de voir une si belle entreprise, exécutée à tant de frais, et si heureusement accomplie par des hommes de si grand mérite, compromise par la légèreté d'un sot ou par la négligence d'un paresseux. C'est déjà bien assez d'avoir affaire à des voyageurs imbéciles, qui n'auront pas de cesse qu'ils n'aient créé des dangers là où il n'y en a point.

Et la preuve que chacun méprise son métier, c'est la petite brochure qu'on vous vend à la porte du chemin de fer. Vous croyez y trouver l'histoire abrégée des chemins de fer, un récit bien simple, des noms, des dates, des mesures, des faits, et surtout peu de mots et pas un mot inutile; il n'est pas permis d'allonger sa phrase en parlant d'un chemin qui raccourcit toutes les distances. Point du tout; ce qu'on vous donne est un morceau littéraire, c'est de l'éloquence industrielle sur les chemins de fer. Ce n'est pas un ingénieur qui vous parle, c'est un homme de lettres. Interrogez-le; demandez-lui dans quel pays a été essayé le premier chemin de fer; il vous parlera de l'obélisque de Luxor et de l'arc de triomphe de l'Étoile. Demande : « Quel est l'homme qui a construit le premier chemin de fer? » Réponse : « C'est le mont Valérien qui se penche pour regarder cette tempête qui passe en voiture. » Bien! « Combien y a-t-il de chemins de fer en Europe? car maintenant il faut savoir ses chemins de fer comme on connaît ses fleuves. » Réponse : « Nanterre se choisit une rosière; passez, maison blanche aux volets verts, rêve de Jean-Jacques! » Êtes-vous satisfaits? Si vous demandez à cet auteur : « Qui a inventé la vapeur? » alors il fera bien mieux; il vous répondra un mensonge; il ne vous dira pas : « C'est Fulton! » il vous dira que « c'est un vieillard,

homme de génie, que le cardinal de Richelieu a fait enfermer comme fou à Bicêtre; » et il vous parlera d'une prétendue lettre de Marion Delorme, qui est la plus charmante mystification qu'homme d'esprit ait jamais imaginée, et que grand journal ait jamais répétée; et il vous dira toutes sortes de choses agréables sur ce sujet. Mais ces belles phrases, ces brillants mensonges qui sont très-jolis dans une colonne de journal, dans un livret sont inutiles; ce n'est pas ce qu'on y cherche, il faut des chiffres exacts, des faits véritables et pas de bavardages; pas de longueurs surtout. Quand on voyage sur un chemin de fer, on a le droit d'exiger que la phrase que l'on commence en partant soit au moins terminée quand on arrive.

LETTRE XXVI

8 septembre 1837.

Imprécations à l'automne. — A vendre séparément deux inséparables.

C'en est donc fait! voici l'automne! en vain nous avons annoncé son retour, elle est venue. Hélas! il y a huit jours, quand nous avons dit : Elle est là; nous comptions sur un heureux démenti; nous espérions que le lendemain un soleil d'été viendrait encore nous confondre et changer en erreur nos vérités de la veille; mais non, le destin sans pitié nous a laissé avoir raison. La voilà, cette triste automne, cette femme de quarante ans, la seule que M. de Balzac n'ait point célébrée, cette femme d'esprit qui paraît belle encore le soir en grande parure les jours de fête, avec du rouge, avec une robe de velours vert et un turban d'Al-

ger, mais qui les jours de deuil, en négligé, le matin, n'est plus qu'une beauté pâle et fanée; cette pauvre femme encore séduisante, qui a la vieillesse pour espérance; cette noble femme encore aimée, qui a l'abandon pour avenir. Automne, fidèle amante du peintre et du chasseur, qu'ils vous chantent, qu'ils vous bénissent, vous n'avez pour eux que des bienfaits; toutes vos parures sont pour leur plaire; pour le peintre... vous avez des arbres jaunis, des pampres rouges et des prés verts; vous avez un petit soleil qu'il peut étudier sans perdre la vue, et dont il peut donner une idée dans ses paysages; vous avez un ciel triste, et d'un bleu probable, qui sera compris de tous les bourgeois du Salon de 1838; grâce à vous, toute la nature semble poser pour un tableau moderne, et se draper pour être admirée de la foule à la prochaine exposition. Pour le chasseur... vous avez mille attraits; toutes vos prévenances pour lui sont pleines de délicatesse; votre souffle, ni chaud ni froid, lui permet de marcher pendant des journées entières sans fatigue; votre soleil *Locatelli* le réjouit sans l'échauffer; votre demi-mystère l'aide à se cacher, en lui laissant apercevoir sa proie. La moisson est faite, les granges sont remplies, et la terre qui se repose lui appartient, et ses pas s'impriment sans remords dans les sillons désœuvrés; la vigne seule garde encore sa richesse, et tous ses trésors sont pour lui, et la grappe lourde et noire le désaltère, pendant que son chien attentif court ramasser sur le sable sanglant la perdrix qui vient de tomber. Oh! pour eux, vous êtes aimable, vous avez d'enivrantes faveurs, vous avez même des promesses; pour le poëte... vous n'avez rien. Pas un plaisir, pas une fête; vous n'avez rien pour lui, cruelle! Il vit de lumière, et vous êtes pâle; il vit de chaleur et vous êtes froide; il vit d'avenir, et vous n'en

avez plus; il vit de parfums, et toutes vos fleurs sont fanées. Au printemps, du moins, il s'enivre de la senteur des roses et de l'éclat du jour; l'été, la chaleur du soleil l'embrase; l'hiver, la flamme du foyer l'inspire; l'été, il rêve à l'ombre d'un chêne; l'hiver, il rêve auprès de l'âtre : le feu et le soleil sont les compagnons indispensables de sa vie; sans eux, il mourrait, et dans leur attente il languit. L'automne, c'est pour lui une saison d'adieux, et les adieux sont encore plus tristes que l'absence; car les adieux ne sont déjà plus la présence, et pas encore le souvenir; on se voit mal et l'on ne s'écrit pas encore. L'avenir, c'est se quitter; dans l'absence, du moins, l'avenir c'est se revoir. Ainsi l'automne, qui n'a plus de soleil, n'a pas encore de feu; il ne fait plus assez chaud pour les vêtements d'été, il ne fait pas encore assez froid pour les vêtements d'hiver; il ne fait pas jour, il ne fait pas nuit; la fenêtre n'est pas ouverte; la cheminée n'est pas *habitée;* les appartements n'ont pas encore de tapis, et le vent souffle déjà sous la porte. O fatale automne! saison de passage et d'ennui, de vagues désirs et de vains regrets! Femme qu'on chérit encore et qu'on n'aime plus, tu n'auras jamais nos hommages; tout rêveur est poëte, et nous sommes poëtes par l'oisivité; et nous maudissons ta venue. Ne cherche pas à séduire le poëte avec tes grands airs de mélancolie; s'il est sincère, il n'aura pas de chants pour toi, son luth se détendrait sur tes autels humides; contente-toi de joindre à tes classiques attributs la palette du peintre et le fusil-Robert du chasseur.

Si nous sommes parfois déconcerté dans nos prédictions, nous sommes en revanche très-bien compris dans nos reproches, ce qui nous rend très-fier. Il est glorieux d'avoir de l'influence, même en riant, même lorsqu'on n'y prétend pas.

Depuis que nous avons dénoncé la négligence des employés du chemin de fer, ils sont d'une exactitude exemplaire. Chez nous, pour bien agir, on a besoin de se savoir regardé : du jour où l'on se *pique* de bien faire son métier, on le fait bien ; l'important est de faire arriver le devoir à l'état de prétention. Alors vous pouvez être tranquille, on n'y manquera plus. Naguère le départ était en retard de trois quarts d'heure ; aujourd'hui on doit partir à midi, à midi précis on s'embarque, et huit cents personnes se placent en même temps dans les wagons, ce qui est prodigieux ; pourquoi ? parce que maintenant les employés comprennent l'importance de leur besogne, parce qu'ils se sont dit, comme les députés à la tribune : « Messieurs, la France entière nous contemple ! » et cela est vrai, car le chemin de fer est la grande pensée du moment. Il occupe tous les esprits, il éveille toutes les curiosités. Quelqu'un disait hier que, depuis l'arrivée de la girafe, rien n'avait fait tant de sensation à Paris. Pauvre girafe ! que de gens ont prédit sa mort ! On disait qu'elle ne s'acclimaterait jamais en France, comme on dit encore que les chemins de fer ne prendront jamais chez nous ; parce que nous, qui sommes un peuple léger, nous sommes malveillants pour ce qui est nouveau ; nous sommes curieux, mais nous restons incrédules. On disait aussi, le jour de son élévation, que l'obélisque tomberait et se briserait en morceaux, et pourtant l'obélisque est debout sur sa base, la girafe est en vie au jardin des Plantes, et, malgré les esprits fâcheux, vous verrez bientôt les chemins de fer parcourir tout le pays.

A propos du jardin des Plantes, on parle d'une belle collection d'oiseaux dont il vient de s'enrichir. Cela nous fait songer que nous avons vu hier chez un marchand d'oiseaux cette affiche : « A vendre séparément *deux inséparables*.

—Mais ils mourront, si vous les séparez.—Non, monsieur, quand on s'y prend adroitement, reprit le marchand, ces petits oiseaux supportent très-bien l'absence; on les laisse ensemble dans la même cage tout l'hiver, et puis au printemps, on les sépare, et ils ne disent rien. » N'est-ce pas là un mot ravissant? Des oiseaux qu'on sépare au printemps! ô civilisation!

Nous avons entendu hier aussi une bonne parole d'un cornac de sauvage. « Entrez, messieurs, criait-il, vous verrez un sauvage comme vous n'en avez jamais vu, vous l'entendrez parler; et la preuve de son existence, c'est qu'il fait lui-même *son explication!* » Vous figurez-vous cet homme de la nature expliquant lui-même au public comme quoi il est sauvage! c'est bien aimable de sa part.

Les théâtres s'agitent, leur saison est venue; le soir on ne se promène plus; le matin on va aux courses, ou bien au bois de Boulogne, et le soir on va au spectacle.

Cependant l'aspect de la ville est triste; il n'y a plus ici que ceux qu'une contrariété y retient, où ceux qu'une fâcheuse affaire y ramène. Les passants marchent vite, et tous portent quelque paquet à la main; chacun semble craindre de manquer la diligence; c'est de l'activité, mais une activité finale qui annonce un très-long repos. Quand donc irons-nous à notre tour demander au midi un peu de soleil pour nous aider à attendre que ce bon hiver vienne avec son bon feu? Ah! si nous pouvions inventer un moyen de supprimer l'automne!... Les oiseaux de passage savent trouver en tous lieux la saison qui les fait vivre, pourquoi les hommes ne seraient-ils pas aussi spirituels que les oiseaux? Hélas! c'est qu'il leur manque des ailes.

LETTRE XXVII

22 septembre 1837.

Une absence. — Paris vu de loin. — Les Parisiennes à la campagne. — Le bitume. — Nouvelles littéraires. — Nouvelles étrangères.

Ce voyage désiré nous l'avons fait, et nous voilà de retour. — Déjà? dira-t-on. — Oui, déjà. Oh! nous ne sommes pas allé bien loin; d'ailleurs, nous ne voyagions pas pour notre plaisir. Nous étions allé, à quelque distance de Paris, faire des *études*; nous voulions nous juger nous-même au point de vue de la province : c'est un grand désavantage que de ne pas connaître ceux pour qui et à qui on écrit. Il faut souvent regarder le tableau qu'on fait de la place où il doit être vu, et nous avons naïvement imité ce peintre d'enseignes qui, dessinant un bonnet de coton sur la boutique d'un bonnetier, descendait à chaque instant de son échelle, et s'en allait de l'autre côté de la rue contempler l'effet de son ouvrage. Il fermait les yeux à demi, comme font les grands artistes; il s'admirait; il étudiait tous les points de la perspective; puis il remontait sur l'échelle, peignait la mèche du bonnet de coton, la faisait valoir par une ombre, et redescendait encore pour aller la juger de loin; il avait même un miroir qu'il plaçait en face de son tableau, afin de s'assurer s'il ne perdait rien par la réflexion, et si les traits étaient bien d'ensemble; enfin il apportait, dans la reproduction de ce candide emblème de la vie bourgeoise, tous les soins, tous les scrupules que met un grand peintre quand il veut représenter une belle action, une bataille célèbre, Bonaparte, l'Océan, ou la femme qu'il aime.

Et maintenant, nous savons l'effet que produit de loin notre bonnet de coton; nous connaissons tous nos défauts, c'est-à-dire tous ceux des aimables lecteurs pour qui nous écrivons : de loin, ce qui intéresse, et nous le savons maintenant par nous-même, c'est Paris, c'est la vie parisienne, ce sont les plus petits intérêts, les plus grandes niaiseries de Paris. Les commérages, les mensonges, les calomnies même, en province on veut tout savoir; les fausses nouvelles ont, à vingt lieues de Paris, valeur de vérité; non pas qu'on y croie ou qu'on y veuille croire, mais on tient à savoir qu'elles ont eu cours. L'habitant de la province aime à pouvoir dire, de la chose même la plus absurde : « Il paraît qu'il a été question de cela à Paris. » Il réclame jusqu'aux erreurs de la grande ville; il veut la suivre dans tous ses faux pas; si Paris a une terreur panique, il ne veut pas qu'on la lui épargne; si Paris porte sur un honnête homme un jugement indigne, il veut devenir son complice et prendre sa part des remords; Paris a joui pendant un mois de telle ou telle calomnie, l'habitant de la province veut en jouir aussi; il n'entend pas qu'on lui fasse tort d'un méchant bruit; et si, dans votre justice, dans votre loyauté, dans votre respect pour lui-même, vous lui en faites grâce, il dit avec aigreur : « Eh bien, mon journal n'a point parlé de cela!... » Désormais donc, votre journal vous en parlera, mais à sa manière; nous ne mentirons pas davantage pour cela; nous vous dirons, puisque vous voulez tout savoir : « Voilà le mensonge d'hier. »

Nous revenons aussi avec cette découverte, que l'on ne connaît pas les femmes de Paris lorsqu'on ne les a pas vues à la campagne. Oh! quelle différence! quelle métamorphose! et comme en général les Parisiennes gagnent à ce changement! Telle femme prétentieuse, pédante ou mi-

naudière, à Paris, vous semble insupportable... dans son château, vous apparaît tout à coup comme la maîtresse de maison la plus gracieuse, la plus simple, la plus aimable. C'est qu'à Paris toutes les femmes jouent un rôle; c'est que le besoin de produire de l'effet leur compose une seconde nature, qui détruit toute la noblesse de la première; c'est que la vanité, à Paris, est stérile, tandis que la vanité, à la campagne, est féconde. A Paris, une femme ne songe qu'à briller, son orgueil n'est qu'égoïsme; elle, toujours elle sur le premier plan; sa pensée est d'être la plus belle, la plus entourée, la plus spirituelle, la plus riche, la première enfin, toujours la première; et vous tous, vous ses enfants, vous son mari, vous sa sœur, vous sa mère, vous êtes sacrifiés à ce besoin d'effet, qui est le mobile de toutes les actions de sa vie. A la campagne, au contraire, sa vanité se repose, ou plutot elle vous appartient; ses prétentions, bien loin de vous être hostiles, vous deviennent favorables, car maintenant son orgueil, c'est vous, c'est votre bien-être, ce sont vos plaisirs; elle s'occupe de vous du matin au soir; elle vous est rendue tout entière; plus de préoccupation mondaine, elle n'a plus qu'un rôle à jouer, celui de bonne maîtresse de maison, et ce rôle lui sied à merveille. Sa vanité est votre joie; cette vanité qui vous séparait d'elle à Paris, là vous réunit à toutes les heures; vous lui devez vos plus doux moments, et vous découvrez dans cette femme nouvelle mille qualités dont vous n'aviez aucune idée; vous lui trouvez de l'esprit, et jusqu'alors vous aviez cru sincèrement qu'elle en manquait; vous découvrez qu'elle est très-bonne musicienne, qu'elle chante bien : talent gracieux qu'une rivalité de famille lui fait modestement cacher. « Ma cousine a une si belle voix, dit elle, que je n'ose jamais chanter quand elle est là. » Vous lui décou-

vrez enfin deux petits enfants adorables que vous n'aviez jamais vus et qu'elle élève parfaitement. Cette femme si moqueuse, si médisante à Paris, dans son château est bienveillante pour tout le monde. Si l'on vient à parler d'une de ses amies absentes, elle en fera l'éloge, elle rendra justice à sa beauté; à Paris, elle en est envieuse, elle ne peut lui pardonner ses beaux cheveux, ses admirateurs et ses diamants; à la campagne, elle l'aime, elle convient qu'elle est jolie, elle oublie ses succès qu'elle ne voit pas et ses diamants qui sont dans leur écrin; elle lui écrit mille choses affectueuses, et elle est sincère. O prodige! Qu'est-ce que cela prouve? que l'air de Paris ne convient pas aux Parisiennes. La vanité et l'envie composent l'atmosphère ici, et cela suffit pour corrompre les plus belles natures. Les hommes subissent moins que les femmes cette fatale influence. — Les hommes se croient tous charmants; cela les préserve d'être envieux, ou du moins cela fait qu'ils sont envieux d'une autre manière; il leur faut un sujet d'envie : ils se brouillent avec leur ami, quand il obtient un grand succès, sans doute; mais encore faut-il qu'il obtienne un succès; ils ne le haïssent pas sans raison : tant qu'un événement n'est pas venu leur révéler leur propre infériorité, ils se croient parfaits, au-dessus de tout, et ils vivent tranquilles. Les femmes sont plus modestes; elles ont plus le temps de s'observer; elles s'aveuglent moins sur elles-mêmes; et dès leur entrée dans le monde, elles éprouvent une jalousie vague, une inquiétude humble qui les rend envieuses d'avance. Cette appréhension, cet instinct d'une rivale à venir, les fait s'armer sans guerre, se parer sans fête, et leur inspire cette malveillance factice qui les fait paraître méchantes, et qui n'est que de la crainte, cette coquetterie laborieuse, cette gentillesse volontaire qui les fait pa-

raître coupables, et qui n'est que de la modestie. Voilà les défauts que leur prête le monde et qu'elles perdent loin de lui. Bref, ne vous étonnez pas si vous découvrez que la femme qui vous a tant déplu cet hiver par ses airs moqueurs, par ses propos de mauvais goût, est justement, à cent cinquante lieues de Paris, la femme que vous rêvez. Eh! comment ne l'avez-vous pas plus tôt reconnue? Ah! c'est que les jours où vous alliez chez elle une petite vanité l'occupait : elle attendait la femme d'un grand personnage, une jeune lady à la mode, ou le héros du jour; si elle habite la Chaussée-d'Antin, elle attendait M. le duc d'Or..., ou M. le duc de N...; si elle habite le faubourg Saint-Germain, elle attendait le prince de M...; et cela sans ambition, sans amour, mais par élégance. Cela suffisait pour vous séparer tous deux; cette grande préoccupation était entre vous. Madame de Staël avait raison de dire : « Une prétention est un tiers. » Oh! que c'est vrai! il n'y a point de tête-à-tête dans un salon où règne la vanité.

Nous avons retrouvé la grande cité fort animée; les plaisirs s'apprêtent avec zèle pour cette brillante saison qu'on appelle l'hiver. Quelle activité sur les boulevards et dans les rues! Il y a plusieurs années, alors que la manie des constructions dominait tous les esprits, on disait que Paris ressemblait à une ville prise d'assaut par les maçons; aujourd'hui l'on pourrait dire que c'est une ville fantastique envahie par les sorciers. A tous moments vous êtes étouffé par une odeur infecte, par une épaisse et noire fumée; à tous les coins des boulevards, vous voyez d'énormes chaudières sur de grands feux qu'attisent de petits hommes à figures étranges. Nous avons compté jusqu'à douze chaudières sur le boulevard; aussi il fallait entendre tousser les passants, suffoqués par la fumée : c'était un rhume univer-

sel; toutes les voix s'unissaient dans une seule et même quinte, qui commençait rue de Gramont et qui finissait rue Royale. Cela nous rappelle cette bonne pièce des Variétés: *la Neige*, et dans laquelle Odry disait d'une manière si comique : « Ils toussent tous! » Le boulevard Montmartre a l'air du chaos; il n'en est pas encore aux douze chaudières, il est simplement dépavé; et çà et là une ficelle vous avertit qu'on ne doit point passer; et chacun passe sous la ficelle; chacun voit l'obstacle et chacun veut le braver : c'est bien spirituel! Le Parisien s'imagine toujours qu'un ouvrier n'a qu'une pensée, c'est de contrarier sa marche; il ne comprend pas que c'est pour lui-même, pour la sûreté même de sa course, qu'on lui indique les passages dangereux; et dans une mesure de prudence il ne voit jamais qu'une taquinerie de l'autorité. Si des couvreurs attachent deux lattes en croix au bout d'une corde, pour vous avertir de prendre le large et d'éviter les tuiles qui peuvent vous tomber sur la tête, le Parisien n'en tient nul compte, il marche bravement sous le danger; seulement il joue avec les lattes, qu'il envoie par un coup léger dans les yeux de la personne qui vient derrière lui; les barrières pour lui n'ont point de langage, il saute par-dessus sans se déconcerter, et ce n'est que lorsqu'il a reçu un sac de plâtre sur les épaules, un coup de pioche sur la cheville, ou une cheminée sur la tête, qu'il commence à deviner que ce mot: « On ne passe pas! » qu'il regardait comme une vexation révoltante, était un conseil d'ami.

Les illustres ouvriers littéraires s'occupent aussi avez zèle de nos plaisirs et de notre gloire. M. de Châteaubriand travaille dans la solitude; l'histoire, c'est une belle retraite pour un homme d'État. Alfred de Vigny vient de compléter un recueil de poésies; l'auteur de *Chatterton* se souvient

encore d'*Eloa*. Le comte Jules de Rességuier nous promet dans peu de jours les *Prismes poétiques :* c'est le monde vu par le poëte; le *prisme*, c'est un cœur plein d'illusions. Henri Berthoud vient d'achever un roman qui a pour titre *l'Honnête Homme :* ce titre fait frémir, aujourd'hui que le *parlage* à l'envers est à la mode; l'*Honnête Homme*, c'est sans doute un brigand atroce, c'est le prix de vertu d'*Atar-Gull*. M. Valery termine son *Voyage en Sardaigne*. Il nous révèle l'existence de cette superbe forêt dont les gigantesques orangers ne comptent pas moins de sept cents ans. Quel bel âge pour un oranger! que d'arbres généalogiques pourraient envier ces arbres-là! La noblesse de cette forêt vaut bien celle du faubourg Saint-Germain.

Les ouvrières en modes se démènent; les capotes de satin ont déjà vu le jour, non sur les têtes, mais sur les *champignons*; les *fleurs* nouvelles sont les *grappes de raisin*. Oui, déjà beaucoup de raisin; il sera *fané* sur les chapeaux avant d'être mûr sur les treilles.

Pour les coiffures en cheveux, les *rouleaux* ont remplacé les nattes. Sergent, qui a inventé cette coiffure, entremêle ses *rouleaux* de rubans de velours, ce qui est fort joli. Pour les femmes brunes, toujours les classiques *bandeaux*; pour les blondes, les longs *tire-bouchons* à l'anglaise ; sous les chapeaux on met tout ce qu'on trouve : des dentelles, des pompons, des fleurs, des cordes de satin, des marabouts, du raisin noir, des fraises, des cerises et des groseilles, toutes sortes de fruits; nous n'avons pas vu de légumes cependant, mais le monde élégant n'est pas encore revenu.

On nous écrit de Londres : « Les Anglais sont fous de leur jeune reine, qui est Anglaise dans l'âme; elle partage tous les préjugés de son pays contre le nôtre. Elle trouve,

par exemple, que les Français ont l'air de singes. » Eh! elle a peut-être raison : auprès d'un gros Anglais au teint rose, immobile et silencieux, un petit Français bien maigre, au teint vert-pomme, riant, faisant toutes sortes de gestes et de grimaces en parlant, pourrait bien avoir l'air d'un singe!... Oui; mais aussi quel joli singe!

Enfin, l'on nous écrit de Bade : « Il n'y a ici de *Français* que Meyerbeer. Hier, au bal, qui a fini à onze heures, il y avait soixante personnes au plus, quelques Russes et des Anglais causant en français avec des Allemands, ce qui produit une conversation dont rien ne peut donner l'idée; à tout moment je les entendais parler du Grand Turc, et comme je trouvais qu'on s'occupait de lui à Bade plus qu'il ne convient de le faire dans une ville d'Allemagne, j'ai écouté de plus près les discours : « Le Cran Turc n'est pas ici, disait-on, mais la crante-*tichesse* fa fenir. » Alors j'ai compris que le grand-duc ne viendrait pas, et j'ai attendu l'arrivée de la grande-duchesse, dont la fille m'a paru fort belle. Je ris de tous ces braves gens qui écorchent ainsi notre langue; mais, en secret, je les envie; car je ne sais ni l'anglais ni l'allemand, et je m'ennuie à périr ici. »

Voilà comme nous sommes : nous osons nous moquer de ceux qui savent notre langue *parce que* nous ne savons pas la leur; nous trouvons moyen, auprès d'eux, de nous faire une supériorité de notre ignorance.

LETTRE XXVIII

13 octobre 1837.

Mort de la reine Hortense, duchesse de Saint-Leu.

Oh! nous sommes tristes aujourd'hui, nous n'avons pas le courage d'être méchants : turpitudes et travers, ridicules et prétentions, passez devant nos yeux sans crainte, aujourd'hui nous ne vous verrons pas, nous ne saurions vous reconnaître; vivez en paix, nous n'aurons pas un sourire pour vous; ce n'est pas vous que nous cherchons dans la foule : aux jours de regrets on ne va voir que ses amis, on se hâte d'arriver chez eux pour leur confier ses chagrins, et l'on ne fait guère attention aux tournures grotesques, aux figures plaisantes que l'on aperçoit sur sa route.

Être femme et mourir dans l'exil, n'est-ce pas un destin horrible? Pauvre reine Hortense! quelle existence malheureuse que la sienne! Pour quelques jours brillants, que de jours orageux! pour un peu de gloire, que de larmes! et cependant, quelle femme avait mieux mérité le bonheur! Elle avait reçu du ciel tous les dons qui font chérir la vie; elle était belle, gracieuse, aimée; elle possédait le charme, le secret de séduire : puissance involontaire que le trône ne donne pas et que l'exil lui avait laissée; elle était bonne et généreuse, voilà pour les jouissances du cœur; elle était rêveuse et inspirée, voilà pour les délices de l'imagination; elle était parée de tous les talents, voilà pour les plaisirs de l'orgueil : que d'éléments heureux, que de trésors, quelle belle part la nature lui avait faite! Hélas! une couronne a tout gâté!

Mourir loin de la France après vingt ans d'exil, c'est

cruel : comme elle a dû souffrir ! Eh ! mon Dieu ! sa mère, dont le sort excite tant de pitié, eut une fin moins douloureuse ; par bonheur, son mari, empereur, l'avait répudiée avant qu'on le detrônât, et sa tombe, à elle, est ici ! . . . .

LETTRE XXIX

21 octobre 1837.

Classification. — Les races.— Les bilieux et les sanguins. — Les meneurs et les menés. — Les gens qui se lavent les mains et les gens qui ne se lavent pas les mains. — Les hommes-chats et les hommes-chiens.

Chacun de nous a fait son petit compte rendu de l'espèce humaine; chacun de nous a bâti un système de division pour classer, selon leurs goûts, leurs vertus et leurs vices, les différentes branches de la grande famille qu'on nomme l'humanité. Les savants ont divisé les hommes par races : la race égyptienne, la race grecque, la race slavonne, etc., etc., etc., et ils ont signalé, dans chacune de ces races, des traits caractéristiques auxquels on reconnaît tout de suite chacun de ses descendants; et cette profonde étude les guide dans leurs rapports avec la société, dans le choix de leurs relations : un savant qui croit à sa science ne prendra jamais pour épouse une femme de telle race, ne prendrait jamais à son service un domestique appartenant à la race grecque, par exemple. Les Grecs, dirait-il, sont intelligents, mais ils sont voleurs et gourmands. Par Grecs, il n'entend pas les habitants du Péloponèse, mais bien les gens construits de telle ou telle manière, ayant telle forme de tête,

tel pied, telle main, telle mâchoire. Voleur et gourmand, un Grec me mangerait tout mon sucre, pense le savant; et il prend un domestique d'une race plus estimée, race moins intelligente, mais probe et d'une fidélité infaillible; et ce domestique, qui est un niais, lui laisse voler son argenterie. Voilà où le conduit la science.

Les médecins ont un autre système fondé sur leur art: ils divisent l'humanité par catégorie de tempéraments, et ils vous classent à la première vue; pour eux, on n'est ni monsieur un tel, ni madame une telle, ni un homme, ni une femme, on est un bilieux, sanguin, nerveux ou lymphatique. Nous connaissons un habile docteur qui pousse si loin cette manie de dénomination médicinale, qu'il ne s'exprime jamais que de la sorte : « Il a de l'esprit ce jeune *bilieux* que j'ai vu hier chez vous. — C'est M. de X... — Ah!... J'ai beaucoup connu sa mère autrefois, c'était une petite *sanguine* bien aimable. » Si vous grondez devant lui une femme de chambre paresseuse, il secoue la tête et dit tout bas : « Lymphatique! » Si un bel enfant vient le caresser, il l'embrasse en s'écriant : « Belle organisation!... nervo-sanguin!... » Ce qui ne l'empêche pas de traiter tous ses malades de la même manière, bilieux, lymphatiques ou nervo-sanguins, et de les tuer sans distinction avec la plus consciencieuse impartialité.

Les philosophes ont inventé les classifications morales, et leur système s'applique plus particulièrement à l'état de société. Un homme fort spirituel nous disait, un jour, qu'à ses yeux, la race humaine était divisée en deux classes : les *meneurs* et les *menés*; ceux qui sont toujours les maîtres partout, et ceux qui, au contraire, attendent l'impulsion d'un autre pour agir; les objets et les reflets, les bergers et les moutons, les Oreste et les Pylade; et cet homme ajou-

tait : que l'art de gouverner, c'est-à-dire de choisir, consistait tout entier dans l'application exacte de cette découverte. En effet, il est de certains emplois auxquels les *menés* seuls conviennent; il en est d'autres que les *meneurs* peuvent seuls remplir. Il en est d'autres enfin que les *meneurs* doivent occuper pendant un certain temps, mais qui doivent devenir ensuite la propriété des *menés;* d'abord les *meneurs* pour créer, pour organiser, pour donner le mouvement aux grandes choses, aux vastes entreprises; puis après eux les *menés* pour continuer l'œuvre en sous-ordre, pour maintenir avec précision la roue constante dans le chemin tracé. Les premiers ont le génie, le courage et la volonté; les seconds ont la patience, qui est quelquefois plus que la force. Les uns ont l'énergie, les autres ont la mesure; chacun à sa place peut mettre de grandes qualités en valeur. Le secret est de bien choisir pour eux cette place. Ce qui cause tous nos désordres en France, c'est que les *menés* sont souvent à la place des *meneurs*, et que, conduits par des meneurs invisibles, ils agissent à leur insu dans l'intérêt de ceux-ci, et non dans l'intérêt de leur propre affaire. Peut-être aussi les menés sont-ils très-rares dans ce pays; alors on comprendra la difficulté qu'on y a de conduire toute une population de meneurs.

Une femme d'esprit, ou du moins une femme qui se croit une femme d'esprit, a trouvé, de son côté, une manière nouvelle de diviser la société, et d'expliquer ses bouleversements périodiques, par un classement ingénieux. Il y a dans le monde, dit-elle, deux grandes nations qui se font la guerre sans relâche, qui se haïssent et se méprisent, et qui se haïront et se mépriseront éternellement. Vous aurez beau faire des lois, donner des libertés, octroyer des chartes, supprimer les impôts, ces deux nations seront toujours

ennemies. Quels sont donc ces deux peuples à jamais rivaux? les bons et les méchants? — Non. — Les grands et les petits? les riches et les pauvres? — Non. — Les forts et les faibles? les dupes et les fripons? — Non. — Ces deux peuples irréconciliables, enfin quels sont-ils?... — Ceux qui se lavent les mains et ceux qui ne se lavent pas les mains! Toute la question est là.

Depuis cinquante ans, la politique de notre pays n'est autre chose que le combat sans cesse renaissant entre ces deux nations ennemies. Nous le répétons, cette guerre ne saurait finir : ceux qui ne se lavent pas les mains haïront toujours ceux qui se lavent les mains, et ceux qui se lavent les mains mépriseront toujours ceux qui ne se lavent pas les mains. Jamais vous ne pourrez les réunir, jamais ils ne pourront vivre ensemble, parce que, comme nous avons déjà eu l'honneur de vous le dire dernièrement, parce qu'il est une chose qu'on ne peut vaincre, c'est le dégoût; parce qu'il est une autre chose qu'on ne peut supporter, c'est l'humiliation, et que dans cette grande querelle il y a dégoût pour les uns et humiliation pour les autres. Vous ne forcerez jamais un dandy à vivre auprès d'un chiffonnier; vous ne verrez jamais qu'une femme laide et envieuse aime à s'entourer de jolies femmes. Ainsi, vous ne verrez jamais ceux qui se lavent les mains vivre en bonne intelligence avec ceux qui ne se lavent pas les mains. Ce système, singulière façon de classer les individus, semble au premier abord une mauvaise plaisanterie; mais quand on l'examine, il paraît moins absurde; peut-être même qu'avec de l'esprit, il ne serait pas impossible de le soutenir sérieusement; mais cela ne nous regarde pas.

Voici maintenant une quatrième et dernière classification que le ballet nouveau nous a naturellement rappelée, et

pour laquelle nous avons cru devoir parler des trois autres.

Il y a bien longtemps que l'on a classé les hommes par rangs d'animaux. Chacun de nous, dit-on, tient d'une *bête* quelconque, plus ou moins féroce, plus ou moins intelligente; nous avons chacun dans le visage un trait caractéristique remarquable qui correspond au trait caractéristique d'un animal quelconque. Vous tenez de l'aigle, monsieur tient du chacal, madame ressemble à une fouine, mademoiselle ressemble à un écureuil. Cette opinion est consacrée, et beaucoup de gens ont le droit de la partager; mais un de nos amis, partant de ce principe, a posé la question d'une façon plus absolue; selon lui, l'espèce humaine est composée de deux grandes races bien distinctes, savoir : les CHIENS et les CHATS. Il ne prétend pas dire par là que nous vivions ensemble comme chien et chat; au contraire, il admet la sympathie entre les deux races : elles sont différentes, mais elles ne sont pas ennemies; il s'explique de la sorte : L'individu appartenant à la *race chien* a toutes les qualités de cet animal, la bonté, le courage, le dévouement, la fidélité et la franchise; mais il en a aussi les défauts, la crédulité, l'imprévoyance, la bonhomie, hélas! oui, la bonhomie!... car la bonhomie, qui est une vertu de cœur, est un défaut de caractère. L'homme-chien, proprement dit, est plein de qualités solides, mais en général il manque d'adresse et de charme. L'homme-chien est rarement séducteur; il est destiné aux emplois sérieux; sa vocation le porte aux états qui demandent du courage, de la anchise, de la probité; l'homme-chien fait toujours un bon soldat; la race de l'homme-chien fournit les meilleurs maris et les meilleurs domestiques, les amis sincères, les bons camarades, les dupes sublimes, les héros, les poëtes, les philanthropes, les notaires fidèles, les épiciers mo-

dèles, les commissionnaires, les porteurs d'eau, les caissiers, les garçons de banque et les facteurs de la poste; enfin, l'homme-chien choisit toujours de préférence les états où il est possible de rester honnête homme.

L'homme-chien est chéri de tous ceux qui le connaissent, mais il est rarement aimé; l'homme-chien est né pour l'amitié; il est susceptible de sentir vivement l'amour, mais il n'est pas né pour l'inspirer. L'homme-chien épouse presque toujours celle qui l'a *séduit*. L'homme-chien prête son argent à de jeunes auteurs de vaudevilles qui lui refusent des billets de spectacle; l'homme-chien a presque toujours une femme coquette qu'il adore et des enfants ingrats qui le ruinent. Socrate, Régulus, le vertueux Calas et Washington appartiennent à la race de l'homme-chien.

L'homme-*chat*, au contraire, n'est jamais victime que d'une ruse qui ne réussit pas. Il ne possède aucune des qualités de l'homme-chien, mais il a tous les profits de ces qualités : il est égoïste, avare, ambitieux, jaloux et perfide, mais il est prudent, mais il est adroit, mais il est coquet, mais il est gracieux, mais il est persuasif, mais il est doué d'intelligence, d'habileté et de séduction. Il possède l'*expérience* infuse; il devine ce qu'il ignore, il comprend ce qu'on lui cache; il écarte, il absorbe par un instinct merveilleux tout ce qui peut lui nuire; l'homme-chat ne dédaigne que les vertus inutiles, il sait acquérir toutes celles qui peuvent lui profiter. La race de l'homme-chat fournit les grands diplomates, les intendants, les... Mais non, il ne faut offenser personne. Elle fournit presque tous les séducteurs et généralement tous les hommes que les femmes appellent *perfides!* Ulysse et Annibal, Périclès et le maréchal de Richelieu appartiennent à la race de l'homme-chat; nous lui devons la plupart de nos hommes à la mode et plusieurs

de nos hommes d'État, par exemple, M. de... Mais non, il ne faut flatter personne.

Ce n'est pas tout encore : cet ingénieux système admet toutes les nuances que l'éducation peut produire; ainsi un homme-chien, soigneusement élevé parmi les hommes-chats, peut, à force d'étude et de persévérance, acquérir quelques-uns des utiles défauts de ses maîtres et perdre quelques-unes de ses qualités pernicieuses; il deviendra défiant et se fera moins généreux : il apprendra à dissimuler, à calculer; il conservera sa bonté naturelle, mais il saura repousser avec adresse ceux qui voudraient en abuser; il se formera le cœur et l'esprit, c'est-à-dire qu'il sera dévoué avec mesure, et consciencieux sans sacrifice; enfin il acquerra plusieurs mauvais sentiments qui le perfectionneront. L'homme-chien élevé parmi les chats, l'homme-chien élevé... en Normandie, donne une superbe qualité de préfets, de banquiers, de manufacturiers et de grands industriels; ce sont des hommes d'honneur qui connaissent le monde, qui ne sont jamais dupes et jamais fripons; ce sont enfin des hommes honnêtement habiles; ils sont séduisants, car ils ont acquis l'élégance des manières et la coquetterie du langage; ils savent plaire, parce qu'ils savent ce qui déplaît; ils sont à la fois sincères et flatteurs, naïfs et défiants, gracieux et bourrus; ils ont ce qu'on appelle de l'originalité; ils sont aimables et sont souvent fort aimés.

Mais la plus précieuse de toutes les espèces, la nuance par excellence, le plus admirable des résultats, c'est le caractère de l'homme-chat élevé parmi de nobles chiens; l'homme-chat, élevé, par exemple... en Bretagne! C'est là l'être irrésistible, l'homme supérieur, l'esprit modèle, le véritable type de la perfection; il conserve toutes ses qualités naturelles qui sont indestructibles : il conserve son

adresse, sa profonde intelligence, son instinct infaillible, sa grâce, sa souplesse, sa douceur, sa finesse, et il acquiert toutes les vertus de ses maîtres, car les vertus peuvent s'acquérir par la volonté. Nos qualités nous viennent de la nature, mais nos vertus sont le fruit de notre éducation; un enfant avare, si on lui fait honte de son avarice, peut devenir généreux; un poltron peut devenir brave; un égoïste même peut devenir bienfaiteur par orgueil; mais un homme gauche est toujours maladroit, mais un paresseux est toujours inutile. L'homme-chat, parmi les chiens, acquiert donc la noblesse qui lui manque, la générosité, la franchise; il exagère même toutes ces conquêtes, parce qu'il est difficile de garder une juste mesure dans les vertus contre nature; l'homme-chat converti est bien plus généreux que les hommes-chiens; il va plus loin que tout le monde, il comble de bienfaits ses ennemis; il a si grand'-peur d'être égoïste, qu'il s'oublie volontairement dans tous ses calculs; il choisit toujours pour sa part la plus mauvaise. Il se défie de sa nature qui est perfide, et il la combat par des efforts sublimes de dévouement et de loyauté; il lutte sans cesse avec elle, et de ce combat viennent toute sa valeur, tout son charme. Les deux plus grandes puissances de séduction sont le danger et le mystère, n'est-ce pas? Eh bien, ces deux forces d'attraction lui appartiennent. Pourquoi les personnes fausses ont-elles tant de charme? C'est que l'on est attiré vers elles par le danger et le mystère : tout le secret de leur empire est là; on a vaguement peur d'elles, c'est le danger; elles vous trompent, c'est le mystère; mais une fois qu'on les a devinées, la misère de leur cœur apparaît et l'on se désenchante d'elles; tandis que de l'homme-chat on ne se désenchante jamais : sa nature est perfide, voilà le danger; il vous cache

ses mauvaises pensées, voilà le mystère; mais il en triomphe toujours, et vous restez toujours son ami. Il vous domine enfin par les deux plus vives émotions: l'admiration et la crainte. Bonaparte était un homme-chat élevé par des hommes-chiens; c'était un Corse qui, au lieu de rêver la vengeance, avait rêvé la gloire.

Tout ceci est une manière un peu longue de vous dire que le rôle de la *Chatte métamorphosée en femme* ne convient pas du tout à mademoiselle Elssler.

Ah! voici les chasseurs qui reviennent de Versailles. La chasse de l'Union a été belle ce matin; une superbe biche blanche a été lancée. Elle a fui noblement en véritable hôte des bois; elle n'a point fait comme ce mauvais renard de convention qu'on avait emmené l'autre jour et qui a troublé toute la fête. On disait que plusieurs chasseurs étaient tombés de cheval, c'est une erreur; c'est le même chasseur qui est tombé cinq fois; du reste, il n'est arrivé aucun fâcheux accident, si ce n'est la mort de la biche, que sa légèreté et la philanthropie des chasseurs n'ont pu sauver de la fureur des chiens. On annonce une grande chasse au cerf pour mardi, et nous venons d'entendre plusieurs de nos élégantes se donner rendez-vous à la croix de Berny.

LETTRE XXX

27 octobre 1837.

Imprudence. — Prise de Constantine. — Jacqueline.

Nous avons commis l'autre jour une grande imprudence dont nous sentons maintenant tout le danger: diviser le monde en hommes-chiens et en hommes-chats, c'était une

plaisanterie comme une autre; elle a été assez bien prise; et c'était plaisir de voir l'empressement des hommes-chats à se reconnaître humblement hommes-chiens, tandis qu'un bon gros homme-chien disait tout bas avec finesse : « J'ai bien peur d'être dans les chats. » Cette division, nous osons le dire, a obtenu quelque succès. Celle des *menés* et des *meneurs*, qui était une idée sérieuse, et qui ne nous appartenait pas, a été fort bien comprise aussi, parce qu'elle n'offensait personne, et que d'ailleurs chacun pouvait se dire dans les *meneurs*. La faiblesse de l'esprit est pleine de ruse; elle se donne toute sorte de faux noms qui la déguisent; elle ressemble toujours à une espèce de force : l'entêtement, par exemple, qui est une faiblesse de première qualité, l'entêtement se nomme, pour ceux qui en sont doués, fermeté d'opinion; l'indécision se nomme prudence; la bêtise se nomme constance dans les idées, et la paresse force d'inertie; la faiblesse d'esprit peut se faire illusion sur elle-même, voyez plutôt les esprits forts; aussi les gens faibles ne nous en ont pas voulu de déclarer qu'il y avait dans ce monde des hommes faibles qui se laissaient mener par d'autres hommes, parce que, dans cette catégorie, ils ne se sont point reconnus. Mais le moyen de tromper ceux qui ne se lavent pas les mains! comment auraient-ils pu se faire illusion? On peut se croire bon quand on est méchant, on peut se croire spirituel quand on est idiot, on peut se croire charmant quand on est laid, mais on ne peut pas se figurer qu'on se lave les mains quand on ne se lave pas les mains; l'eau est là pour vous démentir : l'erreur est impossible; un flatteur même ne vous persuaderait pas; des milliers de courtisans auraient beau vanter chaque matin un prince sur la manière gracieuse dont il se lave les mains, qu'ils ne parviendraient pas à le flatter, si le

prince ne se lavait pas les mains. Et voilà l'imprudence impardonnable que nous avons commise de lancer un trait si terrible, et qui allait si droit au but; et voilà maintenant que nous avons pour ennemis tous les êtres qui ne se lavent pas les mains! C'est effrayant.

Mais nous oublions que le lecteur n'aime pas nos réflexions; les commentaires le fatiguent; il lui faut de petites phrases légères, des périodes écourtées, un commérage rapide, un style sautillant, des niaiseries vivaces, des mensonges courants; nos idées particulières l'intéressent peu, et il a raison; ce qu'il veut savoir, c'est ce qui se passe et même ce qui ne se passe point à Paris.

Nous lui dirons alors que la grande nouvelle de cette semaine a produit ici peu d'effet; elle était bonne, cela se comprend : une heureuse nouvelle aurait fait ravage; mais une mauvaise nouvelle trouve les échos moins sonores. C'est à qui en éteindra le son. Il est à remarquer que ces grands patriotes, qui s'embrassent avec effusion, qui font sauter en l'air leurs vieux chapeaux en signe d'enthousiasme lorsqu'une loi est rejetée à la Chambre, restent froids et muets lorsqu'une victoire de nos armes est proclamée. L'un d'eux disait l'autre jour, en apprenant la prise de Constantine : « C'est bien heureux pour le ministère! » Pour le ministère! n'est-ce pas pitié? et le pays, messieurs, le comptez-vous pour rien? Ne voir dans un triomphe national qu'une petite question de cabinet! Ces pauvres patriotes ont du malheur; nos victoires ne sont jamais pour eux que des contrariétés politiques; le destin fait qu'ils ne peuvent jamais se réjouir des succès de leurs compatriotes et de la gloire de leur patrie.

Pardon, lecteur; ce paragraphe est bien long; désormais nous serons bref.

Les petits journaux font déjà toutes sortes de généreuses épigrammes contre le duc de Nemours, parce qu'il s'est fort bien conduit au siége de Constantine. C'est toujours de l'esprit français.

Dans ce moment, le plus vif intérêt de la capitale, c'est le chimpansé, ou plutôt la chimpansée qui est au jardin des Plantes. Rien de plus charmant que cette intéressante créature. On l'a nommée Jacqueline, en souvenir de Jack : quelle attention pleine de délicatesse! Ombre de Jack, ombre empaillée, réjouis-toi! tu es remplacé, Jack, mais tu ne peux être oublié jamais!... Jacqueline, que le capitaine Bullmer avait nommée *la vieille*, peut-être aussi en souvenir de quelque amie, Jacqueline est une petite brune fort piquante, âgée de quinze mois environ : ses cheveux sont noirs comme le visage des habitants de son pays; sa patrie est l'Afrique, vaste patrie! Jack était Indien, et ses cheveux étaient rouges comme la figure des habitants de son pays. Là-dessus graves réflexions de la part des savants : tel pays produit des hommes noirs et des singes noirs; tel autre produit des hommes rouges et des singes rouges : donc les singes sont des hommes, et les hommes sont des singes. Savants, vous pourriez bien avoir raison.

Jacqueline parle : elle a dans la voix quatre sons bien distincts pour exprimer la joie, la douleur, la tendresse et la haine. Les savants ont découvert cela; il nous semble que tous les animaux ont ce langage.

Jacqueline a pour compagnons les enfants de son gardien et une chienne nommée *Corinne*. Nous avons demandé d'où venait ce grand nom de Corinne donné à un quadrupède; on nous a dit que cette créature extraordinaire avait cinq pattes; cela ne nous a point paru une explication satisfaisante, mais les savants sont habiles à trouver des

rapports entre les choses les plus diverses. Demandez à un botaniste un renseignement sur une belle plante qui a de larges feuilles et de grosses fleurs jaunes, il vous répondra qu'elle est de la famille de cette autre petite plante qui a des feuilles longues et de toutes petites fleurs bleues; il est très-possible qu'un savant vous dise pourquoi une chienne qui a cinq pattes s'appelle Corinne.

Jacqueline fait toutes les grimaces et toutes les singeries que faisait Jack : elle ouvre la porte, elle regarde par le trou de la serrure, elle mange avec une cuiller, elle boit dans un verre comme lui; mais de plus elle savonne, et quand elle est enrhumée, elle prend son mouchoir, dont elle se sert avec beaucoup de grâce. Ce n'est pas une plaisanterie, c'est très-vrai. Elle est d'un caractère très-gai, elle rit tout à coup comme une petite folle. On croit même que si elle pouvait parler, elle aurait le propos assez léger. L'autre jour elle a dessiné, et nous venons de voir un dessin d'elle qui n'est vraiment pas trop laid; sérieusement nous ne ferions pas mieux, mais cela tient peut-être à nous. Ce dessin représente des ronds, des zigzags. Ce n'est ni un profil, ni un paysage; ce sont des plans d'architecture, des études d'ornements. Il n'est pas un enfant de six ans qui ne dessine plus mal. Jacqueline ayant vu l'artiste qui travaille près d'elle porter son crayon à ses lèvres, a voulu l'imiter; mais, au lieu de mouiller légèrement le bout du crayon, elle l'a mangé, alors le crayon n'a plus marqué : Jacqueline paraissait fort surprise; elle regardait le jeune homme, elle regardait le papier, elle regardait le bout du crayon. Son impatience était risible; enfin on lui a donné un autre crayon, et elle s'est remise à l'ouvrage, son grand plaisir est de jouer avec un gant; elle ne distingue pas encore très-bien le gant de la main droite

de celui de la main gauche, mais c'est bien difficile aussi.

Jacqueline est au secret; peu de personnes sont admises à l'honneur de lui faire leur cour. Les méchants prétendent que nos savants sont dupes d'une mystification; que Jacqueline est tout bonnement une vieille fille de province qui, ennuyée de sa vie retirée, et séduite par toutes les merveilles que l'on raconte du palais des singes, a voulu venir passer quelque temps à Paris et obtenir un logement gratis au jardin des Plantes. Cette version commence à s'accréditer.

A propos de palais, on parle avec enthousiasme du palais de Constantine; on croirait entendre une description des *Mille et une Nuits*.

Les boulevards sont maintenant éclairés au gaz dans toute leur étendue, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille. C'est admirable! Cet hiver on y verra mieux la nuit que le jour.

On travaille toujours avec activité aux enlaidissements de la place de la Concorde. Les confiseurs français se hâtent, et le magnifique *surtout* sera bientôt terminé; les *quatre assiettes montées* qui le décorent sont confiées à nos premiers artistes, Berthellemot, Achard, Bonney et La Folie.

Liszt est à Milan, où il obtient, dit-on, et peut-être dit-il, les plus grands succès en tous genres.

Mais voici une nouvelle qu'on nous rapporte de l'Opéra : Horace Vernet a dîné hier à Trianon; il est parti ce matin pour aller à Constantine prendre sur les lieux mêmes le dessin des deux tableaux que le roi lui a commandés.

LETTRE XXXI

3 novembre 1837.

Nouvelle colère. — Le vrai savant et le faux savant. — Symptômes. Chasses de l'*Union*.

Oh! cela devient grave. Serons-nous de force à lutter contre tant de monde? Déjà nous avons pour ennemies toutes les personnes qui ne se lavent pas les mains en France, et maintenant voilà que tout le corps des savants se fâche contre nous! Et pourquoi, s'il vous plaît? Parce que nous avons hasardé quelques innocentes plaisanteries au sujet de mademoiselle *Jacqueline*, leur fille chérie, leur trésor, leur idole! Eh bien! était-ce un crime, et n'était-ce pas notre droit?... Il nous semble que s'il est permis de rire de quelqu'un, c'est d'un semblable personnage : en vérité, si l'on se met à révérer les singes, on ne sait plus où s'arrêtera le respect.

Les savants prétendent aussi que nous avons parlé d'eux légèrement : nous comprenons leur colère, c'est une méchanceté qu'ils ne peuvent pas nous rendre; les savants ne parlent de rien légèrement, c'est là ce qui constitue la science. Mais entendons-nous, il y a savant et savant; il ne faut pas confondre le *vrai* savant avec le *faux* savant; le vrai savant est noble et bon, comme tout homme doué d'une grande passion; la science est pour lui une amante, il ne voit qu'elle au monde, il vit pour elle, il lui a dédié sa pensée, il en est jaloux, et, loin de l'irriter, vous le rassurez en blasphémant contre elle, parce que vous lui prouvez que vous n'êtes pas un rival; le vrai savant traite les ignorants comme des enfants, dont la gaieté ne peut offenser;

il supporte leur ironie avec douceur, parce qu'elle vient de leur faiblesse; et de même qu'on dit à un enfant : « Quand tu seras grand, tu comprendras cela et tu ne t'en moqueras plus, » de même il dit aux ignorants : « Quand vous saurez, vous ne rirez plus; quand ma découverte aura fait le tour du monde, vous m'admirerez. » Il est patient, parce qu'il travaille pour l'avenir; il sait le temps qu'il faut à la semence pour germer; il n'est point susceptible ni vindicatif, il a trop d'orgueil pour cela; il supporte bravement les épigrammes du vulgaire, qui lui semblent parfois un hommage, car il a vu que dans les plus nobles choses il y avait de la gloire à n'être pas compris. Le vrai savant est un homme de génie, c'est pourquoi il est simple, naïf, plein de bonhomie et de franchise.

Hélas! il n'en est pas de même du faux savant : comme il n'a que de petites passions, il n'a aussi que de petites idées; il se fâche avant qu'on ne l'attaque, il est envieux avant le succès; il est sans cesse sur ses gardes; il sait bien que sa réputation est usurpée, et il est toujours inquiet comme un voleur qui a peur de voir son crime découvert. Il ressemble aussi à ce qu'étaient autrefois les acquéreurs de *biens nationaux,* qui tremblaient toujours de voir revenir les anciens propriétaires de leurs domaines. Le vrai savant travaille nuit et jour assidûment : le faux savant, au contraire, a de longues heures d'oisiveté, car il attend pour travailler un peu les découvertes du vrai savant; il les exploite, et il passe sa vie à les faire valoir à son profit. Il n'a de la science que l'orgueil, et, comme tous les usurpateurs, il n'est préoccupé que du soin de se faire des droits; il intrigue pour toutes les places, il aspire à toutes les dignités, il assiége toutes les sinécures; il n'a pas de repos qu'il n'ait obtenu la croix, et quand il l'a reçue,

comme il n'a pu l'obtenir en qualité d'officier de marine, de diplomate, d'industriel, de peintre, de musicien, de poëte, ni même de danseur à l'Opéra, il est fondé à dire qu'il l'a méritée comme savant; et cela lui sert à se prouver à lui-même qu'il est un savant. Il a besoin souvent qu'on le lui rappelle. Le faux savant ne se fait aucune illusion sur lui-même, et c'est là son malheur, c'est ce qui le rend si méchant; c'est qu'il est une plaie profonde que la vanité même ne peut nous cacher : notre misère; et l'ignorance est la misère de l'esprit.

En cela le faux savant est véritablement à plaindre. Le pauvre homme, il est défiant et timide, il n'ose faire un seul pas; voulez-vous le reconnaître tout de suite? Rien n'est plus facile; vous n'avez qu'à lui parler d'une découverte nouvelle, il se trahira soudain par son incrédulité; regardez-le, il est au supplice, son visage se contracte d'impatience, tandis que celui du vrai savant s'épanouit : celui-ci écoute et réfléchit, l'autre se hâte d'abord de nier, afin de ne pas même écouter : le vrai savant recueille les idées nouvelles, en attendant qu'il puisse les accueillir; le faux savant ne songe qu'à les combattre, il les maudit, il les étouffe. Il a raison, elles le menacent; chacune d'elles met son savoir en question, chacune d'elles peut amener l'heure qui dévoilera son ignorance, ce grand crime que depuis tant d'années il cache avec tant de soins; chaque homme ingénieux qui jette par la science une clarté au monde le remplit d'épouvante, et, comme nous l'avons déjà dit, lui fait l'effet d'un procureur général qui va commencer ses poursuites.

Heureusement, les faux savants sont rares au jardin des Plantes, et nous n'aurions pas peur d'eux, s'ils étaient seuls à nous menacer; mais, nous l'avouons, ils ont là des auxi-

liaires dont la participation nous inquiète. Depuis huit jours, dit-on, les savants excitent les animaux contre nous; c'est abuser de leur position. Par toutes sortes de calomnies, on a cherché à nous nuire dans l'esprit des bêtes féroces: on a dit aux ours que nous n'aimions que les belles manières, et ils s'apprêtent à nous recevoir rudement; on a persuadé au tigre que nous déchirons tout le monde, il est envieux, il nous hait; l'éléphant est tout rempli de préventions contre nous; enfin on est allé jusqu'à dire au lion que nous avions dit de lui qu'il n'était qu'un caniche exagéré; il est furieux, et le gardien a reçu l'ordre de nous laisser entrer dans sa loge par faveur! Nous prions donc le lecteur de nous pardonner si nous ne faisons pas samedi prochain le *Courrier de Paris;* nous aurons été dévoré. Cela sera notre excuse.

Ce n'est pas tout: chaque jour voit s'augmenter le nombre de nos ennemis; les élégants chasseurs de l'*Union* se révoltent aussi contre nos innocentes et mauvaises plaisanteries; ils nous accusent de nuire à leurs plaisirs, et, s'ils pouvaient, ils exciteraient de même leurs animaux contre nous: par malheur, ces animaux sont rebelles; on a de la peine à les dresser, et pendant longtemps encore nous serons à l'abri de leur malveillance. Toutefois la chasse de mardi dernier a été très-heureuse: un cerf a été lancé, et il a fui avec vitesse; il a tenu pendant deux heures et demie: c'était la première fois; aussi disons-nous que la chasse a été brillante, parce que c'est une vérité. Soyez de bonne foi, messieurs: quand le cerf, au lieu de fuir à travers la campagne, poursuivi par les chiens, se retourne et se bat avec eux, comme un brave âne à la barrière du Combat, pouvons-nous dire: « La chasse a été heureuse? » Non, cela n'est pas possible en conscience; tout ce que nous pou-

vons faire, c'est de dire : « Le combat a été très-intéressant. » Quand le cerf, après deux ou trois bonds légers, va se baigner dans un étang et qu'il y nage deux ou trois heures, pendant que les chasseurs se promènent à cheval autour de l'eau; quand on se voit forcé de pêcher le gibier à la ligne ou de le ramener dans un filet au rivage, pouvons-nous dire : « La chasse a été brillante ? » En conscience, cela ne se peut pas; tout ce qu'il nous est permis de dire avec enthousiasme, c'est que « la pêche a été des plus heureuses; » parce qu'en effet, dans tous les pays, c'est un coup de filet admirable que celui qui ramène sur la plage un cerf dix cors!

Les fêtes de l'*Union*, comme tous les autres plaisirs de Paris, n'auront donc de nous que la vérité; nous rendrons justice à l'habileté des chasseurs, à leur bonne grâce, à leur élégance; nous leur dirons qu'ils montent à cheval à merveille, qu'ils tirent fort bien au pistolet, qu'ils sont très-adroits à l'épée, et que même plusieurs d'entre eux sont gens de beaucoup d'esprit, ce qui est un grand luxe à la chasse; que leurs habits rouges sont très-bien faits, et que leurs chevauxs ont admirables. Mais nous leur dirons aussi que leurs renards, leurs biches et leurs cerfs sont très-mal dressés, et que lorsqu'un animal après lequel on court n'a plus le mérite d'être sauvage, il faut au moins qu'il ait celui d'être bien élevé.

Vérité, déesse implacable, que tu nous causes de chagrins! Pourquoi faut-il que nous ayons choisi tes autels déserts? Dès l'aube jusqu'au soir tu nous condamnes à déplaire; tu fais de nous un être odieux aux mortels; notre nom est maudit par tous ceux que la clarté réveille : ton flambeau dans nos mains est un signal d'effroi. Ah! reprends-le, cruelle, ce fatal flambeau! ou bien fais-le servir

à nous défendre; qu'il brille sur notre pensée, et qu'il la rende lumineuse; qu'il fasse comprendre à ceux que nous affligeons que c'est ta force qui nous entraîne, que nulle malveillance, que nulle misérable envie ne nous guide, que nous ne marchons qu'à ta voix, que toi seule es responsable de nos paroles, que tous nos arrêts viennent de toi. Nous t'implorons, ô déesse loyale! fais briller sur nous la lumière, et que la lumière nous justifie!

Mais le moyen d'être compris lorsqu'on parle au nom de la vérité? Si nous faisons l'éloge de quelqu'un : — Ah! nous dit-on, monsieur un tel est donc votre ami?— Non, je ne le connais pas. — Si nous hasardons une critique : — Ah! dit-on, vous en voulez donc bien à cette personne-là? — Moi! au contraire, je lui trouve beaucoup de talent. — Eh bien! vous avez dit que son dernier ouvrage était mauvais; pourquoi cela? — Parce que j'ai trouvé que son dernier ouvrage était mauvais. — D'autres personnes disent : — On ne peut vraiment pas compter sur le vicomte de Launay. Tantôt il vous loue, tantôt il vous blâme; on ne sait jamais s'il est pour vous ou contre vous... — Nous allons vous le dire : il n'est ni pour vous ni contre vous; il approuve ce qui est bien, il blâme ce qui est mal, sans s'inquiéter du plaisir ou du chagrin que cela peut vous faire. Mais, dans ce pays de camaraderie et de coterie, l'indépendance est un scandale, la justice une monstruosité; un homme qui n'a pas de préventions a l'air d'un sot qui n'a pas d'opinions. Si vous critiquez une chose, vous n'avez d'excuse que par la malveillance. Si l'on vous connaît quelque raison de haïr la personne que vous blâmez, on vous comprend tout de suite, et elle-même n'a garde de se fâcher; elle sait que vous êtes placé de manière à voir en mal tout ce qu'elle fait; elle regarderait même votre ad-

miration comme une marque de mépris qu'elle ne mérite pas; les violents outrages de la calomnie l'irritent moins que les éloges froids de l'impartialité. On s'écrie depuis des siècles: « Est-il rien de plus révoltant que l'injustice?» Nous répondrons: « Oui, il y a quelque chose de plus révoltant, c'est la justice! » Elle indigne tout le monde également: d'abord les ennemis de celui que vous vantez, qui ne vous pardonnent pas d'admirer ce qu'ils détestent, et puis les amis qui trouvent que vous n'en dites jamais assez. Ah! c'est une rude tâche que la nôtre! Heureusement nous avons les ridicules de tous pour nous amuser; et dans nos jours de colère, nous nous désarmons nous-même en riant.

LETTRE XXXII

17 novembre 1837.

La poésie et la gaieté retrouvées dans les élections. — M. Arago. M. de Lamartine.— L'astronome et le poëte.— Bons mots et naïvetés.

Plus de poésie! s'écrie-t-on chaque jour; notre vie est bourgeoise, nos mœurs sont bourgeoises, nos plaisirs sont bourgeois, nos ennuis, surtout, sont bourgeois. La poésie a disparu de notre belle France; les poëtes qui la cherchent ne savent plus eux-mêmes ce qu'elle est devenue. Eh bien, la voici; elle est enfin retrouvée, plus merveilleuse et plus brillante que jamais. La voilà; ne la reconnaissez-vous pas? — Où donc la voyez-vous? dans le rapport du général Valée sur l'expédition de Constantine? — Non; ceci est de l'histoire, et c'est bien mieux. — Dans la lettre de M. Vien-

net au journal *le Temps?* — Non; la lettre du poëte de Philippe-Auguste est une satire, une satire très-amusante, mais ce n'est point de la poésie. — Expliquez-vous alors; où donc avez-vous retrouvé la poésie? — Où jamais elle n'avait paru encore, mais où elle s'est montrée dans tout son éclat et avec tous ses charmes : dans les élections! — Vous voulez rire? — Non, vraiment; nous le prouverons : nous n'imaginons rien de plus poétique que la journée des élections, cette année. Nous ne parlons pas des angoisses de l'ambition, des intrigues de la haine, des irritations de l'envie; oh! pour nous la poésie n'est point dans les passions humaines; c'est du drame ceci, et le drame habite le monde; pour nous, la pure et sainte poésie est dans la nature; et jamais nous n'aurions imaginé que la nature pût prendre une part officielle dans les élections d'un pays. Mais vous l'avez vu, cette année, tous les éléments ont voté; l'AIR et la TERRE, l'EAU et le FEU; le fils de l'AIR, le candidat céleste, a été choisi deux fois, dans son pays natal et dans la grande cité; son nom glorieux, écrit par les étoiles sur l'aile des nuages, a couru du sud au nord et du nord au midi; non loin de nous, la TERRE, en tremblant, a fait connaître sa pensée : une tour corruptrice cachait la vérité aux électeurs séduits; pour elle, ils allaient peut-être s'engager; leur conscience, ébranlée comme elle, allait se perdre pour la sauver... la TERRE en a frémi; son sein a palpité, et, d'un battement de son cœur, elle a renversé la tour adulatrice, et l'électeur artiste, un moment égaré, est redevenu libre. Le FEU, toujours malin, et même un peu follet, s'est amusé à rendre impossibles les élections de Ploermel; enfin, l'OCÉAN, le grand OCÉAN lui-même, Neptune n'a pas craint d'opposer son vieux trident au candidat du ministère. Tel jadis *im-*

mobile il enchaînait au rivage la flotte d'Agamemnon, tel aujourd'hui *agité* (il y a des poëtes qui, sérieusement, font des comparaisons comme celle-là) il enferme dans une île les électeurs d'Hennebon. C'est Neptune en courroux qui *vote* sur les flots, et Neptune est un électeur très-influent. Heureux le député qui avait pour lui la grande voix de l'Océan! Quel suffrage!... Et vous ne trouvez pas que tout cela soit de la poésie? Mais ce n'est rien encore : trois colléges inspirés ont dépassé en poésie l'air, la terre, l'eau et le feu; ils ont choisi pour les représenter la poésie elle-même; le prince des poëtes, le prophète du bon avenir, l'*homme-pensée* qui plane au-dessus des haines, qui suit d'un œil calme la lutte des partis, qui vit d'espoir et de croyance; qui habite sur la montagne, seul avec la vérité; car cette belle vérité, dont nous vous parlions l'autre jour, n'est point recluse au fond d'un puits, comme le prétend la fable, et c'est une grave erreur de l'antiquité que d'avoir choisi pour une fille des cieux une demeure souterraine; la vérité habite la montagne : pour voir vrai, il faut regarder d'en haut; pour juger le monde, il faut se placer au-dessus de lui. Oui, c'est un présage heureux pour l'avenir politique de la France que de voir le plus beau triomphe électoral de l'année obtenu par un homme supérieur qui n'appartient à aucun parti, ou plutôt par le représentant de ce quatrième parti puissant déjà, mais encore sans drapeau, et que nous appellerons provisoirement le parti des *paysans*, c'est-à-dire les hommes du pays. Lamartine, le chantre de Jéhova, nommé à l'unanimité, élu trois fois. Arago, l'historien des astres, nommé deux fois. Vous le voyez bien, la poésie s'est réfugiée dans les colléges électoraux.

On disait aussi : Qu'est devenue l'aimable gaieté française, cette joyeuseté charmante qui faisait les délices de

nos pères? qu'est devenu l'enfant malin nommé Vaudeville? Nous sommes aujourd'hui de graves politiques, nous ne savons plus rire, nous sommes sentencieux et pédants; le bon temps des mystificateurs est passé, le métier de plaisant est perdu, le jeu de mots s'éteint, le calembour se meurt, la facétie est chose que l'on ne comprend plus; et l'on répétait encore : Qu'est devenue la gaieté française? — Eh bien, la voilà aussi retrouvée : elle s'est réfugiée, auprès de la poésie, dans les colléges électoraux. Tel père de famille, chez lui maussade et boudeur, fait taire sa femme quand elle chante et gronde ses enfants quand ils jouent, devient tout à coup guilleret et malin à l'aspect de l'urne électorale; sa finesse se réveille, l'esprit français se ranime en lui; sa gaieté naturelle lui est soudain rendue : homme, il était triste; électeur, il devient joyeux. La vue des secrétaires du bureau lui inspire un rire invincible; il se tient les côtes en regardant le président; il se sent plein d'esprit; il n'est embarrassé que d'une chose... — De choisir un candidat? — Non pas... de choisir parmi tous les bons mots qui lui viennent à la pensée celui qui devra paraître le plus plaisant. Si l'on vote pour deux *Jacques*, il brûle de mettre sur son bulletin *Jean-Jean*; mais il hésite, car il voudrait bien dire aussi quelque chose d'agréable, comme cela, par exemple : *Je donne ma voix à Rubini, a condition qu'il me fera entendre la sienne.* Ce bulletin aurait tant d'originalité! Il mettrait bien encore : *Bordeaux-Laffitte*. C'est joli, mais il craint qu'un autre n'ait eu la même idée, et il veut avant tout se distinguer. Enfin l'heure s'avance, son tour vient, il se décide, et il met : *Ni l'un ni l'autre*. Et puis il se désole, car il découvre que l'idée n'est pas de lui : il se rappelle une vieille gravure que l'on vendait jadis sur les boulevards, et qui représentait

une jeune femme courtisée par deux vieillards, et leur disant avec le plus malin sourire : « Ni l'un ni l'autre, » et il se repent sérieusement de n'avoir pas mis : « Je donne ma voix à Rubini... » Le vote *facétieux*, le bulletin *plaisant*, est une nouveauté qui a jeté un grand charme sur les élections de 1837. Et ces bulletins mémorables : *Flourens et Viennet*, *Jacques pour Jacques, j'aime mieux Jean*; et surtout celui-ci : *Jobard, quand il n'y a pas de grives, on mange des merles*, méritent d'être consignés dans les annales électorales, comme une preuve de la grâce et de la gentillesse que le Français léger et malin sait apporter dans les choses les plus arides.

A propos d'élections, on racontait hier qu'un électeur consciencieux ayant demandé naïvement à ses confrères ce que c'était que les lois de *septembre*, et personne n'ayant pu lui donner d'explication, un plaisant lui avait répondu : « Les lois de septembre sont le fruit des *pensées d'août.* » Cette définition, assurait-on, avait satisfait tous les esprits.

On parle aussi d'un autre électeur qui aurait interpellé un candidat au sujet des *forts détachés*, et qui, voyant l'explosion de rire provoquée par cette vieillerie, se serait adroitement repris de la sorte : « Les *forêts détachées*, veux-je dire. » — Que ces électeurs sont aimables! on ne sait pas ce qu'il faut préférer, de leurs bons mots ou de leurs naïvetés, de l'esprit qu'ils cherchent ou de celui qu'ils évitent avec un si rare bonheur.

LETTRE XXXIII

25 novembre 1837.

Les lettres adressées au vicomte de Launay.

Et d'abord, qu'il nous soit permis de nous révolter!... Pas un moment de repos; ce misérable *Courrier de Paris* a troublé pour jamais la paix de notre vie : point de gloire et tous les tourments de la gloire, point de crédit et tous les ennuis de la puissance! c'en est trop : grâce! grâce! plus de lettres de dix pages, lettres pleines d'esprit et qu'il faut lire, mais qui prennent tous nos instants; plus de conseils surtout, et plus de manuscrits; plus de livres et plus de pommades, vous voyez bien que nous n'en usons pas. O correspondants trop aimables, mais, hélas! aussi trop nombreux, laissez-nous vous conter quelques-uns des plaisirs de notre journée, et vous comprendrez comment vous nous avez fait un supplice de nos loisirs, comment vos lettres si charmantes, si bienveillantes, si flatteuses, qui, envoyées séparément à vingt auteurs différents, feraient leur orgueil et leur joie, adressées à un seul et même mortel, deviennent pour lui un tourment affreux, car il gémit de regret de ne pouvoir les lire, et il se meurt de remords de n'y pouvoir répondre.

Il est neuf heures du matin, le facteur est venu, on nous remet trois lettres; elles arrivent de province : la première, c'est un long article qu'on nous prie de faire insérer dans *la Presse*, après l'avoir *lu attentivement*; la seconde contient des vers sur l'expédition de Constantine : nous avons déjà reçu vingt-sept odes sur le même sujet. La troisième

lettre est une permission que l'on nous demande ; on désire nous soumettre un roman en deux volumes. On nous prie de vouloir bien envoyer chercher le manuscrit, rue de..., n°... — Jusqu'à présent, tout cela n'est rien encore. Patience! On nous apporte à déjeuner : sur le plateau, auprès de la théière, une énorme lettre se montre menaçante, et cependant honteuse ; elle est épaisse comme une pelote. Quatre lettres à jeun, c'est beaucoup. Celle-ci est de huit pages, écriture fine et serrée. Huit pages ! qui peut donc nous écrire huit pages, et sur quel sujet si fécond a-t-on pu trouver tant d'idées? Nous déchiffrons les premières lignes, puis nous parcourons le reste rapidement : le sujet de ce morceau d'éloquence n'est rien autre qu'une suite d'observations sur les romans de M. Francis Wey. « Ce jeune homme a beaucoup de talent, nous écrit-on pendant huit pages, mais il a besoin d'être *surveillé.* » Or, comme nous n'avons pas mission de surveiller M. Francis Wey, nous n'achevons pas cette intéressante lecture, nous posons la lettre sur la table et nous déjeunons. A peine avons-nous versé quelques gouttes de thé dans une ravissante tasse de Chine, que nous entendons frapper doucement à la porte. Qui est là? C'est un commissionnaire qui veut ne remettre qu'à nous-même une lettre et une petite boîte. Une lettre, une petite boîte, un commissionnaire discret... Cela fait rêver. Nous ouvrons la lettre avec empressement ; elle commence ainsi :

« Monsieur le vicomte,

» Le froid piquant, qui déjà se fait sentir, rend de jour » en jour plus indispensable l'usage de la pommade pour » les lèvres. La mienne se recommande, etc., etc. » Conclusion : « J'espère que vous voudrez bien lui accorder

» une mention favorable dans un de vos élégants feuille-
» tons. »

A cette lecture, une colère naissante nous émeut. Nous jetons la lettre au feu, et nous faisons présent de la petite boîte au commissionnaire, que nous renvoyons assez vivement; en le *reconduisant*, nous courons évoquer tous les gens de la maison pour les gronder et pour leur *intimer* l'ordre de ne laisser monter personne, de dire à tout le monde que nous sommes sorti, que nous sommes à la campagne; ce n'est pas assez, que nous venons de partir pour Londres. Mais pendant que nous nous livrons à notre fureur, apparaît tout à coup dans l'antichambre une *demoiselle* armée d'un carton : « Monsieur le vicomte de Launay? » dit-elle d'une voix timide; et puis sans attendre de réponse, elle ouvre le carton, et présente à nos yeux trois petits bonnets, une résille, une capote de satin bleu et deux turbans. « Ce sont des objets tout nouveaux pour lesquels je demanderais la protection de monsieur le vicomte. Je désirerais savoir son avis. » Monsieur le vicomte ne rend compte que des modes de salon, celles des cartons ne le regardent pas. La *demoiselle*, fort désappointée, replonge ses bonnets, ses chapeaux et ses turbans au fond de leur retraite, et s'éloigne d'assez mauvaise humeur. Nous-même, nous retournons dans le salon assez mécontent. Mais... qu'est-ce que c'est que cela?... L'étonnement nous ôte la parole : pendant que nous étions occupé à congédier la marchande de modes, on a pénétré dans le salon par une porte de service, on a enlevé le plateau du déjeuner, sans nous avoir laissé même achever ce frugal repas; et à la place, on a posé sur la table, par rang de taille, six poupées. Eh! que veut-on que nous fassions de ces six char-

mantes poupées? vous allez le savoir : la plus âgée tient entre ses doigts une lettre; voilà le mystère : un marchand de joujoux a pris au sérieux l'annonce que nous avons publiée l'autre jour, l'annonce de *Robert Macaire;* il nous prie de vouloir bien aussi accorder notre protection à sa maison ; il nous envoie un assortiment de jouets d'enfants, afin que nous puissions juger de ses talents. Nous lui renvoyons aussitôt son pensionnat de poupées, en lui faisant dire que nous n'avons cité l'autre jour M. Debray que comme écrivain et non comme marchand de joujoux : c'était une mention toute littéraire. Les six poupées sont parties ; nous sommes seul, et nous nous livrons en silence à l'amertume de nos pensées ; mais bientôt nous sommes interrompu : un gros recueil de poésies s'avance mystérieusement, soutenu par un domestique. Il s'établit d'un air sournois sur notre bureau ; nous imitons son hypocrisie ; nous faisons semblant de ne pas l'avoir aperçu ; l'amertume de nos pensées s'accroît encore de sa présence. Cependant le soleil luit, nous méditons une promenade, et nous commençons à nous habiller pour sortir : vains projets... Pan !... pan !... pan !... « Que voulez-vous ? — C'est une lettre... — Encore !... voyons... « Monsieur, la confiance » dont vous m'avez toujours honoré, etc., etc. ; mes maga- » sins, etc., etc. ! » Une lettre lithographiée, un prospectus : être interrompu, quand on fait sa toilette, par une lettre lithographiée venue par la poste ! Heureusement nous ne sommes pas seul à connaître cet ennui, et plusieurs de nos lecteurs peuvent sympathiser avec nous ; en cette circonstance cela nous console ; il est si doux d'être compris dans ses chagrins ! Nous jetons la lettre avec impatience, et nous reprenons le cours de notre parure. Pan !... pan !... pan !... « Qui est là ? — C'est une lettre. — C'est bon ; qu'on la laisse

dans le salon. — Mais on attend la réponse. » La porte s'entr'ouvre, la lettre furtive est donnée. « Une lettre, dites-vous ; c'est un paquet ! » L'enveloppe monstre est déchirée ; nous lisons : « Sujets d'articles pour M. le vicomte de Launay. Monsieur, je lis tous les samedis avec le plus grand plaisir vos élégants feuilletons, etc., etc., etc. » Suivent les différents sujets que l'on nous propose. Premier article : *De la malpropreté des rues.* Second sujet non moins élégant : *De l'inconvénient des petits égouts à grille.* Troisième sujet : *Des marchands de marrons et des écaillères d'huîtres.* Quatrième sujet... Nous n'osons pas l'écrire. Nos élégants feuilletons ne sont pas encore assez élégants pour se permettre une telle élégance. Cette lettre contient douze pages. Chaque sujet est largement développé, chaque conseil que l'on veut bien nous donner est consciencieusement motivé ; toutes les objections sont prévues et l'on y répond d'avance avec netteté. Les phrases commencent ainsi : « Vous me direz que les petits égouts à grille ont l'avantage de, etc., etc. ? Mais je vous répondrai, etc., etc. ; » ou bien : « On m'objectera que les marchands de marrons ont le droit, etc. » Nous rendons justice à la pureté des intentions de cet aimable correspondant, à la franchise de ses avis ; mais nous reconnaissons notre incapacité. Nous lui avouons humblement que nous ne saurions pas faire un feuilleton gracieux et brillant, même avec de tels sujets.

La journée s'avance et nous n'avons encore rien fait pour nous ; enfin nous sommes prêt à partir. Dieu soit loué ! nous allons être libre ; déjà nous sommes au bas de l'escalier, un pas encore et nous pourrons aller nous réfugier dans la rue ; mais le portier nous a vu, il nous rejoint en courant : « Voilà, dit-il, un petit billet qu'on vient d'ap-

porter. » Un si petit billet, il faut bien le lire : « Bel oi-» seau de vicomte ! » Quel style !... Ah! c'est une lettre anonyme ; tant mieux ! on n'est pas obligé d'y répondre : « Bel » oiseau de vicomte, tu dis que les capotes ouatées ne sont » pas jolies ; elles sont plus jolies que toi. »

Signé : « QUELQU'UN QUI NE TE CRAINT PAS. »

Il est impossible de mettre plus d'esprit en moins de mots. Cependant, fatigué d'une si tenace correspondance, nous faisons vœu de ne plus décacheter une seule lettre de toute la journée. La vue d'une enveloppe nous fait frissonner : l'aspect de l'écriture nous donne des mouvements convulsifs. Pas une lettre, pas une seule, nous en faisons le serment ; hélas ! et nous l'avons tenu, ce fatal serment, et le lendemain, nous avons retrouvé un charmant petit billet qui commençait ainsi : « Nous vous attendons ce soir, nous » aurons un peu de musique, etc., etc. » Ce soir ! ce soir ! c'était hier ! Oh ! quelle épouvantable journée ! Vingt ennuis que nous n'avons pas su éviter ; un seul plaisir que nous avons perdu ! *Courrier de Paris*, feuilleton maudit ! que tu nous causes de peines ! A propos, nous oublions de le faire. Commençons.

Dimanche dernier, *la Muette* a obtenu un véritable succès à l'Opéra, et *la Sonnambula* a été très-applaudie au Théâtre-Italien. Il s'est fait, depuis quelques années, une grande révolution dans le répertoire de la semaine théâtrale. Autrefois le dimanche était un jour abandonné au vulgaire ; on ne jouait que de vieilles pièces, avec de vieilles doublures ; la *recette* étant assurée, on n'avait garde d'user ses nouveautés pour séduire un public inévitablement séduit. Les gens du monde, ce jour-là, ne savaient que faire de leur soirée, car le mot « spectacle du diman-

che » épouvantait tous les *merveilleux;* aujourd'hui, quelle différence! les meilleures pièces, les meilleurs acteurs sont réservés pour ce jour réhabilité. Malheur aux admirateurs de Duprez qui ont une loge à l'Opéra le lundi! Duprez appartient au dimanche. Lafond et mademoiselle Stolz sont les ornements du lundi. Malheur aux admirateurs de Rubini qui ont leur loge au Théâtre-Italien le samedi! ce jour-là Rubini se repose; il garde ses plus doux accents pour le lendemain. Mademoiselle Persiani elle-même a si bien compris l'esprit du Théâtre-Italien, qu'elle ne met d'âme dans son jeu que le dimanche : les jours de la semaine, elle se montre froide et seulement bonne cantatrice; mais le dimanche, elle devient tout à coup actrice passionnée. Les jours ouvrables, elle est indifférente à tous les malheurs; elle n'a d'émotion que les jours de repos. Alors on voit qu'elle s'agite devant un public payant, car les gens qui ont une loge louée à l'année, c'est-à-dire qui ont payé d'avance, ne sont plus un public payant; en fait d'argent, le passé ne compte pas : l'avenir est tout. Quand nous nous plaignons de cet abus, on nous répond que l'Opéra et le Théâtre-Italien n'ont pas le droit de donner de représentations le dimanche, et cela ferme la bouche à tout le monde. Puisqu'ils n'en ont pas le droit, on n'a rien à dire. N'est-ce pas ainsi, à Paris, que l'on calme toutes les indignations? Pourquoi, demandez-vous, permet-on telle ou telle chose? — Mais on ne la permet pas; elle est, au contraire, expressément défendue. Bon! quand un abus est arrivé à faire naître ce dialogue, il est éternel. Aphorisme : Toutes les choses défendues sont protégées par la loi.

LETTRE XXXIV

1er décembre 1837.

Les deux choses les plus à la mode. — Ouverture de l'Odéon. — Mademoiselle Mars, mademoiselle Anaïs, mademoiselle Mante. — La prise de Constantine. — Le grand roi aux *petits points*. — Une erreur causée par une faute. — Une bonne phrase de roman. — Une bonne bêtise d'Anglais.

Les deux choses les plus à la mode en ce moment, ce sont les dentelles d'or et les névralgies; on en porte beaucoup cette année. Les névralgies dans la tête font beaucoup d'effet, elles animent le teint et donnent à la physionomie une expression toute nouvelle; depuis huit jours nous n'entendons parler que de cette mode-là. Elle a été adoptée subitement par tout le monde, hommes et femmes : c'est une fureur. Avec les névralgies, les jeunes femmes portent une *fanchon* en mousseline garnie de petites valenciennes; les hommes se mettent le menton en écharpe à l'aide d'un foulard ou d'une cravate de taffetas noir : ils sont avec cet ornement encore plus laids que d'habitude; mais n'est-ce pas à cela qu'ils visent dans leur parure? Ils croyaient n'avoir plus rien à désirer en ce genre : eh bien! pas du tout, il y avait encore cela. Perfection, tu n'es qu'un vain rêve! La névralgie est le sujet de toutes les conversations. — Madame de R... n'était pas ce soir au Théâtre-Italien.— Elle est malade; elle souffre depuis hier, horriblement, d'une névralgie dans l'œil. — Eh! d'où sors-tu donc, mon cher, il y a un siècle qu'on ne t'a vu; tu étais à la chasse? — Oh! oui, à la chasse; j'étais dans mon lit avec la fièvre, une névralgie dans la joue droite; j'ai cru que je devien-

drais fou. — C'est comme moi, s'écrie un troisième interlocuteur; j'ai bien souffert depuis huit jours : une névralgie aussi, mais moi c'était dans toute la mâchoire, je ne pouvais plus parler. — Si j'avais su cela, je serais allé te voir, dit un ami mauvais plaisant; qu'as-tu fait pour te guérir? — Rien, je suis resté au coin de mon feu à lire. — Et la douleur a passé ainsi d'elle-même? — Non, je souffre toujours, mais je parle. — Et vous, qu'avez-vous fait? — Moi, je me suis bien soigné : j'ai eu recours aux sangsues, aux bains de pieds. — Et vous êtes tout à fait guéri maintenant? — Non, je souffre toujours; mais je m'ennuie trop chez moi, et je sors. — Et vous, monsieur, qui souriez, êtes-vous complétement guéri? — Oui; mais vous allez vous moquer de moi, je ne vous confierai pas mon secret. — Ce n'est pas charitable; il faut le dire. — Vous n'y croirez pas. — Qui sait? dites toujours. — Eh bien, j'ai consulté un célèbre homéopathe qui m'a donné une petite poudre blanche, et au bout de deux jours je ne souffrais plus. — Quelle folie! je connais aussi un fameux homéopathe qui a donné à un de mes cousins une petite poudre blanche, et au bout de deux jours *il ne souffrait plus*, ce qui, en style classique de vieux roman, signifie : il était mort. — Ah! que voulez-vous; tout homme est sujet à l'erreur, toute médecine est dangereuse. Mais, erreur pour erreur, danger pour danger, je préfère encore le médecin qui nous laisse mourir au médecin qui nous tue.

Cependant, les succès des névralgies sont passagers; dans un mois, nous l'espérons, on n'en parlera plus. Les dentelles d'or ont beaucoup plus d'avenir; d'abord elles sont fort chères, ce qui les préservera d'être trop tôt vulgaires; sur une robe de satin blanc, une *berthe* en or sera d'un effet charmant. Mais ces dentelles merveilleuses ont besoin

d'être portées avec discernement; nous ne conseillons pas cette parure aux femmes qui sortent à pied avec des socques, par exemple, ou bien qui vont faire des visites en cabriolet de louage (car nous avons vu un jour, c'était le premier jour de l'an, une femme vêtue d'une robe de satin rose et coiffée d'un magnifique chapeau à plumes, faisant beaucoup de mines, et se pavanant dans un superbe cabriolet de place à panneaux rouges, numéro 245). Non, la dentelle d'or ne convient nullement pour de semblables promenades; le cabriolet de place demande le mantelet noir doublé d'hermine, hermine bourgeoise dite *renard de gouttière.* De grâce! dans les cabriolets de place, pas de dentelles d'or.

C'est ce soir l'ouverture de l'Odéon, aujourd'hui VENDREDI! Plus de croyances! Mais la mystification est bonne, n'est-ce pas? Cette pièce nouvelle, annoncée avec tant de pompe depuis six mois, qui devait être d'abord un drame de Scribe : *le Duc d'Albe;* ensuite le drame de George Sand : *les Joies du cœur perdues;* enfin le drame de M. Adolphe Dumas : *le Camp des Croisés*; cette pièce nouvelle... c'est *Tartufe!!!* Qu'on nous permette de trahir d'avance le nom de l'auteur, M. Poquelin de Molière, homme de lettres fort distingué; cette indiscrétion ne peut nuire à son succès. Tout fait croire que cette comédie sera jouée avec le plus parfait ensemble : voilà cent cinquante ans qu'elle est à l'étude : les rôles sont sus par tout le monde, par les acteurs et surtout par les spectateurs. Demain, à l'Odéon, *relâche,* pour la répétition générale du *Misanthrope.*

Nous sommes allé dimanche à la Comédie-Française. Mademoiselle Mars jouait deux fois, dans *Marie* et dans *la Suite d'un bal masqué.* Nous dirons à mademoiselle Mars ce que le *Père de la Débutante* dit à tous ceux qu'il veut

flatter : Vous êtes *une femme vraiment étonnante !!!* toujours jeune, toujours élégante, une taille gracieuse, les gestes les plus nobles, la voix la plus fraîche ; oh ! oui, mademoiselle Mars, vous êtes une femme vraiment étonnante! Quant à mademoiselle Anaïs, nous lui dirons : Vous êtes, en vérité, une femme étonnante, et encore *plus étonnante.* Mademoiselle Mars reste jeune, c'est déjà beaucoup; mademoiselle Anaïs rajeunit ! Ce n'est pas une plaisanterie. Dans le rôle de Cécile, on la trouve un peu trop enfant pour aimer si passionnément ce grand M. d'Arbelles, qui a l'air d'avoir trois fois son âge. *Marie* avait attiré beaucoup de monde; les femmes pleuraient abondamment, car toutes les femmes peuvent apprécier les trois beaux sacrifices de Marie, surtout celles qui sont incapables de se sacrifier : ne vous y trompez pas, ces femmes-là sont les plus sensibles. Un sacrifice leur coûterait tant, qu'elles n'auraient pas même la pensée de le tenter.

A propos de sacrifice, nous avons apprécié le dévouement sublime de mademoiselle Mante, qui se résigne depuis dix ans à jouer toujours le même rôle dans toutes les pièces. On ne daigne inventer rien de nouveau pour elle : voyez-la dans toutes les comédies modernes, c'est toujours une grosse veuve enjouée, qui taquine un jeune homme très-maigre, toujours : dans *la Suite d'un bal masqué,* la méchante rieuse désespère Saint-Albe; le pauvre garçon fait pitié; dans *Valérie,* même gros enjouement, même cruauté, même désespoir d'un jeune homme très-maigre; enfin, dans *Marie...* le jeune homme est un peu engraissé, voilà toute la différence. Mais qu'elle se nomme madame de Mareuil ou madame d'Orbigny, elle n'en est pas moins veuve, cruelle et enjouée : ce sont les mêmes mots, les mêmes gestes, les mêmes airs de tête. Ne pourrait-on lui faire

d'autres rôles, un autre sort? Aimable veuve, ne voulez-vous donc jamais vous remarier?

La Prise de Constantine au Cirque-Olympique fait, comme toujours, beaucoup de bruit. La belle scène du conseil présidé par Achmet-Bey nous a paru d'une ingénieuse nouveauté. Un des conseillers élève la voix; il ose combattre l'opinion d'Achmet. « Ah! dit le bey d'un air à peu près convaincu, c'est là votre avis? — Oui; je pense que..., etc.,» et l'orateur enhardi développe sa pensée. « Et vous persistez dans votre opinion? — Sans doute, ma conscience... — Bien, bien, dit Achmet, continuez. » Ce disant, il prend dans sa ceinture un pistolet et brûle la cervelle au préopinant. Cette *interruption* pleine d'originalité produit une immense impression sur l'assemblée. Cet argument *ad hominem* est sans réplique. Personne ne s'avance pour dire cette phrase consacrée : « Je pense avec l'honorable préopinant, etc. » On lui donne tort sans examen, et les conclusions du bey sont adoptées avec acclamations. Nous sommes encore bien éloignés ici de ce mode de délibération; mais patience, nous y viendrons, ou plutôt nous y reviendrons.

Nous parlons théâtres, parce que les spectacles sont les seuls plaisirs de Paris en ce moment; les fêtes de salon n'ont pas encore commencé. Le monde élégant n'est pas encore revenu, ou du moins il n'est pas encore officiellement à Paris; les femmes restent le soir chez elles : là elles se livrent à la rêverie et à la tapisserie. En arrivant de la campagne, les élégantes ouvrières s'empressent d'envoyer chez *Bigaut*, chez *Lesage*, les coussins, les tapis, les dessus de chaise et de fauteuil qu'elles ont faits pendant l'été. Puis elles s'en vont chez mademoiselle *Gérard*, au *Père et à la Mère de famille*, demander quels sont les ouvrages nouveaux. Nous leur dirons : Allez aussi chez Dubois, rue de

Castiglione, au coin de la place Vendôme. Là, vous trouverez toutes les richesses du genre : pantoufles en canevas d'or, coussins à fleurs royales, écrans chinois, sachets, bourses, pelotes, sultans, etc., etc. Pour nous, ce qui nous a le plus séduit, c'est l'originalité des dessins de meubles *rococo :* ce sont des bergères poudrées *au petit point,* des brigands grecs *au point de marque,* et des reines gothiques *au point de diamant.* Nous avons admiré, entre autres merveilles, un fauteuil qui représente Louis XIV retrouvant madame de la Vallière au couvent des carmélites. Louis XIV est superbe : sa perruque fait preuve d'une impassibilité sublime, elle ne souffre en rien des agitations de son cœur, le vent des passions l'a respectée, elle ressemble à un pied de table en acajou; elle est fort bien sculptée; les perruques de ce temps étaient plus solides que ne le sont les couronnes du nôtre. Huit petits points en fil d'or composent l'épée du grand roi. O tapisserie! que tu es pleine de philosophie! tes points imperceptibles sont des grains de sable, ils nous disent la misère de nos grandeurs... Mais que ces deux points bleus, que ces regards de laine sont touchants! ce sont les beaux yeux de Louise de la Vallière. Épée, couronne et perruque d'un roi, tombez aux pieds de cette femme. Qu'elle est belle à genoux! Admirez sa blonde chevelure descendant sur ses épaules en cinquante-deux points jaunes; voyez ses bras suppliants, vingt-deux points roses; voyez sa pâleur, cinq points blancs; voyez ses larmes, deux points gris! O monarque impitoyable comme un amant, amant impitoyable comme un roi, sois généreux, fuis cette femme qui t'implore! mais non, tu rêves de gloire et de Gobelins, et tu ne veux pas priver la postérité d'un désespoir qui peut être si beau en tapisserie! Ce tableau, ou plutôt ce fauteuil, nous a paru

on ne saurait plus intéressant : heureuse la femme destinée à le retracer! On trouve aussi dans ce magasin des soies et des laines d'une exquise qualité; et ceci est plus important qu'on ne pense. On ne sait pas l'influence que peut avoir sur l'humeur d'une femme un écheveau de soie mal *rassorti*, une laine noire qui *déteint*, une laine blanche qui est *bleue*, une laine vert-pomme qui est jaune-paille le soir, ou un *modèle* mal *commmencé*. Vous êtes auprès d'une jolie femme; vous la voyez rêveuse, vous lui parlez avec émotion, vous croyez qu'elle vous écoute, son silence vous enhardit : « Elle n'ose répondre, pensez-vous; elle travaille obstinément pour se donner une contenance!... » Tout à coup vous voyez ses traits se contracter. « Bien! dites-vous encore, elle partage mon trouble. » Une vive agitation s'empare d'elle; vous reconnaissez votre empire. Elle tremble, elle s'agite, elle frappe du pied avec impatience... Pauvre femme! elle combat, elle veut encore retenir le secret brûlant qui lui échappe; elle veut se taire!... mais non, la parole lui est rendue; sa bouche, un moment contractée, s'entr'ouvre; que va-t-elle dire? « Fuyez-moi!... malheureuse, je l'aime! » ou bien encore : « Je ne dois pas vous entendre; ayez pitié de moi!... » quelque aveu timide plein de désespoir et d'espérance. Vous écoutez avec angoisse et de tout votre cœur; enfin elle dit : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six... » Ce début vous étonne; l'infortunée a perdu la raison. Elle recommence : « Un deux, trois, quatre, cinq, six... et sept!... Il y a une faute dans le modèle! » et elle jette son ouvrage sur un canapé en maudissant le marchand qui lui a vendu pour un dessus de chaise un dessin commencé avec une faute! et vous découvrez que pas une de vos paroles n'a été écoutée, que pas un de vos soupirs n'a été compris; vous découvrez que cette

femme émue ne pensait pas à vous, qu'elle appartenait tout entière à sa tapisserie; que cette inquiétude qui vous semblait une sympathie, que cette agitation que vous regardiez comme la lutte vertueuse d'une âme qui craint le remords, que ce trouble enchanteur, ces impatiences adorables, ces frayeurs, ces rougeurs, toutes ces émotions qui vous avaient séduit, que vous aviez partagées, tout cela venait d'un fil passé dans le canevas, tout cela venait d'une faute que cette femme n'avait pas même commise! Croyez-nous, le choix d'un bon magasin de tapisseries n'est pas une chose indifférente dans la vie.

Nous attendons, pour publier notre grand travail sur les modes, le retour des jeunes élégantes qui veulent bien nous aider de leurs conseils; il nous faut encore quelques renseignements indispensables; nous craindrions de nous exposer à de graves erreurs. Nous frémirions d'imiter un de nos innocents romanciers de province qui, pour donner à un de ses romans mondains une ravissante couleur parisienne, a eu le malheur de se permettre la phrase suivante : « L'apparition de Mathilde dans le salon de la duchesse de » T... excita un murmure d'admiration. Sa *mise* était irré- » prochable : une ample robe de velours *moiré* nacarat » ceignait sa taille élégante et trahissait le talent inimitable » de mademoiselle BAUDRANT (marchande de modes qui » excelle dans les petits chapeaux à plumes); un turban de » gaze d'argent, chef-d'œuvre de MELNOTTE (cordonnier qui » excelle dans les brodequins), faisait valoir sa brune che- » velure; une écharpe d'azur, merveilleux tissu de FOSSIN » (bijoutier du roi) cachait à demi ses blanches épaules; et » son pied coquet et furtif s'avançait fier de son invisibilité, » dans un invisible soulier de CHEVET (marchand de comes- » tibles au Palais-Royal.) »

Au surplus, ces erreurs d'un provincial ne sont pas plus étranges que cette naïveté parisienne que nous avons trouvée l'autre jour dans *la Mode :* « Mozart prouve la vérité » de ce que l'on dit souvent : Le beau ne vieillit pas. Mardi » dernier, non-seulement on entendait la bonne et expres- » sive musique *di Matrimonio segreto,* mais encore ce doux » nom de *Mozart* avait attiré aux Italiens une foule d'élé- » gantes et de jolies femmes. » Ah ! sans doute, il est puissant ce doux nom de *Mozart,* puisqu'il avait su attirer tant de monde pour entendre le chef-d'œuvre de Cimarosa ! Dans un journal légitimiste, les usurpations ne devraient pas être permises.

Le concert du cercle des Arts était superbe samedi. Duprez a chanté un fort bel air qu'il avait composé lui-même pour cette solennité. Les glaces et le punch avaient remplacé les cigares ce soir-là. Le coup d'œil de la salle était admirable. Point de femmes, mais trois cents hommes vêtus de noir ! ! !

On vante beaucoup un instrument nouveau dont on doit faire l'essai au prochain concert : le *cigare à piston.* Cette ingénieuse combinaison de vapeur et d'harmonie est appelée à obtenir le plus grand succès.

Un de nos amis est revenu hier de Versailles par les *gondoles.* Il s'est fort diverti de la fureur d'un Anglais qui voulait s'arrêter á Sèvres, et qui n'a jamais pu se faire comprendre du cocher. Mais aussi ce voyageur prétentieux s'obstinait à crier : « Gondolier ! gondolier ! » Personne ne répondait à ce cri tout vénitien : « Gondolier ! gondolier ! » Le cocher, qui avait assez de peine à conduire sa barque, et qui d'ailleurs ne savait pas les vers du Tasse, a ramené le pauvre Anglais jusqu'à Paris, où notre ami lui a expliqué qu'en France, pays bourgeois et privé de toute poésie, les gondoles étaient menées par des conducteurs de diligences.

On parle tout bas d'un nouvel ouvrage de M. l'abbé de Lamennais, qui a pour titre : *le Livre du peuple;* il doit paraître dans quinze jours. Mais ceci ne nous regarde pas, c'est un événement politique.

LETTRE XXXV

9 décembre 1837.

L'homéopathie. — Les malades. — Les enfants du général Foy.

Comment donc, l'autre jour, avions-nous construit notre phrase, que l'on a pu croire que nous voulions médire de l'homéopathie? Comment se fait-il que nous ayons exprimé absolument le contraire de notre pensée? Quand on le fait exprès, c'est de la finesse; mais quand on arrive à ce résultat involontairement, la finesse change de nom, et nous ne voulons pas nous avouer à nous-même celui qu'on lui donne. Peut-être le prote, distrait, aura-t-il passé une ligne; nous-même, peut-être, aurons-nous oublié quelques mots; mais ce qu'il y a de certain, c'est que d'aucune manière nous n'avons voulu mal parler de l'homéopathie : nos amis n'ont pu s'y méprendre, ils savent trop ce que nous devons à la médecine nouvelle pour croire que nous ayons jamais eu l'idée de rire à ses dépens. D'ailleurs ce ne sont pas les homéopathes que l'on accuse de tuer leurs malades : leur poudre blanche, dit-on, n'est autre chose que du sucre râpé; or, le sucre râpé et même le sucre en morceaux n'a jamais passé pour être un poison dans aucun pays. Quand vous répondez aux incrédules : « Mais ce sucre râpé m'a guéri, » vous les voyez sourire de pitié : « Ce n'est pas la

poudre, répondent-ils, qui vous a guéri, c'est le régime qu'on vous a fait suivre : on vous défend tout ce qui pourrait vous irriter, on vous prescrit la nourriture la plus saine, on vous ordonne de faire beaucoup d'exercice, d'éviter toute émotion violente : c'est ce régime-là qui vous guérit, et non la poudre blanche qui est parfaitement insignifiante. » —D'accord, nous voulons bien que le régime y soit pour quelque chose. Mais que direz-vous, par exemple, de ceux qui souffrent d'une affreuse névralgie, et qui sont guéris en moins de douze heures? de ceux que vous avez laissés la veille dans leur lit, criant, gémissant et maudissant la vie, et que vous retrouvez le lendemain, joyeux et fredonnant l'air de la *catchucha* à l'Opéra? Est-ce le régime qui les a guéris? Ont-ils eu le temps de le suivre avec scrupule? Non, sans doute : rendez donc justice à la poudre blanche. Certes, ce n'est pas nous qui l'avons attaquée, nous ne sommes pas ingrat, et nous publions de bon cœur qu'elle nous a guéri plus d'une fois par miracle. Mais, en vérité, nous ne la conseillerons pas à tout le monde. Peut-être ne vous guérirait-elle pas, vous, monsieur, qui êtes un esprit fort, et qui répondriez avec intelligence au médecin qui vous défendrait le vinaigre comme devant nuire à l'effet de tel ou tel médicament : « Le vinaigre est très-sain, les acides m'ont toujours convenu. » Ni à vous non plus, madame, vous qui êtes une petite-maîtresse, car vous vous révolteriez à votre tour contre le barbare qui oserait proscrire *l'eau de Bouquet* qui parfume votre joli mouchoir, le flacon de sel anglais que vous tenez si gracieusement dans votre belle main, le sachet oriental qui protége vos châles, et l'introuvable gomme d'olivier que vous brûlez dans une cassolette d'or, chaque soir après vos repas : tous ces parfums enfin délicieux et mortels qui font vos délices. « Monsieur, lui

diriez-vous avec la même intelligence, les parfums ne me font aucun mal : j'ai eu quelquefois six tubéreuses dans ma chambre, et je ne souffrais pas. » Voilà comme l'homéopathie est comprise. Un médecin habile est chose très-rare, il est vrai ; mais il est une chose bien plus rare encore, c'est un malade intelligent. Oh ! les malades, les malades ! qu'ils sont stupides !... La médecine n'a pas de plus grands ennemis que les malades ; l'un croit vous raconter ses souffrances, il ne vous révèle que ses prétentions ; il se sent un homme de génie, il aspire aux maladies cérébrales. Celle-ci est un ange de mélancolie, elle se pare d'un anévrisme au cœur ; celle-là avoue une incurable maladie de nerfs ; c'est une manière ingénieuse de vous dire que son mari l'ennuie et qu'il la tourmente toute la journée ; cette autre est menacée d'une maladie de langueur, elle se fait ordonner des distractions. Celui-ci a des prétentions à toutes les sciences, il vous explique ses douleurs avec les mots de l'art, il se sert de *plaintes techniques* pour vous conter ce qu'il éprouve ; ses gémissements sont érudits et pédants, ils font valoir son éducation. Oh ! l'épigastre, s'écrie-t-il ; oh ! les bronches ! oh ! le péritoine ! Quelquefois il se trompe, il a un rhumatisme dans le bras et s'écrie : Oh ! le tibia, le maudit tibia ! Il en est d'autres, enfin, qui n'avouent jamais que des souffrances élégantes, qui cachent toutes souffrances vulgaires qui sont indignes d'eux. Pauvre médecin, comment saura-t-il la vérité ! il lui faut étudier non-seulement le mal du patient, mais aussi le caractère de l'individu ; car souvent, pour le guérir d'une maladie, il faut commencer par le corriger d'une manie.

La grande solennité de la semaine a été l'enterrement du général Damrémont. Nous étions placé derrière le catafalque : devant nous étaient le général Baraguay-d'Hil-

liers, les enfants du général Foy, et le fils du général Damrémont. La profonde douleur de ce jeune homme était touchante; les enfants du général Foy attiraient tous les regards, et chacun se rappelant le bel enterrement du célèbre orateur, se disait que les morts étaient glorieuses dans cette famille : voilà deux nobles veuves dont les larmes ont du moins la consolation de l'orgueil. Auprès de nous il y avait une femme qui, malgré son amer désenchantement de toute gloire et de toute poésie, ne pouvait contempler sans émotion les enfants du général Foy; cette femme, ils ne la connaissent pas, et pourtant si le recueillement qu'exigeait une si triste céremonie leur avait permis de tourner la tête, sans doute son aspect les aurait frappés, et l'un d'eux aurait pu se dire : « Quelle est cette personne? elle ne m'est pas étrangère; j'ai vu cette figure-là quelque part : où donc? — Sur le tombeau de votre père; son portrait et ses vers y sont encore. »

LETTRE XXXVI

16 décembre 1837.

On loue les livres, on ne les achète pas. — Les femmes qui lisent.

Les voilà revenus les beaux jours littéraires, si toutefois il est vrai que la littérature ait de beaux jours. Nous sommes peut-être dans l'unique semaine de l'année où les conversations commencent par ces mots : « Avez-vous lu tel livre? Pouvez-vous me prêter tel roman? » Depuis samedi, nous avons entendu souvent cette phrase : « Avez-vous vu *le Livre du peuple?* — Non, il n'a pas encore paru, repre-

nait-on. — Si vraiment, il a paru. — Je ne le crois pas; il est annoncé dans tous les journaux, mais on ne le vend pas encore. — Moi, j'ai l'honneur de vous dire qu'on le vend, et qu'il a paru; ce qui me le ferait croire, c'est que je l'ai acheté et que je l'ai lu. — Eh! dites-le donc tout de suite; quel est votre avis? — J'attendrai le vôtre. — Avez-vous fini *Latréaumont?* — Pas encore; je vous le donnerai demain. Le second volume est très-intéressant; mais mon pauvre Louis XIV, comme on le traite! Louis XIV, grossier et méchant! C'est un point de vue nouveau. — C'est historique. Que voulez-vous? l'histoire est comme la science, elle fait des découvertes chaque jour; les historiens sont comme les savants, le dernier seul a raison; son talent consiste à prouver que ses devanciers n'avaient pas le sens commun. L'histoire que nos enfants apprennent n'a plus aucun rapport avec celle qu'on nous a enseignée; nous n'avons pas les mêmes héros. Ceux que nous estimons, nos enfants les méprisent; ils ont découvert depuis nous des choses affreuses sur ces gens-là; mais, en compensation, on leur a révélé toutes sortes de belles actions commises par de grands scélérats, et ils retrouvent pour ceux-ci l'admiration qu'on leur apprend à refuser aux autres. — A propos d'histoire, vous lirez avec intérêt l'*Histoire des classes ouvrières*, par M. Granier de Cassagnac. — Moi! vous savez bien que je ne lis que des romans. — Je sais, madame, que vous n'aimez pas les ouvrages lourds et ennuyeux, c'est pourquoi je vous conseille de lire celui-ci. On peut être érudit sans être pédant, lisez, par exemple, le chapitre des *esclaves lettrés*, le chapitre sur les femmes romaines, et vous verrez que ce livre, bien qu'il soit instructif et fait avec une grande conscience, est aussi amusant que tous les romans numérotés que vous fournit votre libraire ou plutôt

votre *cabinet de lecture ;* car, vous aussi, madame, vous avez recours aux cabinets de lecture. — Ne m'en parlez pas, je ne puis m'empêcher de rire de ma colère; voilà deux mois que je demande le second volume de *Mauprat!* Hier, j'ai enfin obtenu cette réponse: « Le second volume de *Mauprat* n'est pas encore *rentré;* il est chez une dame qui lit très-lentement! » En effet, deux mois! Il me semble que, même en épelant mot à mot, j'aurais déjà fini. — Ah ! pauvre littérature, ce sont là tes beaux jours!

Une femme élégante et riche, une femme d'esprit, attend patiemment deux mois pour lire un roman de George Sand, et l'idée ne lui vient pas de l'acheter ; et dans son élégante demeure vous trouverez toutes les splendeurs imaginables, tenture de lampas, rideaux à franges ruineuses, meubles royaux, fantaisies de toute espèce, vases de toute magnificence, tables d'un prix fabuleux, incommodes, offensives, mais admirables, joyaux, colifichets, porcelaines chinoises, toutes les plus ravissantes inutilités, tous les luxes imaginables, excepté celui de l'esprit. Voyez ce beau salon d'étude, ce boudoir charmant; admirez-le dans ses détails, vous y trouverez tout ce qui peut séduire, tout ce que vous pouvez désirer, excepté deux choses pourtant : un beau livre et un joli tableau. Il n'y a peut-être pas dix femmes à Paris chez lesquelles ces deux raretés puissent être admirées, et encore ne leur est-il permis de se passer cette fantaisie d'artiste que parce que depuis longtemps elles ont pourvu au plus pressé; et en fait de vieux chinois et de vieux Sèvres, depuis longtemps elles n'ont plus rien à envier. Cependant il est une justice à rendre à nos jeunes élégantes, elles n'ont point de livres, c'est vrai, mais elles ont de superbes *bibliothèques*, des armoires de Boule d'un grand prix, auxquelles on a laissé, par respect, le nom

menteur de bibliothèque. Mais ne craignez pas que ces belles armoires restent inutiles; non certes, on leur donne un très-noble emploi; voyez dans celle-ci : les chapeaux, les bonnets et les turbans de *madame;* dans celle-là se pavane dans toute sa gloire l'uniforme de garde national de *monsieur*. Au fond des plus petites armoires, sur les étagères, pas un livre non plus; là où l'on voyait jadis les vers d'André Chénier, les poésies de lord Byron, de Lamartine, de Victor Hugo, de madame Valmore, de madame Tastu, vous trouvez des bergers en flacon, des chiens de porcelaine, des magots chinois, des pots à crème, des théières, des tasses dépareillées, des sucriers sans couvercles, et ce qui est plus étrange, des *soucoupes* cassées, mais réparées, grâce à leur cercle d'or, et traîtreusement montées en coupes! Affreux jeu de mots! Mais à quoi bon des livres? O progrès! Que voulez-vous? les jeunes femmes ne lisent plus, et chose plus terrible, hélas! celles qui, par exception, lisent encore un peu... ÉCRIVENT!!

Aussi maintenant les livres d'étrennes ne sont-ils plus que des livres d'enfants. Pour eux on fait encore des merveilles : mais pour les gens raisonnables, pour les femmes respectables, pour les mères de famille, ce sont les colifichets, les niaiseries de toutes espèces; les poissons rouges tournant dans un bocal orné de fleurs; une sonnette en porcelaine surmontée d'une tête chinoise qui vous dit bonjour chaque fois que vous sonnez; ce sont des *paniers fontanges* parés de rosettes et de fleurs artificielles, des bâtons de perroquets pour accrocher des bagues; des choses enfin laides, inutiles et de mauvais goût. Est-ce la faute des marchands? est-ce la faute des acheteurs? Pourquoi tous les meubles nouveaux sont-ils si parfaitement incommodes? Des écritoires trop grandes ou trop petites, dont on ne peut

pas se servir; et puis des complications à n'en plus finir. Nous avons vu hier, par exemple, dans un des plus beaux magasins de Paris, un *prie-Dieu* devant lequel il est impossible de se mettre à genoux. Le prie-Dieu contient, il est vrai, un encrier et tout ce qu'il faut pour écrire; ce n'est pas tout : en pressant un ressort vous en faites jaillir une glace, un miroir de toilette : ce qui est très-commode, n'est-ce pas? l'idée est heureuse, mesdames, vous pourrez, grâce à cette invention, dire vos prières en mettant vos papillotes; il n'y aura pas de temps perdu.

Les nouvelles dramatiques, les voici : une comédie et un drame de madame la duchesse d'Abrantès, qui vient aussi de publier un roman : *l'Exilé*. Ce drame et cette comédie seront joués chez M. le comte de Castellane, par madame la duchesse d'Abrantès, qui a bien voulu se confier à ellemême les principaux rôles. On parle aussi d'une comédie, par madame Sophie Gay, pour le même théâtre. Oh! si M. le comte de Castellane voulait être le directeur de l'Odéon, seulement pendant une année, quel bonheur pour les arts! Sa troupe s'est enrichie d'une charmante actrice, dont le nom très-célèbre est cependant un mystère pour tout le monde. Son public s'est enrichi de trois cents personnes de *moins;* mais cette année on a supprimé les deux précipices qui ornaient ses deux portes cochères : cela déroutera bien des gens qui s'y étaient accoutumés.

Les chevaux de l'empereur sont ce qui *arrête* CALIGULA; Alexandre Dumas a déclaré ce soir qu'il retirerait sa pièce, si les chevaux ne *répétaient* pas demain.

LETTRE XXXVII

23 décembre 1837.

Les mariages. — Les livres et les fleurs.

Le grand monde est occupé à se marier ; on n'entend parler que de noces, de contrat, de trousseau, de corbeille, et nous ne savons vraiment pas pourquoi l'on se sert encore de ce mot *corbeille,* puisque l'élégante et gracieuse corbeille de nos mères a été remplacée par un grand vilain coffre en bois. O siècle du *positif!* ce qui était jadis de satin blanc se fait aujourd'hui en bois de palissandre ; aujourd'hui toutes les œuvres humaines sont solides et durables, excepté les trônes, excepté les ministères et les lois, excepté toutes les choses qui doivent durer ; la légèreté n'est plus dans les plaisirs, elle est dans les affaires : il faut toujours qu'elle soit quelque part. Mais point de réflexions. On se marie, on se remarie, et l'on fait bien. Les mariages se font aujourd'hui avec une grande pompe, et nous approuvons ce retour aux anciennes idées ; toute cérémonie religieuse doit être imposante ; tout engagement est solennel ; nous n'avons jamais compris que l'on fût *sans gêne* avec Dieu. La cérémonie du mariage a besoin de prestige. Il lui faut de la splendeur ou du mystère, car le mystère est le plus grand des prestiges ; mais ce qu'il faut surtout, c'est agir sur l'imagination ; ce sont les beaux spectacles, les vives impressions qui font les puissants souvenirs ; aussi ces mariages bourgeois, ces mariages de charade, dont le mot n'est pas même *époux, vente,* nous ont-ils toujours paru d'une haute immoralité, parce qu'ils donnent presque le

droit d'être indulgent pour les époux qui agissent comme s'ils n'étaient pas mariés.

Dans le monde on danse peu encore, mais on chante beaucoup ; les concerts déjà sont brillants. Hier un grand concert a eu lieu chez un célèbre avocat qui n'est point Berryer. Le programme annonçait dix-huit morceaux. Il y avait tant de monde, que personne n'a pu entendre. Cette phrase nous rappelle ce mot de madame G... à propos d'un de nos auteurs, bavard des plus sonores : « Il crie si fort, disait elle, qu'on ne l'entend pas. »

Vous nous reprochez de couvrir nos étagères et les rayons de nos bibliothèques de vases chinois : c'est un tort que nous avons, il est vrai ; mais admirez les belles fleurs que renferment ces vases, et dites-nous si cet ornement, à la fois gracieux et riche, n'est pas plus convenable dans un salon où l'on vient causer et non travailler, que cet amas pédant de livres noirs et tristes que vous regrettez ; et puis, j'ai peut-être très-mauvais goût, mais j'aime mieux le parfum des fleurs que celui des livres. — Je n'exige pas, madame, que vos salons se changent en bibliothèques, je crois qu'on peut aimer à la fois les livres et les fleurs ; mais puisque vous affirmez qu'une de ces deux passions a remplacé l'autre, j'aurai l'honneur de vous dire franchement que je ne vois pas encore assez de fleurs dans votre salon, où je ne vois pas un seul livre. — Chez moi, peut-être. Mais je veux vous mener chez madame de R..., chez madame de F..., chez madame H..., chez madame D... ; là, vous verrez l'escalier, l'antichambre et tous les appartements remplis de fleurs ; je vous mènerai aussi chez ma cousine, qui a des serres admirables ; je vous forcerai enfin à convenir que les folies que l'on fait pour obtenir une rose nouvelle, ou un *camélia* récemment inventé, valent bien celles que l'on

pourrait faire pour obtenir un Elzévir impayable !... On pense bien que nous avons accepté avec empressement cette agréable proposition. Nous avons donc fait, la semaine dernière, un cours d'horticulture fashionable sous le plus séduisant patronage ; et, d'abord, nous avons acquis cette conviction que les femmes étaient très-savantes en botanique, beaucoup plus qu'on ne pourrait l'imaginer, et que la passion des fleurs était chez elles aussi violente, aussi impérieuse que celle de la toilette peut-être, et bien plus que celle... mais nous ne voulons faire à ce sujet aucune réflexion. Une femme qui aime les fleurs ne les aime pas au hasard; elle veut savoir leur nom, leur famille. Oh ! elle n'apporte aucune légèreté dans cet amour-là! Et quel soin! quelle intelligence! quelle mémoire! tous ces mots en *a* et en *us*, comme elle les retient facilement ! elle sait le nom latin de tous les parfums qui l'enivrent, car le pédantisme lui est permis à propos de fleurs. L'étude des fleurs est la science des femmes, et nous voyons avec plaisir plusieurs femmes du grand monde se livrer à cette élégante étude avec fureur. En Russie, tous les palais ont des serres, comme en France tous les hôtels ont des écuries ; il n'y a point d'hiver en Russie, malgré la neige et la gelée qui font la gloire et l'éclat de ce beau pays ; l'hiver c'est l'absence des fleurs, et là-bas les fleurs sont toujours fraîches et belles; le canapé d'une princesse russe est un banc caché dans un bosquet; des plantes grimpantes fixées sur un treillage d'or forment derrière elle un paravent de verdure; la Russie est le pays des fleurs ; Saint-Pétersbourg est le rival de Florence; mais bientôt, dit-on, nous n'aurons plus rien à leur envier. La science de l'horticulture fait ici chaque jour de nouveaux progrès ; la voilà maintenant qui passe à l'état d'industrie, elle ira loin; l'amour de la science, uni à

l'amour de l'argent, doit amener à de grandes découvertes; on faisait déjà de longs voyages, on courait d'affreux dangers, on prenait toutes sortes de peines, on se livrait à des travaux sans nombre pour mériter un peu de gloire en obtenant une plante inconnue, que sera-ce donc lorsqu'avec cette même plante on pourra gagner aussi beaucoup d'argent; lorsque l'heureuse trouvaille du savant sera soudain exploitée par l'homme d'affaires; lorsqu'enfin on aura trouvé le secret de faire de l'or avec des fleurs! Dans une de nos courses dernièrement, nous avons déjà vu un exemple de cette double manie: nous étions allé avec cette jolie femme qui veut absolument nous faire faire un cours d'horticulture, et à qui nous demandons mille fois pardon de notre fatuité, nous étions allé visiter un nouvel établissement fort à la mode, mais dont le nom, *infiniment trop prolongé*, nous a fait rire: SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE FRANÇAISE, ANGLAISE ET HOLLANDAISE. On aurait pu ajouter CHINOISE, à cause des magnifiques plantes chinoises qui sont l'orgueil de cette collection; mais *chinoise* ne rimait pas assez bien avec française, anglaise et hollandaise; probablement c'est pour cela qu'on a cru devoir l'éviter. C'est là que nous avons vu la science aux prises avec l'industrie; chacune avait son langage, chacune faisait valoir dans sa propriété les richesses qu'elle appréciait. Le florimane disait: — Ah! monsieur, si vous voyiez ce lis, ce fameux lis de la Chine, rapporté par Ciboldt, quelle fleur admirable! quelle nuance rosée! et ces perles d'or qui brodent le calice, quel travail merveilleux! Il parlait de cette fleur comme un joaillier parlerait d'un bijou; pour lui, la valeur de la plante était dans sa beauté, et surtout dans sa rareté. Mais aussitôt le jardinier industriel venait l'interrompre. — Ah! oui, monsieur, on peut dire que c'est une belle fleur; tout le monde est venu la voir cet été,

et maintenant c'est à qui aura des oignons. Nous en vendons, nous en vendons, c'est un plaisir; dans un an, il y en aura partout... N'est-ce pas charmant? Grâce à l'industrie, bientôt il n'y aura plus de plantes rares; les *manufactures*, ou plutôt les *fabriques de fleurs*, mettront les plantes les plus précieuses à la portée de toutes les fortunes; déjà les dahlias sont la parure de tous les jardins. Il y a trente ans, les dahlias étaient inconnus, les camélias aussi. Autrefois, l'hiver et l'automne n'avaient point de fleurs; quelques roses de Bengale, quelques reines-marguerites, et voilà tout. Aujourd'hui, nos jardins, au mois d'octobre, rayonnent de dahlias éblouissants; on attend le mois de janvier pour donner des fêtes, parce que le mois de janvier est la saison des camélias. On peut supprimer le souper et même les demi-potages; mais les bosquets de camélias jamais. Il faut nous rendre justice: depuis quelques années le goût de l'horticulture s'est bien répandu en France; c'est, dit-on, un symptôme de civilisation. Soit: cependant il nous semble que nous ne méritons pas encore d'aimer autant les fleurs.

LETTRE XXXVIII

30 décembre 1837.

Première représentation de *Caligula*. — Les gens du monde chassés de la salle. — Les défauts de prononciation.

Le grand événement de la semaine est la première représentation de *Caligula*. Dans l'ordre naturel des feuilletons de *la Presse*, c'est M. Alexandre Dumas lui-même qui devait rendre compte de cet ouvrage. Ce double rôle de critique et d'auteur lui aurait sans nul doute inspiré un

article très-spirituel et fort piquant : mais un sentiment de modestie inexplicable l'a fait se récuser. M. Méry le remplacera; nous laisserons donc à M. Méry le soin d'analyser le nouveau drame, et d'en proclamer le succès; nous lui laisserons dire tout ce qui s'est passé sur le théâtre : nous nous bornerons à raconter ce qui se voyait dans la salle. Ah! la salle nous appartenait, à nous.

Prologue : Car nous aussi, nous avons un petit prologue. La scène se passe dans les vingt salons les plus élégants de Paris. « Irez-vous ce soir, madame, voir la pièce nouvelle? — Non, vraiment, je n'ai jamais pu avoir de loge. — Vous vous y êtes prise trop tard. — Trop tard! voilà deux mois que j'ai envoyé au bureau de la Comédie-Française pour louer une loge, on n'en louait pas; mon frère y est allé lui-même, il y a quinze jours, il n'a pas été plus heureux que moi. — Le frère prend la parole : Je n'ai pu obtenir, dit-il, que cette superbe réponse : « Monsieur, *la feuille est au secrétariat.* » — On m'a fait une autre réponse, à moi : M. Dumas avait, dit-on, fait retenir toutes les loges. — Si je pouvais seulement avoir une stalle. — C'est impossible, il n'y en a plus. — Comment, il n'y en a plus! mais il n'y en a jamais eu, et c'est ce dont je me plains. Je comprends très-bien l'empressement qui fait que toute une salle est louée d'avance, mais ce n'est pas cela, les loges sont prises sans être louées. » On annonce le comte de X... « Vous êtes bien fier, vous, mon neveu, lui dit la maîtresse de la maison, vous avez une loge, et vous verrez ce soir *Caligula.* — Ne m'en parlez pas, je suis furieux. J'avais une loge, en effet, mais on a rayé mon nom sur la liste. » Tumulte, acclamations, chœur de jeunes hommes et de jeunes femmes indignés : « C'est révoltant! il faut vous plaindre, il faut réclamer. »

On annonce madame de B... (dans un autre salon, c'est madame G...) : « Vous irez, ce soir, voir *Caligula?* — Oui... — Ah! vous êtes, madame, la seule qui disiez oui; mais aussi que de droits vous aviez pour obtenir une bonne loge!... — Mais je n'en ai pas... — Vous non plus! c'est charmant, nous n'osons plus nous plaindre : quand l'auteur de *la Suite d'un bal masqué* (dans un autre salon), quand l'auteur du *Marquis de Pomenars* est mis à la porte du Théâtre-Français, nous devons trouver tout simple de n'y pouvoir entrer... — J'avoue que c'est la première fois, depuis trente ans, que pareille chose m'arrive, car j'ai assisté au triomphe de tous nos grands maîtres; j'ai vu, je crois, toutes les premières représentations qui ont eu de l'éclat, depuis celle d'*Agamemnon* de Lemercier, jusqu'à celle d'*Angelo* de Victor Hugo. J'envoyais retenir ma loge un mois d'avance, il est vrai, mais enfin je l'avais toujours; aujourd'hui, j'en suis réduite à demander l'hospitalité à un journaliste de mes amis. — Que voulez-vous? les journalistes, ce sont les rois du moment; tout est pour eux. — Les rois, non; vous voulez dire les juges. — Mais des juges *arbitraires* sont pis que des rois absolus. »

Ce prologue vous annonce déjà ce grand changement survenu depuis quelques années à l'égard du public des premières représentations. Le monde élégant n'en est plus : les exceptions sont si rares, qu'il n'en faut point parler. Aussi avons-nous été fort surpris en apercevant dans la loge du roi M. le duc et madame la duchesse d'Orléans, la princesse Clémentine et les jeunes princes. M. le duc d'Orléans, qui aime les gens d'esprit, quoi qu'on dise, professe une grande bienveillance pour Alexandre Dumas; cela est tout naturel, et prouve pour son bon goût. Mais les premières représentations sont souvent de petites émeutes lit-

téraires, que la présence d'un prince du sang ne prévient pas toujours; et n'est-ce pas une imprudence que de s'exposer à ne point les apaiser? Et puis *Caligula*, c'est une royauté qu'on méprise; Caligula, c'est un empereur qu'on assassine. Le drame entier est une chaîne de conspirations plus ou moins hardies, qui ramènent une suite de mots plus ou moins pénibles, qui sont malheureusement des souvenirs. Certes, nous ne songeons à faire aucune comparaison entre ce temps-là et le nôtre, entre César et nos rois; mais, bien que les applications soient impossibles, il est dans ce drame de certaines phrases de républicanisme romain que nous avons entendues naguère traduites en bon français. Dans un pays où la reine ne peut voir sans frémir son mari monter en voiture pour aller se promener, dans une époque où l'assassinat trimestriel n'étonne plus, les mots de complot, de conjuration, de conspiration, doivent être bien durs à l'oreille, et nous croyons que les princes de la famille royale doivent trouver peu d'agrément dans ce plaisir d'imagination qui leur rappelle toutes les angoisses de leur vie. Nous pensons donc qu'il n'est pas convenable que les princes assistent, ostensiblement du moins, aux premières représentations, et nous sommes bien persuadé que M. le duc d'Orléans, qui n'avait peut-être pas cette idée il y a deux jours, est tout à fait de notre avis aujourd'hui. Mais on savait d'avance l'ingénieuse surprise, l'hommage gracieux que l'auteur avait préparé en l'honneur de madame la duchesse d'Orléans; on savait que le manuscrit du poëte, copié par lui-même, chef-d'œuvre d'écriture et peut-être de style, enrichi de charmants dessins de Boulanger, de Dauzat, etc., serait déposé, par l'ouvreuse, dans la loge royale, comme un libretto ordinaire; on était flatté de cette attention pleine d'élégance et de

bon goût, et l'on ne voulait pas faire *manquer la surprise,* en refusant d'assister au succès de l'ouvrage... on est venu, peut-être malgré soi, pour ne pas désobliger un homme de talent : c'était une faute; de pareilles fautes sont si rares, qu'elles méritent presque des éloges; mais, hélas! quand on est prince, il faut se défier de tout, même de ses bonnes intentions.

Après les princesses royales, venaient les princesses de théâtre. Dans les belles premières loges étaient toutes les actrices de Paris : mesdemoiselles Elssler, madame Dorval, mademoiselle Falcon, madame Volnys, mademoiselle Anaïs, mademoiselle Georges, mademoiselle Pauline Leroux, madame Dabadie, toutes, excepté cependant mademoiselle Déjazet, dont l'absence se faisait vivement sentir. Tous les acteurs de Paris et même de Versailles étaient là aussi, excepté Arnal et Lepeintre jeune : on les a vivement regrettés. Maintenant une première représentation ressemble à la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* ou du *Malade imaginaire;* tous les acteurs de la capitale viennent s'y montrer dans le costume qui leur est le plus avantageux; c'est un bien beau coup d'œil; seulement nous trouvons que les groupes de journalistes jetés çà et là nuisent à l'ensemble; il faudrait exiger que les journalistes vinssent aussi en costume : alors ce serait fort beau; mais, par malheur, ce *piquant* spectacle se renouvelle trop souvent. Une si complète réunion est sans doute fort intéressante pour un jeune homme de province arrivé la veille à Paris, et forcé de repartir le lendemain. Ce curieux voyageur doit être très-flatté de pouvoir ainsi contempler dans une seule soirée toute la gent dramatique parisienne; il peut retourner chez lui et dire, sans mentir : « J'ai vu mademoiselle Mars, j'ai vu mademoiselle Georges. » (Il dit :

Mars, Georges, c'est son élégance à lui, ce n'est pas la nôtre.) Il n'est pas obligé de spécifier dans quel rôle il les a vues, de raconter ses impressions et d'imiter ce mauvais plaisant d'une vieille comédie des Variétés, qui prétendait que Talma était un homme très-froid qui n'avait jamais produit sur lui le moindre effet. « Comment, lui disait-on, il ne vous a pas fait frémir dans Oreste? — Je ne l'ai pas vu dans Oreste. — Eh bien, dans Hamlet? — Je ne l'ai pas vu non plus dans Hamlet. — Alors, dans quoi l'avez-vous donc vu? — Je l'ai vu l'autre jour dans un fiacre, il ne m'a rien fait du tout. » Nous le répétons, pour un jeune provincial, c'est quelque chose que d'apercevoir une actrice célèbre; mais nous qui avons souvent ce plaisir, nous rêvons un autre public; nous aimerions à pouvoir admirer dans les loges fashionables, les jours de première représentation, une femme au moins dont on puisse dire cette phrase consacrée : Elle n'a paru sur aucun théâtre.

Toutefois, nous comprenons l'empressement de nos célèbres actrices à venir voir comme l'on joue la tragédie au Théâtre-Français. Personne mieux qu'elles ne pouvait se divertir de la soirée de l'autre jour : mademoiselle Georges a dû bien s'amuser du jeu fantastique de mademoiselle Noblet; et madame Dorval, si charmante dans *Chatterton,* si gracieuse dans *Beatrix Cenci,* qu'elle a dû rire de bon cœur en regardant mademoiselle Ida! Comment prend-on la profession d'ingénue avec une taille semblable? Dans les rôles de mademoiselle Georges, trop d'embonpoint est pardonnable; une extrême maigreur serait même un ridicule pour cet emploi. Mademoiselle Georges est toujours une femme imposante; noble, fière ou terrible, c'est toujours une reine et une mère : ce n'est jamais une amante langoureuse. Quand elle éprouve de l'amour, c'est encore

pour un de ses fils; ses passions sont toutes plus ou moins maternelles. Mademoiselle Georges ne se permet d'aimer d'amour que ses enfants. Dans *Sémiramis*, elle veut épouser son fils; dans *OEdipe*, elle a déjà épousé son fils; dans *Lucrèce Borgia*, elle aime son fils; dans la *Tour de Nesle*, elle aime ses *deux* fils. Ce n'est pas crime de sa part, c'est seulement une manière spirituelle de dire : « Je ne cache pas mon âge. » Mademoiselle Georges est, de plus, grande et belle et toujours belle : son embonpoint ajoute peut-être même à la majesté de ses rôles. Mais l'embonpoint de mademoiselle Ida, jeune fille rêveuse et sentimentale, toujours vêtue de blanc, vierge timide au pied léger, fuyant un infâme ravisseur, ange et sylphide dont on cherche les ailes, l'embonpoint de mademoiselle Ida est risible et révoltant. Il faudrait au moins être transportable, quand on se destine à être enlevée tous les soirs.

Ce qu'il y a de plus étrange à la Comédie-Française, c'est la manière dont on dit les vers : on n'entend pas un mot. Ligier, Beauvallet et Firmin sont les seuls qui sachent prononcer le français; le reste est quelque chose d'inimaginable. Là, chacun a un langage qu'il faut étudier : madame Paradol supprime toutes les consonnes. Dans ses imprécations contre les dieux qui l'ont trahie, elle doit s'écrier : « Vous êtes de faux dieux! » elle dit : *Où êtes eu au ieux!* Comme ce mouvement d'indignation est très-beau, et que le geste qu'elle fait en renversant les petits dieux l'explique, on a applaudi, mais on n'a certainement pas entendu. Mademoiselle Noblet a aussi un mot à effet : *Aquita* et *Junia* veulent assassiner César; ils s'écrient : « Où nous cacherons-nous pour le tuer? » Messaline paraît et dit : *Chez moi!* La scène est belle, et le mot la termine d'une manière terrible; mais ce mot fatal s'est changé,

dans la bouche de mademoiselle Noblet, en un petit mot anglais très-gracieux. Au lieu de dire : *Chez moi,* elle a dit : *Tchê... mu, juha.* Le moyen d'être épouvanté par un si gentil langage ! Mademoiselle Ida a de même une prononciation qui lui est particulière : depuis dix ans, mademoiselle Ida est enrhumée; cette voix pleureuse était assez agréable dans *Angèle,* où mademoiselle Ida a fait preuve d'un véritable talent. Dans le drame moderne, tous les défauts de prononciation sont permis, c'est de la *couleur locale :* les femmes les plus élégantes, de nos jours, ont en général un organe commun, une prononciation vulgaire et vicieuse; aussi, lorsque Angèle disait à sa mère : *Ah! baban, je suis bien badeureuse!* c'était joli, c'était naïf : cela s'appelait avoir des larmes dans la voix; mais dans la tragédie, mais quand il faut parler en vers, et parler franchement, cette naïvete perd beaucoup de son charme. C'est pourquoi mademoiselle Ida a manqué les plus grands effets de son rôle. Exemple : *Stella* raconte à *Junia* la résurrection de Lazare; Junia s'écrie : « C'était un prodige ! » Stella l'interrompt et dit : « Un miracle, ma mère ! » Personne n'a entendu le mot; ah! c'est que mademoiselle Ida l'a prononcé ainsi : *Un biracle, ba bère !* Cela n'est pas du tout tragique. Quant à la *pompe inouïe* dont parlent les journaux, et que le Théâtre-Français a déployée dans la mise en scène de ce drame, nous ne l'avons trouvée que dans les décorations, qui sont réellement fort belles. Le luxe est vraiment misérable; le char de triomphe, dont on nous avait souvent parlé, n'est traîné ni par des chevaux, ni par les Heures, comme on l'avait d'abord annoncé : il est tiré par deux gros comparses de Mecklembourg, ce qui le fait beaucoup ressembler à une petite voiture de *bains à domicile,* et cela n'est pas du tout tragique. Le souper splendide,

dont les convives sont couchés dans une grande chambre fort sombre, enfumée de trois torches funèbres, a l'air d'une ambulance, et rappelle assez la salle des mairies changée en hôpital pendant le temps du choléra. Le somptueux banquet est un repas plaisamment frugal, qui n'effaroucherait point le patriotique estomac du *Constitutionnel.* Menu : une assiette d'oranges et deux assiettes de pommes d'api, le tout pompeusement servi sur un petit guéridon. Hors-d'œuvre : un poëte très-maigre, récitant des vers d'une voix monotone; cela ressemblait assez à une lecture de réfectoire, et ce n'était pas du tout tragique. On vendait à la porte une médaille en plomb frappée en mémoire du triomphe littéraire de *Caligula.* Ceci n'est pas tragique non plus; mais on avouera que c'est du moins fort comique. La médaille a obtenu beaucoup de succès et un brevet d'invention.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

1836

1837

Pages

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

